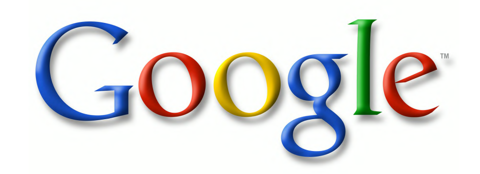
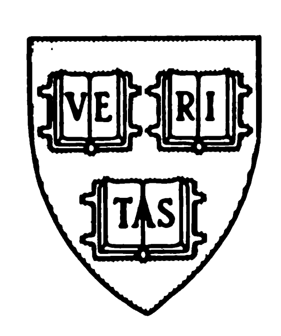
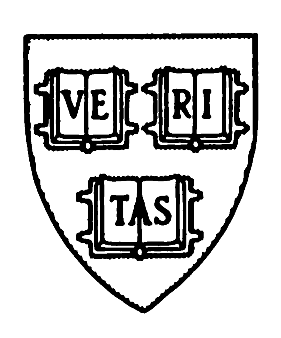

Google




VE
RI
TAS


VE
RI
TAS

Le 1er Régiment d'Artillerie

Le Régiment de La Fère

et

le 1er Régiment d'Artillerie

1670-1900

PAR H. ÇORDA

Capitaine d'artillerie breveté

Avec une Préface du Général de division AMOUREL

Ancien Colonel du 1er régiment

---

17 planches en couleurs, 6 en noir, 13 croquis et 1 carte



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, rue des Beaux-Arts, 5

NANCY — 18, rue des Glacis, 18

1906

mentaire qu'en temps de paix; le plus souvent, les diverses batteries d'un même régiment étaient disséminées dans différents corps d'armée. Il est donc très difficile de saisir la vie propre d'un régiment en particulier, pendant telle ou telle campagne. De plus, tandis que les historiens abondent de détails sur les faits de l'infanterie et la cavalerie, ils font à peine mention de l'action de l'artillerie. Heureusement, les généraux ont su rendre justice aux batteries; et c'est dans leurs rapports, leur correspondance et leurs mémoires, qu'il faut chercher pour fixer le rôle d'un de nos régiments pendant le cours de son existence.

C'est à ces sources que le capitaine Corda s'est renseigné. Partant d'un travail laissé au régiment par le commandant Erb [1]*, il l'a complété au moyen des mémoires militaires parus pendant ces dernières années, et, surtout, par ses propres recherches dans les archives de l'état-major de l'armée et du comité technique de l'artillerie.*

Il a atteint ainsi, avec un succès dont on ne peut que le féliciter, l'objectif principal de son œuvre : il a indiqué les origines et la filiation du 1er régiment d'artillerie, démontré l'identité et la continuité de sa généalogie, établi que le 1er régiment actuel est bien le descendant de ses illustres devanciers; il a fait ressortir la part d'honneur et de gloire qui lui revient; il a appuyé sur des faits d'armes authentiques une longue tradition de dévouement, de sacrifices et de services rendus à la patrie.

---

1. Retraité en 1895 comme général de brigade.

Ce régiment a fait toutes les campagnes importantes de la fin de la Monarchie, de la République et de l'Empire; il a concouru à la conquête de l'Algérie, aux expéditions d'Espagne, de Belgique, de Crimée, d'Italie, du Mexique; depuis 1870, il a eu la bonne fortune de prendre part à ces expéditions lointaines qui ont, de nouveau, jeté quelques rayons de gloire sur nos drapeaux en deuil. Porté par de valeureux artilleurs, le numéro du régiment a parcouru le monde.

La vie de ce régiment est donc une des plus intéressantes, une des plus accidentées. Dans ses rangs ont passé les personnalités les plus célèbres de l'arme. Bonaparte y prit ses premières leçons d'art militaire; on trouve aussi parmi les noms de ceux qui y servirent, ceux de Dutheil, Eblé, Lariboisière, Songis, Lauriston, Sénarmont, Drouot, Pernetty, d'Aboville, tous portés par de grands artilleurs, dont les éclatants services ont été retenus par l'histoire.

Mais, à côté de ces noms illustres, beaucoup d'autres, plus modestes, nous restaient inconnus, qui avaient droit pourtant à notre admiration : des noms d'officiers subalternes morts prématurément, de sous-officiers et soldats bientôt oubliés, après avoir eu, les uns et les autres, leur heure de gloire. Ces services, trop longtemps négligés, le capitaine Corda s'est attaché à les remettre en lumière. Son livre est rempli de faits, minutieusement contrôlés, qui sont de véritables actions d'éclat à l'honneur des hommes de troupe et des officiers du 1er régiment; à ce titre, il constitue une admirable leçon pour les générations de soldats

de tout grade qui seront encore appelés à servir la France sur les champs de bataille.

La lecture de ce livre montre que le 1er régiment d'artillerie a connu des jours de grandeur et de victoire, mais que, dans les jours de désastre, il a su toujours se montrer à hauteur des plus dures épreuves. En sera-t-il de même dans l'avenir? L'exemple des devanciers trace la voie à suivre, et doit inspirer le désir de les imiter. Cela suffira-t-il pour perpétuer les belles traditions du passé? Le soldat français, au cours des guerres futures, sera-t-il capable des mêmes actes de courage et de dévouement que jadis? Que faut-il faire pour que ces mêmes vertus, indispensables au succès, puissent se retrouver quand il sera nécessaire?

On pourra toujours compter sur certaines qualités qui tiennent essentiellement au tempérament national: dans l'avenir, comme dans le passé, le soldat français sous les armes sera plein d'entrain, dur à la fatigue, accessible aux nobles émotions. Mais il est incontestable que la mentalité du soldat créé par la loi de recrutement de 1905 ne ressemblera pas à celle des soldats du service à long terme, et que, pour la mise en œuvre des uns et des autres, les procédés doivent différer.

La caractéristique du soldat d'autrefois, c'est l'indifférence à peu près complète pour tout ce qui n'est pas immédiatement autour de lui. Les permissions sont rares parce qu'il est loin de son foyer et que les communications sont difficiles. Il vit au régiment, presque sans renseignements sur ce qui se passe au

dehors, n'y connaissant un peu que les officiers qui le commandent directement, ne s'intéressant guère qu'à sa batterie. Il est préoccupé de bien manœuvrer, d'avoir une belle tenue ; il est fier de porter une arme, un uniforme, qui le distinguent du reste de la nation ; il est persuadé qu'il y occupe une place à part, et même la première place.

C'est avec des soldats de ce type que, jusqu'à présent, sauf au moment de l'épopée révolutionnaire, les grandes guerres ont été faites ; et il était relativement facile de les exciter aux actions d'éclat. On leur apprenait le patriotisme en leur faisant connaître et aimer la France par des séjours dans des garnisons éloignées du sol natal et des déplacements toujours exécutés par étapes sur les grandes routes. On faisait appel à leur amour-propre, on mettait en jeu l'émulation, en persuadant à chacun qu'il lui appartenait de faire mieux que son voisin, que sa batterie devait être la meilleure du régiment, que son régiment devait être le premier de tous ; et on développait ainsi l'esprit de corps, dont l'exagération conduisait parfois au particularisme. Si, par-dessus tout cela, chaque chef savait inspirer confiance à sa troupe, on était certain d'obtenir, soit dans les succès, soit dans les revers, ces beaux faits que l'on retrouve presque à chaque page de l'histoire du 1er régiment d'artillerie.

Et ce soldat ne demandait pas où on le conduisait : il suivait ses chefs toujours et partout. Le but même de la guerre où on l'appelait n'avait pas grande influence sur lui : il restait le même, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, dans les guerres conti-

nentales et dans les expéditions coloniales, dans la lutte contre l'ennemi du dehors et parfois même, comme au 2 décembre, contre la constitution et la loi.

Faut-il souhaiter le retour aux armées peu nombreuses qui étaient la conséquence du service à long terme? Non certes, par la raison que ces armées ne correspondent plus à l'idée que les nations civilisées se font déjà des possibilités et des nécessités de la guerre.

Désormais, le recours à la force des armes ne pourra être tenté, même par les peuples dont la destinée dépend de la volonté d'un homme, que pour une raison d'une importance capitale, et uniquement lorsque la vie même de ces peuples sera en cause. C'est donc le pays tout entier qui devra se lever pour se défendre. On ne comprendrait pas qu'il y employât une partie seulement de ses forces, si bien organisée, si bien entraînée qu'elle pût être. Le danger sera général, tout le monde devra y faire face.

C'est donc sur l'armée nationale qu'il faut compter, c'est elle que la loi du recrutement de 1905 a enfin organisée en France. Sa force principale résidera dans les onze classes de réservistes, au milieu desquels seront noyés les soldats des deux classes de l'armée active. Quel sera l'esprit des armées ainsi composées? Comment leur donner la foi et l'entrain indispensables au succès?

A l'inverse du soldat d'autrefois, le soldat d'aujourd'hui, qui sera celui des guerres futures, a des idées sur la vie politique et sociale de son temps. Même pendant ses deux années de service actif, il ne

perd pas de vue ses concitoyens ; il lit peu de journaux à la caserne, mais il en sort souvent, et les conversations lui apprennent tout ce qui se passe. Plus tard, lorsqu'il servira comme réserviste, son esprit sera encore plus éclairé. Et, comme première condition de la victoire, il faut que, dans toute cette masse qui sera l'armée mobilisée, il y ait un élan souverain, une poussée formidable et irrésistible vers la frontière. Cela ne manquera pas si le but de la guerre est parfaitement clair, si le sentiment populaire l'a adopté, si le pays a compris que la guerre est nécessaire pour défendre ses intérêts essentiels ou sa liberté. Malheur au peuple qui serait entraîné à la bataille par un geste inconsidéré, et sans avoir lui-même dans le cœur la justification de l'appel aux armes : la défaite serait pour lui.

Comment rendre la guerre populaire ? Il faudra d'abord, pour cela, que le gouvernement ne la déclare, ou ne l'accepte, que pour une raison d'une justice indiscutable. Une démocratie, qui se gouverne elle-même, est essentiellement pacifique, et doit traiter les affaires internationales avec le désir sincère d'éviter les maux de la guerre. Mais elle ne peut faire de concessions au delà des limites fixées par ses intérêts vitaux ou son honneur. Plus la diplomatie aura été prudente et conciliante, plus le sentiment populaire sera facile à soulever, si la folie d'autrui force à la solution violente.

Aussitôt la guerre décidée, c'est aux représentants du peuple à agir sur lui, à user de toute leur influence pour lui prouver que le salut du pays est en

jeu; ils doivent se faire les apôtres de la guerre sainte; ils doivent surtout montrer, à ceux que de misérables théories pourraient avoir égarés, que la grève devant la frontière menacée serait une lâcheté et un crime, qu'elle n'empêcherait pas la guerre, qu'elle en ferait seulement et sûrement un désastre national.

Ainsi instruite, excitée et soulevée, la masse des armées françaises se portera à la frontière, on n'en peut douter, avec le profond sentiment de ses devoirs. Elle aura moins d'esprit de corps et plus d'esprit national. Supérieure en cela aux armées du service à long terme, elle sera soutenue par une idée plus haute. C'est ce qui a manqué aux Russes en Mandchourie, et à nous au début de la guerre contre l'Allemagne. Et lorsque, après la proclamation de la République, nous avons compris que nous luttions pour l'intégrité du territoire, il était trop tard.

C'est parce que si, à une armée qui va combattre, l'élan du patriotisme et la foi dans la justice de sa cause sont avant tout nécessaires, il lui faut aussi une organisation, un armement perfectionnés, l'esprit de discipline, et de bons cadres exerçant un bon commandement. Ce sont là les autres conditions essentielles de la victoire, et nous devons prouver à nos soldats qu'elles sont remplies si nous voulons obtenir d'eux le meilleur rendement.

L'organisation? C'est, pour le soldat, la nourriture assurée tous les jours, tous ses besoins matériels satisfaits, des approvisionnements de toute nature et des moyens de transport constitués. De ce côté, l'armée française est à hauteur de ses rivales, et elle réalise

sans cesse des progrès. C'est en temps de paix, pendant les années de service actif et les périodes d'appel, surtout au cours des grandes manœuvres, que les officiers de tout grade doivent, par la parole et par les faits, donner à leurs subordonnés confiance dans l'organisation.

L'armement? Il faut que le soldat français ait confiance entière dans l'outillage de guerre mis entre ses mains. Il faut que les armes dont il aura à se servir soient toujours les plus perfectionnées, aussi parfaites que le permettent les derniers progrès de la science. Il faut que ces armes existent dès le temps de paix, avec leurs approvisionnements en munitions. En ce moment, l'armée française ne redoute aucune comparaison sur ce point; il faut qu'il en soit toujours ainsi dans l'avenir. C'est aux services techniques à étudier sans cesse les progrès à réaliser, et à avoir toujours des modèles prêts pour nous maintenir en première ligne; c'est au gouvernement à demander les ressources financières nécessaires pour mettre ces modèles en service, lorsque le progrès d'un voisin exigera un pas en avant. Et l'on peut admettre, d'après les exemples du passé, que le Parlement ne refusera jamais les crédits nécessaires et ne voudra pas laisser nos soldats aller à la bataille avec des armes de valeur moindre que celles de l'ennemi. C'est là une question sur laquelle les votes peuvent et doivent être unanimes. Car la nécessité d'un armement perfectionné, entièrement préparé dès le temps de paix, est aussi impérieuse avec le système des milices, rêvé par quelques-uns, qu'avec le système de l'armée nationale ac-

tuellement en vigueur. Lorsque la frontière sera attaquée, il faudra pouvoir donner de bons canons et de bons fusils à la réunion de citoyens, de quelque nom qu'on l'appelle, qui se lèvera pour la défense. Seuls, pourraient refuser de s'approvisionner en bonnes armes, ceux qui seraient d'avance, et en dépit de tout, résolus à ne jamais combattre et à se laisser égorger.

C'est encore aux chefs militaires que revient le soin de montrer à tous leurs subordonnés la supériorité de leurs armes ; ils y arriveront en leur apprenant à s'en servir. Mais il faut, pour cela, qu'ils ne se contentent pas de leur faire exécuter des mouvements plus ou moins corrects ; il faut qu'ils s'habituent à faire appel à leur intelligence, qu'ils leur expliquent les raisons des choses et leurs effets. En procédant ainsi, ils auront rendu infiniment agréable leur tâche d'éducateurs, et ils auront produit un soldat confiant en son arme, confiant en lui-même et confiant en ses chefs.

La discipline ? Faut-il entendre par là l'obéissance aveugle aux ordres du chef, quel que soit ce chef, et uniquement parce qu'il est le chef ? Autrefois, on recherchait réellement cette abnégation de l'individu, on espérait y arriver par l'appât des récompenses ou la crainte des punitions ; et on l'obtenait rarement. Avec le système de l'armée nationale, ces moyens seront encore plus insuffisants ; et cependant il sera nécessaire, indispensable, que la discipline y existe : sans elle, il n'y aurait que désordre et défaite.

C'est la liaison intime entre celui qui commande et celui qui obéit, la confiance qu'ils ont l'un dans l'autre, leur estime mutuelle, qui doit assurer, dans

l'avenir, l'obéissance rigoureuse aux ordres donnés. Il faut que le chef se fasse aimer de tous ses subordonnés, qu'il leur montre ses qualités morales et physiques, ses connaissances générales et professionnelles, qu'il leur prouve ainsi son droit de commander; il faut qu'il soit bon, ferme, surtout juste. Avec de pareils chefs, l'exécution des ordres ne fera jamais défaut, l'armée sera disciplinée.

Et ces chefs, comprenant ainsi leur rôle, ayant instruit leurs subordonnés, devenus leurs amis, constitueront les meilleurs cadres que puisse posséder une armée. Leur tâche sera facile, le jour de la guerre, s'ils savent montrer qu'ils ont du cœur, et s'ils partagent toujours les joies et les peines de leur troupe. Ils doivent, par l'ordre dans les mouvements, lui éviter toute fatigue inutile; par leur sollicitude dans les cantonnements, lui assurer le repos indispensable. Il faut que l'officier vive beaucoup avec sa troupe, qu'il lui parle souvent; pour être aimé d'elle, il faut qu'il commence par l'aimer. Les jeunes gens, qui aspireraient à l'épaulette avec des idées contraires à cette conception démocratique du rôle de l'officier, ne pourraient que devenir des cadres médiocres.

Il est tout aussi indispensable que les chefs respectent sincèrement les lois et les institutions que le pays s'est données. Trop longtemps, la carrière d'officier a été considérée comme une fonction encore largement ouverte aux ennemis de la République. Or c'est celle qui exige le plus de loyalisme, non seulement pour la sûreté de l'État, mais aussi parce qu'une masse républicaine ne pourrait être que mal com-

mandée par des officiers affichant journellement des idées d'opposition au gouvernement républicain. L'influence des cadres sur la troupe sera d'autant plus grande, la discipline d'autant plus facile, que le même esprit animera ceux qui auront l'honneur de commander et ceux qui auront le devoir d'obéir.

C'est d'après ces idées que l'on travaille en ce moment à former les cadres de l'avenir. On explique aux candidats à l'épaulette qu'on ne peut servir son pays sans adopter loyalement ses institutions; que la mission de l'officier ne se borne plus à conduire une troupe au feu, qu'elle est aussi celle d'un éducateur, et qu'elle doit s'exercer avec fermeté sans doute, mais aussi avec justice et humanité. Les leçons données ainsi dans nos écoles militaires ne tarderont pas à porter leurs fruits : les jeunes générations d'officiers arriveront au régiment avec une notion exacte de leurs devoirs. Déjà aussi les mêmes idées pénètrent au sein des corps d'officiers de tout âge et de tout grade, et l'on peut affirmer que l'armée française s'achemine rapidement vers une situation où elle aura vraiment les cadres qui conviennent à une armée nationale.

Aurions-nous aussi le nombre pour nous en cas de conflit? Heureusement, cela n'est pas aussi indispensable qu'une bonne organisation, un armement perfectionné, la discipline et les bons cadres. Il faut nous faire à l'idée que nous ne pourrons peut-être pas mobiliser autant de soldats que notre adversaire. Cela doit-il nous faire admettre, a priori, *que nous serions battus et nous pousser à des concessions exagérées dans le but d'éviter la lutte? Non, car l'histoire est*

pleine d'exemples où le succès est allé aux plus faibles apparences, et celui d'hier ne sera jamais oublié.

L'influence du nombre est surtout réelle au moment de la bataille. Lorsque deux armées se rencontrent, si elles sont à peu près égales au point de vue de la valeur des soldats, de l'habileté des chefs et de l'outillage, c'est le nombre qui décide du succès. Les effectifs qui sont loin du champ de bataille sont sans intérêt ; c'est l'effectif prenant part à l'action, et celui-là seul, qui importe. Or, cette supériorité du nombre, au point déterminé où se produit le choc, est affaire de stratégie et de tactique. Une nation de population moindre peut avoir un effectif de combattants supérieur à celui de son adversaire sur un point de leur échiquier de guerre, si ceux qui la conduisent sont bien renseignés sur l'organisation et les mouvements de l'ennemi, sur son ordre de bataille, sur le caractère et les tendances des chefs de ses armées, et s'ils savent manœuvrer.

C'est d'abord notre état-major général, qui doit préparer la concentration première de façon à ce que nous soyons les plus forts sur les points de la frontière où nous devrons prendre l'offensive, et qui doit ensuite donner à nos chefs d'armée les indications générales propres à assurer toujours la même supériorité quand ils rencontreront l'ennemi. C'est aux chefs d'armée à composer leurs mouvements de telle sorte que la masse de leurs forces soit réellement à leur disposition le jour où ils livreront la bataille, et à répartir leurs troupes de façon à avoir la supériorité du nombre là où il importera le plus pour le succès final.

Ce rôle, dévolu aux officiers de notre état-major général et à nos chefs d'armée, n'est certainement pas au-dessus de leurs forces. Instruits par l'étude, quelques-uns aussi par leur propre expérience, préparés dès le temps de paix à ce que le pays attend d'eux, on peut être certain qu'ils ne failliront pas à leur tâche. Grâce à eux, l'espoir de la victoire ne nous est pas interdit, même contre un adversaire disposant de ressources numériquement supérieures à celles de la France.

Le succès dépendra surtout des sentiments qui animeront nos armées. Il faut que les soldats de tout grade, quand ils seront appelés pour la grande mission de la défense du territoire menacé, sachent que le gouvernement de la République leur a préparé les meilleurs moyens de combat, qu'ils seront bien commandés, bien armés, largement pourvus de tout ce qui leur sera nécessaire. Dès que la guerre deviendra probable, toute discussion devra cesser, la politique devra faire trêve. La presse devra employer sa grande puissance à agiter le pays, à le soulever, à lui donner confiance. Au même moment, tous les élus du peuple devront se mêler à lui, parler au nom de la patrie en danger, expliquer que le salut de la France dépend des efforts de chacun. Par cette sorte de prédication, écrite ou orale, on donnera aux armées françaises ce sentiment ardent de la justice et de la force, créateur des profonds dévouements, des actions d'éclat et des grandes victoires.

Et, lorsque les armées ainsi préparées rencontreront l'ennemi, on verra dans leurs rangs, en haut et en

bas, parmi les chefs de tout grade et dans la troupe, se renouveler ces glorieux faits dont l'histoire du 1er régiment d'artillerie contient de si fréquents exemples.

Paris, le 5 novembre 1905.

GÉNÉRAL AMOUREL,

Ancien colonel du 1er régiment d'artillerie.

Ce rôle, dévolu aux officiers de notre état-major général et à nos chefs d'armée, n'est certainement pas au-dessus de leurs forces. Instruits par l'étude, quelques-uns aussi par leur propre expérience, préparés dès le temps de paix à ce que le pays attend d'eux, on peut être certain qu'ils ne failliront pas à leur tâche. Grâce à eux, l'espoir de la victoire ne nous est pas interdit, même contre un adversaire disposant de ressources numériquement supérieures à celles de la France.

Le succès dépendra surtout des sentiments qui animeront nos armées. Il faut que les soldats de tout grade, quand ils seront appelés pour la grande mission de la défense du territoire menacé, sachent que le gouvernement de la République leur a préparé les meilleurs moyens de combat, qu'ils seront bien commandés, bien armés, largement pourvus de tout ce qui leur sera nécessaire. Dès que la guerre deviendra probable, toute discussion devra cesser, la politique devra faire trêve. La presse devra employer sa grande puissance à agiter le pays, à le soulever, à lui donner confiance. Au même moment, tous les élus du peuple devront se mêler à lui, parler au nom de la patrie en danger, expliquer que le salut de la France dépend des efforts de chacun. Par cette sorte de prédication, écrite ou orale, on donnera aux armées françaises ce sentiment ardent de la justice et de la force, créateur des profonds dévouements, des actions d'éclat et des grandes victoires.

Et, lorsque les armées ainsi préparées rencontreront l'ennemi, on verra dans leurs rangs, en haut et en

HISTORIQUE

DU

1er Régiment d'Artillerie

CHAPITRE Ier

LES ANCÊTRES DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE (1670-1765)

> Le régiment des Fusiliers du Roy est le plus beau régiment du monde, à compter depuis le dernier soldat jusqu'au premier officier.....
>
> VAUBAN.

L'artillerie avant Louis XIV et les Fusiliers du Roi.

Jusqu'au règne de Louis XIV (1643), il n'y avait pas, à proprement parler, de corps de troupes affecté au service spécial de l'artillerie. En campagne, la garde du matériel était confiée à l'infanterie, et en particulier aux troupes suisses qui, depuis Charles VIII, s'étaient acquis cette distinction par les services éminents qu'elles avaient rendus. Quant au personnel qui servait les bouches à feu, c'était moins un corps militaire qu'une réunion d'employés, sorte d'artisans brevetés, dirigés par certains ingénieurs, entièrement, eux aussi, séparés des corps de troupes, et qu'on appelait *commissaires d'artillerie*. Employés et commissaires recevaient tous leurs brevets des mains du

grand maître de l'artillerie, chef de toute l'artillerie du royaume. Enfin, les chevaux destinés à l'attelage des pièces, voitures à munitions et accessoires n'appartenaient pas davantage à l'armée, mais étaient loués, ainsi que les charretiers, pour la durée d'une campagne, d'après un marché passé avec un entrepreneur. Des *capitaines de charrois,* sous l'autorité des commissaires, étaient chargés d'assurer l'exécution de ce service, et de parer autant que possible aux abus inévitables d'un tel mode d'entreprise.

Dans l'armée, l'opinion était alors peu favorable à l'artillerie : les officiers, presque tous nobles et dont la fierté n'avait souvent d'égale que l'ignorance, auraient craint, en s'occupant des divers travaux qui incombaient à cette arme, de compromettre leur dignité à l'exercice d'un art qu'ils qualifiaient de mécanique. Profondément méprisé de la noblesse, le métier d'artilleur n'était donc pratiqué que par des gens de roture, que leur naissance devait arrêter au grade de capitaine.

C'est à Louis XIV que revient l'honneur d'une transformation qui, tout en remédiant à certains de ces inconvénients, dotait l'armée de troupes spécialement affectées au service des bouches à feu, et était un premier pas dans la voie d'assurer à une arme, dont il pressentait déjà le rôle important, la considération que, par la force des choses, elle devait bientôt acquérir, dans les nombreuses opérations de siège dont les guerres de son règne furent le théâtre.

Le 4 février 1671, sous le titre de *Fusiliers du Roi,* il créa un régiment d'infanterie dont la destination particulière était la garde de l'artillerie. En réalité, ce fut un corps très complexe appelé à fournir, dans toutes les opérations de guerre, à tous les services de l'arme, à part

les charrois. Il comprenait : des compagnies de *canonniers* affectées au service des bouches à feu, de *pionniers* et de *sapeurs* chargées de préparer les chemins et d'exécuter les travaux de tranchées, d'*ouvriers* en bois et en fer pour réparer le matériel, de *fusiliers* et de *grenadiers* ayant pour fonction spéciale de veiller à la garde et à la conduite du canon dans toutes les circonstances.

Louis XIV, qui aimait et estimait l'artillerie, ne négligea, au reste, rien de ce qui pouvait donner de l'éclat à son institution et apaiser en même temps les scrupules des hommes qu'il appela dans le nouveau corps : le régiment des Fusiliers est le premier des corps d'infanterie qui ait été complètement armé de fusils au lieu de mousquets, le premier dont les soldats aient eu entre leurs mains la baïonnette (1).

Le roi voulut lui-même en être le colonel, et son propre régiment en fournit tous les officiers. Enfin il lui donna un uniforme magnifique, eu égard à la simplicité de celui des autres troupes d'infanterie : il se composait d'un habit blanc à larges basques, avec les parements et la doublure bleu de ciel ; le collet, la veste, la culotte et les bas étaient rouges, et les boutons de métal doré.

Les drapeaux furent semblables à ceux des régiments du roi : deux quartiers rouge de feu (couleur symbolique de Louis XIV, qui avait pris le soleil pour emblème) et deux quartiers vert pâle, avec cette différence qu'ils étaient séparés par une croix blanche, et qu'au lieu de présenter une teinte mate, les quartiers avaient des reflets changeants de nuance aurore, « destinés à rappeler les couleurs des feux du ciel et de l'enfer ».

Composé à l'origine de quatre compagnies fortes de

1. SUSANE, *Histoire de l'artillerie.*

100 hommes chacune, le corps fut, le 21 août 1671, en vue de la guerre qui s'annonçait comme prochaine, augmenté de vingt-deux compagnies, dont deux de grenadiers, ce qui faisait un total de vingt-six compagnies réparties en deux bataillons.

Les Fusiliers du Roi pendant la campagne de Hollande.

Le 6 avril 1672, la guerre étant déclarée aux Provinces-Unies, le régiment des Fusiliers du Roi fit partie de l'armée de 130 000 hommes qui se mit en route vers le Rhin et qui, le 12 juin, traversait ce fleuve à Tolhuy's.

Lorsqu'on entend parler de ce fameux passage du Rhin, peint par Van der Meulen, célébré en termes magnifiques par Racine, chanté par Boileau et exécuté sous les yeux de Louis XIV par le grand Condé, il semble voir les Cuirassiers du Roi se jeter dans le fleuve large et rapide, sur les pas du comte de Guiche, et tous ces brillants gentilshommes, le duc de la Rochefoucauld, le prince de Condé lui-même, escadronner contre les ennemis. Nul ne s'avise de penser que c'est à l'artillerie qu'est dû ce superbe exploit, et qui est-ce qui lui rend cette justice?..... Louis XIV en personne, qui, tandis que sa grandeur l'enchaînait au rivage, comme dit si bien Boileau, ne dédaignait pas de diriger l'artillerie. « J'avais moi-même, dit-il dans un précieux mémoire conservé aux Archives de la guerre (1), porté une batterie de douze pièces un peu au-dessous de l'endroit où se faisait le passage qui se voyait à revers. A peine l'escadron ennemi fut entré dans l'eau que je fis tirer dessus. Le grand feu du canon ébranla si fort les ennemis qu'ils se retirèrent en désordre et portèrent jusqu'au fond de la Hollande la triste nouvelle du passage forcé (2). »

---

1. Mémoire de Louis XIV cité par M. Camille Rousset (*Histoire de Louvois*, tome Ier, page 524).
2. Général Thoumas, *Transformation de l'armée française*, tome Ier, page 135.

Pendant la campagne, le régiment contribua, comme infanterie surtout, à la chute des différentes places que le roi rencontra dans sa marche, entre autres Orsay, Rheinberg, Utrecht, Doësbourg. En 1673, il fit le siège de *Maëstricht,* qui capitula après treize jours de tranchée. L'année suivante, après avoir servi en Franche-Comté au siège de *Besançon,* « où l'effet de son canon fut si



LES FUSILIERS DU ROI
(D'après une gravure du temps, trouvée aux Archives de l'artillerie)

prodigieux, qu'en peu de temps le roc de la citadelle fut brisé et vola en éclats [1] », le régiment rallia l'armée du prince de Condé et prit part à la sanglante affaire de *Seneff.* C'est dans cette journée que le 1er bataillon, escorté de quatre petites pièces de canon, forma la tête de la colonne d'attaque contre l'infanterie espagnole, et

1. Racine, *Récits historiques des campagnes de Louis XIV.*

le brigadier(1) *de Cray,* qui commandait l'artillerie, établit à l'extrême gauche française les canons qui prenaient de flanc la position ennemie, et plus à droite une autre batterie de huit canons. Sous le feu concentré de ces quatorze pièces, les troupes furent culbutées et trois pièces ennemies furent enlevées. Maîtresse des défilés, l'armée française déboucha dans la plaine. L'artillerie restée en arrière se réunit sur avant-trains et vint, à travers les intervalles de la cavalerie et de l'infanterie, s'établir en tête de la première ligne. Son feu vif et bien dirigé ébranla l'ennemi qui fut culbuté par une charge générale et perdit ses canons (2).

D'ailleurs, à la suite de cette affaire, Catinat écrivit au roi :

Nos pièces ont été servies avec toute hardiesse possible, par soins et diligences de de Cray.

Les Fusiliers du Roi devant Namur (1692).

En 1692, à l'armée de Flandre, on retrouve quatre bataillons du Royal-Bombardiers et du régiment des Fusiliers, qui, de nouveau, par ordonnance royale du 26 avril, venait d'être reconstitué à six bataillons.

« Il faut ici, dit le général Susane, restituer au régiment des Fusiliers un acte de courage qui se passa au

1. Le grade de brigadier était un grade intermédiaire entre celui de colonel et celui de maréchal de camp. Celui qui en était investi commandait à deux régiments de la même arme : il y avait des *brigadiers d'infanterie,* des *brigadiers de cavalerie,* des *brigadiers de dragons.* Ceux qui étaient parvenus à ce grade dans l'artillerie comptaient parmi les brigadiers d'infanterie. A ce propos, il est utile de rappeler qu'au dix-huitième siècle, il y avait une grande différence entre le grade et la fonction. Le même personnage qui avait le grade de lieutenant-général ou de maréchal de France pouvait être simple colonel d'un régiment. Et si, dans une armée, il allait se mettre à la tête de son régiment, il ne commandait qu'en cette qualité, à moins qu'il n'eût des lettres de service particulières à son grade. De même, un maréchal de camp, ou un brigadier, n'avait souvent la propriété que d'un simple régiment.

2. *Histoire de l'armée,* par Pascal.

sura n'avoir jamais vu une action aussi chaude », écrit le maréchal de Berwick dans ses *Mémoires*.

Le Royal-Artillerie (1693).

Ici se terminent les exploits de ce régiment des Fusiliers du Roi, consacré à l'artillerie et si remarquable dans l'histoire de l'infanterie française. Faisant un nouveau pas vers la réalisation d'un plan qu'il mûrissait depuis vingt-cinq années déjà et que, malgré sa puissance, il n'avait encore osé formuler nettement, Louis XIV, par l'ordonnance du 15 avril 1693, portait une suprême atteinte aux résistances et aux préjugés de la noblesse, en consacrant d'une façon définitive l'importance de l'artillerie.

Nous lisons en effet dans un mémoire de l'époque relatif à cette question :

Le régiment des Fusiliers qui, selon l'intention du Roy dans sa création, n'aurait dû faire d'autre service que celui de l'artillerie, ne l'a pas fait, sitôt qu'il s'est agi d'une bataille ou de monter la tranchée..... A Fleurus, ledit régiment refusa du monde à M. de Metz pour servir le canon, sans parler de la guerre de Hollande, où il n'a voulu fournir personne à aucune action [1].

Ordonnance de 1693. — Dans l'intention donc de parer à cet abus, l'ordonnance de 1693 fut très explicite et très claire.

... De par le Roy ayant remarqué que....., etc., et voulant que le régiment des Fusiliers soit uniquement employé pour le service auquel elle l'a destiné et le régler de manière qu'il ne s'y ren-

1. *Mémoires de M. de la Forêt*, 1694.

sur celle des autres puissances une supériorité que devaient confirmer plus tard les succès de la République et de l'Empire.

Après avoir passé l'hiver à Pavie, à la suite de la paix de Vienne, le bataillon se rendit à Grenoble. Il y resta quelques années, se reposant de ses fatigues, mais tout en s'entretenant à la hauteur de sa vieille réputation. Vallières père, dans son rapport d'inspection du 5 août 1738, s'exprime en ces termes sur le compte du bataillon Torpane :

Le bataillon est beau, complet en hommes et bien tenu, il est habillé de neuf : il poussera son vieil habillement autant qu'il le pourra. — Les exercices de pratique, les différentes manœuvres et le tir du canon s'exécutent à merveille, il y a du temps cependant que l'on n'a point tiré des bombes pour ne pas gâter les grains qui sont encore sur terre. Quant à la théorie, je suis très content de l'émulation que j'ai trouvée dans toute la jeunesse du bataillon (1).

En 1739, une compagnie fut détachée en Corse au corps expéditionnaire du marquis de Maillebois.

Insurrection de Corse (1739). — Les Génois, qui depuis le début du dix-huitième siècle tenaient la Corse sous leur domination, avaient, par leur administration farouche et cruelle, amené petit à petit à la révolte les énergiques populations de cette île. En 1736, un aventurier venu de Tunisie, le baron Théodore de Neuhof, avait cru, à l'instigation de l'Angleterre et de la Hollande, devoir profiter de cet état troublé pour se conquérir un royaume et se faire proclamer souverain de la Corse. Son règne fut éphémère. Mais, néanmoins, tous ces

1. Archives de Saint-Thomas-d'Aquin (Section technique de l'artillerie).

siège de cette forteresse, si l'on eût connu à quel point les Anglais l'avaient rendu redoutable. »

Le corps expéditionnaire, sous les ordres du maréchal de Richelieu, comprenait vingt-cinq bataillons répartis en cinq brigades. Son artillerie, commandée par M. Guyot de Guiran, était forte de trente-six pièces de gros calibre. Le bataillon *Chabrié* quitta Toulon le 8 avril sur dix-sept bâtiments de transport et débarqua le 18 à Ciudadella, ancienne capitale de Minorque et petit port bien abrité. Mais aussitôt on s'aperçut du manque de charrois dans l'île : on dut à la hâte faire construire des chariots pour emmener la grosse artillerie à l'aide des bœufs destinés à la subsistance des troupes.

Le 23 avril, l'armée campait sur une hauteur voisine du fort Saint-Philippe, mais en dehors de l'action de ses feux. La construction des batteries fut entreprise aussitôt. Une première, dont on attendait de gros résultats, établie à l'endroit dit « La Tour aux signaux », fut confiée à M. *Leblanc,* capitaine. Une deuxième, sous les ordres du chevalier *Voisin,* n'eut qu'un effet médiocre, « à cause de la nature du terrain et des affûts, qui, à moitié pourris, se brisaient sous l'effet des charges forcées que l'on devait mettre dans les mortiers à cause de la distance du but à atteindre(1) ».

Six autres batteries furent confiées à MM. *d'Epinay, de Saint-Michel, Dolsy, de Saint-André, de la Pelouze* et *de Louvicourt.* Elles tirèrent sans discontinuité, mais sans effet appréciable, jusqu'au 24 mai. Les assiégés, à l'abri dans leurs casemates, confiants dans la profondeur de leurs fossés de 40 pieds et dans la hauteur de leurs escarpes taillées à pic dans le roc, ne se préoccupaient

1. PAJOL, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Bergen (13 août 1759). — L'année même de sa formation, la brigade de Loyauté, attachée à l'armée de M. le duc de Broglie, fit la campagne sur le bas Rhin et en Bohême. Elle se distingua tout particulièrement à la bataille de *Bergen,* où l'artillerie française qui, depuis les débuts de la guerre de Sept ans, ne s'était pas, il faut bien l'avouer, toujours montrée à la hauteur de celle des Autrichiens et des Prussiens, mérita les plus grands éloges. Quand le duc de Brunswick lança ses trois colonnes à l'attaque du village de Bergen, nos batteries, se portant en avant, prirent en flanc l'infanterie hanovrienne, la forcèrent à se replier et décidèrent ainsi du succès de la journée.

M. le Prince héritier de Brunswick, qui a perdu cette bataille, a dit hautement que c'était la disposition et l'effet de notre artillerie, à laquelle il n'avait pu résister, qui l'avait obligé de faire sa retraite[1].

Tout le mérite en revient au maréchal de camp *Lepelletier* (frère de L.-A. Lepelletier)[2], qui, depuis cinq

1. *Mémoires de Lepelletier.*

2. Les Lepelletier de père en fils servaient dans l'artillerie depuis Louis XIII. L. A. Lepelletier, lieutenant général des armées du Roi, dont nous avons déjà parlé, est celui qui a laissé de curieux mémoires concernant toutes les grandes guerres du dix-septième et du dix-huitième siècle, auxquelles lui et ses proches ont pris une part active.

Son aïeul, Michel Lepelletier, garde général de l'artillerie sous Louis XIII et Louis XIV, s'est trouvé à dix batailles et soixante-quinze sièges. Son père, Laurent-Michel Lepelletier, lieutenant général d'artillerie sous Louis XIV, l'un des premiers chevaliers de Saint-Louis, a commandé en chef plusieurs fois. Il laissa deux fils qui devinrent tous deux lieutenants généraux des armées du Roi :

L'aîné, Louis-Auguste, l'auteur des mémoires, qui prit part aux campagnes d'Italie (1733), de Corse (1739), à la guerre de la Succession d'Autriche et à la guerre de Sept ans ;

Le cadet, Michel-Laurent, qui se distingua aux sièges de Kehl, de Philippsbourg et contribua à la victoire de Bergen après avoir commandé en chef l'artillerie pendant la guerre de Sept ans.

Personne n'a montré cet esprit de suite et de respect des traditions de

L'artillerie sous les Vallières.

Nous avons vu comment l'ordonnance de 1720 avait donné plus de consistance et d'homogénéité au personnel de l'artillerie, en fondant en un seul corps les divers éléments dont il se composait. Quant au matériel, il restait encore beaucoup à y faire. La première entreprise destinée à y mettre de l'ordre et à le simplifier, remonte à l'année 1732, époque à laquelle M. de Vallières, lieutenant général de l'arme, « homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XV*), réglementa les calibres et les dimensions des pièces et établit des tables de construction pour donner plus d'uniformité dans la construction des affûts, voitures et autres attirails. L'ordonnance du 7 octobre, provoquée par lui, réduisit à cinq les types de bouches à feu, mais sans distinction entre l'artillerie de siège et celle de campagne. Le système, qui prit le nom de son auteur, comprenait des pièces de 24, de 16, de 12, de 8, de 4, ainsi que des mortiers de 12 et de 8 pouces(1).

Tel fut le matériel avec lequel l'artillerie fit la guerre de la Succession de Pologne et combattit à *Parme* et à *Guastalla*.

Mais, si nous possédions déjà des pièces en état de suivre les troupes dans leurs mouvements, les accessoires, qui étaient loin d'avoir encore la même perfection relative, ne permettaient pas d'en tirer tout le parti désirable. La charge restait toujours une opération longue et déli-

1. On sait qu'à cette époque le calibre d'un canon se désignait, non pas comme aujourd'hui, en centimètres ou millimètres, mais le plus souvent par le poids du boulet plein sphérique qui pouvait être tiré dans la pièce. Exception était faite pour les mortiers.

existait dans l'armée prussienne, que cette adoption des *pièces de bataillon,* dont nous avons déjà parlé, dites *à la suédoise* ou *à la Rostaing,* attelées de trois chevaux et commandées par un sergent.

« Mais, dit le général Susane, ce qui est vraiment incroyable c'est que les hommes qui avaient dirigé nos armées pendant la guerre de Sept ans et qui se montraient si empressés d'expliquer leurs défaites par des détails de tenue ou d'exercice, et de les introduire chez nous pour rétablir l'équilibre, aient complètement négligé de tenir compte du mode d'attelages de l'artillerie prussienne. Dès le temps du grand électeur de Brandebourg, il y avait en Prusse des attelages entretenus et conduits par des canonniers. Aussi, le grand Frédéric tirait-il de ses pièces un parti autrement utile que ne pouvait le faire des siennes l'artillerie française, subordonnée au bon vouloir des entrepreneurs de charrois, des charretiers de réquisition plus curieux de conserver leur peau que d'acquérir de la gloire, et de leurs chevaux de labour, mal choisis, mal nourris et harnachés à la diable. »

ÉTAT NOMINATIF *des officiers du bataillon de Torpane, d'après une revue passée par M. Vallières, le 5 août 1738.*

Etat-major . . . . .

- DE TORPANES . . . . . . Lieutenant-colonel.
- DE RICHECOURT . . . . . Major.
- VOISINS. . . . . Aide-major.
- DUPLESSY. . . . . Chirurgien-major.
- L'abbé RICHER . . . . . Aumônier.

COMPAGNIES.	CAPITAINES en premier.	CAPITAINES en second.	LIEUTENANTS en premier.	LIEUTENANTS en second.	SOUS-LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
1 (Sapeurs) . .	DE TORPANE.	RACINOUX.	BEAUREGARD.	D'HAUTEVAL.	MALAVILLE.	LA CHAPELLE.
2 (Canonniers) .	DE MARANS.	DU PUY.	BETTING.	CHAVOY.	GITTOUVILLE.	VILLIERS.
3 (Id.) . .	DE SAINT-CLAIR.	DAGOULT.	MONTSURES.	TORPANES.	LE BLEF.	SAINT-ANDRÉ.
4 (Id.) . .	DE BEAULIEU.	GASSAND.	MARIEULLE.	Chev. VOISIN.	VIAR DE L'AMIRAULT.	LA VERGNE.
5 (Bombardiers) .	DE CAZEAUX.	LA JUMELIÈRE.	VASSAL.	DUPLAIX.	RICHECOURT.	BORNIER.
6 (Id.) .	DE LAUTHOIN	LA SERRE.	DOLLEZY.	SABRAN.	REDIGNY.	LE BOULTZ.
7 (Id.) .	DE DUMENY.	JULLIEN.	LA COSTE.	DES FRANCS.	VILLEMUR.	DU BREUIL.
8 (Canonniers) .	DE FOUCQUES.	LA BRUNIE.	DROMORE.	DUPINAY.	SAINT-GERMAIN.	VARCILLES.

BATAILLON DE CHABRIÉ EN 1757

(D'après une revue de Vallières.)

État-major	DE CHABRIÉ	Colonel.
	DOMONVILLE	Lieutenant-colonel.
	VOISIN	Major.
	YSARN DE MONTELORE	Aide-major.

Capitaines en premier.

RUSSY.
LE DUCHAT D'ONDERNE.
D'HEUR.
VIDAL.
CHENICOURT.
FARADE.
PERREAU.
DANOISEAU.
DE VILLIERS.
RICHECOURT.
ROGER.
JUZANCOURT.
DESMAZIS.
D'HENNERY.
SAINT-GERMAIN.
DE SAINT-ANDRÉ.

Capitaines en second.

LIXIER.
NEURE.
DU CROS.
DU CROS DE BOSQ.
DIVOLEY.
LA COMBE.
MÉNAGE.
HEYBLOT.
VOISINS.
LA BROSSE CHARNIÈRE.
PRÉVOST DE LUMIAT.
SAURE DE LILATTE.
LA FOREST.
DU CONTANT.
MONFURON.
NAU DE LESTANG.

BRIGADE DE LOYAUTÉ EN 1759

État-major	DE LOYAUTÉ	Chef de brigade.
	CLINCHAMP DE BELLEGARDE	Colonel.
	BOILEAU	Lieutenant-colonel.
	MINARD	Major.
	LASTIQ	Aide-major.
	SÉNARMONT	Sous-aide-major.

Capitaines en premier.

DESQUERRE.
BOURDEVILLE.
AIMÉ DE SAINT-PAUL.
DELPY.
RICHECOURT.
LA GENESTE.
FAURE.
LA ROÜE DE MILLY.

Capitaines en second.

ROGER DE LA CONSTADE.
JOUSSELIN.
PILLON D'ARQUEBOUVILLE.
VOISINS.
DHAUGEST.
LEGIER.
MONTVILLIERS DE BELLOY.
DU TEMPLE DE SAINT-BÉART.

LA CHATONIE	Détaché à Luxembourg.
BLOT DE SERREUX	— à ?
DEDON DE LA RONDE	— à Brest.
Le chevalier DE BELLEVILLE	— à Neuf-Brisach.
CLINCHAMP D'AIGUEVILLE	— à Saint-Lô.
BEAUMONT	— aux Indes.
HERPON	— aux forts de Strasbourg.
SAVARON	— à Grenoble.

reproduisons un extrait du rapport d'inspection du régiment de *La Fère* en 1677, signé de M. *de Mouy*, lieutenant général de l'arme :

Le régiment est beau et bien en état de service, fort instruit dans toutes les parties du service de l'artillerie et les exercices de l'infanterie. Il manœuvre très bien les pièces de campagne et se perfectionnera encore aux exercices d'infanterie en manœuvrant l'été prochain avec le régiment de Normandie qui est avec lui dans cette ville.

Il règne dans ce régiment un bon esprit; il est bien tenu, ce qui est dû aux bons soins de M. de Bréande, commandant en chef de l'École, et des officiers supérieurs du régiment. La plupart des capitaines sont bien instruits, et continuent avec émulation à travailler à étendre leurs connaissances.

Les lieutenants ont la plus grande bonne volonté ; étant presque tous sortis de l'École des élèves [1], ils ont un fond de théorie, on travaille à leur faire connaître les parties de mathématiques les plus utiles aux officiers d'artillerie et qu'ils n'ont point vues à l'École des élèves.

Ce régiment est bien habillé, équipé et entretenu de tout point, et ses finances sont en très bonne règle.

Dans le même rapport, nous avons relevé, parmi les notes données aux officiers, celle de M. le marquis *de Thiboutot* :

M. le marquis de Thiboutot, brigadier d'infanterie, colonel du régiment, a de la théorie et la plus grande volonté. Comme il est jeune, il a besoin quelquefois d'être dirigé par les conseils des gens sages et ayant plus d'expérience que lui, surtout pour la façon de conduire une troupe et de concilier les esprits. MM. de Bréande et Bouchard, lieutenant-colonel, sont bien capables de lui donner de bons conseils [2].

Signé : M. de Mouy, lieutenant général.

1. L'École des élèves du corps royal, créée en 1756 à La Fère, comptait soixante élèves, sous-lieutenants. L'École fut supprimée en 1772, mais, en 1779, le roi créa six places d'élèves dans chaque école d'artillerie.

2. Archives de la guerre.

Le régiment de La Fère de 1765 à 1785. — En octobre 1767, le régiment se rendit à Douai, puis à Besançon en septembre 1769. Il revint à Douai en février 1771 et partit pour Metz en septembre 1775.

Dès le début de 1778, le gouvernement, poussé par l'opinion, sollicité par Franklin, dut intervenir aux États-Unis en faveur des colonies anglaises révoltées contre la métropole, et des mesures furent prises en prévision d'une guerre avec l'Angleterre pour garder nos côtes septentrionales.

De Metz, le 1er bataillon de *La Fère* fut détaché à Dunkerque d'où il envoya deux compagnies participer aux travaux de défense de la place de Calais. Le 2e bataillon se rendit à La Fère en 1779 (1).

De 1765 à 1775, il fallut également en Corse envoyer à plusieurs reprises des troupes pour réduire les farouches montagnards de l'île. Le régiment fournit quelques détachements. Un capitaine, M. *Dargenville,* s'y distingua particulièrement et « M. de Beauvais, qui y commandait l'artillerie, donna les plus grands éloges sur la façon

---

1. Voici encore d'autres extraits de rapports d'inspections générales trouvés aux archives de la guerre et concernant ce régiment :

— *Ordre d'inspection générale de 1773, à Douay.* « Le régiment est bien tenu, l'habillement est en très bon état et dans l'exact uniforme, n'ayant pas de plaques aux ceinturons; très bien instruit dans les manœuvres de l'artillerie, de même que l'exercice de l'infanterie. L'inspecteur général est entré dans tous les détails possibles sur ces différents sujets et il n'a que des choses avantageuses à dire sur le bon ordre et la discipline qui règnent dans ce régiment, où il existe un bon esprit, beaucoup d'union, de zèle et d'émulation. »

Signé : Le chevalier DE FONTENOY.

— *Inspection du 2e bataillon à Strasbourg, 1781.* « On pourrait désirer aussi plus de tempérance dans le corps des caporaux. Pour l'y établir, j'ai refusé toutes les propositions qui m'ont pu être faites en faveur de ceux auxquels le goût du vin a fait oublier leur devoir pendant l'année. »

Signé : THIBOUTOT, maréchal de camp, inspecteur général du corps royal de l'artillerie.

régiment de La Fère, de mon Corps Royal d'artillerie, je vous écris cette lettre pour vous dire que vous ayez à le recevoir et faire reconnaître en ladite charge, de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra : et la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le chevalier de Lance, en sa sainte garde.

Écrit à Saint-Cloud, le 1er septembre 1785,

LOUIS.

Contresigné : Le maréchal DE SÉGUR.

Six camarades d'école de Bonaparte furent, comme lui, nommés à La Fère : c'étaient MM. *de Damoiseau, Lelieur de Ville-sur-Arce, Guerbert de Bellefonds, Belly de Bussy, Marescot de la Noue,* le chevalier *des Mazis.*

Le régiment avait alors pour colonel M. le chevalier *de Lance*[1] qui, en juin 1783, avait succédé à M. *d'Hélyot;* pour lieutenant-colonel, M. le vicomte *d'Urtubie,* et pour major, M. *de Labarrière.*

1. Né le 13 décembre 1724, mort à La Fère le 17 juin 1802.

L'Émeute des Deux-Sous. Le régiment sur les côtes de l'Océan. Émeute à Seurre. Insurrections à Auxonne en 1789 (1786 à 1789). — Au mois d'août 1786, les corps de métier de Lyon s'étant mis en grève (*Émeute dite des Deux-Sous*), les troupes des garnisons environnantes furent immédiatement appelées pour prêter main-forte aux autorités. Le 1er bataillon du régiment fut de ce nombre. Le 15 août, il arriva à Lyon, en même temps qu'une compagnie de chasseurs de Gévaudan et un bataillon du Royal-Marine. Bien que tout fût déjà terminé, il y resta un mois pour le maintien de l'ordre, cantonné au faubourg de Vaise.

Sur ces entrefaites, le régiment était envoyé à Douai; le 1er bataillon(1) le rejoignait le 21 septembre à une

1. Itinéraire du 1er bataillon du régiment de La Fère se rendant de Valence à Lyon, puis à Douai en 1786 :

De Valence à	Saint-Vallier. . . .	12 août 1786.
	Le Péage	13
	Vienne	14
	Lyon	15 (séjour à Lyon du 15 août au 20 sept.).
	Villefranche. . . .	21 septembre (jonction avec le 2e bataill.).
	Mâcon	22
	Tournus	23
	Chalon-sur-Saône .	24 et 25 (séjour).
	Beaune	26
	Dijon.	27
	Selongey	28
	Langres.	29 et 30 (séjour).
	Chaumont.	1er octobre.
	Vignory.	2
	Joinville	3
	Saint-Dizier. . . .	4 et 5 (séjour).
	Vitry-sur-Marne . .	6
	Châlons-sur-Marne.	7
	Petites-Loges . . .	8
	Reims	9 et 10 (séjour).
	Corbeny	11
	Laon	12
	La Fère.	13
	Saint-Quentin . . .	14 et 15 (séjour).
	Cambrai	16
	Douai	17 octobre. (Archives de la guerre.)



TAMBOUR DU CORPS ROYAL DE L'ARTILLERIE (1772)

(D'après DE MARBOT)

gères(1). Mais, devant la vigoureuse attitude de la Prusse, la Hollande ayant capitulé et la France renonçant à la guerre, le ministre prescrivit le 31 octobre un mouvement rétrograde aux compagnies qui avaient gagné les côtes de l'Océan, et, le 5 novembre, leur assigna Auxonne comme nouvelle destination. Le 25 décembre, tout le régiment s'y trouvait réuni, y compris les deux compagnies détachées en Corse depuis trois ans et qui, au moment du départ du régiment de Valence, avaient été relevées par deux autres de celui de Grenoble. C'était la première fois que le régiment était en entier dans la même garnison.

Au début de l'année suivante, sur les ordres de M. le marquis *de la Tour du Pin de Gouvernet*, commandant de la province, une compagnie du régiment fut envoyée à Seurre à l'occasion d'une émeute dans laquelle deux négociants de Lyon avaient été tués par la populace. Bonaparte, vu l'absence de son capitaine, M. *de Coque-*

1. Itinéraires du régiment de La Fère en 1787, d'après les Archives de la guerre :

Bretagne.

De Douai, 18 octobre,	3	compagnies	de canonniers	à Port-Louis,	17 nov.
—	2	—	de canonniers	à St-Servan,	11 nov.
—	1	—	de bombardiers	à St-Servan,	11 nov.
—	4	—	de canonniers	à Brest,	21 nov.
—	1	—	de bombardiers	à Brest,	21 nov.

Normandie.

De Douai, 18 octobre,	1	compagnie	de canonniers	à Dieppe,	24 oct.
—	3	—	de canonniers	au Havre,	30 oct.
—	1	—	de bombardiers	au Havre,	30 oct.
—	3	—	de canonniers	à Cherbourg,	7 nov.
—	1	—	de bombardiers	à Cherbourg,	7 nov.

Mouvement rétrograde :

De Fougères,	le 25 novembre,	4 compagnies à Auxonne,	le 19	décembre.
De Cherbourg,	le 24 novembre,	4 —	le 25	—
Du Havre,	le 2 décembre,	4 —	le 25	—
De Dieppe,	le 3 décembre,	3 —	le 25	—

bert(1), et de son lieutenant en premier, *Hennet de Vigreux*, fut, le 2 avril 1789, chargé de la conduite de ce détachement (2).

La compagnie rentra à Auxonne le 29 mai(3); à l'abbaye de Cîteaux également, les discussions entre l'abbé et les moines avaient nécessité la présence d'un détachement de cent canonniers de La Fère, sous les ordres du capitaine *Gassendi* et du lieutenant *de la Vieufville*.

Mais les événements se précipitaient : le 14 juillet 1789, le régiment prit les armes, dans l'attente des prétendus brigands annoncés pour le même jour et à la même heure sur tous les points de la France. L'émotion causée par les événements de Paris gagnait petit à petit la province et l'armée. Auxonne fut le théâtre de désordres : le 19, pendant les vêpres, on sonna le tocsin, des bandes de mutins parcoururent les rues et se livrèrent à des scènes de pillage. Des détachements du régiment requis par l'autorité civile refusèrent de marcher et assistèrent, l'arme au bras, à toute cette échauffourée. Un capitaine, M. *de Boubers*, ayant voulu arrêter un des perturbateurs, fut poursuivi par la foule et s'échappa à grand'peine sous un déguisement de femme(4). Le lendemain seulement, la troupe se décida à seconder la milice bourgeoise et à arrêter les fauteurs du désordre.

Au régiment même, il se passa des scènes d'insubor-

---

1. M. Masson d'Autunne, le premier capitaine de Bonaparte, avait eu pour successeur M. Gashière, puis M. Coquebert.

2. *Bonaparte à Auxonne*, souvenirs recueillis par M. Pichard, maire d'Auxonne.

3. Dans cette expédition, Bonaparte fut logé chez un M. Lambert, procureur, qui donna un bal auquel il invita son hôte; celui-ci n'ayant pas encore paru à minuit, M. Lambert alla le chercher et le trouva endormi sur des plans. Bonaparte, ayant été réveillé, descendit au bal, mais il n'y resta que trois quarts d'heure (*Bonaparte à Auxonne*).

4. Iung, *Bonaparte et son temps*, tome Ier, page 203.

soldats du 1er régiment d'artillerie à pied, disait-il, en 1802, avec orgueil, c'est dans votre régiment que j'ai pris les premières leçons de l'art militaire(1). »

Il n'oublia pas davantage les gens qu'il avait connus dans les grades subalternes : ainsi, le 14 mai 1815, quand il reçut à la parade de la cour des Tuileries les fédérés des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, il reconnut parmi les anciens soldats un bombardier de sa compagnie de La Fère : « C'est toi », lui dit Napoléon en le nommant. Deux grosses larmes roulèrent des yeux du vétéran : « Sire, répondit-il, est-il possible que vous me reconnaissiez encore ! »

En 1800, alors qu'il était premier Consul, le Corse *Léoni,* ancien canonnier de sa compagnie en 1786, lui ayant demandé de lui procurer un emploi, il le fit nommer garde d'artillerie dans l'île à Saint-Florent. C'est encore, en 1811, un ex-sergent de La Fère, le Picard *Brazier,* blessé en 1793 au siège du Quesnoy, qui évoque son souvenir et à qui il donne 500 fr. de gratification (2).

Physionomie du régiment de La Fère.

Le régiment de La Fère était un des meilleurs de l'artillerie : « Laborieux, infatigable, très matinal, ayant de la carrure, de la taille, de la jambe, l'air de guerre et très bonne tenue (3) », il faisait « l'ornement de la ville » où il tenait garnison, que ce fût Valence, Douai ou

1. Proclamation au 1er régiment dans la cour des Tuileries, après la révolte de Turin.

2. Tous ces renseignements extraits de Chuquet, *Jeunesse de Napoléon,* tome II, page 158.

3. Ordre d'inspection générale de M de Bréande en 1773.

Auxonne. La population n'avait qu'à se louer de sa sagesse, de sa discipline, et la police n'élevait aucune plainte contre lui.

C'était donc un beau régiment. Valence en particulier en était fière, car ce n'était pas sans intrigues qu'elle était parvenue à le posséder, de préférence à Besançon ou Grenoble, ses rivales.

Déjà à cette époque, les villes se disputaient les garnisons et faisaient assaut de dépenses pour subvenir à leur établissement. Si parfois, comme à Auxonne, faute d'avoir un champ de manœuvres vaste et spacieux, il fallait s'arranger avec les particuliers et mettre les pièces dans les prairies d'alentour, à Valence, au contraire, le maire et les échevins n'avaient rien négligé pour doter l'école d'artillerie d'un polygone installé sur la plus grande échelle et d'après les idées les plus nouvelles. Au dire des officiers d'artillerie, c'était le modèle du genre et « nul emplacement en France n'était plus avantageux au service du Roy, ni plus commode pour les manœuvres ».

Situé à proximité des casernes, il possédait de spacieux hangars, susceptibles d'abriter un nombre considérable de voitures, une batterie de siège, une de bombes, une de pièces de campagne, qui pouvaient, sans se gêner l'une l'autre, tirer jusqu'à portée de 500 toises sur des buts disposés au pied d'une montagne. C'était là que, pour la grande joie des habitants, trois fois par semaine, notamment les jours de marché, où le bruit du canon aurait incommodé les paysans et bourgeois d'alentour, le régiment de La Fère se rendait, musique en tête, à l'école de théorie; que trois autres fois il allait à l'école de pratique, s'exerçait au service des canons de siège, de mortiers et de campagne, fabriquait l'artifice de

sur les manœuvres de force ou leur faisait rédiger des mémoires sur diverses questions d'artillerie. En 1788, il se passionnait pour la question du jet des bombes par le canon et instituait à cet effet une commission « chargée de suivre les épreuves relatives à ce genre de tir, avec des mortiers de toute grandeur, des canons de 8, de 12, de 16 et enfin avec des tronçons de 24 ». Les membres de cette commission étaient : MM. *de Quintin*, chef de brigade; *Duhamel, Menibus* et *de Gassendi*, capitaines; *Rulhière, du Vaizeau* et *Bonaparte*, lieutenants(1). Bien que sortis pour la plupart de l'école des élèves, les lieutenants nouvellement promus n'étaient guère capables, en arrivant au corps, d'instruire des recrues ou de commander un tir. Aussi les astreignait-on à un stage dans les grades subalternes, stage dont la durée était déterminée par le colonel d'après l'avancement de leur instruction : ils montaient la garde comme canonnier, puis comme caporal, faisaient comme sergent tout le service de semaine et, pour s'initier à tous les détails du métier, servaient jusqu'à trois mois en qualité de bas officier.

Une fois reçus dans leur véritable grade, ils continuaient encore, à l'école d'artillerie, à étendre et à perfectionner leurs connaissances théoriques et pratiques : ils devaient assister, tantôt à des cours de mathématiques, de géométrie, de physique, de chimie, où l'on complétait l'éducation scientifique qu'ils avaient reçue à l'école des élèves, tantôt à des cours de dessin où on leur apprenait à faire du lavis, à dessiner des plans de fortification et des attirails d'artillerie, tantôt à des conférences, où les chefs de brigade et les capitaines leur enseignaient les

1. *Bonaparte à Auxonne*, souvenirs recueillis par M. PICHARD, maire. Voir CHUQUET, page 354.

Les farces, le jeu, le café, le théâtre, ne remplissaient pas les loisirs de tous; d'après ce que rapporte le baron Costau, quelques officiers du régiment s'étaient pris d'une belle passion pour la musique et déchiraient à qui mieux mieux les oreilles de leurs voisins, au point que le commandant de l'école, qui n'était pas mélomane, fut obligé de défendre qu'on jouât d'aucun instrument depuis la retraite jusqu'au roulement du matin.

Certains ont le goût de l'étude et s'y livrent sérieusement : Bonaparte à Auxonne menait de front une *Histoire de Corse,* un roman, un drame historique : *le Comte d'Essex,* et, en 1808, il avait déjà terminé un conte dans le genre de Voltaire et de Diderot : *le Masque du Prophète,* ce qui ne l'empêchait pas de prendre part au concours de l'Académie de Lyon et de rassembler de nombreuses notes sur toutes sortes de sujets et de questions religieuses, économiques et sociales.

D'autres font des madrigaux et riment des couplets qu'ils envoient au *Mercure* ou aux *Étrennes du Parnasse.* Le capitaine *Gassendi,* un des officiers les plus intelligents et les plus instruits du régiment, excelle dans ces petits vers où, d'une façon tantôt légère, tantôt piquante, il chansonne ses chefs, leur décoche parfois de mordantes épigrammes, retrace les douceurs du métier, les lenteurs de l'avancement, ou se moque gentiment de ses camarades qu'il entend quelquefois

Soupirer leurs ennuis, gémir de leurs travaux,
Se plaindre de leur sort, se regarder esclaves.

Parfois encore il se livre à un genre plus classique et

Condé. « Singulier effet de la destinée : dans cette fête militaire, Bonaparte, simple officier, prenait des ordres de celui dont on l'accusa plus tard d'avoir fait assassiner le petit-fils ! »

A ce titre-là donc, ils méritent une mention spéciale dans l'histoire du 1er régiment d'artillerie.

Parmi les capitaines d'alors :

Drouas, devenu général de brigade et inspecteur d'artillerie en 1795, commanda l'artillerie à Mayence, fut donné pour successeur à Marmont, à la tête de l'arme en Hollande, et prit sa retraite en 1809 à cause de graves infirmités, après avoir été en 1808 chef d'état-major du corps d'observation de Brune, à la Grande Armée.

Manscourt, grâce à ses sentiments républicains, eut d'abord un avancement rapide : général en 1793, il fut, à cause de cette faveur inattendue, en butte à la jalousie de ses anciens. Suspendu, puis de nouveau réintégré dans l'arme, il accompagna Bonaparte en Égypte, encourut sa disgrâce et ne rentra en France qu'en 1801, pour se voir retraiter comme général de brigade en 1802.

Le chevalier *Boubers, comte de Mazingan,* capitaine de canonniers en 1789, se distingua à la campagne du Nord en 1793 et commanda en chef l'artillerie à Wattignies. Nommé général de brigade à la suite de cette journée, il prit sa retraite en 1796 et ne put, malgré ses instances, se faire réintégrer plus tard dans l'armée par le premier Consul, qui le trouvait vieilli et fatigué.

D'Urtubie, frère cadet du vicomte d'Urtubie (lieutenant-colonel au régiment), devint général de brigade en 1793, général de division en 1797, n'ayant qu'une campagne à son actif, celle de 1761. Ce fut la cause de sa mise à la retraite prématurée en 1800.

Verrières commanda en 1793 sous d'Aboville, l'artillerie de l'armée de la Moselle en qualité de général de brigade. Accusé de négligence, mis en arrestation en 1794, puis absous par le tribunal militaire de Sambre-et-Meuse et réintégré dans l'arme, il ne recouvra le grade

de le signer et quittèrent-ils le régiment (1). De ce fait, le 1er régiment d'artillerie perdit quatorze capitaines et presque autant de lieutenants. Il fallut donc, au plus vite, pourvoir à tous ces emplois vacants. Ceux qui restaient montèrent en grade et prirent la place de ceux qui partaient. Par décret du 23 mai 1792, la moitié des places de lieutenant en second fut accordée aux sous-officiers, si bien qu'au 1er avril 1793 l'ancien régiment de La Fère comptait dans ses rangs vingt-sept capitaines qui, en 1785, n'étaient encore que sergents ou sergents-majors (2).

Quoi qu'il en soit, l'arme conserva fidèlement son instruction, sa discipline, son esprit militaire, et les officiers, aussi bien ceux de l'ancien régime restés par amour du pays, ou par devoir, ou par espoir d'avancement, que les derniers promus animés d'un esprit plus libéral et ayant tout naturellement accueilli avec plus de faveur le nouvel état de choses, continuèrent à former dans leur ensemble un corps exceptionnel, possédant toutes les hautes qualités morales qui, depuis le dix-septième siècle, se perpétuaient dans la même arme, et dont la valeur devait faire bientôt de l'artillerie française, au dire de Napoléon, « le corps le meilleur et le mieux composé de l'Europe (3) ».

Le 1er régiment d'artillerie pendant les guerres de la Révolution.

Nous avions laissé le 1er régiment à *Auxonne* en 1791, sous le commandement du colonel *de Lance*. Au mois

---

1. Du 1er septembre 1791 au 15 juillet 1792, cent quatre-vingt-sept officiers quittèrent l'artillerie sans donner leur démission (Archives nationales, AA, 61) [Document cité dans Chuquet : *La Première Invasion prussienne*].

2. Général Iung, *Bonaparte et son temps*, tome Ier, page 334.

3. *Mémorial de Sainte-Hélène*.

plan d'invasion immédiate de la Belgique et se borner à disputer la route de Paris à l'armée prussienne qui, franchissant la frontière, s'était emparée, presque sans coup férir, de Longwy le 22 août, de Verdun le 2 septembre, et avait forcé les passages de l'Argonne.

Heureusement, les lenteurs des alliés donnèrent à *Dumouriez* le temps de battre en retraite et d'aller se placer en avant de Sainte-Menehould, sur les hauteurs de *Valmy*, où vinrent par son ordre le rejoindre le général *Beurnonville* avec une partie des troupes de l'armée du Nord et le général *Kellermann* avec une partie de l'armée du Rhin. Cette *affaire de Valmy* (*20 septembre*) ne fut pas, à proprement parler, une bataille, puisqu'il n'y eut pour ainsi dire pas d'engagement et que les pertes furent minimes de part et d'autre : *canonnade*, tel est le nom que lui a conservé l'histoire.

Cette simple canonnade tira cependant la France du plus grand danger qu'elle avait encore couru [1].

Comme par un heureux présage, en effet, des succès éclatants qu'elle allait remporter sous la République et l'Empire, l'artillerie française devait, presque à elle seule, avoir toute la gloire de cette journée mémorable, et pour la première fois qu'elle tonnait sur les champs de bataille de l'Europe, depuis la guerre de Sept ans, stupéfier nos ennemis par son instruction et son courage et leur arracher même l'aveu de son incontestable supériorité [2]. Ce

---

1. Favé, *Histoire de la tactique des trois armes et surtout de l'artillerie de campagne.*

2. Le bulletin officiel prussien de l'*affaire de Valmy* confesse la puissance de notre artillerie.

« Les officiers, reconnaît Brunswick, ont toujours les talents de l'ancien corps royal. » (Chuquet, *Valmy*.)

fut surtout le triomphe de l'artillerie légère : ce fut elle qui, laissée en réserve et amenée au galop au moment critique où l'explosion de quelques caissons avait mis le désordre dans nos rangs, vint redonner le courage et la confiance à nos jeunes troupes et rompre par son feu l'élan des colonnes prussiennes. Deux de ces batteries volantes représentaient à Valmy le drapeau du 1er régiment, celles des capitaines *Chanteclair* et *Barrois* (1).

D'Aboville et Sénarmont. — Bien plus que *Dumouriez* et *Kellermann*, les véritables vainqueurs de la journée furent les généraux d'artillerie *d'Aboville* et *Sénarmont*, qui dirigèrent le feu de nos batteries avec tant d'habileté et de sang-froid :

François-Marie, comte *d'Aboville*, né en 1730, était le deuxième représentant de l'illustre famille d'artilleurs qui fournit à l'arme cinq officiers éminents (2).

Le nom de *Sénarmont* tient aussi une des premières places parmi ceux qui honorent l'artillerie, et le 1er régiment en particulier.

« Dans cette famille en effet, dit le capitaine Girod de l'Ain, le métier des armes est une tradition, la mort sur le champ de bataille semble une destinée. »

---

1. Voir plus loin, à la fin du chapitre, l'histoire de ces batteries à cheval.

2. 1° *Antoine-Julien*, chevalier *d'Aboville*, mort en 1773 ; maréchal de camp le 2 mai 1744 ; lieutenant général le 10 mai 1748. Il fit campagne en Flandre pendant la guerre de la Succession d'Autriche et prit part à la bataille de *Lawfeld;*

2° *François-Marie*, comte *d'Aboville*, né en 1730, mort en 1817 ; maréchal de camp en 1788, lieutenant général en 1792. C'est celui de *Valmy;*

3° *Augustin-Gabriel*, comte *d'Aboville*, né en 1773, mort en 1820 ; général de brigade d'artillerie en 1809, devint colonel du 1er régiment en 1805 (voir à la *Campagne de 1805*);

4° *Augustin-Marie*, baron *d'Aboville*, né en 1776, mort en 1843 ; général de brigade d'artillerie en 1809 ;

5° *Charles-Édouard d'Aboville*, né en 1798, mort en 1871 ; général de brigade d'artillerie en 1857.

Alexandre-François de Sénarmont, que nous avons vu débuter en 1759 comme sous-aide-major à la brigade *de Loyauté,* commanda en 1782 le détachement d'artillerie qui fut envoyé aux Indes. Rentré en France en 1785, il devint colonel du régiment de Besançon, puis maréchal de camp en 1792. C'est en cette qualité qu'il commanda d'abord en chef l'artillerie de l'armée du Rhin, puis en second, sous les ordres de d'Aboville, celle de l'armée du Centre. C'est à *Valmy* même, au début de la journée, qu'il eut son cheval tué sous lui et qu'il fit une chute dangereuse qui l'obligea à quitter le service en 1793, au moment même où il était appelé au commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie, et où se préparait pour lui une ample moisson de gloire. Il avait été promu général de division le 8 mars 1793.

C'était encore sous les ordres d'un *Sénarmont,* son fils, l'illustre artilleur, mort, lui aussi, au champ d'honneur, que le 1er régiment devait, douze ans plus tard, à *Friedland,* se couvrir de gloire.

Campagne de Belgique.

« Valmy, dit le général Thoumas, c'était la Révolution triomphante et la France délivrée de l'intervention étrangère. »

Aussitôt après ce succès, Dumouriez envahissait la Belgique et en chassait les Autrichiens. De nombreux détachements du régiment participèrent à cette conquête. La canonnade du 20 septembre ne fut pas un fait isolé et maintes fois l'artillerie eut à mériter les éloges du général en chef. Après la sanglante *journée de Jemmapes* (6 novembre 1792), n'écrit-il pas au ministre : « L'artil-

lerie a servi avec son courage et son habileté ordinaires, si redoutés de nos ennemis », et le 21 novembre : « Le soldat français compte infiniment sur la supériorité de son artillerie », et encore huit jours après, le 28 : « Rien ne peut se comparer à l'adresse et à la vivacité de notre artillerie. »

Aussi, en récompense de ses brillants services, l'artillerie eut-elle les honneurs de cette course triomphale à travers la Belgique, qui se termina par la capitulation d'Anvers, et marcha-t-elle en tête des troupes françaises à leur entrée dans la place.

A la fin de la campagne, le général *d'Aboville* félicita dans l'ordre du jour suivant les soldats et officiers de l'artillerie, pour les qualités de tout genre qu'ils avaient déployées :

Le citoyen lieutenant général, commandant en chef l'artillerie de l'armée du Centre, remplit avec plaisir un de ses devoirs les plus chers, en faisant connaître à la République la conduite distinguée des canonniers et autres soldats qui, pendant la campagne, ont été employés au service de l'artillerie. Il n'est pas d'éloges dont tous ces braves soldats ne soient dignes ; leur courage, leur habileté, leur constance, leur subordination, leur amour de l'ordre, leur respect pour les propriétés, ont été l'admiration de toute l'armée. Une foule de traits particuliers offrirait des preuves brillantes de toutes ces vertus, mais ils sont si nombreux, que le détail en serait trop long. Il suffit de « dire que quelque brillants que paraîtraient plusieurs de ces traits, la manière dont se sont conduits les canonniers prouve qu'ils en étaient tous capables ».

Daté de Metz, le 10 novembre 1792.

Un détachement du 1er régiment se trouvait à Montmédy pendant cette campagne de 1792, comme en témoigne la lettre suivante :

LETTRE DES CANONNIERS DU 1er RÉGIMENT DÉTACHÉS A MONTMÉDY AU MINISTRE

Montmédy, le 26 février 1793.

Citoyen Ministre,

Les canonniers du 1er régiment d'artillerie détachés à Montmédy osent vous représenter qu'ils ont passé la campagne de 1792 dans cette forteresse, sans avoir eu la satisfaction d'en venir aux mains avec l'ennemi, tandis que six compagnies de leur corps ont essuyé toutes les fatigues de la guerre. En conséquence, ils vous supplient, citoyen Ministre, de les envoyer à l'armée et d'en faire venir une compagnie pour garder Montmédy et se reposer de ses fatigues. Néanmoins, si vous n'acquiescez pas à leur demande, ils continueront de garder fidèlement leur poste et le soutiendront, si le cas y échet, avec le courage et le patriotisme qui sont les guides du canonnier français.

Nous avons l'honneur d'être avec un respectueux hommage, citoyen Ministre,

Vos concitoyens,

X.....

Campagne de 1793.

Pendant la campagne de 1793, la campagne des canonnades, a-t-on dit, nous retrouvons des détachements du régiment à *Neerwinden* (18 mai) avec Dumouriez, à *Hondschoote* (6, 7, 8 septembre) avec Houchard, à *Wattignies* (15, 16 octobre) avec Jourdan.

Le lieutenant Drouot à Hondschoote. — A *Hondschoote,* le rôle de l'artillerie fut assez effacé par suite de la nature du pays, très coupé de bois, de fossés et de haies. Cependant, pour enlever la position, son intervention fut décisive. C'est ce jour-là que *Drouot,* nommé

tion (1). Celui de Perpignan mérita les éloges de l'Assemblée nationale pour avoir contribué à faire échouer une conspiration de quelques officiers d'infanterie qui avaient projeté de livrer aux Espagnols la citadelle de Perpignan. Il fit, depuis, partie de l'armée des Pyrénées-Orientales (2).

Dès son arrivée à Metz, le 1er régiment fut chargé d'organiser, à l'aide de ses propres ressources, deux des nouvelles batteries à cheval formées en vertu du décret de l'Assemblée du 15 avril 1792. On verra plus loin tous les détails de l'organisation et de l'enfantement de cette nouvelle artillerie dont l'apparition « semblait être, dit le général Susane, la Révolution passant sur les institutions militaires de la France, soufflant sur les vieilles idées, réalisant ce qui paraissait impossible ».

Campagne de 1792.

Quelques jours après, dans la séance du 20 avril 1792, la guerre était solennellement déclarée à l'Autriche et à la Prusse.

Trois armées avaient été formées sur les frontières les plus menacées, celles du nord et du nord-est (3) :

1° L'*armée du Rhin*, sous le commandement du ma-

---

1. Détachements du régiment à la date du 10 janvier (situation des Archives de la guerre):

Une compagnie	à Fort-l'Écluse et Pierre-Châtel.		Total : 13 compagnies détachées.
Une	—	à Bayonne et à Saint-Jean-Pied-de-Port.	
Une	—	à Perpignan et Bellegarde.	
Une	—	à Rocroy.	
Une	—	à Mézières.	
Trois compagnies	à Givet, Charlemont et Philippeville.		
Trois	—	à Montmédy et Longwy.	
Deux	—	à Sedan et Carignan.	

2. SUSANE, page 279.

3. Ces armées furent formées, dès le *mois de décembre 1791*, avec les commandants en chef que nous désignons. Mais dès le début de la campagne, le

réchal *de Lückner*, avec son quartier général à Strasbourg ;

2° L'*armée du Centre*, ayant à sa tête le marquis *de Lafayette* (quartier général à Metz) ;

3° L'*armée du Nord*, sous les ordres du fameux *Rochambeau* (quartier général à Lille).

D'après une situation du régiment du 26 juin 1792 (Archives du ministère), voici la répartition des diverses compagnies au commencement des hostilités :

Cinq compagnies à l'armée de Lafayette ;
Trois compagnies à Sedan ;
Une compagnie à Longwy ;
Une compagnie à Philippeville ;
Une compagnie à Rocroy ;
Une compagnie à Charlemont ;
Une compagnie à Mézières ;
Une compagnie à Montmédy ;
Une compagnie à Givet ;
Une compagnie à Pierre-Châtel et Fort-l'Ecluse ;
Deux compagnies sous les drapeaux à Metz ;
Deux compagnies à Bayonne.

Valmy (20 septembre 1792). — Les débuts de la campagne ne furent pas brillants. Par suite de la défection de quelques régiments, il fallut de suite renoncer au

---

plan d'invasion de la Belgique imaginé par Dumouriez, alors ministre de la guerre, ayant avorté par suite de désordres qui éclatèrent parmi les troupes, Rochambeau, mécontent, démissionna. La frontière fut alors répartie en deux commandements :

1° *Lafayette*, avec son quartier général à Sedan, eut sous ses ordres tout le territoire entre Dunkerque et Montmédy. Dumouriez, comme lieutenant, commandait les troupes du camp de Maulde ;

2° *Lückner* s'établit à Metz avec Biron et Custine comme lieutenants en Alsace. Après le manifeste du duc de Brunswick (10 août 1792), Lafayette, abandonné des troupes qu'il espérait maintenir dans la foi jurée au roi, passa la frontière et c'est alors que Dumouriez fut appelé au commandement en chef de l'armée du Nord.

plan d'invasion immédiate de la Belgique et se borner à disputer la route de Paris à l'armée prussienne qui, franchissant la frontière, s'était emparée, presque sans coup férir, de Longwy le 22 août, de Verdun le 2 septembre, et avait forcé les passages de l'Argonne.

Heureusement, les lenteurs des alliés donnèrent à *Dumouriez* le temps de battre en retraite et d'aller se placer en avant de Sainte-Menehould, sur les hauteurs de *Valmy*, où vinrent par son ordre le rejoindre le général *Beurnonville* avec une partie des troupes de l'armée du Nord et le général *Kellermann* avec une partie de l'armée du Rhin. Cette *affaire de Valmy* (*20 septembre*) ne fut pas, à proprement parler, une bataille, puisqu'il n'y eut pour ainsi dire pas d'engagement et que les pertes furent minimes de part et d'autre : *canonnade*, tel est le nom que lui a conservé l'histoire.

Cette simple canonnade tira cependant la France du plus grand danger qu'elle avait encore couru ([1]).

Comme par un heureux présage, en effet, des succès éclatants qu'elle allait remporter sous la République et l'Empire, l'artillerie française devait, presque à elle seule, avoir toute la gloire de cette journée mémorable, et pour la première fois qu'elle tonnait sur les champs de bataille de l'Europe, depuis la guerre de Sept ans, stupéfier nos ennemis par son instruction et son courage et leur arracher même l'aveu de son incontestable supériorité ([2]). Ce

---

1. FAVÉ, *Histoire de la tactique des trois armes et surtout de l'artillerie de campagne.*

2. Le bulletin officiel prussien de l'*affaire de Valmy* confesse la puissance de notre artillerie.

« Les officiers, reconnaît Brunswick, ont toujours les talents de l'ancien corps royal. » (CHUQUET, *Valmy.*)



1792. — ARTILLERIE A PIED
(D'après une gravure du temps trouvée aux Archives de l'artillerie)

fut surtout le triomphe de l'artillerie légère : ce fut elle qui, laissée en réserve et amenée au galop au moment critique où l'explosion de quelques caissons avait mis le désordre dans nos rangs, vint redonner le courage et la confiance à nos jeunes troupes et rompre par son feu l'élan des colonnes prussiennes. Deux de ces batteries volantes représentaient à Valmy le drapeau du 1er régiment, celles des capitaines *Chanteclair* et *Barrois* (1).

D'Aboville et Sénarmont. — Bien plus que *Dumouriez* et *Kellermann*, les véritables vainqueurs de la journée furent les généraux d'artillerie *d'Aboville* et *Sénarmont*, qui dirigèrent le feu de nos batteries avec tant d'habileté et de sang-froid :

François-Marie, comte *d'Aboville*, né en 1730, était le deuxième représentant de l'illustre famille d'artilleurs qui fournit à l'arme cinq officiers éminents (2).

Le nom de *Sénarmont* tient aussi une des premières places parmi ceux qui honorent l'artillerie, et le 1er régiment en particulier.

« Dans cette famille en effet, dit le capitaine Girod de l'Ain, le métier des armes est une tradition, la mort sur le champ de bataille semble une destinée. »

---

1. Voir plus loin, à la fin du chapitre, l'histoire de ces batteries à cheval.

2. 1° *Antoine-Julien*, chevalier *d'Aboville*, mort en 1773 ; maréchal de camp le 2 mai 1744 ; lieutenant général le 10 mai 1748. Il fit campagne en Flandre pendant la guerre de la Succession d'Autriche et prit part à la bataille de *Lawfeld ;*

2° *François-Marie*, comte *d'Aboville*, né en 1730, mort en 1817 ; maréchal de camp en 1788, lieutenant général en 1792. C'est celui de *Valmy ;*

3° *Augustin-Gabriel*, comte *d'Aboville*, né en 1773, mort en 1820 ; général de brigade d'artillerie en 1809, devint colonel du 1er régiment en 1805 (voir à la *Campagne de 1805*) ;

4° *Augustin-Marie*, baron *d'Aboville*, né en 1776, mort en 1843 ; général de brigade d'artillerie en 1809 ;

5° *Charles-Édouard d'Aboville*, né en 1798, mort en 1871 ; général de brigade d'artillerie en 1857.

lerie a servi avec son courage et son habileté ordinaires, si redoutés de nos ennemis », et le 21 novembre : « Le soldat français compte infiniment sur la supériorité de son artillerie », et encore huit jours après, le 28 : « Rien ne peut se comparer à l'adresse et à la vivacité de notre artillerie. »

Aussi, en récompense de ses brillants services, l'artillerie eut-elle les honneurs de cette course triomphale à travers la Belgique, qui se termina par la capitulation d'Anvers, et marcha-t-elle en tête des troupes françaises à leur entrée dans la place.

A la fin de la campagne, le général *d'Aboville* félicita dans l'ordre du jour suivant les soldats et officiers de l'artillerie, pour les qualités de tout genre qu'ils avaient déployées :

Le citoyen lieutenant général, commandant en chef l'artillerie de l'armée du Centre, remplit avec plaisir un de ses devoirs les plus chers, en faisant connaître à la République la conduite distinguée des canonniers et autres soldats qui, pendant la campagne, ont été employés au service de l'artillerie. Il n'est pas d'éloges dont tous ces braves soldats ne soient dignes ; leur courage, leur habileté, leur constance, leur subordination, leur amour de l'ordre, leur respect pour les propriétés, ont été l'admiration de toute l'armée. Une foule de traits particuliers offrirait des preuves brillantes de toutes ces vertus, mais ils sont si nombreux, que le détail en serait trop long. Il suffit de « dire que quelque brillants que paraîtraient plusieurs de ces traits, la manière dont se sont conduits les canonniers prouve qu'ils en étaient tous capables ».

Daté de Metz, le 10 novembre 1792.

Un détachement du 1er régiment se trouvait à Montmédy pendant cette campagne de 1792, comme en témoigne la lettre suivante :

Wattignies. — Un mois après *Hondschoote*, c'est encore à *Wattignies* que les batteries légères se couvrent de gloire et portent le désordre dans les rangs autrichiens ; elles sont servies avec tant d'entrain et leur feu devient si terrible, que le prince de Cobourg avoue n'en avoir jamais entendu de semblable [1].

Armée des Pyrénées. — Pour avoir été moins éclatants que ceux des théâtres du Nord et de l'Est, les épisodes de la défense sur les frontières plus lointaines n'en furent pas moins glorieux. Peut-être même la tâche la plus lourde échut-elle à ces armées qui durent repousser le choc de l'Espagne sur les Pyrénées, et qui, n'ayant pas à couvrir le cœur même de la République, étaient, dans l'affolement général, délaissées de leur gouvernement.

Mais au milieu des innombrables combats qu'elles eurent sans cesse à livrer pour repousser l'escalade des montagnes, et dont les relations sont assez confuses, il est difficile de préciser le rôle de l'artillerie, qui d'ailleurs fut là moins important qu'autre part, à cause même de la nature du pays.

Trois compagnies du régiment (une à Toulouse et deux à Bayonne) firent partie de l'artillerie de ces armées [2].

Armée du Rhin. — Nous laisserons aussi de côté les opérations de l'armée du Rhin, ne pouvant préciser suffisamment les actions auxquelles prit part le régiment.

---

1. Favé.

2. Le 1er régiment figure en effet comme ayant deux compagnies à Bayonne et une à Toulouse sur la situation du 15 décembre 1792, la seule qui existe pour les armées des Pyrénées. Dans la relation détaillée du chef de bataillon Fervel des campagnes de la Révolution aux Pyrénées, les seules compagnies d'artillerie qui y auraient pris part seraient des compagnies détachées des 2e, 3e et 4e régiments ; il y a là une lacune.

enlèvent un poste de 50 hommes; ils se dirigent ensuite sur le fort en trois groupes: une colonne tourne l'ouvrage appelé « la queue d'aronde », une autre gravit le glacis et se porte sur « la petite tête », tandis qu'une troisième cherche à escalader « l'ouvrage à cornes ». Après mille difficultés, ils parviennent jusqu'à la porte qui devait leur donner accès dans la partie supérieure de la forteresse et en trouvent le pont-levis abattu, comme il était convenu; mais en voulant forcer la porte, qui était en fer, ils firent du bruit qui réveilla la garnison: les défenseurs, sans prendre le temps de s'habiller, sautent sur tout ce qui leur tombe sous la main, et barricadent les entrées avec des tonneaux de vin et de biscuits. Tandis que les uns font un feu terrible sur les assaillants, les autres, du haut des parapets de 80 pieds, jettent à la main des bûches, des grenades, des obus et des boulets et mettent ainsi plus de 700 Prussiens hors de combat, dont 25 officiers. Au petit jour, on cessa de tirer et tout ce qui ne put parvenir à s'enfuir fut fait prisonnier.

Quelque temps après cet événement, dit Gouvion-Saint-Cyr dans ses *Mémoires*, j'eus l'occasion de visiter cette forteresse; je ne pus décider ce qui était le plus surprenant dans cette nuit mémorable, de la témérité de l'attaque ou de la négligence du commandant du fort, qui, dans une place cernée depuis un mois par l'ennemi, laissait les soldats dormir déshabillés dans leurs lits comme en pleine paix, en négligeant le service des rondes et toutes les précautions contre les surprises exigées par nos règlements militaires (1).

Les représentants du peuple firent arrêter *Barba*, le

1. Gouvion-Saint-Cyr, *Campagnes des armées de Rhin-et-Moselle*, tome Ier, page 252.

commandant du fort, comme coupable de négligence; mais la Convention, par décret du 2 frimaire an II, rendit hommage en ces termes aux intrépides défenseurs de la petite forteresse :

Décret de la Convention qui déclare que la garnison de Bitche a bien mérité de la patrie.

Le ministre de la guerre envoie à la Convention nationale le rapport que lui a adressé le citoyen Huet, commandant du 2e bataillon du Cher, sur la tentative faite par l'ennemi, dans la nuit du 26 au 27 brumaire, pour s'emparer du fort de Bitche, et duquel il résulte que la garnison de ce fort, composée du 2e bataillon du Cher et d'une compagnie de canonniers du 1er régiment d'artillerie, a, non seulement conservé une des clefs de la République dans les Vosges, mais encore maintenu les mesures prises pour écarter l'ennemi de la frontière.

Sur la motion d'un membre, la Convention nationale décrète que la garnison de Bitche a bien mérité de la patrie (1).

Un caporal du 1er d'artillerie, le nommé *Scheikelé*, qui s'était tout particulièrement distingué, fut plus tard, en récompense de ses services, décoré de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII (2).

Campagne de 1794.

Plus glorieuse, plus brillante encore que la campagne de 1793, celle de 1794 doit marquer l'apogée des armées de la République, non pas tant à cause de la suite presque ininterrompue de succès qui la caractérisa, que par le gigantesque élan de patriotisme qui, devant l'Eu-

1. *Journal militaire* (8e volume, page 210).
2. Archives de l'artillerie.

rope coalisée, souleva la France entière et anima d'ardeur et d'enthousiasme les quatorze armées qu'elle dut jeter à la fois sur le cercle immense de ses frontières envahies.

Devant l'accroissement prodigieux de troupes qu'il fallut pour ainsi dire improviser, l'effectif de l'artillerie se trouva tout à fait insuffisant; aussi lui retira-t-on le service des canons des régiments qui avaient pris le nom de *demi-brigades*. On revint alors à l'emploi des pièces régimentaires d'infanterie :

Il sera attaché à chaque demi-brigade six pièces de canon du calibre de 4 avec tous les attirails nécessaires; et pour le service de ces pièces, il sera formé, par chaque demi-brigade, une compagnie de canonniers volontaires, composée comme celle des grenadiers (1).

« Ce projet d'amalgame, dit le général Susane, comme on est exposé à en faire dans les moments d'emportement et complètement irréalisable en ce qui touche les canonniers, les canons et les attelages, ne put être exécuté, on le sait. »

Les généraux d'artillerie se plaignirent « du manque de pièces de 4 de bataille, parce qu'on en avait fourni beaucoup aux bataillons de volontaires », estimant avec juste raison qu'il serait plus utile de former une division de ces pièces à la disposition des généraux, plutôt que de les laisser disséminées dans les bataillons qui s'en servaient mal.

En fait, une loi du 18 floréal an III réduisit les canons de demi-brigades à un par bataillon; en 1796, ils avaient presque disparu, et le 26 janvier 1798, tout ce qui avait été mis sur pied par les départements, en dehors de l'artillerie régulière, fut supprimé.

---

1. Décret relatif à l'organisation de l'armée du 21 février 1793.

fractions de l'armée du Nord qui occupait un front très étendu de Lille à Maubeuge, et qu'il avait ainsi coupée en son centre. A gauche, l'attaque échoua: les généraux *Souham* et *Moreau* battirent Cobourg à *Tourcoing* (18 mai) et Pichegru, résolu à se constituer en Flandre un solide point d'appui, mit le 4 juin le siège devant la place d'*Ypres*. Le 18, elle capitulait. Le général en chef, à cette occasion, décerna les plus grands éloges à l'artillerie:

La place d'Ypres vient de capituler après douze jours de tranchée et la résistance la plus opiniâtre. Tous se sont distingués..... L'artillerie de siège et d'observation a fait, selon son usage, des merveilles (1).

Le général de brigade *Songis*, commandant l'artillerie de l'armée de siège, cite particulièrement le capitaine *Saint-Michel*, du 1er régiment d'artillerie, comme ayant donné des preuves de la plus grande intelligence, jointe à un travail infatigable, et demande pour lui le grade de chef de bataillon (2). Mais le capitaine Saint-Michel, avec un désintéressement bien rare pour l'époque, refusa son avancement par la lettre suivante, qu'il adressait, le 21 juin 1794, au général Moreau:

Je suis fâché, cher général, qu'après m'être expliqué avec les généraux Éblé et Songis, on t'ait parlé pour moi. Le siège d'Ypres m'a démontré que, loin d'accepter un grade, je devais le refuser. Si c'est une grâce qu'on veut m'accorder, je ne la regarde pas comme telle; si c'est un fardeau, je ne veux ni ne peux m'en

1. Lettre du général Pichegru aux membres du Comité de salut public (Archives de la guerre).

2. Lettre du général Songis au général Moreau, commandant l'armée de siège (Archives de la guerre).

Le 21, six batteries étaient armées et, le 25, Charleroi capitulait.

Fleurus (26 juin 1794). — Le lendemain, le prince de Cobourg, accouru au secours de la place et ignorant sa reddition, attaqua à hauteur du village de *Fleurus* l'armée française rangée en croissant autour de Charleroi et dont les deux ailes étaient appuyées à la Sambre. Le combat d'artillerie fut terrible, tellement intense qu'il était impossible de distinguer les coups, que les obus enflammaient les blés et les baraques du camp, et que c'était au milieu d'un véritable incendie qu'on se battait. Par deux fois, les colonnes autrichiennes revinrent à la charge, malgré la mitraille qui les fauchait à bout portant, sans parvenir à entamer la ligne française. Ce jour-là, le nommé *Watrin* (*Gérard*), premier canonnier au 1er régiment, se distingua en sauvant une pièce de 12 prête à tomber entre les mains de l'ennemi. Il fut, pour ce fait, décoré de la Légion d'honneur en 1804.

L'effet moral fut immense; quelques jours après, l'armée de Sambre-et-Meuse opérait sa jonction avec l'armée du Nord, sous les murs de Bruxelles.

Leur réunion ne fut pas de longue durée. Pendant que l'armée de Sambre-et-Meuse reprenait les places de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé, perdues dans la précédente campagne, et poussait de victoire en victoire jusqu'à Liège, Aix-la-Chapelle et Maëstricht, l'armée du Nord se portait sur Anvers et exécutait, à travers la Hollande, cette marche triomphale qui ne devait se terminer qu'à Amsterdam.

Siège de Newport (16-20 juillet). -- Pendant ce temps, sur la gauche, le général *Moreau*, à la tête d'un

corps d'armée de diversion, est chargé d'assiéger *Newport*[1]. Le général *Éblé*, commandant en chef de l'artillerie, accumule contre cette place toutes ses ressources. Il est partout, partageant les fatigues et les privations de ses canonniers, faisant appel à leur zèle et à leur bonne volonté : « Il est de la plus grande importance, écrit-il dans son ordre du 28 messidor an II (16 juillet 1794), que toutes nos bouches à feu soient mises en batterie dès ce soir ; il n'y a aucun de mes camarades qui ne sente l'effet qu'une pareille célérité produira sur les esclaves qu'elles doivent exterminer, et je me flatte qu'il n'y en a aucun qui ne se prêtât avec plaisir ; en conséquence, les travailleurs qui sont à la tranchée depuis hier ne la quitteront que lorsque nous serons en mesure de faire feu ; il n'est question que d'un coup de main, la journée des canonniers sera comptée double. »

En moins de quatre heures, vingt-cinq pièces sont en batterie, et deux jours après Newport ouvrait ses portes : cinquante-cinq bouches à feu et 40 milliers de poudre tombaient en notre pouvoir[2].

Siège du fort l'Écluse (26 juillet-25 août). — Maître de Newport, Moreau songea à entreprendre le siège du *fort l'Écluse* qui peut être cité comme un exemple remarquable de la constance des troupes, et des canonniers du 1er régiment en particulier, à surmonter les obstacles de toute nature. La prise de cette forteresse, dont la résistance d'ailleurs était facilitée par sa

1. Ce corps d'armée comprenait deux divisions dont l'artillerie était en partie servie par des détachements du 1er régiment : à la division Moreau, 12 officiers et 183 hommes ; à la division Michaud, 2 officiers et 66 hommes. (D'après les situations de juin et octobre 1794.)

2. Lettre du général Éblé au général en chef Pichegru (20 juillet).

position aquatique, nous coûta en effet des efforts considérables.

Pour achever l'investissement du fort, il était nécessaire de faire passer des troupes dans l'île de Cadzand. Sans attendre l'achèvement du pont destiné à assurer le passage, sous le feu d'une batterie de quatorze pièces, les canonniers du 1er régiment s'élancent dans les premiers bateaux qu'ils trouvent, d'autres se jettent à la nage ; ils abordent la rive ennemie, se précipitent sur les canonniers hollandais, leur prennent leurs canons qu'ils retournent immédiatement contre eux et assurent ainsi à nos troupes la possession de l'île (1).

Le 30 juillet, les travaux de siège commençaient :

Quel diable de pays pour ouvrir une tranchée, écrit le général Éblé, on trouve l'eau avant de s'être enfoncé d'un pied !

Malgré toutes les difficultés du terrain et la pluie torrentielle qui tombait sans interruption, les batteries peuvent ouvrir le feu le 4 août. Dans les tranchées boueuses on marche avec de l'eau presque à la ceinture ; au bout de huit jours, il faut élever les plates-formes que l'inondation a submergées. On eût dit que les eaux de la mer et du ciel se fussent conjurées pour arrêter la marche du siège. Quoi qu'il en soit, les canonniers supportent tous ces maux avec une résignation héroïque, le feu reprend avec une plus grande vivacité et, le 25 août, la place capitule. Le tir de nos pièces avait été si précis et si violent, que pas une maison n'était intacte. Les pertes par le feu furent peu considérables, mais les maladies occasionnées par les conditions insalubres où se trouvait l'armée nous enlevèrent beaucoup d'hommes.

---

1. Relation du siège par le général du génie Dejean.

la glace. Deux canonniers du régiment reçurent en l'an XI des grenades d'honneur : le canonnier *Chipou* et le canonnier *Fournaise*, pour s'être distingués par la justesse de leur tir à ce passage du Wahal entre Nimègue et Clèves.

Bréda et *Grave* capitulent et, tandis que « nos escadrons, suivis par l'artillerie à cheval, poussent jusqu'au Texel et s'emparent, comme d'une place forte, de la flotte hollandaise immobilisée par les glaces(1) », nos soldats, exténués et presque sans vêtements, faisaient dans Amsterdam une entrée triomphale (20 janvier 1795). Le 16 mai, la paix était signée et accordait définitivement à la France la possession de la frontière du Rhin.

De son côté, l'armée de Sambre-et-Meuse s'emparait d'Aix-la-Chapelle et investissait Maëstricht ; *Kléber*, chargé du siège, s'emparait de la place au bout de onze jours de tranchée(2). Ainsi, dans cette immortelle campagne de 1794, les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse avaient conquis la Belgique et une partie de la Hollande. L'artillerie pouvait à juste titre revendiquer une part notable de ces succès. Malgré l'infériorité notoire de quelques officiers, malgré l'inexpérience des jeunes recrues et des volontaires, elle s'était distinguée dans tous ces sièges, qui, entrepris pour la plupart avec des équipages insuffisants ou même avec du simple matériel de campagne contre des places abondamment pourvues

1. Girod de l'Ain, *Les Grands Artilleurs*.

2. C'était le général Bollemont qui commandait l'artillerie du siège.

Le manque d'officiers d'artillerie instruits se fit sentir dans ce siège, si l'on en croit une lettre du représentant du peuple Gillet, du Comité de salut public, en date du 2 novembre.

« Certaines batteries, dit-il, étaient prêtes à tirer trois jours avant que d'autres ne fussent en état de le faire. »

Le général Ernouf, chef d'état-major général de l'armée de Sambre-et-Meuse, constate également, dans son rapport, que certaines batteries ont été très retardées par le peu d'usage et d'expérience des canonniers qui y étaient employés.

de pièces de gros calibre, n'avaient pu être menés à bonne fin que grâce au dévouement et à l'intrépidité de nos canonniers. L'armée de Sambre-et-Meuse à elle seule avait conquis 1 368 bouches à feu. Entrée en campagne avec seulement 6 pièces de siège et presque sans munitions, elle possédait maintenant, en outre, 450 pièces de campagne et des munitions pour toute une armée. C'est donc avec justice que la Convention décréta, à diverses reprises, que ces armées avaient bien mérité de la patrie.

Campagne de 1795.

Bien que la paix eût été signée avec la Hollande, la Prusse et l'Espagne, la guerre n'en continuait pas moins sur le Rhin avec les Autrichiens. Mais la campagne fut fatale aux armées de la République : le blocus de Mayence fut forcé et les troupes qui investissaient la place furent complètement mises en déroute; Mannheim capitula, les armées du Rhin et de la Moselle se virent refoulées jusqu'à Landau, et nous perdîmes ainsi, sur cette frontière, tous les résultats de la belle campagne de 1794, en partie par la faute de Pichegru, ou tout au moins par l'inertie qu'il imposa à ses troupes.

Heureusement, en Italie, la victoire de *Loano* termina d'une façon plus glorieuse cette campagne de 1795 et contre-balança l'échec éprouvé sur le Rhin.

Les premières compagnies d'artillerie légère créées au 1er régiment en 1792.

Création de l'artillerie à cheval en 1792. — Le matériel dont Gribeauval avait doté l'artillerie française

et qui devait, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, faire l'objet de l'admiration et de l'envie de toute l'Europe, était en somme excellent. Mobile, léger, solide, il pouvait marcher à toutes les allures et, à l'aide de la prolonge, passer presque partout. Mais il ne suffisait pas que le matériel se prêtât aux mouvements rapides, il fallait encore qu'il pût être suivi par les canonniers destinés à le servir. Or, les servants étaient à pied et si parfois, pour de petits déplacements, on les faisait courir derrière les pièces marchant au trot, ce n'était là qu'une exception. La création de l'artillerie à cheval, ou, comme on disait alors, de l'*artillerie légère* ou *volante*, fut donc un progrès considérable.

L'invention n'était pas nouvelle et datait de la guerre de Sept ans.

En France, M. *de Vrigilles*, officier d'artillerie très distingué, avait eu l'idée en 1762, lors d'une expédition à faire qui exigeait une grande rapidité, de doubler des attelages et de faire monter ses canonniers sur les sous-verges. Outre le combat où il était resté trois heures en batterie, il avait pu ainsi faire parcourir à ses pièces 16 lieues dans la journée. Il avait soumis son idée à Gribeauval ; mais celui-ci, dont le système avait déjà rencontré tant de détracteurs, et qui prévoyait les discussions qu'une nouvelle création ne manquerait pas de soulever, lui répondit : « Vous voyez la peine que j'ai à détruire d'anciens préjugés. Un jour, nous exécuterons votre projet : préparez-le ; pour le moment, c'est trop vouloir[1]. »

Frédéric II avait constitué en 1758 des compagnies d'artillerie volante, qu'il dirigeait en personne les jours de bataille et qu'il tenait à avoir toujours sous la main pour les envoyer sur les points où une action décisive

1. Gassendi, *Aide-Mémoire de 1809*, page 1169.

A son instigation, l'artillerie volante fut adoptée en principe par l'Assemblée nationale et une conférence organisée en 1791, en vue de discuter les moyens à choisir pour le transport des servants : fallait-il en effet les mettre à cheval comme dans l'artillerie prussienne, ou les asseoir sur des caissons spéciaux appelés *Würtz*, comme en Autriche ? La question fut tranchée en faveur de l'artillerie à cheval proprement dite, de préférence à l'artillerie montée.

Le capitaine *Sorbier*, à Metz, présenta au général d'Aboville un projet sur l'organisation et la manœuvre d'une unité d'artillerie volante. Ce projet fut adopté et immédiatement l'Assemblée nationale décréta, le 11 janvier 1792, la formation de deux compagnies légères (1).

A peine organisées, elles furent envoyées à la frontière, où leur entrain provoqua le plus vif enthousiasme; tous les généraux en réclamaient. C'est ainsi que

Lafayette écrivait, dans une autre lettre au ministre de la guerre Lajard : « Je voudrais avoir quatre de ces compagnies au moins, une à l'avant-garde, une à la réserve et une à chaque aile. » Il ne cessait de recommander l'artillerie à cheval, « cette arme excellente », et souhaitait que toutes les pièces de 8 et tous les obusiers de son armée fussent servis par des canonniers montés (2).

Par un décret déclaré « d'urgence » du 17 avril 1792, transformé en loi le 29, le nombre en fut porté à neuf qui furent rattachées à raison de deux à chacun des deux

1. Il faut dire pourtant, ajoute M. Chuquet, que Mathieu Dumas revendique l'honneur d'avoir formé la première compagnie d'artillerie à cheval. En 1791, à Metz, il demanda au régiment d'artillerie cinquante cavaliers de bonne volonté et cinquante autres au 12e chasseurs à cheval. Cette compagnie de 100 hommes fut commandée par le capitaine Barrois et le lieutenant Debelle. « Après six semaines, elle était suffisamment instruite pour manœuvrer en ligne. »

2. CHUQUET, *La Première Invasion prussienne*, page 86.

Gilet de drap bleu doublé de cadis blanc, avec deux rangs de petits boutons.

Culotte à la hongroise avec ganses et cordons en laine rouge.

Surculotte (espèce de bourgeron) en tricot bleu pour l'écurie.

Casque en feutre verni comme celui de l'infanterie.

L'habit des trompettes semblable à celui des tambours des régiments. Le reste comme pour les canonniers.

Équipement : Sabre à la hussarde garni d'un cordon en cuir noirci.

Paire de pistolets.

Bottes dites « à la hongroise ».

Portemanteau bleu galonné de rouge.

Manteau de drap bleu et gants.

Selle à la française avec schabraque de cavalier en peau de mouton.

Pour les officiers, habillement et équipement à peu près semblables, avec cette différence que la schabraque était en drap bleu avec bordure écarlate festonnée et bordée d'un galon d'or.

(Archives de la Section technique.)

Malgré le supplément de solde de 200 livres que le décret du 17 avril accordait aux officiers qui passaient volontairement dans les nouvelles compagnies, on n'en trouva pas le nombre suffisant :

Chose étonnante pour le temps, et pour tous les temps, sur les trente-six dont on avait besoin, il ne s'en présenta que trente-deux et, sur ces trente-deux, trois lieutenants seulement(1)!

Beaucoup, en effet, reculaient devant la dépense d'un cheval et d'un harnachement, et il fallut que le ministre eût raison de leur peu d'empressement en leur accordant une première mise de 600 livres.

Ces neuf compagnies furent, dès leur création, attachées par groupes de trois, aux armées du Nord, du Centre et

1. Susane, *Histoire de l'artillerie*, page 353.

du Rhin. A l'armée du Nord : compagnies *Heunicque, Saint-Pardoux, Baltus* ; à l'armée du Centre : compagnies *Vermandovillers, Lacombe Saint-Michel, Barrois* (du 1er régiment) ; à l'armée du Rhin : compagnies *Chanteclair* (du 1er régiment), *Dorssner, Langlès.*

Dans presque tous les combats, on les vit à l'avant-garde, se signalant par leur audace et leur intrépidité :

Leurs canonniers étaient de médiocres écuyers, mais ils avaient le diable au corps et avaient su, de gré ou de force, l'introduire dans celui de leurs charretiers(1).

Un décret du 21 février 1793, relatif à l'organisation de l'armée, porta à vingt le nombre de ces compagnies; et, sur ces entrefaites, le général *Miaczinski*, en ayant de sa propre autorité levé deux en Belgique, à l'aide de volontaires, la Convention, en considération des services qu'elles avaient rendus pendant la campagne, décréta, le 11 mai, l'admission de ces deux compagnies au nombre des compagnies régulières, sous les nos 21 et 22.

La 21e (capitaine *Jailliot*) fut placée au 1er régiment à pied et la 22e (capitaine *Raindre*) au 2e, de telle sorte que le 1er régiment se vit doté de quatre compagnies à cheval :

1re compagnie. .	Capitaine CHANTECLAIR, puis SAINT-MARTIN ;
2e compagnie. .	Capitaine BARROIS ;
10e compagnie .	Capitaine DESTREZ (formée par décret du 21 février) ;
21e compagnie .	Capitaine JAILLIOT (ancienne compagnie de volontaires).

Enfin, le 21 juillet 1793, on en formait encore huit nouvelles et on remaniait tout le numérotage, en décidant

1. SUSANE, *Histoire de l'artillerie.*

que les numéros des compagnies affectées à un régiment feraient suite à ceux des compagnies du régiment précédent.

Au 1er régiment furent donc rattachées les cinq premières compagnies à cheval :

1re Grimpair (précédemment Saint-Martin, puis Chanteclair);
2e Debelle (précédemment Heunicque);
3e Destrez (ex-10e);
4e Jailliot (ex-21e);
5e Rifflet (en formation à Metz).

Mais la réputation de ces compagnies avait tellement augmenté après *Valmy* et *Jemmapes*, qu'il fallut encore en créer dix nouvelles (Décret de nivôse an II).

Nous avons retrouvé la lettre d'un lieutenant du 1er régiment à pied, qui demandait à passer dans une de ces compagnies à cheval de nouvelle formation :

Au fort de la Montagne, le 26 juin, 2e année de la République une et indivisible.

Le citoyen Vermot, 2e lieutenant au 1er d'artillerie, au citoyen ministre de la guerre.

Citoyen Ministre,

La Convention nationale ayant décidé la formation de dix nouvelles compagnies d'artillerie légère, et ayant décidé que les premiers lieutenants seraient pris parmi les seconds du régiment, je me trouve dans le cas d'aspirer à l'une de ces places et je te demande de m'y nommer. Mes services et mon attachement à la chose publique me donnent des droits à cette récompense.

Salut.

Vermot, second lieutenant[1].

A titre de curiosité, voici encore la lettre d'un musi-

1. Archives de la guerre.

cien d'infanterie demandant à passer trompette à la 2e compagnie de canonniers à cheval (1er régiment).

Metz, le 25 janvier 1793 (an II).

Citoyen Ministre,

Le nommé Duscrais, musicien au 74e régiment d'infanterie, ayant primitivement servi comme trompette dans le ci-devant régiment de Royal-Piémont-Cavalerie, désirant sacrifier son talent, plus à l'utilité de la République qu'à l'agrément particulier du régiment d'infanterie où il est attaché, supplie le ministre de la guerre d'ordonner qu'il passe trompette dans la 2e compagnie d'artillerie à cheval du citoyen Belle (Debelle).

DUSERAIS[1].

En même temps qu'on formait dix nouvelles compagnies, leur effectif fut porté à 100 hommes, le nombre de 76 étant, de l'avis de tous les capitaines, absolument insuffisant pour assurer le service de six pièces, comme le prouve l'extrait suivant du mémoire adressé par le général de brigade *Verrières* au citoyen ministre, le dixième jour du premier mois de l'an II :

Une compagnie d'artillerie légère doit faire le service de six bouches à feu. Cette compagnie est divisée en trois escouades qui, aux termes du règlement du 1er janvier 1792, doivent être composées chacune de vingt-trois hommes; chaque escouade fait le service de deux bouches à feu.

Sur les vingt-trois hommes destinés pour deux pièces, il faut en extraire dans l'action :

Pour les deux caissons lorsque ces deux pièces sont en batterie : deux hommes;

Pour la garde des chevaux : au moins quatre hommes;

Pour celle des équipages, caissons de réserve, conduite des chevaux, hommes absents : au moins six hommes.

Total : 12 hommes; 12 à ôter de 23, reste 11, qui sont obligés

1. Archives de la guerre.

de servir deux pièces, ce qui donne pour l'une cinq, pour l'autre six hommes qui ne seront jamais au complet, parce que, dans une compagnie, il y a toujours des malades, des absents, etc., etc.

Formation des régiments d'artillerie légère (février 1794). — On allait encore une fois changer le numérotage, quand parut le décret du 19 pluviôse an II (7 février 1794) qui posait les bases du groupement des unités de l'artillerie légère de la République en régiments. En principe, il devait y en avoir neuf à six compagnies de 84 hommes, mais en fait on se borna à huit. Le neuvième ne fut jamais formé.

Cette mesure fut accueillie avec faveur par les officiers de l'arme qui, depuis longtemps déjà, réclamaient la séparation des compagnies à pied et des compagnies à cheval, au point de vue administratif notamment, comme le témoignent les deux lettres suivantes relatives aux compagnies rattachées au 1er régiment à pied :

LETTRE DU CAPITAINE COMMANDANT L'ARTILLERIE LÉGÈRE DU 1er RÉGIMENT, CAPITAINE DE SAINT-MARTIN, A METZ

Citoyen Ministre,

Le 1er régiment à pied va changer de garnison ; il entraînera avec lui les deux compagnies à cheval qui en sont les 21e et 22e, si vous ne le faites pas distinguer dans l'ordre de départ. Ce n'est pas le moment sans doute de prouver combién il est inconséquent de lier deux armes différentes qui n'ont aucun rapport de service et qui sont essentiellement séparées à la guerre ; mais je crois de mon devoir et du bien de la chose de représenter que les compagnies attendent plusieurs objets pour compléter leur équipement et qu'elles ne peuvent quitter Metz avant leur parfaite organisation.

Le capitaine commandant l'artillerie légère du 1er régiment,

G. DE SAINT-MARTIN [1].

1. Archives de la guerre.

LETTRE DU COLONEL DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE, A METZ, AU MINISTRE

Metz, le 26 janvier an II de la République.

Citoyen Ministre,

Le conseil d'administration du 1er régiment d'artillerie, par sa délibération du 7 de ce mois, avait l'honneur de vous rendre compte que les dépenses extraordinaires occasionnées par les deux compagnies de l'artillerie à cheval qui y sont attachées montaient au moins à 18 000 livres; ces mêmes dépenses se renouvellent journellement et la masse générale du régiment ne pourra pas suffire aux frais si vous n'avez la bonté d'ordonner des fonds extraordinaires pour cette troupe.

Plus nous continuons à suivre les opérations de comptabilité de cette troupe, et plus nous sommes convaincu qu'il serait à désirer que chaque compagnie s'administrât dans toutes les parties comme le font celles des mineurs et des ouvriers du corps.

Le colonel,
QUINTIN (1).

Ainsi donc se trouva arrêtée d'une façon définitive, en 1794, l'organisation de l'artillerie légère :

C'était l'émancipation de l'artillerie qui cessait d'être une fraction de l'infanterie subordonnée aux formes et aux règlements généraux de l'infanterie, pour s'élever au rang d'arme indépendante, libre de ses allures et de ses mouvements (2).

Mais si, à ses débuts, l'artillerie à cheval fit des merveilles et s'acquit chaque jour une réputation plus grande, on ne peut nier cependant qu'elle fit tort à l'artillerie à pied. Son service brillant attira tous les bons officiers de

1. Archives de la guerre.
2. SUSANE, page 215.

l'arme, qui cherchèrent naturellement à entraîner avec eux leurs meilleurs cadres et leurs meilleurs soldats.

L'artillerie à pied, énervée par la formation et l'augmentation de l'artillerie à cheval, commença à perdre l'esprit militaire; les soldats restèrent paysans et devinrent raisonneurs (1).

De plus, les « canonniers volants », comme dit, dans ses *Mémoires*, le général baron *Seruzier*, le plus brillant des artilleurs à cheval de l'Empire, « s'ils étaient renommés pour leur courage, ne l'étaient pas moins pour leur esprit querelleur. Ils poussaient l'esprit de corps à un point qui était loin d'être une qualité et se croyaient infiniment supérieurs à leurs camarades à pied. Ceux qui n'ont pas servi dans l'artillerie à cheval ne peuvent pas deviner l'espèce de dédain qu'avaient autrefois les officiers pour le service de la ligne. »

1. Général Foy, *Guerres de la Péninsule*.



CHAPITRE IV

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED PENDANT LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT (1795-1805)

Officiers, sous-officiers et soldats du 1er régiment d'artillerie à pied, soyez dignes d'être les premiers du premier corps de l'armée !

(Proclamation du premier Consul au 1er régiment, 1802.)

Le 1er régiment d'artillerie à pied. Organisation de 1795.

La loi du 18 floréal an III (7 mai 1795) n'apporta que peu de modifications dans le corps de l'artillerie. Elle confirma surtout les bases posées en 1794 pour l'organisation de l'artillerie à cheval et arrêta de la façon suivante la composition des troupes de l'arme :

Huit régiments à pied ;

Huit régiments à cheval ;

Douze compagnies d'ouvriers.

En même temps, elle créait le corps des pontonniers.

Dès lors, notre régiment qui, depuis 1790, portait le titre de *1er régiment d'artillerie*, devint le *1er régiment d'artillerie à pied* et exista concurremment avec le *1er régiment d'artillerie à cheval*. Il fut, comme auparavant, composé d'un état-major et de vingt compagnies (1).

A M. *de Sappel* avait succédé, le 1er octobre 1792, M. *de Quintin*, que nous avons déjà vu commander une brigade du régiment en 1784. Il ne resta que quelques mois à peine à la tête du 1er d'artillerie à pied. En mai 1793, il eut pour successeur M. *Gillot de Sainte-Église*, celui-ci avec le titre de *chef de brigade*, l'ancienne dénomination de colonel ayant en effet été abolie par décret du 21 février 1793. En janvier 1794, le régiment passa sous les ordres du chef de brigade *Delpire*, qui devait rester à sa tête jusqu'en mars 1800.

Campagne de 1796.

Le gouvernement du Directoire, qui avait succédé à la Convention et qui comptait Carnot parmi ses membres, redonna une nouvelle activité aux opérations militaires. Les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle et d'Italie furent réorganisées et renforcées à l'aide de l'armée des Pyrénées, rendue libre par suite de la paix avec l'Espagne, et des 100 000 hommes de l'armée des côtes de l'Océan, devenus disponibles par la pacification de la Vendée.

Le régiment participa fort peu à l'admirable campagne d'Italie. Deux compagnies (2) y fournissaient des déta-

1. Seulement, le cadre de la compagnie fut augmenté d'un lieutenant, ce qui en fit trois, et l'effectif porté à 83 sous-officiers et canonniers.

2. Il ne nous a pas été possible de préciser à quelles divisions elles appartenaient, ni les combats auxquels elles prirent part.

chements. Tandis que Bonaparte marchait sur Vienne par la Lombardie et le Tyrol, Moreau avec l'armée de Rhin-et-Moselle cherchait à gagner le même objectif par la voie du Danube.

Le 25 juin, il franchissait le Rhin à hauteur de Strasbourg. Un détachement du 1er régiment (90 hommes), qui comptait à la division Delaborde du corps du général Ferino, eut la bonne fortune de participer à cette opération que l'on cite comme une des plus belles du genre. On sait comment ensuite Moreau, arrêté sur le Danube, mal secondé par Jourdan, menacé sur sa ligne de communication, dut exécuter à travers les gorges de la Forêt-Noire une retraite qui fit le plus grand honneur à une armée « que six mois de bivouacs continuels avaient exténuée, dont le matériel était ruiné et dont un tiers des soldats marchaient pieds nus (1) ».

A l'armée de Sambre-et-Meuse, avec Jourdan, figurent de nombreuses compagnies du régiment (2). Mais l'artil-

---

1. Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur les opérations des armées de Rhin-et-Moselle.*

Il commandait une division à l'armée et fut un des principaux acteurs de ces scènes grandioses.

2. Le 1er régiment à pied fournissait à l'armée de Sambre-et-Meuse les détachements suivants :

Division Championnet : 1 détachement aux pièces de position.
Division Bernadotte : 1 compagnie, 104 hommes.
Division Marceau : 20e compagnie, 93 hommes.

Aux parcs : les 1re, 3e, 6e, 7e, 9e, 15e, 16e, 17e et 18e compagnies.

D'après une situation du 8 au 18 juillet 1796, ces compagnies étaient ainsi réparties :

Parc de droite près de Limbourg	1re	compagnie,	17	hommes.
	6e	—	55	—
	15e	—	54	—
Parc du centre près Neuwied	3e	—	16	—
Parc de gauche près de Weltzlar	7e	—	31	—
Parc de Norff	18e	—	86	—

Ces compagnies fournissaient le reste de leurs hommes aux demi-brigades pour servir les pièces de bataillons. Mais sur les situations ils sont comptés sous une dénomination générale sans indication même du numéro du régiment.

lerie à pied, étant principalement affectée aux parcs, prit de ce fait une part moins active aux opérations, d'ailleurs assez confuses et difficiles à suivre. Elle contribua cependant au gain de la bataille d'*Altenkirchen* et se distingua particulièrement au deuxième passage du Rhin à *Neuwied* (3 juillet), que Jourdan effectua sans encombre sous la protection des vingt-quatre pièces qu'il avait fait placer sur la rive gauche. Un officier du régiment, le capitaine *Lalliez* (*Dominique*), fut décoré en l'an XII pour s'être fait remarquer à ce passage du Rhin.

Avec les grenadiers de la division Bernadotte, il s'empara d'une redoute et fit de suite servir les pièces qui la défendaient contre l'ennemi, qu'il mit en déroute.

Cet officier n'en était pas d'ailleurs à sa première action d'éclat :

Au siège de *Willemstadt*, il avait, à l'aide de quelques canonniers seulement, repris quatre pièces de canon qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi (1).

En même temps que le capitaine Lalliez, fut décoré un caporal du régiment, le nommé *Vidally*, pour sa conduite à un combat devant Mayence pendant cette campagne de l'an IV. Étant poursuivi par les Autrichiens et battant en retraite, il fut cerné avec sa pièce par six hussards de Barco ; il se défendit assez longtemps avec un levier de pointage. Mais, ayant été blessé, il fut forcé de se rendre ; il parvint à s'échapper et rejoignit son poste, où il chercha à se rendre utile (1).

---

1. Archives de l'artillerie (Saint-Thomas-d'Aquin).

SITUATION DU RÉGIMENT POUR LA CAMPAGNE DE 1797 :

Dépôt à Metz : 20 officiers, 404 hommes ;

Armée du Nord ou de Hollande : comme précédemment ;

Armée de Sambre-et-Meuse : général DEBELLE et l'artillerie des 4e, 5e, 7e compagnies :

Division devant Cassel ;

Division HARELY (corps du Hunsrück destiné au blocus de Mayence) :

Détachement de la 7e : 1 officier, 32 hommes ;

— — 12e : 3 officiers, 76 —

— — 16e : 3 — , 27 —

Aux parcs et à Neuwied : comme en 1796 à peu près ;

Détachements des 1re, 3e, 6e, 9e, 15e, 18e. La 13e est à Maëstricht.

Armée de Rhin-et-Moselle : comme précédemment ;

Division DELABORDE : 1 détachement de 70 hommes ;

Armée d'Italie :

Division de réserve ROY : 1 détachement de 8 officiers, 54 hommes ;

Division CHABOT (blocus de Mantoue) : 11e compagnie (2 officiers, 35 hommes).

Le 1er régiment à l'armée d'Orient. Campagnes d'Égypte et de Syrie (1798-1799).

Si, par le traité de Campo-Formio, la paix était assurée sur le continent, la guerre n'en continuait pas moins avec l'Angleterre, qui, seule en armes, restait l'implacable ennemie de la République. Le Directoire avait conçu le projet d'aller porter dans son île la guerre contre cette nation, qui avait armé la moitié de l'Europe contre notre Révolution et qui avait profité des calamités

du continent pour s'emparer des Indes et conquérir l'empire de la mer. Mais Bonaparte, nommé général en chef de l'armée de débarquement, après s'être rendu compte de l'insuffisance des préparatifs et de l'aléa de l'entreprise, proposa au gouvernement une expédition « moins formidable en apparence, mais plus sérieuse au fond ». Pour frapper l'Angleterre au cœur, il n'a qu'une idée : l'atteindre dans ses riches possessions des Indes et, pour cela, conquérir l'Égypte qui en est sur la route, y attirer tout le commerce de l'Orient, ouvrir ainsi à notre expansion de nouveaux débouchés dans l'Afrique, l'Arabie et la Syrie, et de là porter par la mer Rouge notre drapeau et nos soldats jusque sur les rivages de l'Hindoustan. Séduit par de si légitimes espérances, le Directoire accorda à Bonaparte les moyens de les réaliser et l'investit de tous les pouvoirs nécessaires.

En quelques semaines, tout fut organisé et dans le plus grand secret. Le corps expéditionnaire, d'un effectif de 32 000 hommes, comptait 4 000 cavaliers et seize compagnies d'artillerie. On n'emmenait que 300 chevaux, mais l'artillerie emportait triple approvisionnement, beaucoup de boulets, de poudre, d'outils, un équipage de siège et tout ce qui est propre à l'armement d'une grande côte. Toujours à la gloire et au champ d'honneur depuis 1792, les canonniers du 1er régiment eurent encore la bonne fortune d'être choisis pour faire partie du groupe de braves qui allaient accomplir cette étonnante épopée et, les cœurs pleins d'enthousiasme et d'espérance, suivre sur les bords du Nil et à travers les déserts, ce général de vingt-six ans que précédait déjà une immortelle renommée.

La 3e compagnie du 1er régiment fut attachée à la division *Menou* et la 11e à la division *Desaix*. Le reste de

l'artillerie était fourni par le 4e régiment à pied et par le 1er à cheval (1).

Ce fut le 19 mai que la flotte appareilla de Toulon; elle suivit d'abord la côte pour rallier les convois de Gênes et de Civita-Vecchia (2), puis fit voile vers Malte, qui capitula le 12 juin, et arriva le 30 en vue d'Alexandrie. Le 2 juillet, l'armée débarquait et s'emparait de la ville presque sans résistance.

Aussitôt Bonaparte, qui voulait brusquer la conquête, marcha sur le Caire. La division Desaix, formant l'avant-garde, quitta Alexandrie et s'engagea la première dans le désert. Pendant huit jours, harcelés sans cesse par les Arabes qui inquiétaient les flancs de la colonne, nos soldats éprouvèrent des maux inouïs au milieu de ces sables brûlants et stériles, où les puits avaient été comblés ou infectés par les indigènes. Heureusement, le 12 juillet, la vue des rives du Nil et de l'onde si désirée leur fit oublier leurs fatigues.

Combat de Chebreïss (13 juillet). — Le 13, l'armée rencontra Mourad-Bey, le plus courageux des chefs mameluks, posté avec 4000 cavaliers près du village de *Chebreïss*. Bonaparte forma ses cinq divisions en carrés: l'artillerie était placée aux angles; au centre, les équipages

---

1. D'après une situation du 1er pluviôse an VII, les officiers du 1er régiment qui firent partie de l'expédition étaient:

3e Compagnie :	*11e Compagnie :*
Paris, capitaine.	Legrand, capitaine en premier.
Butor, capitaine en second.	Marotte, lieutenant en premier.
Lallemand, lieutenant en premier.	Vasseur, lieutenant en second.

Le 1er régiment à cheval fournissait aussi deux compagnies, la 1re et la 3e, l'une à la division Kléber, l'autre à la division Régnier (Archives de l'artillerie).

L'artillerie de l'armée d'Orient était commandée par le général Dommartin, qui avait sous lui les généraux Songis et Faultrier.

2. La 3e compagnie du 1er à pied s'embarqua à Gênes et la 11e à Civita-Vecchia.

et le peu de cavalerie de l'armée. Ces carrés, disposés en échelons, se flanquaient réciproquement. A peine l'armée est-elle à une demi-lieue des mameluks qu'ils s'élancent en foule, débordent nos ailes et caracolent sur le flanc des carrés; on les laisse approcher jusqu'à portée de mitraille, aussitôt l'artillerie se démasque et les foudroie. Le village de Chebreïss est emporté d'assaut et les mameluks en désordre se retirent dans la direction du Caire.

Bataille des Pyramides (3 thermidor an VI [21 juillet 1798]). — Dix jours après, l'armée française arrivait en vue de cette capitale si vantée, cette merveille de l'Orient. Mourad-Bey, résolu, après son échec de Chebreïss, à une bataille décisive, avait concentré toutes ses forces (60 000 hommes environ) dans la plaine de Giseh, au pied des pyramides. Bonaparte adopta la même tactique que plus haut; c'est en vain que les mameluks renouvelèrent leurs charges impétueuses et galopèrent autour de ces carrés hérissés de baïonnettes. Fauchés à bout portant par la mitraille, ils cherchèrent leur salut dans une course effrénée qui les emmena s'engloutir dans le Nil, où des milliers d'entre eux se noyèrent.

Le capitaine en second *Douhard,* du 1er régiment, fut cité à l'ordre du jour pour sa conduite courageuse pendant la bataille.

La possession du Caire et un butin immense, tels furent les résultats de cette glorieuse journée.

Conquête de la Haute-Égypte par Desaix. — La nouvelle désastreuse de la destruction de notre flotte en rade d'Aboukir (1er août) ne fit que confirmer Bonaparte, coupé de la France et sans espoir de retour, dans l'in-

tention d'affermir sa conquête par tous les moyens possibles. Tandis qu'il s'occupait de l'organisation civile de la Basse-Égypte, il lançait Desaix avec sa division à la poursuite de Mourad-Bey et lui confiait la conquête de la Haute-Égypte.

Cette mission fut glorieusement remplie: harcelé sans cesse par un ennemi insaisissable, il triomphe de toutes les difficultés, grâce à sa tactique savante et habile. A *Sediman* (7 octobre 1798), à *Samhoud* (22 janvier 1799), « avec peu de munitions, dans un pays où les communications sont difficiles, l'artillerie parvient à rendre d'immenses services et décide de la victoire. Comme à Chebreïss, comme aux Pyramides, loin de profiter de ses longues portées pour entraver l'approche de l'ennemi, elle attend pour ouvrir son feu que le moment décisif soit arrivé, concentre le feu sur un petit espace, chasse l'ennemi et dirige sans relâche ses coups multiples sur un autre point (1) ». Après quatre mois de fatigues et de combats, Desaix, remontant de ruine en ruine, presque au delà des cataractes du Nil, arrivait le 13 mars 1799 au terme de sa conquête et pouvait faire graver sur un temple antique de l'île de Philæ, une inscription en témoignage des succès de sa division. Après la bataille de *Samhoud,* le général Desaix adressait à Bonaparte la lettre suivante :

Je ne puis trop vous faire l'éloge des officiers et soldats à mes ordres, surtout de notre artillerie légère qui, dans cette journée comme dans toutes, s'est conduite avec la bravoure et le sang-froid que vous lui connaissez et qui l'ont tant de fois distinguée. A cette bataille, ainsi qu'à celle de Sediman, elle était commandée par le chef de brigade La Tournerie, officier du plus

1. Favé, *Histoire de la tactique des trois armes*, page 205.

grand mérite, et singulièrement recommandable par son activité et par ses talents militaires.

(Archives de l'artillerie, à Saint-Thomas-d'Aquin.)

Campagne de Syrie. — Sur ces entrefaites, la Porte, à l'instigation de l'Angleterre, avait déclaré la guerre à la France et faisait de formidables préparatifs. Abdallah, lieutenant d'Achmet-Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre et commandant d'une armée turque rassemblée en Syrie, s'était emparé du fort d'El-Arish et se disposait à pénétrer en Égypte. Bonaparte, résolu à prévenir l'attaque dont il se sentait menacé, se décida à l'invasion de la Syrie : les préparatifs furent poussés avec la plus grande activité et, au début de février 1799, les troupes étaient en mouvement.

L'armée se composait de quatre divisions, chacune avec six pièces de campagne. Le parc avait quatre pièces de 12, quatre de 8, quatre obusiers et quatre mortiers de 6 pouces. Comme il semblait impossible de traîner dans les sables mouvants du désert des pièces de gros calibre, deux équipages de siège furent embarqués l'un à Damiette et l'autre en rade d'Alexandrie.

L'artillerie avait organisé des attelages à l'aide de chevaux du pays qu'on avait exercés au tirage des voitures. On y essayait même les jeunes chameaux avec la bricole, car les chevaux arabes, tous entiers, se pliaient difficilement au joug soit du collier, soit de la bricole; les chameaux se montraient plus dociles (1).

La 3e compagnie du 1er régiment d'artillerie à cheval

1. *Campagne de Syrie*, par un officier d'artillerie de l'armée d'Orient, page 5.

fut attachée à la division Kléber. Les deux compagnies du 1er régiment à pied et quelques-unes du 4e fournirent le reste des canonniers.

Le 10 février 1799, l'armée(1) partait du Caire; de Salakieh, dernier point sur le Nil, à El-Arish, il y avait à traverser 25 lieues de désert: alors reparurent les souffrances et le désespoir, causés par le soleil dévorant et l'excès de la soif.

L'artillerie eut des difficultés inouïes, le désert était affreux et inabordable. Une tourmente horrible l'agitait, les chemins étaient impraticables, on ne voyait pas à quatre pas devant soi; les canonniers marchaient jusqu'aux genoux dans un sable mouvant; il fallait faire halte à chaque instant et pousser aux roues pour aider les attelages aveuglés par la poussière et arrêtés par les tourbillons de vent (2).

Prise d'El-Arish (3 ventôse an VII [21 février 1799]). — Le 17, l'armée était réunie aux approches d'El-Arish; deux batteries de douze pièces sont immédiatement construites et réduisent au silence l'artillerie du fort qui capitule le 20.

Par ordre du jour du 4 ventôse an VII (22 février 1799), le sergent-major *Vasseur*, de la 11e compagnie du 1er régiment, est nommé lieutenant en second pour la conduite distinguée qu'il a tenue au siège. Le caporal *Garcin*, de la même compagnie, est également récompensé d'une grenade d'or; il mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre.

---

1. Pour l'expédition de Syrie, l'artillerie était sous les ordres du général *Dommartin*; sous lui, le général de brigade *Andréossy*, les chefs de brigade *Tirlet* et *Fouler*, les chefs de bataillon *d'Anthouard* et *Montgenet*.

2. Journal d'un officier de l'armée d'Égypte, d'après les notes du capitaine Vertray, retraité au 9e de ligne en 1808, page 99.

Prise de Jaffa (17 ventôse an VII [7 mars 1799]). — Les divisions reprennent aussitôt la marche dans le désert. Bien qu'on lui eût fait suivre la côte, l'artillerie eut encore à vaincre mille obstacles au milieu des dunes où il fallait doubler et même tripler les attelages. Le 1er mars, *Gazah*, ancienne capitale de la Palestine, est prise sans coup férir; le 4, *Jaffa* est investie. Trois batteries de vingt pièces font brèche dans la nuit du 5 au 6, et, le 7, la place est enlevée d'assaut: les Turcs résistent pied à pied avec toute l'énergie du fanatisme et du désespoir:

Alors ce fut un carnage horrible, il n'y eut ni grâce ni pitié, la résistance se prolongea de maison en maison et ne fit qu'enflammer la vengeance de nos troupes. Au massacre succéda le pillage et tous les excès qui l'accompagnent. Pendant deux jours, Jaffa fut en proie à toutes les horreurs de la guerre (1).

La 11e compagnie eut à ce siège 15 hommes blessés et 5 de tués : *Poupre*, sergent, et les canonniers *Marie*, *Dombach*, *Crochat*, *Bourguignon* (2).

Siège de Saint-Jean-d'Acre (28 ventôse-1er prairial an VII [18 mars-20 mai 1799]). — C'est après Jaffa que la peste, dont les corps venus d'Alexandrie et de Damiette portaient le germe avec eux, commença à se manifester avec intensité. Bonaparte, cependant, continua sa marche vers *Saint-Jean-d'Acre*, qui était le but de la campagne, puisque c'était là que s'était enfermé le pacha Djezzar, avec toutes ses richesses et une forte garnison. Il est probable que, livrée à ses seules ressources, cette forteresse, dont les fortifications ne consistaient

1. *Bonaparte en Syrie*, par un officier de la 32e demi-brigade.
2. Archives de l'artillerie (Saint-Thomas-d'Aquin).

qu'en une mauvaise enceinte, n'eût pas résisté longtemps à l'habileté de notre artillerie.

Mais deux circonstances fatales en rendirent le siège aussi opiniâtre que sanglant. Un contre-amiral anglais, Sidney-Smith, croisait avec des vaisseaux dans ces parages, et un émigré français, Phélippeaux, ancien condisciple de Bonaparte à Brienne et officier d'un rare mérite, dirigeait tous les travaux des fortifications [1].

Bonaparte, ignorant que la flotte qui portait l'artillerie de siège eût été capturée par les Anglais, voulut frapper un coup hardi, comme il l'avait fait si heureusement à El-Arish et à Jaffa, et commença immédiatement l'attaque avec sa seule artillerie de campagne. Sur les renseignements erronés d'une reconnaissance mal faite, la tranchée est ouverte le 20 mars et huit batteries ouvrent le feu; le 28, l'assaut est donné. Mais les défenses de la place, plus formidables qu'en apparence, sont imparfaitement ruinées: nos braves troupes, écrasées par un feu meurtrier, sont forcées de se retirer et l'assaut est manqué.

Cet échec nous fut funeste. Notre artillerie, privée de ses ravitaillements, vit bientôt ses projectiles s'épuiser, tandis que la ville recevait chaque jour des munitions et des renforts. Les artilleurs turcs pointaient avec une justesse étonnante et leurs projectiles faisaient parmi nos troupes de grands ravages.

Bataille du mont Thabor (16 avril). — Une armée de secours de 40 000 hommes, sous les ordres du pacha de Damas, vint nous attaquer sous les murs de la place. Kléber, qui commandait un corps d'observation

---

1. *Bonaparte en Syrie.*

vers le Jourdain, en informa Bonaparte qui vola aussitôt à son secours avec une division. Une bataille acharnée eut lieu auprès du *mont Thabor*. L'armée ottomane perdit 6 000 hommes et la victoire nous resta (16 avril). Ce brillant succès ne diminua nullement l'ardeur des assiégés, qui, dirigés par Phélippeaux, opposaient toujours une résistance acharnée.

Le 10 mai, un troisième assaut est tenté : les grenadiers s'élancent sur la brèche ; deux pièces de 4 les suivent, commandées par le lieutenant d'artillerie *Digeon*. La colonne, néanmoins, est repoussée, malgré la bravoure du général *Lannes*. Le lieutenant Digeon, blessé d'un coup de feu sur la brèche, est retiré avec peine d'un pan de muraille qui s'est écroulé sur lui. Signalé au général en chef pour sa brillante conduite, il est nommé lieutenant en premier quelques jours après (1).

Bien que marqués par des prodiges de valeur, deux nouveaux assauts, encore infructueux, décident Bona-

---

1. *Expédition de Syrie*, par un officier d'artillerie, page 35. « Le jeune Digeon, qui commandait la batterie de brèche à Saint-Jean-d'Acre, se trouva de service à tous les assauts qui furent donnés à la place ; il prit la peste pendant la durée de l'expédition, fut déposé, au retour à El-Arish, en dehors du fort avec d'autres pestiférés sous la garde d'un piquet d'infanterie (d'après les Mémoires de Lavallette). Cet officier plein d'intrépidité parvint plus tard à se guérir, se distingua encore brillamment à Marengo, où il fut blessé d'un boulet de canon à la cuisse ; il commanda le 1er régiment d'artillerie en 1813-1814, devint baron et lieutenant général.

« En 1814, Digeon, alors général, faillit encourir la disgrâce de l'Empereur : au pont de Montereau, au moment le plus chaud du combat, les batteries ont manqué de munitions et cette négligence, qui est un crime selon les lois rigoureuses de l'artillerie, semble retomber sur un de nos officiers d'artillerie les plus distingués, sur le général Digeon. Napoléon ordonne qu'on le fasse juger par un conseil de guerre. Le général Sorbier, commandant l'artillerie de l'armée, laisse passer le premier moment de vivacité, et vient ensuite rappeler les bons et anciens services du général Digeon. Napoléon l'écoute et déchire lui-même l'ordre qu'il avait arrêté pour le jugement par un conseil de guerre, en disant : « Dites-lui qu'un officier d'artillerie qui manque de munitions au milieu d'une bataille mérite la mort. » (Lettre du prince de Neufchâtel. Surville, 19 février 1812.)

parte à conserver ses troupes héroïques, qui depuis quatre mois avaient essuyé tant de fatigues, et à lever le siège. Après deux mois de tranchée ouverte, nous avions perdu 3 000 hommes soit par les combats, soit par la peste. Pour occuper l'ennemi, avant d'abandonner la ville, l'artillerie fit pleuvoir sur elle une grêle de bombes et de boulets qui la réduisit en cendres.

Faute de ressources, on ne put emmener les grosses pièces; il fallut les enterrer, les jeter à la mer, brûler les affûts :

> Et ce ne fut pas pour nos braves canonniers la moindre souffrance que d'abandonner ce bronze qui avait été si souvent l'instrument et le témoin de leurs triomphes, ce bronze qui avait fait trembler l'Europe [1] !

Deuxième bataille d'Aboukir (25 juillet). — L'armée traversa donc de nouveau les déserts et, après vingt-cinq jours de privations, elle atteignait le Caire le 14 juin. Il était temps que Bonaparte rentrât : dans les ports de l'Archipel, une expédition s'était préparée pour transporter en Égypte une armée turque. Le 12 juillet, une flotte de cent voiles accompagnée de vaisseaux anglais mouillait dans la rade d'Aboukir et débarquait 20 000 hommes. Bonaparte, qui n'avait que 6 000 hommes sous la main, les attaqua sur-le-champ, espérant les enfermer dans le village d'Aboukir, où ils s'étaient retranchés, et les accabler d'obus et de bombes. Démontés par cette attaque audacieuse, les Turcs abandonnent leur position et, sabrés par les cavaliers de Murat, sont précipités dans la mer, où plus de 10 000 furent noyés.

Ce jour-là, le capitaine *Legrand,* de la 11e compagnie

---

1. *Expédition de Syrie,* par un officier de la 32e demi-brigade.

du 1er régiment, fut mortellement blessé. Un sergent du régiment, *Robert*, mérita la grenade d'or pour sa conduite; il s'était d'ailleurs distingué déjà à Saint-Jean-d'Acre, où, abandonné par l'infanterie, il repoussa, avec les canonniers de sa pièce, l'ennemi qui avait planté son drapeau sur l'épaulement et le tint en échec jusqu'à l'arrivée d'un renfort (1). Ces deux actions d'éclat lui valurent la croix de la Légion d'honneur, le 23 thermidor an XII, alors qu'il était devenu lieutenant.

Cette victoire d'*Aboukir* fut le dernier triomphe de Bonaparte en Égypte. Instruit des désastres de la France, il rentra aussitôt en Europe, laissant à Kléber le soin de consolider sa conquête.

Par arrêté du 2 fructidor an VII, il avait formé de toute l'artillerie à pied venue en Égypte le 2e bataillon du 4e régiment à pied; par suite, la 3e et la 11e compagnie du 1er régiment d'artillerie à pied cessèrent de compter à notre régiment et furent versées au 4e (2).

Le 1er régiment aux armées de Rome et de Naples (1798-1799).

Pendant les campagnes d'Égypte et de Syrie, de graves événements se passaient en Europe. Dès les premiers jours de l'année 1798, la paix se trouva troublée en deux points d'où l'on ne s'attendait guère à voir surgir la guerre. En Suisse, des cantons révoltés implorèrent le secours de la France; deux divisions intervinrent et soumirent le pays; mais le Directoire y maintint des troupes et en viola ainsi la neutralité.

---

1. Archives de Saint-Thomas-d'Aquin.
2. Elles ne rentrèrent en France qu'en 1802 et furent envoyées à Grenoble pour entrer dans la réorganisation du 4e régiment.

L'attention du gouvernement fut alors appelée d'une manière plus sérieuse en Italie : notre ambassadeur ayant voulu intervenir et ramener le calme à la suite d'une émeute qui éclata à Rome, sa juridiction fut violée par les troupes papales et le général Duphot, qui l'accompagnait, tué par elles à coups de fusil.

Le résultat fut l'occupation de Rome par nos troupes, la déchéance des États pontificaux et la proclamation de la République romaine.

Poussé par l'Angleterre, le roi de Naples déclara aussitôt la guerre à la France et confia au général autrichien Mack le commandement de son armée, forte d'environ 40 000 hommes, avec mission de reprendre Rome. Le général *Championnet,* un des plus distingués de l'ancienne armée de Sambre-et-Meuse, appelé en Italie pour diriger les opérations, ne laissa qu'une faible garnison au fort Saint-Ange, rassembla nos forces éparses dans les États pontificaux et marcha à la rencontre des Napolitains avec une quinzaine de mille hommes environ.

C'est à cette armée, dite armée de Rome, que furent attachées la 8e et la 15e compagnie du régiment, sous les ordres du général *Éblé,* commandant l'artillerie. Nous ne pouvons, faute de renseignements précis sur le rôle qu'y joua l'artillerie, raconter en détail les opérations de cette armée, qui donnèrent lieu cependant à une foule de combats remarquables.

Il est certain que les canonniers du 1er régiment se distinguèrent à la prise de *Gaëte* (30 décembre 1798), dont la division *Rey* s'empara presque sans coup férir, puisque le nom de Gaëte fut inscrit à l'étendard de 1852 (1). Elles participèrent aussi à la prise de *Naples*

1. Après le coup d'État de 1851, chaque corps de troupe reçut un drapeau portant les noms des batailles auxquelles il avait participé. Le travail prépa-

[22 janvier 1799](1) et aux trois journées sanglantes de la *Trebbia* (17, 18, 19 juin).

Le véritable titre de gloire des canonniers du 1er régiment appelés à l'armée de Naples fut la défense d'*Ancône*.

Défense d'Ancône (floréal an VII-23 brumaire an VIII [mai 1799-13 novembre 1799]). — Le général *Macdonald*, qui avait succédé à Championnet dans le commandement de l'armée, avait laissé dans Ancône une garnison de 3 000 hommes (dont la 15e compagnie du 1er régiment, capitaine *de Vaugrineuse*, et une partie de la 8e (2) avec le général de brigade *Monnier*. L'enceinte avait des moyens de résistance presque nuls; mais des redoutes, des batteries, des ouvrages en terre élevés à la hâte sur les positions importantes des dehors de la place et armés de pièces à longue portée en font rapidement une forteresse formidable. Des bandes d'insurgés qui s'organisent de toutes parts à la suite de nos revers bloquent la place et s'élèvent bientôt à 40 000 hommes. Une division autrichienne de 8 500 hommes vient encore les renforcer. La faible garnison se voit resserrer dans son camp retranché, mais rien ne l'intimide; le général

---

ratoire pour le choix des légendes fut confié au chef d'état-major Brahaut, chef de la section historique du dépôt de la guerre. Le nom de Gaëte (1798) figura sur la légende de l'étendard du 1er régiment. Il a été supprimé sur la légende de l'étendard actuel : c'était en effet une erreur. La division Rey avait un faible effectif et peu d'artillerie. Un seul obusier fut mis en batterie contre la place, qui se rendit dès qu'on eut tiré quelques obus. Si distinguée que fût la conduite de quelques canonniers qui servirent cette pièce, il n'y avait pas lieu de faire du siège de Gaëte une inscription à l'étendard, alors que notre régiment a eu mille occasions plus glorieuses de se faire remarquer.

1. C'est après la prise de Naples que l'armée de Rome prit le nom officiel d'armée de Naples et que Macdonald succéda à Championnet dans son commandement.

2. L'autre partie de la 8e compagnie se trouvait, à cette époque, à la division Grenier, de l'armée de Masséna, qui opérait dans la Rivière de Gênes.

Monnier fait au loin des sorties vigoureuses appuyées par son artillerie de campagne et chaque fois inflige aux assiégeants des pertes considérables. Le 9 octobre, pendant la nuit, les redoutes ennemies sont prises d'assaut, neuf pièces enclouées et sept drapeaux autrichiens enlevés ; le sergent *Degain,* de la 15e compagnie, déjà cité à l'ordre du jour au siège de *Landrecies* en 1794, et qui, dans la sortie du 10 fructidor (1er septembre 1799), avait été fait officier sur le champ de bataille par le général Monnier, pour l'intelligence et le courage avec lesquels il avait dirigé l'artillerie ce jour-là, s'empara, à la tête d'une colonne d'infanterie, d'une redoute occupée par les Autrichiens; malgré le feu meurtrier, il entre avec huit canonniers par une embrasure, encloue les pièces, s'empare des écouvillons, des attirails et prend un drapeau. Nommé capitaine pour cette action d'éclat, il refuse ce grade parce que sa nomination de lieutenant n'était pas encore confirmée par le premier Consul.

Cependant, la situation de la place devenait déplorable, la misère des habitants était à son comble; l'artillerie, dont presque toutes les munitions étaient épuisées, ne pouvait plus répondre que faiblement à celle des alliés. La poudre manquait et il ne restait plus de vivres que pour quelques jours. Dans ces conditions, le général Monnier dut capituler le 13 novembre, mais non sans avoir obtenu pour la vaillante garnison les honneurs de la guerre. Son héroïque résistance avait arraché au général autrichien des cris d'enthousiasme, et quand le commandant de l'artillerie ennemie vint, après la capitulation, pour constater l'état des forces et des magasins de la place, ne voyant que des pièces démontées et hors de service, que brèches et décombres, il

répondit aux officiers d'artillerie qui lui demandaient un reçu :

Vous n'avez conservé que la gloire, nos reçus n'y ajouteraient rien de plus (1).

Par arrêté du premier Consul, daté de l'an VIII :

Les citoyens *Mérot*, lieutenant à la 8e compagnie du 1er régiment d'artillerie à pied; *Corneil*, sergent-major; *Degain*, sergent à la 15e compagnie, et *Coussier*, canonnier, étaient confirmés, le premier, dans le grade de capitaine, les deux suivants dans celui de lieutenant et le quatrième dans celui de caporal, conformément à la promotion provisoire faite par le général Monnier, en considération de leurs services pendant le siège (2).

Sont cités encore dans les ordres du jour, les chefs de bataillon *Allix* et *Triboullois*, et le lieutenant *Dumont*, tous du régiment (3).

La 15e compagnie et le détachement de la 8e, qui avaient été faits prisonniers de guerre, eurent la faculté de rentrer en France, à condition de ne pas servir avant échange.

Un autre officier du régiment, le lieutenant *Bénard*, fut décoré en l'an XII pour s'être distingué pendant cette campagne de l'an VII dans les circonstances suivantes :

En rejoignant l'armée de Naples, il fut cerné avec le chef d'escadron *Lehaut* et l'adjudant-major *Fresson*, du 5e régiment d'artillerie à pied, près du village de Torvée : ils se firent jour en chargeant; les deux autres étant blessés, le commandement de la troupe lui fut déféré; il fut se retrancher dans un château voisin, soutint le lendemain diverses attaques et le soir, trompant l'ennemi, il sauva sa troupe à travers mille obstacles (4).

1. *Victoires et conquêtes.*
2. *Journal militaire*, 21e volume, page 977.
3. MANGOURIT, *Défense d'Ancône.*
4. Archives de l'artillerie à Saint-Thomas-d'Aquin.

Armée du Danube (1799).

A l'*armée du Danube*, commandée par *Masséna*, figuraient en 1797, sous les ordres du général *Lamartillière*, six compagnies du 1er régiment à pied (1).

A la 2e division LECOURBE. Brigade LOISON.	4e compagnie : 1 officier, 13 hommes. 20e compagnie : 3 officiers, 104 hommes.
A la 3e division SOULT. Brigade BOYER.	16e compagnie : 3 officiers, 113 hommes.
A la 4e division MORTIER. Brigade BRUNER.	17e compagnie. 19e compagnie : 6 officiers, 229 hommes.
A la 5e division LORGES. Brigade GAZAN.	18e compagnie : 4 officiers, 117 hommes.

Ces compagnies contribuèrent pour une large part aux passages de la *Lintha* et de la *Limmat* et à la bataille de *Zurich* (25, 26 septembre 1799). A cette journée, *Georges Hardy*, premier canonnier au régiment, resté seul à une pièce de 4 dont les autres servants avaient été tués, tira, à lui seul, cinquante-quatre coups à mitraille contre six bataillons autrichiens ; il reçut pour ce fait

1. Situation officielle du 23 septembre 1799. D'après l'*État militaire de la France pour l'an VIII*, le personnel des officiers de ces compagnies était le suivant :

NUMÉROS	CAPITAINES	LIEUTENANTS en premier	LIEUTENANTS en second	
4e	SAPPEL	CHARME	SIMON	VARENNES
16e	MAILLOT	HERBUNOT	ZARTOV	GERDY
17e	LEFÈVRE	GRENIER	BARTHEL	ADAM
18e	BUCOURT	LAVAL	LADONCHAMP	ALEXANDRE
19e	DOLLÉ TOUCOIGNE	LEFÈVRE	GUÉDONNET	PINGEOT
20e	DOLBÉ	GÉNEVOIS	BINET	AYMOND

d'armes une grenade d'honneur en 1802. Fut également récompensé le caporal *Lebrun*, qui, le même jour, s'en fut chercher avec deux chevaux, sous le feu le plus vif, une pièce de canon qui était restée en arrière par suite de rupture de la prolonge.

Tandis que Masséna détruisait l'armée de Korsakoff, Lecourbe maintenait Souvarov dans le Saint-Gothard, et après dix jours de luttes acharnées sur des crêtes presque inaccessibles, le forçait à se retirer à travers des montagnes impraticables, sans avoir pu joindre ses lieutenants et en abandonnant son artillerie et ses bagages.

Armée d'Allemagne (1800).

En 1800, les compagnies du 1er régiment qui figuraient à l'armée du Danube sont au corps du général *Lecourbe*, aile droite de l'armée d'Allemagne (1).

A la 1re division Vandamme. . .	16e compagnie (77 hommes).
A la 2e division Lorge.	Une compagnie du régiment.
A la 3e division Montrichard. .	17e compagnie (110 hommes).
A la div. de réserve de Nansouty.	18e compagnie (104 hommes).
Parc du corps d'armée	19e compagnie.

1. Situation du 10 mai 1800. — *Mémorial du dépôt de la guerre*, tome V.
Le personnel-officiers de ces compagnies était le suivant (*État militaire de la France pour l'an VIII*) :

Compagnies	Capitaines en premier	Capitaines en second	Lieutenants en premier	Lieutenants en second	
4e	Sappel	Begon	Charme	Simon	Varennes
16e	Maillot	Maillet	Herbunot	Zartov	Gerdy
17e	Lefèvre	Lebon	Grenier	Barthel	Adam
18e	Bucourt	Murot	Laval	Ladonchamp	Alexandre
19e	Dollé Toucoigne	Grandard	Lefèvre	Guédonnet	Pingeot
20e	Dolbé	Suillard	Génevois	Binet	Aymond

En outre, la 4e et la 20e compagnie sont au parc de l'armée. Le 1er mai, le corps du général Lecourbe franchit le Rhin, culbute les Autrichiens à *Stokach* et *Engen* (3 mai), puis à *Messkirch* (15 mai). Dans toutes ces affaires, l'artillerie joue un rôle brillant. Le général en chef Moreau écrit lui-même au ministre : « L'artillerie à pied et à cheval a fait partout preuve de valeur et d'adresse[1]. » L'armée autrichienne, encore battue à *Biberach* et à *Memmingen*, est obligée de s'enfermer dans le camp retranché d'Ulm. Pour l'en chasser, Moreau résolut de lui couper sa ligne de retraite en franchissant le Danube au-dessous de la place.

Les artilleurs du 1er régiment aux passages du Lech et du Danube (12-16 juin 1800). — Le général Lecourbe marcha aussitôt sur le *Lech*, mais il trouva tous les ponts coupés. Comme la hauteur des eaux ne permettait pas de passer la rivière à gué, on essaya de rétablir le pont du village de Landsberg. Les Autrichiens avaient établi sur l'autre rive deux pièces de canon qui rendaient l'exécution de ce travail impossible. Irrités de cette résistance, cinq canonniers du 1er régiment, dont les nommés *Hénon* (*Pierre*), caporal-fourrier, et *Val*, tambour-major, conçoivent le hardi projet de s'en emparer. Malgré la rapidité du courant, ils franchissent la rivière sur un arbre qui n'avait pas plus de 6 pouces de diamètre, se précipitent sur les pièces et s'en rendent maîtres après avoir tué les huit Autrichiens qui les manœuvraient.

Cette action d'éclat leur valut une grenade d'honneur,

1. Les pertes sérieuses qu'elle fit attestent assez la large part qu'elle avait prise à ces actions. La 18e compagnie avait eu, dans les combats des 3 et 5 mai, six hommes tués et quatre blessés.

en 1802(1). La bravoure de ces cinq hommes permit ainsi au général Lecourbe de faire passer tout son corps d'armée (12 juin 1800).

Quelques jours après, le 16 juin, en arrivant sur le Danube, les artilleurs du 1er régiment devaient renouveler le même exploit. Tous les ponts étaient encore coupés ou détruits; seuls les ponts de Gremheim et de Blindheim pouvaient, une fois réparés, donner passage

---

1. *Fastes de la gloire.*

NOTE SUR LES GRENADES D'HONNEUR

Le Directoire innova un système de décorations dont le général Bonaparte, en Italie d'abord, et plus tard en Orient, fit l'application aux troupes placées sous ses ordres :

On trouve l'ordre du jour suivant, du 16 fructidor an VII :

« Le général en chef, voulant donner un témoignage de reconnaissance de la patrie envers les braves militaires qui se sont distingués par des actions d'éclat pendant les dernières campagnes, ordonne : « Le général chef d'état-major « général fera faire quatre-vingt-dix sabres de grenadiers et dix de cavalerie « avec lames de Damas et la monture dorée et travaillée par les meilleurs ou- « vriers d'Italie. »

« Sur un côté de la lame sera écrit en lettres d'or : *Armée d'Italie, etc.* »

Cette forme de récompense fut régularisée plus tard par l'arrêté des consuls en date du 4 nivôse an VIII (25 décembre 1799) : « Les consuls de la République, considérant que l'article 87 de la Constitution de l'an VIII porte qu'il sera fait des récompenses aux guerriers qui auraient rendu des services éclatants en combattant pour la République, etc., arrêtent ce qui suit :

« ART. 1er. — Il sera donné :

« Aux grenadiers et soldats, des fusils d'honneur qui seront garnis en argent;

« Aux tambours, des baguettes d'honneur qui seront garnies en argent;

« Aux militaires des troupes à cheval, des mousquetons ou carabines d'honneur;

« Aux trompettes, des trompettes d'honneur en argent; etc., etc.

« ART. 2. — Les canonniers pointeurs les plus adroits qui, dans une bataille, rendront le plus de services recevront des grenades d'or qu'ils porteront sur le parement de leur habit.

« ART. 3. — Tout militaire qui aura obtenu une de ces récompenses jouira de 5 centimes de haute paye par jour.

« ART. 5. — Il sera accordé des sabres d'honneur aux officiers et soldats qui se distingueront par des actions d'une valeur extraordinaire. Tout militaire qui aura un sabre d'honneur jouira d'une double paye.

« ART. 7. — Le nombre des récompenses à accorder le lendemain d'une bataille ne peut excéder celui de trente par régiment d'artillerie. »

Tous les militaires qui reçurent des armes d'honneur ou grenades d'honneur firent partie de droit de la Légion d'honneur qui fut créée en 1802.

aux troupes; on n'avait, pour remettre ces ponts en état, ni bateaux, ni nacelles, mais on en voyait sur la rive opposée, occupée par l'ennemi. Des canonniers de la 18e compagnie se jetèrent à la nage sous le feu des Autrichiens et parvinrent à s'emparer de quelques embarcations qu'ils ramenèrent. Le canonnier *Preuvel* reçut à cette occasion un brevet d'honneur.

Le 19 au matin, alors que deux pièces autrichiennes établies sur l'autre rive gênaient par leur feu la réparation du pont de Blindheim, le caporal *Horrent*, de la 18e compagnie, avec l'aide des canonniers *Mocque, Guillarn, Jaumet, Gillard* et du canonnier *Caillet*, de la 6e compagnie à cheval, franchit la coupure au moyen d'une échelle placée horizontalement, pour aller servir les pièces que cette manœuvre hardie avait fait abandonner de leurs défenseurs, ce qui lui valut aussi la grenade d'honneur(1). Les ponts furent rétablis, l'ennemi mis en déroute, et Kray, menacé sur sa ligne de communication, abandonnait le camp retranché d'Ulm.

Le 15 juillet, l'armistice de Parsdof mettait un terme aux hostilités(2).

Armée d'Italie. Défense de Gênes (1800). — Pendant ce temps, sur le théâtre du Sud, en Italie, nos 6e, 7e, 8e, 9e compagnies, qui faisaient partie de l'armée de Masséna (division Grenier), furent enfermées avec lui et une partie de l'armée dans Gênes, où elles eurent pendant deux mois à endurer toutes les souffrances de la

1. Archives de l'artillerie (Saint-Thomas-d'Aquin).

2. Eurent encore des grenades d'honneur dans le courant de la campagne, les militaires du 1er régiment dont les noms suivent :

Geoffrin, sergent-major; *Horant, Rouaud, Saritz*, sergents; *Lefèvre*, canonnier.

misère et de la faim(1). Le 4 juin, Masséna, forcé de se rendre pour arracher à la mort les restes de la population et de sa vaillante garnison, capitulait. Son héroïque défense avait désarmé la rigueur de l'ennemi : il put se retirer en France avec armes et bagages. Grâce à la constance de l'armée de Gênes, Bonaparte, huit jours plus tard, débouchait sans obstacle par le grand Saint-Bernard et, par la victoire de *Marengo,* délivrait la Lombardie.

Création du train d'artillerie (3 janvier 1800). — Au début de l'année 1800, l'institution du train d'artillerie, décrétée le 13 nivôse à l'instigation de Bonaparte, fut pour l'arme une phase de progrès considérables, et qui devait avoir la plus heureuse influence sur la mobilité des batteries et leur discipline au feu.

« Les soldats du train, dit le général Foy, furent en discipline et en courage les émules des canonniers. »

A chaque compagnie d'artillerie à pied ou à cheval fut,

---

1. D'après l'*État militaire de la France pour l'an VIII,* le 1er régiment comptait à cette armée, en janvier 1800 :

A la division GRENIER. . . 1 détachement.
Au fort Gavi . . . . . . — (38 hommes);
A Gênes . . . . —

Ces détachements étaient fournis par les 6e, 7e, 8e, 9e compagnies (l'autre moitié de la 3e compagnie était à Ancône, l'autre moitié de la 9e à Turin).

COMPAGNIES	CAPITAINES en premier	CAPITAINES en second	LIEUTENANTS en premier	LIEUTENANTS en second	
6e	CARON	BERNARD	HONDET	THOMAS	THIRLEY
7e	PERRIN	GUIRLINGER	BONNOT	MIRIBELLE	FILLERMANN
8e	FOLLIASSON	LAMBELIN	MÉROT	LEFÈVRE	HENRION
9e	BAUMANN	PEDOUX dit COLBERT	DUTERTRE	GAILLARD	BLONDET

dès lors, attachée une compagnie du train d'artillerie chargée d'atteler son matériel et commandée par un lieutenant. Ces compagnies furent groupées en bataillons de cinq, dont une, dite d'élite, affectée à l'artillerie à cheval (1).

L'intérêt de la discipline autant que des raisons d'humanité exigeant qu'on donnât un uniforme à ces hommes qui, ni payés ni vêtus depuis plus d'un an, se trouvaient dans l'état de misère le plus affligeant, il leur fut fixé une tenue de même coupe que celle des troupes légères, en drap gris de fer, avec revers et parements de même couleur et liserés rouges. Les officiers ne portaient pas d'épaulettes, ce que le général Éblé considérait comme une « humiliation dégradante » et ce qui souleva de sa part une énergique et légitime protestation.

Situation du régiment en octobre 1800. — Au 1er brumaire an VIII (21 octobre 1800), le régiment, dont le dépôt est à Douai, et que commandait depuis le 13 mars le chef de brigade *Allix*, présente un effectif de 1 800 hommes environ répartis comme il suit :

Armée d'Orient.	130	hommes.
Armée du Danube	579	—
Armée d'Italie	330	—
Dépôt à Douai	28	—
A reporter. .	1 067	

1. Le nombre des bataillons du train ne fut fixé que par arrêté du 1er nivôse an IX qui les répartissait ainsi qu'il suit :

16 à l'armée du Rhin . .	numérotés	de 1 à 16,
14 — d'Italie . . .	—	de 27 à 30,
2 sur les côtes de l'Ouest.	—	de 31 à 32,
3 à l'armée des Grisons .	—	de 33 à 35,
2 au corps d'élite. . . .	—	de 36 à 37,
1 à Paris	—	38.

Report . .	1 067	hommes.
Mayence.	13	—
Maëstricht.	194	—
Dieppe	70	—
Évreux	21	—
Rouen	19	—
Fort Barreaux	82	—
Saint-Omer	49	—
Bréda.	47	—
Arras.	17	—
Le Havre (1)	120	—
Gravelines.	35	—
Malines	17	—
État-major.	9	—
Saint-Domingue	33	—
Total.	1 800	hommes environ.

Pendant que le 1[er] régiment d'artillerie se distinguait en Europe, deux compagnies, la 1[re] et la 2[e], allaient porter au loin la réputation du corps, détachées à *Saint-Domingue* depuis l'an IV; comme on le voit, d'après la situation précédente, elles avaient été très éprouvées par le climat et les expéditions dans l'île, puisqu'il n'en restait plus que 33 hommes. D'ailleurs, il existe aux Archives de l'artillerie une lettre du chef de brigade *Allix* au citoyen ministre Berthier, en date du 13 floréal an IX, où il lui expose que ces deux compagnies sont réduites, à elles deux, à peine à l'effectif de 20 hommes, sous-officier compris (2).

1. Le caporal *Valet (Thomas-Hubert)*, du 1[er] régiment, détaché au Havre, mérita une grenade d'honneur en 1802 pour le fait suivant : en thermidor an VI, étant de garde et en faction sur les côtes, arrêta un espion qui dessinait la côte, le conduisit au Havre où il fut reconnu, et refusa une bourse pleine d'argent que lui offrit le frère de cet espion, pour qu'il ne déposât pas contre lui.

2. Un officier du régiment, le capitaine *Gravelotte*, détaché depuis sept ans à Saint-Domingue, fut décoré en 1802 pour s'y être distingué.

Armée de réserve. Marengo (1800).

On sait que l'armée de réserve, organisée dans le plus grand secret à Dijon, avait pour mission de franchir les Alpes et de tomber sur les derrières de l'armée autrichienne, retenue dans le Piémont et dans la Rivière de Gênes par Suchet et Masséna.

Le parc d'artillerie, auquel comptaient les 5e et 12e compagnies du régiment, avait été réuni à Auxonne (1).

Elles quittèrent, la première Évreux, la seconde Le Havre vers le 25 ventôse, et arrivèrent à Auxonne le 20 germinal (mars 1800).

Passage du Saint-Bernard. — Toutes les troupes et le matériel furent mis en marche sur Genève. Le gros de l'armée devait effectuer le passage des Alpes par le grand Saint-Bernard. C'était la première fois qu'une semblable entreprise était tentée; sa réussite fait le plus grand honneur au chef de bataillon *Sénarmont,* alors chef d'état-major de l'artillerie de l'armée de réserve, qui contribua, pour une large part, à faire franchir à son matériel deux obstacles qui paraissaient insurmontables: les Alpes et le défilé du fort de Bard.

De Saint-Pierre, dernière localité que put atteindre

---

1. D'après l'*État militaire de la France pour l'an VIII,* les officiers de ces compagnies étaient :

5e compagnie.	*12e compagnie.*
Menoir, capitaine en premier,	Beaujacques, capitaine en premier,
Helin, capitaine en second,	Laurent, capitaine en second,
Douvernel, lieutenant en premier,	Floret, lieutenant en premier,
Marion. . } lieutenants en second.	Cottey. . } lieutenants en second.
Servois. . }	Widlet . }

l'artillerie sur route, au village d'Estroubles, situé de l'autre côté du Saint-Bernard dans la vallée d'Aoste, il y avait plus de 5 lieues à parcourir sur des sentiers étroits presque impraticables, couverts de neige et bordés de précipices. On démonta tout le matériel à Saint-Pierre; les ferrures, les munitions furent enfermées dans des caisses et chargées à dos de mulet. Les roues, les flasques, les timons, les caissons furent portés à bras d'hommes. Pour les bouches à feu proprement dites, on fut obligé, vu la faible voie des sentiers, d'abandonner les traîneaux à roulettes construits à cet usage à Auxonne. On les remplaça par des troncs de sapin, creusés de façon à servir comme d'étuis aux pièces et dont l'extrémité antérieure avait été arrondie en forme de traîneau. Les canonniers, aidés des soldats des demi-brigades et de quatre cents à cinq cents montagnards réquisitionnés à cet effet, s'attelèrent à la bricole. Il ne se produisit qu'un seul accident : une avalanche de neige enleva un canon de 8 et trois des canonniers qui l'accompagnaient. Le dévouement des hommes et l'attention qu'ils apportaient à leur rude travail étaient tels, que la marche des pièces suivantes ne fut pas retardée un seul instant.

Le 18 mai, toute l'avant-garde étant réunie au village d'Estroubles, et malgré les dégradations inévitables, le matériel remonté, l'armée se dirigea sur Ivrée dans la vallée d'Aoste.

Prise du fort de Bard. Le canonnier Renaud, du 1er d'artillerie. — Sa marche se trouva bientôt arrêtée par les canons du fort de Bard qui enfilaient complètement la vallée de la Doire Baltée. Une attaque de vive force tentée par les grenadiers de la division Wattrin ayant été repoussée, on parvint à faire passer l'infanterie

et la cavalerie en creusant dans les flancs du rocher un étroit passage, mais on ne pouvait songer à y engager l'artillerie et encore moins à la démonter une seconde fois, sous peine de la voir mise hors de service.

Quelques pièces de 4 hissées, avec des peines inouïes, sur les hauteurs d'Albaredo qui dominaient le fort, produisirent peu d'effet. C'est alors qu'on monta une pièce dans le clocher de l'église de Bard.

Le canonnier *Renaud,* du 1er régiment, dont l'adresse comme pointeur était connue de son colonel, fut appelé pour servir cette pièce, et il en dirigea le tir avec tant de justesse, que quelques minutes lui suffirent pour démonter une partie de l'artillerie ennemie. Cette menace n'ayant pu cependant forcer le gouverneur du fort à se rendre, le général Marmont, qui commandait en chef l'artillerie, prit une résolution désespérée, celle de faire passer le matériel sur la route même, et sous le feu meurtrier des canons de la place; on enveloppa les roues, les chaînes, toutes les parties sonnantes des voitures avec des tresses de foin, on jeta de la paille et du fumier sur la route et, à la faveur de la nuit, on tenta l'aventure ([1]).

Le lieutenant *Marion,* de la 5e compagnie du 1er régiment, qui devait plus tard devenir général, passa le premier avec son matériel, sous la grêle de projectiles qui balayait la route; il fut blessé, mais, par sa vaillante attitude, mérita un sabre d'honneur ([2]). Tout le reste de l'artillerie passa ainsi en quelques heures sans encombre ni désordre, et, deux jours après, deux pièces de 12 restées en batterie étant parvenues à faire brèche, le *fort de Bard* se rendit. Cette opération, qui est toute à la gloire des

---

1. Extrait des *Mémoires* de Marmont.
2. Général Marion, *Biographie de Sénarmont.*

officiers et des soldats d'artillerie, nous coûtait peu de monde relativement à son importance.

Marengo (14 juin 1800). — Les Autrichiens, coupés de leur ligne de communication avec Mantoue et décidés à passer sur le corps de l'armée française, attaquèrent, à *Marengo,* Bonaparte, dont les forces n'étaient pas encore réunies.

S'il est vrai qu'en ce jour, la célèbre charge de *Kellermann* décida du sort de la bataille et changea en triomphe éclatant cette affaire mémorable qui avait débuté par une défaite, l'artillerie n'y joua pas moins un rôle glorieux et considérable et contribua puissamment au succès final.

Au début de l'action, elle avait produit de grands effets, mais, écrasée par une artillerie supérieure, elle vit bientôt toutes ses pièces démontées. Et quand, accablées par le nombre, nos troupes durent évacuer le village de Marengo, quoique n'ayant plus que cinq pièces en état de faire feu, n'est-ce pas elle qui se sacrifia avec héroïsme pour soutenir la retraite de nos divisions et leur permettre de se replier en bon ordre ? Et le soir, à 5 heures, alors que l'ennemi croyait la bataille gagnée et s'avançait en masses profondes avec la confiance que donne la victoire, n'est-ce point encore à elle qu'on demande le suprême effort : « Il nous faut absolument un bon feu de canon, implore Desaix : du canon ! du canon ! mon cher Marmont, et faites-en le meilleur usage possible ! »

Dix-huit pièces sont rassemblées à la hâte : leur feu subit étonne l'ennemi et l'arrête. La voix du bronze électrise nos troupes qui reprennent confiance et s'élancent en avant. L'artillerie suit le mouvement, foudroie à cinquante pas les grenadiers autrichiens et prépare ainsi le

succès de Kellermann qui les charge de flanc et les rejette en désordre derrière la Bormida.

Bien que presque toute l'artillerie de Marmont appartînt au 2e régiment à cheval, le 1er régiment à pied prit aussi ce jour-là sa part de gloire : la batterie de quatre pièces attachée à la division Monnier et qui était servie par un détachement de la 5e compagnie du 1er régiment, sous les ordres du lieutenant *Douvernel,* avait aidé à la belle retraite faite par cette division ; mais, par suite des mouvements de l'infanterie, s'étant trouvée sans appui, elle fut chargée par la cavalerie autrichienne. Tandis que quelques canonniers, voyant l'ennemi en force, prennent la fuite, l'intrépide *Renaud* n'abandonne pas son canon : couché à terre près de l'affût, il laisse approcher les cavaliers à vingt pas et les mitraille à bout portant. Le premier Consul, les voyant battre en retraite précipitamment, envoie un de ses aides de camp pour connaître la cause de cette déroute. Quand on lui eut rapporté que celui qui l'avait occasionnée était ce canonnier qui, devant le fort de Bard, avait déjà rendu à l'armée un service signalé, il le fit venir près de lui et lui ordonna de démonter une batterie autrichienne dont le feu contrariait les mouvements de sa Garde : en un instant, les canons ennemis sont réduits au silence et la Garde peut s'avancer. Bonaparte, ravi d'admiration, décerne à Renaud une des premières grenades d'honneur qui avaient été distribuées, et peut-être une des rares dont le brevet, expédié pour ainsi dire sur le champ de bataille, soit entièrement écrit de sa main (1).

---

1. *Fastes de la Légion d'honneur :* Quatre grenades d'honneur furent accordées au corps de l'artillerie après *Marengo.* Les trois premières furent données à un lieutenant, un maréchal des logis et un canonnier du 2e à cheval ; la quatrième fut pour Renaud, du 1er régiment.

Devenu légionnaire, Renaud se fit encore remarquer dans de nombreux

A la même batterie fut aussi récompensé le premier canonnier *Juillet,* qui se défendit contre les cavaliers autrichiens avec son écouvillon ; succombant au nombre et forcé de se rendre, il parvint à s'échapper, se réunit à un groupe de carabiniers et continua, malgré ses blessures, de se battre jusqu'à la fin de l'action (1).

Après Marengo. En Italie et en Allemagne. — Le lendemain de *Marengo,* la convention d'Alexandrie suspendait les hostilités et restituait à la France la Lombardie et le Piémont. Mais les négociations pour la paix n'ayant pas abouti, la lutte recommença vers la fin de novembre. L'armée d'Italie fut réorganisée avec Brune comme général en chef. Huit compagnies du régiment y figuraient (2) ; en particulier elles servaient toute l'artillerie du corps du général Dupont qui formait l'aile droite.

Pour la première fois l'artillerie attelait des pièces de calibre 6 qui avaient été fondues à Turin (3). Les opéra-

---

combats, mais cependant tant de prodiges d'adresse et de bravoure ne lui firent point obtenir l'avancement dont il était digne. Et il n'était encore que sergent lorsque à Neuhoff, près d'Elchingen, il trouva la mort dans un incendie où il se précipita pour en arracher un de ses camarades qui était sur le point d'y périr.

1. Archives de l'artillerie.

2. D'après les situations officielles des 10 et 16 février 1801, voici quelle était la répartition des compagnies du 1er régiment à l'armée d'Italie :
1re division, 5e compagnie (capitaine Luccio, 72 hommes).
2e division, 12e compagnie (commandant Séville, 70 hommes).
Parc du corps d'armée, 14e compagnie (commandant Decci, 70 hommes).
2e division du corps de réserve, 9e compagnie (lieut. Dutertre, 30 hommes).
Grand parc de l'armée, 6e compagnie (capitaine Fierreck, 56 hommes).
Détachées dans les places de { Turin, 7e compagnie (78 hommes). Gavi, 8e compagnie (22 hommes). Port-Urbain, 13e compagnie (53 hommes).

3. Ce changement de calibre, préparatoire à celui de l'an XI, avait été fait à l'instigation de Bonaparte et du général Marmont (premier inspecteur général d'artillerie). Non seulement la pièce de 6 était plus puissante que celle de 4, mais, comme il était tombé en notre pouvoir une quantité énorme de pièces et de boulets de 6 venant des Autrichiens, des Bavarois, des Hollandais, des

tions durèrent à peine deux mois. La seule affaire importante fut le *passage du Mincio* (25 décembre 1800), derrière lequel s'étaient retranchés les Autrichiens. Il devait avoir lieu en deux endroits à la fois : le corps de Dupont ferait une démonstration à Pozzolo, pendant que Brune, avec le gros, passerait plus bas à Mozembano. Mais, par suite d'un retard dans l'arrivée du matériel, Brune ne put franchir que le 26, tandis que Dupont, qui n'avait reçu aucun contre-ordre et qui avait culbuté l'ennemi à Pozzolo, se trouvait seul sur la rive gauche et dans une situation assez critique. Heureusement Suchet arriva à temps pour le secourir et tout danger fut conjuré.

A ce passage du Mincio se distingua le canonnier *Cottigny :*

> Une pièce de canon ayant été abandonnée, il rattacha trois fois la prolonge au milieu des ennemis et parvint à la reprendre en contenant les charretiers qui voulaient prendre la fuite (1).

Se distinguèrent encore dans le courant de cette campagne d'Italie : le sergent-major *Zerlaut* et les canonniers *Vuadet* et *Paquet,* de la 5e compagnie du régiment.

Le 1er janvier 1801, l'Adige était franchi, mais, le 16, l'armistice de Trévise interrompait encore les opérations.

Pendant ce temps, un détachement de la 4e compagnie (1 officier, 55 hommes) servait l'artillerie de la division Mathieu, au corps d'armée sous les ordres de Murat et qui, sous le nom d' « armée d'observation du Midi », repoussa les Napolitains de la Toscane et s'avança jusqu'aux frontières de leur royaume.

Prussiens et des Russes, il nous était ainsi permis de les utiliser et de donner sans frais et immédiatement à l'artillerie française l'égalité des calibres avec les artilleries étrangères, en même temps que la supériorité du nombre.

1. Archives de l'artillerie.

Alors que les 1re, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 12e, 13e, 14e compagnies du régiment préparaient les éclatants succès de l'armée d'Italie, les 4e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e étaient toujours à l'aile droite de l'armée du Rhin, où nous les avions laissées à la fin de la campagne d'été([1]). Après la dénonciation de l'armistice de Parsdorf, les corps du général Lecourbe ne se trouvant pas à Hohenlinden, elles n'eurent pas, comme celles du 2e, du 7e à cheval et du 7e à pied, la bonne fortune de participer au gain de cette brillante victoire; mais elles servirent les deux grandes batteries de huit et de vingt-huit pièces qui permirent, par leur feu, de forcer le *passage de l'Inn* à *Neupeuren* et prirent part à tous les engagements qui eurent pour but de rejeter l'armée autrichienne au delà de la Salza, de la Traun et de l'Ens.

Bien que nous n'ayons pu retrouver aucun détail sur la conduite des canonniers du 1er régiment à ces affaires, il nous est permis de dire qu'ils firent leur devoir et qu'ils méritèrent leur part des éloges que, dans ses rapports au ministre, le général *Dessolle,* chef de l'état-major général de l'armée du Rhin, adressa au corps de l'artillerie:

> L'artillerie a été remarquée par la justesse de ses tirs; en général on ne saurait assez faire l'éloge de cette arme, soit dans les combats, soit pour son organisation; elle est soignée avec une perfection étonnante dans tous ses détails; c'est un hommage bien juste à rendre au général Éblé qui la commande et qui doit être compté dans cette arme comme un des meilleurs officiers de l'Europe.
>
> (Rapport du 7 au 12 frimaire an IX.)

---

1. 1re division MOLITOR, 16e compagnie.
2e division GUDIN, 18e compagnie.
3e division MONTRICHARD, 17e compagnie.
Parc du corps d'armée, 4e et 19e compagnies.
Parc de l'armée, 4e, 16e et 20e compagnies.

L'artillerie a, comme toujours, couru au-devant des plus grands dangers; cette brave troupe, dont il faut, dans toutes les occasions, ralentir l'audace, ne se croit jamais assez près de l'ennemi.

(Rapport du 18 au 24 frimaire an IX.)

Par arrêté du premier Consul en date du 1er thermidor an VIII,

Le citoyen *P. F. Hilarion Limosin Saint-Michel,* capitaine au 1er régiment d'artillerie à pied, était confirmé dans le grade de chef de bataillon de cette arme qui lui avait été provisoirement conféré, le 23 floréal an VIII, par le général en chef Moreau, en considération de la distinction particulière qu'il s'était acquise par sa bravoure et ses connaissances militaires dans toutes les affaires qui ont eu lieu à l'armée du Rhin depuis l'ouverture de la campagne (1).

Combat naval d'Algésiras (17 messidor an IX [6 juillet 1801]). — La paix fut signée à Lunéville le 9 février 1801 entre la France et l'Autriche; mais la guerre continua quelques mois encore avec l'Angleterre, guerre maritime surtout, dont le résultat fut pour nous la perte de Malte et celle de l'Égypte.

Un détachement du 1er régiment, destiné à l'armée d'Orient et embarqué sur le vaisseau *le Formidable* de l'escadre de l'amiral Linois, eut l'occasion de se distinguer au combat naval d'*Algésiras.* Nos canonniers firent des prodiges de valeur et la longue liste de ceux qui, à cette occasion, reçurent des grenades d'honneur témoigne suffisamment de leur vaillante conduite :

Michon, capitaine en second, reçut un sabre d'honneur pour la distinction avec laquelle il commanda les batteries de terre à Algésiras.

1. *Journal militaire,* 21e volume, page 1001.

BERTRAND (François), sergent . BERNIER, sergent . . . . . . BOULET, caporal. . . . . . . PIERRENEY, tambour	Se sont distingués à Algésiras.
LEINGER (Pierre), canonnier. . LEFÈVRE, caporal	Blessés à bord du *Formidable*. (Reçurent des armes d'honneur.)

CHENOUX, sergent, eut la jambe gauche enlevée par un boulet.
THUILA *dit* L'AVALEUR, premier canonnier. Par la justesse de son tir, a abattu le mât du vaisseau anglais *l'Annibal* (1).

Le 1er régiment d'artillerie et la révolte militaire de Turin (1801-1802).

Ici se place un événement très grave auquel se trouve mêlé directement le 1er régiment d'artillerie, et dont les circonstances furent, dans le temps, très diversement interprétées par l'opinion publique.

J'ai encore entendu dans ma jeunesse, dit le général Susane, de braves gens raconter avec horreur et conviction les abominations commises à Turin par les canonniers du 1er régiment d'artillerie. Ce qui suit fait au contraire honneur à ce régiment ainsi qu'au ministre de la guerre Berthier (2).

Le 14 juillet 1801, une révolte militaire éclata à Turin, où le 3e régiment de cavalerie, le 13e régiment de chasseurs à cheval, quelques compagnies du génie et huit compagnies du 1er régiment d'artillerie (les 6e, 7e, 9e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e), tenaient garnison. Les sapeurs du génie, qui n'avaient pas reçu de solde depuis trois ans, vinrent porter leur réclamation, sans doute d'une façon plus qu'inconvenante, au général Delmas, commandant d'armes, qui, séance tenante, en fit fusiller quel-

1. Archives de l'artillerie (Saint-Thomas-d'Aquin).
2. SUSANE, *Histoire de l'artillerie*, page 281.

ques-uns. Des mauvais sujets du 13ᵉ chasseurs, qui s'étaient entendus avec les maîtres d'armes et prévôts des autres corps, exploitèrent l'émotion considérable causée dans toute la garnison par l'acte de sévérité excessive du gouverneur. Un certain nombre de canonniers du régiment, qui avaient pris part à la manifestation, furent rapidement ramenés à la discipline par leurs officiers et rentrèrent à la citadelle où les huit compagnies étaient casernées.

La citadelle avait pour commandant d'armes un officier d'infanterie très brave, nommé *Jacquin,* inintelligent et dur et qui était possédé d'une inepte antipathie pour tout ce qui était étranger à l'infanterie et surtout pour l'artillerie.

Le 18 juillet, ce Jacquin sort de la citadelle et rencontre à la porte le lieutenant d'artillerie *Génevois* (lieutenant en premier à la 20ᵉ compagnie) qui lui crie de rentrer et de ne pas s'aventurer sur les glacis au milieu des insurgés. Sans plus d'examen, Jacquin brûle la cervelle à Génevois et continue sa course. Il n'a pas fait cent pas qu'il est mortellement blessé lui-même d'un coup de fusil, dont la balle lui entre dans le dos. Il est porté dans une maison de l'esplanade où il expire. Poussé par sa vieille rancune, il avait déclaré avant de mourir qu'il avait été tué par les canonniers, dont les compagnies étaient alors rangées en bataille dans la cour de la citadelle, avec leurs officiers [1].

A la lecture du rapport, rédigé en conséquence de cette déclaration, le premier Consul, transporté de colère, avait signé un arrêté qui cassait le 1ᵉʳ régiment, ordonnait le renvoi de ses drapeaux à Paris et suspendait ses officiers :

Les Consuls de la République arrêtent [2] :

Art. 1ᵉʳ. — Les 6ᵉ, 7ᵉ, 9ᵉ, 16ᵉ, 17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ, 20ᵉ compagnies du

1. Susane, *Histoire de l'artillerie,* page 281.

2. Extrait des registres des délibérations des consuls de la République. (Archives du Ministère.)

1er régiment d'artillerie sont cassées ; les soldats de ces compagnies seront incorporés dans les autres régiments d'artillerie.

Ordre d'incorporation des compagnies du 1er régiment.

La	6e	ira à Douai	pour être incorporée au	8e	à pied.
La	7e	— Metz	—	5e	—
La	16e	— Rennes	—	6e	—
La	17e	— Strasbourg	—	7e	—
3 escdes de la	9e	, à Toulouse	pour être incorporées au	2e	à cheval.
3 —	19e	, à La Fère	—	5e	—
2 —	19e	, à Rennes	—	6e	—
2 —	20e	, à Douai	—	7e	—
2 —	20e	, à Metz	—	8e	—
La	18e	ira à Strasbourg	pour être incorporée au	3e	—

Art. 2. — Les officiers de ces compagnies qui se trouvaient à Turin lors de l'insurrection sont provisoirement suspendus de leurs fonctions et il sera fait au gouvernement un rapport sur chacun d'eux.

Art. 3. — Le drapeau de ce régiment sera déposé au temple de Mars (hôtel des Invalides) et couvert d'un crêpe noir.

Art. 4. — Le 1er régiment d'artillerie à pied sera désormais formé des 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e compagnies et d'un des régiments à cheval qui se sont le mieux conduits, afin de conserver au 1er régiment la bonne composition qui l'a toujours distingué.

7 fructidor an IX. *Signé :* Bonaparte.

En même temps, Bonaparte donnait l'ordre « d'élever à Metz une statue au Messin Jacquin, mort sur le pont-levis, en défendant l'entrée de la citadelle qui lui avait été confiée [1] ».

L'exécution de ces mesures fut confiée au général Piston, commandant territorial : les compagnies désignées se rendirent au Pont-de-Beauvoisin à l'heure dite ; entre deux bans, on leur donna lecture de l'arrêté des consuls ; puis, après avoir défilé devant le général, elles

1. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, tome II, page 158.

se mirent chacune en route pour la destination qui lui était prescrite.

« Jamais, écrit le commandant du régiment, je n'ai été témoin d'une scène aussi déchirante que celle de la séparation des officiers; sous-officiers et soldats, tous pleuraient à chaudes larmes. »

C'est en vain que le chef de brigade *Allix* fit appel à l'impartialité du premier Consul dans une lettre où il exposait fidèlement les faits et qu'il terminait ainsi :

Le régiment se rappelle avec fierté qu'il a eu l'honneur de vous compter parmi ses officiers et attend tout de votre justice.

Il se rendit même à Paris, fit auprès de lui, auprès de Marmont, tous ses efforts pour les faire revenir de la rigueur exercée contre leur ancien régiment; il n'y parvint pas : « J'aurais fait marcher 100 000 hommes sur vous, et je vous aurais écrasé comme une mite », lui répondit Bonaparte [1]. Cependant, un mois plus tard, après informations prises auprès des autorités locales, le ministre de la guerre Berthier adressait au premier Consul un long rapport où il était dit :

Il est faux que les soldats du 1er d'artillerie aient tué le commandant Jacquin...

Deux des sept compagnies et demie qui étaient à Turin, loin d'être punies, devraient être récompensées...

La mauvaise conduite des cinq autres compagnies, si tant est qu'elle ait été criminelle, ne peut déshonorer celles qui combattent en Égypte, en Italie, au siège de Porto-Ferrajo [2] et sur la flotte de l'amiral Linois...

---

1. Extraits de la Défense du chef de brigade Allix par lui-même (Archives de Saint-Thomas-d'Aquin).

2. Un détachement du régiment se trouvait à l'expédition commandée par Murat et dirigée par ordre du premier Consul contre l'île d'Elbe qui appartenait aux Anglais : il contribua ainsi au siège de *Porto-Ferrajo* (1801).

Après l'appel de leurs officiers, les compagnies du 1er d'artillerie ont refusé de se joindre aux autres troupes dans les mouvements subséquents... Elles ont montré, au Pont-de-Beauvoisin, une résignation toute militaire...

Tous les torts appartiennent aux sapeurs et aux chasseurs du 13e... Le commandant Jacquin a tué sans motifs le lieutenant Génevois.

La mauvaise conduite de cinq compagnies, lors m'me qu'elle serait démontrée, ne peut pas entraîner le déshonneur des drapeaux du corps.

Parmi ces cinq compagnies se trouvent la 16e et la 18e qui ont reçu des grenades d'honneur: la 18e en a reçu une pour s'être jetée tout entière à la nage, en présence de l'ennemi, pour aller prendre sur la rive opposée quelques bateaux qui servirent à effectuer le passage du Danube dans la dernière campagne, et elle s'empara des canons ennemis qui défendaient le passage.

Je dois dire au premier Consul que, si les généraux commandants qui étaient informés des bonnes dispositions des canonniers, ainsi que de celles du 3e de cavalerie, eussent mis ces deux corps sous les armes, ils auraient prévenu ou arrêté l'insurrection du 24 messidor au soir, et qui cessa le 26 au matin par l'exemple de la rentrée dans l'ordre que donnèrent les canonniers...

Je ne dois point taire au premier Consul que le gouvernement se trouve dans la nécessité de revenir sur son arrêté du 7 de ce mois, ou de commettre, envers un corps qui mérite toute sa bienveillance, une injustice qui n'est point dans le cœur du premier Consul, ni dans les intentions du gouvernement. Les officiers de ce corps sont pleins d'honneur et n'ont point mérité l'arrêté qui les flétrit...

C'est sur ces motifs que je propose le projet d'arrêté suivant..... Le chef de brigade Allix, au désespoir de la perte de ses drapeaux, sollicite seulement qu'ils soient rendus sans publication de l'arrêté et consent à ce qu'il reste dans les secrets du gouvernement.

Le ministre de la guerre échoua et le gouvernement, ne voulant pas se donner un démenti, maintint l'exécu-

tion des mesures prescrites. Les drapeaux du 1er régiment furent rapportés à Paris par vingt-cinq sous-officiers sous la conduite de l'adjudant *Guérard* et, en présence du général Berruyer, gouverneur, suspendus, recouverts d'un crêpe noir, à la voûte du Temple de Mars (1). Le chef de brigade *Allix* conduisit à La Fère le reste du régiment, où il arriva le 13 octobre. Quelques jours après, il était nommé directeur à Perpignan, puis, avant même d'avoir rejoint, recevait l'ordre de se rendre à Saint-Domingue, au corps expéditionnaire commandé par le général Leclerc (2).

Son successeur fut le colonel *de Lauriston,* aide de camp du premier Consul (3).

Cette grave affaire de Turin se termina par la lettre

1. Chapelle des Invalides.

2. En l'an IX, à l'armée d'Italie, sous Brune, *Allix* avait la direction générale des parcs. Le chef d'état-major général Oudinot écrit de lui : « Il se distingua dans toutes les circonstances ». — « Les travaux du siège de Vérone furent poussés avec une telle vigueur par le chef de brigade Allix, chargé de l'attaque sous les ordres du général Monnier, qu'ils se trouvaient à 10 mètres du fossé lorsque l'ennemi capitula. »

A son retour de Saint-Domingue, le roi de Westphalie Jérôme le demanda à son service. « Sire, écrit-il à l'Empereur le 27 juin 1808, ayant le plus grand besoin d'un bon officier supérieur d'artillerie, je prie Votre Majesté de permettre que le colonel Allix, qui est sans activité en ce moment, passe à mon service. Cet officier a servi à Saint-Domingue sous le général Leclerc et s'il a éprouvé dans le temps la disgrâce de Votre Majesté, je crois qu'il est possible qu'elle ne soit pas de nature à l'empêcher de venir en Westphalie. » A la Moskowa, ce fut lui en effet qui dirigea les batteries westphaliennes « avec l'habileté et l'ardeur guerrière qui ont illustré son nom dans le corps de l'artillerie française ». (*Mémoires* du roi Jérôme, 6e volume.)

Quoi qu'il en soit, il ne cessa toute sa vie de réclamer contre la disgrâce dont il avait été l'objet. Il resta persuadé qu'il était considéré comme l'ennemi du gouvernement, vu « qu'il avait refusé de prendre part à la journée du 18 brumaire ».

3. Le colonel *de Lauriston,* qui devait plus tard être employé avec profit par l'Empereur dans plusieurs missions délicates, fut l'officier qui, en 1801, fut chargé de porter à Londres la ratification du traité préliminaire de la paix d'Amiens. Si le contentement était vif en France, il était poussé en Angleterre jusqu'au délire et quand on apprit à Londres qu'un propre aide de camp du premier Consul était descendu à l'hôtel de notre ambassadeur, on y court et

suivante datée du 4 vendémiaire an X (26 septembre 1801) :

LE MINISTRE AU CITOYEN CHEF DE BRIGADE DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED

Le premier Consul, citoyen, rend aux compagnies du 1er régiment d'artillerie à pied qui n'ont pas participé à l'insurrection du Piémont toute la justice qu'elles méritent pour leurs services ainsi que pour la gloire qu'elles ont acquise militairement et pour leur discipline. Il me charge de vous inviter à leur en donner l'assurance. Aussitôt que le régiment sera formé ([1]), le premier Consul lui fera lui-même présent d'un drapeau, comme un gage de l'estime particulière du gouvernement.

Je vous salue.

NOTA. — Cette lettre a été expédiée au secrétariat et signée de la main du ministre.

Conforme à l'original.

GASSENDI.

---

on trouve Lauriston qui montait en voiture avec M. Otto, pour se rendre chez lord Hawkesbury et faire l'échange des ratifications. Le peuple dételle les chevaux et traîne ces deux officiers chez lord Hawkesbury. (THIERS, 3e volume, page 183.)

« En 1811, Lauriston remplaça le duc de Vicence comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Pendant cette mission, il fit de louables efforts pour amener un rapprochement entre la Russie et la France. » (THIERS, 13e volume, page 51.)

De Lauriston, nommé général de division en 1805, devint gouverneur de Venise en 1807. En 1812, il commanda l'arrière-garde lors de la retraite; en 1813, chef du corps d'observation de l'Elbe, fut fait prisonnier à Leipzig. — Rentré en France après la Restauration, il devint pair de France en 1815, ministre-secrétaire de la maison du roi en 1822, maréchal de France et commandant en chef du 2e corps de réserve de l'armée des Pyrénées en 1823. — Il était né à Pondichéry en 1768.

1. Ce ne fut que plus d'un an après la remise des drapeaux, que les 6e et 7e compagnies qui, d'après les paroles du ministre, eussent dû être récompensées plutôt que punies, furent rappelées de Douai et de Metz et reprirent leur place au 1er régiment. Le 17 décembre 1801, un bataillon d'artillerie piémontaise avait été versé au régiment pour le compléter.

Contrairement aux intentions exprimées dans cette lettre, le premier Consul, qui voulait d'abord laisser aux Invalides les anciens drapeaux qu'il considérait comme violés et les remplacer par des drapeaux neufs et vierges, se décida, après mûre réflexion, à rendre les mêmes étendards.

La cérémonie de leur remise eut lieu en grande pompe à Paris, dans la cour des Tuileries, et le *Journal militaire* de l'an X en rend compte en ces termes :

A la grande parade qui eut lieu le 15 prairial (juin) an X, le premier Consul a rendu au 1er régiment d'artillerie à pied ses drapeaux qui, après l'insurrection de Turin, lui avaient été enlevés.

A 11 heures du matin, soixante hommes des canonniers à cheval de la Garde, s'étant rendus au Temple de Mars, avaient reçu du général Berruyer les drapeaux, et étaient venus ensuite se placer dans la cour des Tuileries, où toutes les troupes étaient rangées en bataille vis-à-vis du 1er régiment d'artillerie.

Avant de passer sur le front de la ligne, le premier Consul s'est porté au centre du régiment, où se trouvaient réunis le premier inspecteur général, avec plusieurs officiers généraux d'artillerie, les officiers et les sous-officiers du régiment. Les drapeaux lui ont été présentés; il en a arraché les crêpes noirs et le ministre de la guerre y a placé les nouvelles cravates. Le premier Consul les a remis au premier inspecteur général et au chef de brigade du régiment et a dit : « Les banderoles que j'attache à ces drapeaux ont effacé jusqu'au souvenir des crêpes funèbres qui les ont couverts pendant huit mois.

« Canonniers du 1er régiment, voilà vos drapeaux! Ils vous serviront toujours de point de ralliement ; ils seront partout où le peuple français et son gouvernement auront des ennemis à combattre. Vous jurez de les défendre jusqu'à la mort? Vous jurez qu'ils ne tomberont jamais au pouvoir des ennemis de la République ? »

A ces mots, les officiers, sous-officiers et soldats ont crié :

« Nous le jurons ! »

La musique du régiment a exécuté des airs militaires, puis le premier Consul a dit :

« Officiers et sous-officiers du 1er régiment, c'est dans vos rangs que j'ai pris les premières leçons de l'art militaire ; j'ai toujours vu votre régiment uniquement sensible au sentiment de l'honneur ; soyez dignes d'être les premiers du premier corps de l'armée. Faites connaître à vos soldats que je les vois ici avec une vive satisfaction (1). »

Les réformes de l'an XI. — L'an XI vit naître, pour l'artillerie, un certain nombre de réformes qui modifièrent l'organisation de son personnel aussi bien que celle de son matériel :

Un arrêté du 30 avril 1803 rendit aux chefs de brigade le titre de colonel, réduisit à cinq le nombre des chefs de bataillon dans les régiments à pied et recréa le grade de major avec les attributions des lieutenants-colonels actuels.

A la même date, il était formé deux nouvelles compagnies dans chacun des régiments à pied.

EXTRAITS DES REGISTRES DES DÉLIBÉRATIONS DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

Chaque bataillon à pied sera composé de onze compagnies au lieu de dix. Les seize compagnies toujours sur pied de guerre, créées en exécution de cet article, sont spécialement destinées au service des colonies, à savoir :

Saint-Domingue, 8 compagnies ;

La Martinique, la Guadeloupe, 5 compagnies ;

Ile de France, Indes, Sénégal, Réunion, 2 compagnies.

---

1. Presque tout le régiment avait été appelé à Paris en avril 1802 pour tirer des salves d'artillerie à l'occasion de la promulgation du Concordat, qui eut lieu le lundi de Pâques (18 avril 1802). Le premier Consul avait fait préparer à cet effet l'ancien hôtel de Soubise pour lui servir de casernement pendant tout le temps de son séjour à Paris.

La 11e compagnie du 1er bataillon sera destinée au service de Saint-Domingue.

La 11e compagnie du 2e bataillon des cinq premiers régiments, au service des autres colonies occidentales.

Chaque régiment fournira à ces compagnies les canonniers dont elles auront besoin pour être maintenues au complet; ils seront toujours pris parmi ceux qui auront deux ans de service au moins.

(Le 10 floréal an XI.)

Le 2 mai 1803, le système de matériel laissé par Gribeauval reçut la première atteinte. L'épreuve du champ de bataille en avait montré certains défauts et les critiques qui lui étaient adressées étaient en partie justes: la pièce de 4 avait été trouvée insuffisante, celle de 8 trop lourde; on leur substitua une seule pièce, celle du calibre de 6, non pas seulement parce que ce calibre était une moyenne entre les deux autres, mais encore parce que, comme nous l'avons vu plus haut, nos conquêtes avaient fait tomber en notre pouvoir quantité de canons et de boulets de 6.

Dès lors, ce fut la suppression de l'artillerie de bataillon, « la pièce de 6 étant trouvée trop lourde pour suivre l'infanterie ».

En définitive, le système du matériel de l'an XI avec lequel se firent les guerres de l'Empire comprenait des canons de 24, de 12 et de 6, des mortiers et obusiers de 24, plus un mortier et un obusier de 6 pouces. Il n'eut, à vrai dire, qu'une durée éphémère, car, en 1815, on revint au système Gribeauval qui dura jusqu'en 1827.

Le 1er régiment de 1802 à 1804. — Le dépôt du régiment quitta Douai en 1801 pour être transféré à La Fère, où il resta jusqu'en 1808. M. *de Pernetty* succéda comme colonel, en octobre 1802, à M. *de Lauriston.*

« C'était un homme de talent, d'une grande probité et d'une grande instruction, déjà célèbre comme officier d'artillerie (1) » et qui avait mérité la confiance du premier Consul par la distinction avec laquelle il avait servi depuis 1792 à l'armée des Alpes et en Italie. Il avait été fait chef de bataillon sur le champ de bataille en l'an IX au *passage du Mincio*. Pendant les guerres du premier Empire, il devait encore acquérir de nouveaux titres de gloire, parvenir aux plus hauts grades et se créer dans l'arme une réputation justement célèbre et méritée (2).

Dans les premiers jours de septembre 1802, un grand nombre de compagnies de canonniers gardes-côtes furent incorporées au régiment (3). En 1803, conformément au décret du 30 avril, les deux compagnies sur pied de guerre, de nouvelle formation, furent embarquées à destination de Saint-Domingue avec le corps expédition-

1. *Mémoires* du roi Jérôme, 2e volume, page 92.

2. Né à Valence en 1766, mort en 1856. — Fit en Italie les campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796, fut directeur du parc au siège de *Mantoue*, prit part à la bataille d'*Arcole* et fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille de *Rivoli* (an V). — Embarqué en thermidor an VII pour commander l'artillerie de l'expédition d'Irlande, il fut fait prisonnier à la suite du combat du vaisseau *le Hoche* et échangé en l'an VIII. Au passage du Saint-Bernard en l'an VIII, c'est lui qui fit passer les premières pièces de canon les 28 et 30 floréal, et qui releva, avec l'aide du lieutenant *Marion* (du 1er régiment) et de quatre canonniers, un caisson qui obstruait la descente. En 1806, devenu général de brigade, il dirigea avec beaucoup de talent et d'activité les travaux du siège de *Breslau*. En 1809, commandant l'artillerie du 4e corps de l'armée d'Allemagne sous les ordres de Masséna, il fit jeter sur le Danube le pont de bateaux nécessaire pour s'emparer de l'île Lobau. A la bataille de *Wagram*, il reçut publiquement les compliments du maréchal Masséna et fut, à cette occasion, créé baron de l'Empire et grand-officier de la Légion d'honneur. En 1812, comme commandant de l'artillerie des réserves de la Grande Armée, il eut l'honneur de commencer la bataille de la *Moskowa* et de contribuer à la prise des redoutes russes. Il présida le Comité d'artillerie en 1817.

En 1835, il fut fait pair de France et grand-croix de la Légion d'honneur. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

3. Cinq de la 14e division militaire, deux de la Seine, deux de la Seine-Inférieure, deux de la direction de Lille, une de l'Yonne, la compagnie de Nîmes et les 1re et 2e compagnies de la Flandre maritime.

naire du général Leclerc. Elles eurent le sort des premières qui avaient été envoyées dans l'île en l'an IV, c'est-à-dire qu'elles furent décimées par les fièvres plus encore que par les combats.

La paix générale signée en 1802 à Amiens ne devait être qu'une trêve de courte durée : dès le mois de mai 1803 elle était rompue, et le premier Consul, reprenant ses projets de débarquement en Angleterre, rassemblait une armée sur les côtes de la Manche, dans les camps de Saint-Omer, Montreuil et Brest.

Elle y resta près de deux ans et, maintenue en haleine par des exercices fréquents, acquit une homogénéité, une instruction, une discipline que peut-être nulle armée en France n'avait encore jamais eues.

D'après une situation du 28 floréal an XII [1], on voit

1. Situation du 1er régiment d'artillerie à pied au 28 floréal an XII (Archives du ministère) :

1er Bataillon :

1re compagnie.	Camp de Saint-Omer ;
2e —	—
3e —	Camp de La Fère ;
4e —	—
5e —	Camp de Saint-Omer ;
6e —	— Montreuil ;
7e —	Camp de La Fère ;
8e —	—
9e —	Camp de Saint-Omer ;
10e —	—
11e —	Camp de Saint-Domingue.

2e Bataillon :

1re compagnie.	Camp de Montreuil ;
2e —	—
3e —	Camp de La Fère ;
4e —	—
5e —	—
6e —	—
7e —	—
8e —	—
9e —	—
10e —	—
11e —	Camp de La Guadeloupe.

que huit compagnies du régiment étaient réparties à Saint-Omer et à Montreuil ; elles furent occupées à construire, le long des côtes, des batteries destinées à protéger les ports d'embarquement et les flottilles qu'ils abritaient. Pendant ce séjour aux camps de la Manche, un caporal du régiment eut l'occasion de se signaler par un acte de dévouement qui lui valut une grenade d'honneur, le 16 germinal an XII.

J'ai l'honneur, écrit le colonel du 1er régiment d'artillerie au premier inspecteur général, de vous adresser un certificat attestant que le caporal *Nouvelle,* de la 1re compagnie du 1er régiment, s'est exposé à un très grand danger, dans la nuit du 13 au 14 brumaire an VII, pour sauver le canonnier Tissier qui, étant malade sur le bateau n° 14, ne put suivre ses camarades au moment où ce bâtiment s'est jeté à la côte. Nouvelle, ayant aperçu de la plage où il venait d'aborder que ce canonnier était resté à bord, ne balança pas pour se rejeter à la mer et tenter de l'arracher au péril. Son dévouement a été couronné de succès et je crois qu'il donne droit à une récompense de la part du gouvernement. J'ai l'honneur de vous proposer de solliciter pour lui une grenade d'honneur (1).

---

1. Premier volume de la Correspondance de l'inspecteur général (Archives de l'artillerie).

CHAPITRE V

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED PENDANT LES GUERRES DU PREMIER EMPIRE (1805-1815)

Laissez-moi faire, avec mes canonniers je réponds de tout.
(*Sénarmont à Friedland*, tableau placé dans la salle d'honneur du 1er régiment.)

Le 1er régiment d'artillerie à pied pendant les guerres de l'Empire.

Le premier à la peine, le premier à l'honneur, notre régiment allait, avec les guerres de l'Empire, faire tonner de nouveau la voix de ses canons et connaître les heures de grandeur et de gloire. Fidèles à un passé déjà riche en sacrifices, fidèles aux nobles traditions de l'artillerie, nos braves canonniers allaient de nouveau, pendant dix années de triomphe joyeux et de désastres amers, donner des preuves éclatantes de dévouement, d'abnégation, d'héroïsme, et écrire de leur sang les pages palpitantes de ces immortelles chevauchées qui, de Saragosse au Kremlin, promenèrent à travers l'Europe nos aigles victorieuses. Aussi fiers que leurs anciens de la République à Bruxelles, à Amsterdam, au Caire, à Rome, les canonniers du 1er régiment allaient encore voir s'ouvrir devant eux les portes des capitales et connaître les splendeurs des triomphantes entrées à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Madrid, à Moscou !

Campagne de 1805.

L'Angleterre, se sentant menacée, avait formé contre nous la troisième coalition : à cette nouvelle, l'Empereur, renonçant à ses projets de descente en Grande-Bretagne, se décide immédiatement à prendre en Allemagne une offensive vigoureuse, et donne des ordres pour la mise en marche sur le Rhin des troupes qui étaient rassemblées sur les côtes de l'Océan.

La *Grande Armée* comprenait sept corps d'armée, plus une réserve de cavalerie et la Garde.

Le 1er régiment fournissait l'artillerie à pied des 5e et 6e corps ;

5e corps : maréchal *Lannes ;*

Général *Foucher*, commandant l'artillerie (*1re, 2e, 5e compagnies*) ;

6e corps : maréchal *Ney ;*

Général *Séroux*, commandant l'artillerie (*6e, 9e, 10e, 11e, 12e compagnies*)[1].

Ce corps d'armée était à trois divisions d'infanterie ;

---

1. Quant aux autres compagnies du régiment, la 1re et la 14e étaient attachées à l'armée du Nord ou de Batavie ; la 15e et la 16e faisaient partie du 1er corps de réserve au camp de Boulogne ; la 17e et la 18e étaient en garnison à Anvers ; la 21e et la 22e à Saint-Domingue et à la Guadeloupe.

D'après l'*État de l'artillerie pour 1805*, voici quel était le personnel des officiers du régiment jusqu'au grade de capitaine :

Colonel : DESVEAUX (jusqu'au mois de mars), puis D'ABOVILLE.

Major : VALÉE.

Chefs de bataillon : LEGRIEL, CLAUDEL, VILLENEUVE, ERARD, MORIAL.

Capitaines-commandants.	NOËL (6e).	BOLOT (10e).	GERDY (5e).	LAVAL (14e).
	BERNARD.	TAMISIER (12e).	DEGENNES.	HERBANET (2e).
	GRAVELOTTE.	DROUOT.	MARQUETTY.	GRAVELLE.
	LALLIEZ.	WALET (16e).	DOUVERNEL.	GOËTZ (1re).
	LEGENDRE (9e).	GAILLARD (15e)	COYER.	
	MURE.	RICCY.	FLORET (11e).	

Le colonel *Desveaux*, devenu général et baron de l'Empire, commanda à la bataille de *Lützen*, avec les généraux Dulauloy et Drouot, la batterie de quatre-vingts bouches à feu qui contribua au succès de la bataille. Il fut tué

deux des commandants de l'artillerie de ces divisions appartenaient au 1er régiment :

Commandant de l'artillerie de la 1re division, chef de bataillon *Villeneuve, 1er régiment ;*

Commandant de l'artillerie de la 2e division, chef de bataillon *Morial, 1er régiment ;*

Commandant de l'artillerie de la 3e division, chef d'escadron *Caron*, artillerie à cheval.

L'artillerie de chaque division comprenait :

1 pièce de 12 ;

1 obusier ;

4 pièces de 8 ;

2 pièces de 4.

L'armée entière se porta sur le Rhin et de là sur le Danube.

Dans cette marche glorieuse et rapide de près d'un mois qui

à Waterloo, à la tête d'une batterie de la Garde impériale qui venait d'être visitée par l'Empereur. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Le colonel *d'Aboville*, né en 1773, mort en 1820, fils aîné du d'Aboville qui commandait, avec le père de Sénarmont, l'artillerie à *Valmy*, fit preuve de la plus grande valeur pendant les guerres de la Péninsule. En 1808, à l'armée d'Espagne, il prit part à la prise de la Corogne et à la défense du Thuy, qu'avec une poignée d'hommes recrutés dans les hôpitaux et au milieu du dénuement le plus absolu de presque toutes choses, il dut tenir pendant deux mois contre une armée assiégeante dix fois plus considérable. Un ordre du jour fit connaître à l'armée qu'elle devait au colonel d'Aboville la conservation de douze mille malades, du grand parc et de tous les équipages renfermés dans cette place. Lors de la deuxième évacuation du Portugal, il détruisit le pont d'Oporto qui communiquait avec la rive gauche du Douro et fit sauter lui-même, au moment où l'ennemi allait s'en emparer, le parc général et tous les bagages de l'armée. Promu général de brigade en 1809, il commanda l'artillerie du 1er corps de l'armée d'Espagne et mêla glorieusement son nom aux souvenirs des combats de Santo-Domingo et de Talavera de la Reina, et à celui du siège de Cadix, pendant lequel il s'empara, le 21 mai 1810, du fort de Matagorda où il fut blessé par le même projectile qui tua le général Sénarmont (20 octobre 1810). En 1811, au siège de Tarifa, c'est lui qui entra le premier dans la brèche suivi de quelques officiers et qui parvint à mettre hors de service les pièces qui en défendaient l'accès. Baron de l'Empire en 1812, il devint en 1813 directeur général de l'artillerie des armées d'Espagne et de Portugal. A la mort de son père en 1817, il fut nommé comte et pair de France. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe.

offrit tant d'obstacles de tout genre à surmonter, l'artillerie se distingua par sa discipline et son bon ordre; rien ne coûta à l'officier ni au soldat pour parer au défaut d'attelages et vaincre les difficultés des marches : le même homme remplissait à la fois les fonctions de charretier et de canonnier sans le moindre murmure. Ces travaux, tout obscurs qu'ils soient, n'en ont pas moins de mérite. Dans la foule de traînards dont les excès eussent terni, si cela eût été possible, la gloire de l'armée, il ne s'est pas trouvé un canonnier (1).

Pour donner une idée de la rapidité de cette marche mémorable, il suffit de rappeler que le 6e corps, qui comprenait toutes les troupes du camp de Montreuil, quitta les côtes le 29 août et se trouva à Kehl et à Lauterbourg le 25 septembre.

Affaire de Güntzbourg (17 vendémiaire an XIV [9 octobre 1805]). — Le 6 et le 7 octobre, presque tous les corps d'armée avaient franchi le Danube, tandis que l'armée autrichienne s'était resserrée autour d'Ulm.

Le 6e corps était resté seul au nord du fleuve; afin de pouvoir opérer sur les deux rives, Napoléon donna au maréchal Ney l'ordre de s'emparer de tous les ponts qui avoisinaient Güntzbourg.

La tentative principale, qui eut lieu à *Güntzbourg* même, fut confiée à la 3e division (Mahler). Le pont était constitué de deux parties réunies par une des nombreuses îles que le Danube forme en cet endroit :

La 3e division se porta à travers les marais en face de cette place et voulut passer de vive force le pont de droite défendu par un corps considérable d'Autrichiens derrière des retranchements.

1. Rapport officiel du général *Songis*, commandant en chef l'artillerie de la Grande Armée.

Deux pièces de 8 et deux de 4 sont placées en tête du pont, sous le commandement du lieutenant *Huot* (10ᵉ compagnie du 1ᵉʳ régiment); la canonnade fut vive, les troupes forcent la première partie du pont. Une pièce de 8 se met dans l'île, mais est démontée; l'autre suit et perd presque tout son personnel ; le sergent-major *Claudin* (10ᵉ compagnie) reste le troisième pour la servir. Pendant quatre heures, on se bat tandis que l'infanterie cherche à réparer la seconde partie du pont que l'ennemi avait coupée. Les canonniers furent écrasés par les balles et la mitraille. Le lieutenant *Huot* fut blessé ; *trois sergents et huit canonniers de la 10ᵉ compagnie,* un maréchal des logis et un soldat du train furent tués.

(Rapport du général Pernetty, chef d'état-major général de l'artillerie.)

ÉTAT des officiers, sous-officiers et canonniers de la 10ᵉ compagnie tués ou blessés le 17 vendémiaire an XIV.

Huot	Lieutenant, blessé.	
Guery	Sergent, tué.	
Maquet	—	—
Bichot.	—	cuisse emportée.
Mangard.	Canonnier, blessé.	
Bachelot.	—	—
Morot.	—	—
Leclerc	—	—
Marotte	—	—
Paquet.	—	—
Parent.	—	—
Bavot	—	—

A la nuit close seulement, le 59ᵉ de ligne, de la division Loison, soutenu par une pièce et un obusier de 8, parvint à franchir le pont de Reisensbourg qui se trouvait à quelques kilomètres en dessous et tomba sur le flanc des Autrichiens qui défendaient celui de Güntzbourg. Dès lors on put songer à rétablir ce passage. Le lendemain,

la place était enlevée de vive force et l'ennemi se retirait sur Ulm (1).

Combat d'Albeck (19 vendémiaire an XIV [11 octobre 1805]). — Le maréchal Ney, ayant fait passer sur la rive droite deux de ses divisions, avait laissé sur la rive gauche la 1re division (Dupont) avec une brigade de dragons. Le 11 octobre, cette division était en reconnaissance sur la route d'Ulm, lorsqu'elle se trouva en présence d'un corps autrichien, fort de 25 000 hommes, à hauteur du village d'*Albeck*. Se payant d'audace, Dupont, qui ne disposait que de 6 000 combattants, l'attaque violemment. Malgré l'infériorité du nombre, l'artillerie combat vaillamment. Par malheur, à l'aile droite, quatorze escadrons de cuirassiers autrichiens chargent à fond la brigade de dragons, qui lâche pied, et s'emparent du parc d'artillerie et des bagages de la division. Le lieutenant *Kermorvan*, avec deux pièces de 8, tente inutilement de les arrêter par un tir à mitraille à bout portant : sa section est enveloppée et prise.

Il fallut mettre fin à ce combat inégal ; profitant de la nuit, la division se replia en bon ordre sur Albeck ; elle ramenait 4 000 prisonniers, mais avait perdu la majeure partie de son artillerie dont sept pièces s'étaient embourbées dans le terrain coupé de fossés et détrempé par les pluies.

Le lieutenant en premier *Etchegoyen* se distingua tout particulièrement pendant cette retraite, par le sang-froid et la présence d'esprit avec lesquels il chercha à rallier sa compagnie et à rétablir le combat (2).

1. Extrait du rapport du général *Séroux*, commandant l'artillerie du 6e corps.
2. Voir l'éloge du lieutenant Etchegoyen dans le rapport du général Sénarmont après *Friedland* (voir plus loin).

RAPPORT DU CHEF DE BATAILLON VILLENEUVE AU GÉNÉRAL SÉROUX, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 6e CORPS

Brenz, le 20 vendémiaire (12 octobre).

Le chef de bataillon commandant l'artillerie de la division Dupont à M. le général Séroux, commandant en chef l'artillerie du 6e corps d'armée.

Mon Général,

Je profite du premier moment de disponible pour vous rendre compte de la journée d'hier qui, si elle a été glorieuse pour les armées françaises, attendu l'extrême disproportion des forces opposées, n'en est pas moins infiniment désastreuse pour l'artillerie par les pertes irréparables que nous avons faites.

Lorsque la division est partie d'Albeck sur les 4 heures pour marcher sur Ulm, j'avais réuni aux dix bouches à feu que je commandais les trois attachées à la division de cavalerie et servies par l'artillerie légère.

Arrivées sur le champ de bataille, toutes les pièces ont été mises en batterie et ont exécuté leurs feux pendant bien longtemps, sans changer de position, contre les troupes et l'artillerie de l'ennemi, qui était très nombreuse. Plusieurs de nos pièces ont été démontées et renvoyées, comme on a pu, au parc qui était resté en arrière; à gauche, une pièce de 4 avait été précédemment démontée et l'affût de rechange demandé par moi ne m'est pas encore parvenu.

L'armée faisant des progrès sur la droite, j'ai reçu l'ordre d'augmenter le nombre des bouches à feu de ce côté pour pousser les progrès vivement et c'est alors que nous avons fait 4 000 prisonniers et pris trois pièces de canon; mais, tandis que l'on triomphait de ce côté-là, la gauche de l'armée a été débordée par des troupes plus considérables que les nôtres, surtout en cavalerie, qui, s'étant avancées jusqu'au village d'Albeck, ont coupé et emmené avec eux (*sic*) tout ce qui était en arrière et par conséquent le parc de réserve de la division. Le lieutenant *Kermorvan* (lieutenant en second au 1er à pied), qui se trouvait sur la gauche avec deux pièces de 8, s'est porté de ce côté, et, après plusieurs décharges de mitraille, sa batterie a été enlevée et lui tué sur ces lieux, à ce qu'on assure.

L'armée ayant été obligée de rétrograder et les pièces obligées de suivre le mouvement des troupes dans un terrain coupé et rendu extrêmement difficile par le mauvais temps, il est arrivé qu'une pièce de 12 a été renversée dans un fossé qu'elle devait franchir et dont on n'a pu la retirer. La dernière pièce de 8 a eu le même sort. Enfin, la nuit étant venue et entièrement close, le général a ordonné de se retirer sur Albeck, et c'est dans ce dernier mouvement que la seconde pièce de 12 a été renversée comme la première sans qu'on ait pu la relever davantage, en sorte qu'il ne nous reste plus que quatre obusiers de 6 pouces et une pièce de 4 démontée. Outre les pertes en matériel, nous en avons fait de grandes en personnel et surtout dans le train..... Le capitaine *Noël* a été fait prisonnier. Le chariot à munitions qui portait la caisse de *Marotte* (adjudant du bataillon du commandant Villeneuve) contenant environ 7 000 fr., qui portait mes effets et ceux des officiers, a tombé (*sic*) au pouvoir de l'ennemi. Nous sommes tous dans la détresse et le dénuement.

Je dois des éloges aux officiers et aux troupes d'artillerie pour le zèle et la bravoure que chacun a apportés dans l'exercice de ses fonctions.

VILLENEUVE.

RAPPORT DU GÉNÉRAL SÉROUX, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 6e CORPS

Au quartier général de Küssendorf, le 21 vendémiaire.

A M. le général Songis, premier inspecteur général de l'artillerie, commandant en chef celle de la Grande Armée.

Mon Général,

Je vous adresse avec bien du regret, par mon aide de camp Brunel, le rapport de M. le chef de bataillon *Villeneuve*, commandant l'artillerie de la 1re division. Il paraît que dans la journée d'Albeck, près d'Ulm, nous avons perdu en matériel, le 19 vendémiaire :

2 pièces de 12 (les affûts sauvés);
6 — 8;
1 — 4;
3 caissons de 12;

10 caissons de 8;
8 — d'obusiers;
5 — d'infanterie.

Nous avons pris à l'ennemi une pièce de 3.

J'ai lieu de craindre, d'après la composition des attelages, que nous n'ayons perdu environ quatre-vingts bons chevaux du train d'artillerie. La 6e compagnie du 1er régiment à pied et le tiers de la 11e, un détachement de cinquante hommes de la 1re compagnie du 2e à cheval paraissent avoir beaucoup souffert.

SÉROUX.

Elchingen (14 octobre 1805). — L'Empereur, voulant être maître des deux rives du Danube, donna l'ordre au maréchal Ney de s'emparer à tout prix du pont d'*Elchingen,* situé à une lieue et demie au-dessous d'Ulm. Le 14 octobre au matin, l'attaque est donnée par les 2e et 3e divisions; le général d'artillerie Séroux fait mettre en batterie cinq pièces de 8, deux pièces de 4 et un obusier pour soutenir le passage. Protégées par leur feu, nos colonnes s'emparent du pont; Ney, à la tête du 6e léger, gravit les rues tortueuses du village et enlève d'assaut le couvent d'Elchingen. L'artillerie, retardée par la réparation du pont, débouche à son tour sur la rive gauche et achève la déroute de l'ennemi, qui se retire vers Ulm dans le plus grand désordre (1).

Le même jour, la division Dupont, sur la rive gauche, assaillie par des troupes autrichiennes qui cherchaient à rentrer dans Ulm, les repoussait victorieusement. A cette affaire, le sergent *Horand* (de la 11e compagnie) eut la jambe emportée par un boulet.

1. Le maréchal Ney, en grande tenue, paré de toutes ses décorations, ayant de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval, dirigeait lui-même, sous une pluie de balles et de mitraille, les travailleurs qui jetaient des madriers sur les chevalets du pont restés debout. Sa conduite brillante lui valut, comme on sait, le beau titre de duc d'Elchingen.

Prise d'Ulm (20 octobre 1805). — Le lendemain 15 octobre, l'investissement de la place était complet; on sait qu'elle capitula le 20, nous livrant une armée de 30 000 hommes et 60 canons. L'archiduc Ferdinand avait cependant réussi à s'échapper avec un corps d'environ 15 000 hommes. Immédiatement, la cavalerie de Murat, à laquelle fut jointe la division Dupont du 6e corps, fut lancée à sa poursuite. En cinq jours, ce détachement exécuta 45 lieues, livra huit combats, fit 15 000 prisonniers et s'empara de 130 canons et de 600 caissons. La 6e compagnie du 1er régiment (capitaine *Noël*), attachée à la division Dupont, prit part à cette brillante poursuite.

Conquête du Tyrol par le 6e corps. — Après la prise d'*Ulm*, le 6e corps fut chargé d'opérer dans le Tyrol pour dégager la marche de l'armée sur Vienne et couvrir son flanc droit. La division Dupont lui fut enlevée pour entrer, comme nous le verrons plus loin, dans un corps d'armée de nouvelle formation. Avant de s'engager dans ce pays de montagnes difficiles, on renvoya, par les moyens du pays, le parc d'artillerie à Augsbourg, et on en prit les attelages pour renforcer ceux de l'artillerie des divisions. Malgré cela, l'artillerie eut les plus grandes peines à suivre l'armée et il fallut tout le zèle des officiers, la constance et le dévouement des canonniers pour ne pas laisser de pièces en arrière.

Parmi les diverses routes qui pouvaient l'amener au cœur du pays, Ney avait choisi celle de la vallée de l'Inn, défendue par les retranchements de *Scharnitz* et de *Leutasch*. Attaqués le 3 novembre, les ouvrages tombèrent devant l'élan des divisions Mahler et Loison. Le 5, Innspruck était occupé sans coup férir et, à la fin de no-

vembre, le Tyrol entier était conquis. Le 6e corps y resta détaché jusqu'à la fin de la campagne.

RAPPORT ADRESSÉ PAR LE GÉNÉRAL PERNETY AU GÉNÉRAL SONGIS, PREMIER INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ARTILLERIE

(En date du 29 janvier 1806, à Znaïm.)

6e corps. Les combats de Güntzbourg, d'Elchingen et d'Albeck, livrés par ce corps, ont été des mieux disputés par l'ennemi, aussi y a-t-on détruit celles des troupes autrichiennes d'élite qui avaient échappé à la défaite de Wertingen et bientôt leurs généraux, déroutés, n'ont trouvé d'autres ressources que de s'enfermer précipitamment dans Ulm.

L'artillerie de ce corps d'armée, commandée par le général *Séroux* et servie par le 1er régiment à pied et une compagnie (la 10e) du 2e régiment à cheval, a rivalisé d'ardeur avec les autres troupes.

Sous Güntzbourg il s'agissait de passer un pont de vive force; elle prit une position si audacieuse, que ses nombreux blessés l'ont presque tous été par la mousqueterie.

Dans l'attaque des forts de Scharnitz et de Leutasch, l'artillerie se signala par la hardiesse de ses mouvements et par la justesse de son tir.

L'artillerie des divisions, quoique bien attelée, coûta encore les plus grandes peines pour lui faire suivre l'armée; hommes et chevaux ne prenaient pas de repos; on ne peut que louer le zèle des officiers pour soutenir la patience et ranimer la constance des troupes; pas une voiture n'a été laissée en route.

Le corps d'armée du maréchal Mortier. Combat de Diernstein (novembre 1805). — Pour observer la rive gauche du Danube, Napoléon avait confié au maréchal Mortier un nouveau corps d'armée (sans numéro) constitué avec la division Dupont (détachée du 6e corps), la division Gazan (détachée du 5e) et la division hollandaise Dumonceau.

Une flottille de cent cinquante bateaux chargés des

approvisionnements devait descendre le fleuve en se maintenant à la hauteur de ce corps d'armée et le mettre ainsi en communication constante avec la rive droite.

La 6e compagnie du 1er régiment (capitaine NOËL) était attachée à la division Dupont;
La 5e compagnie du 1er régiment (capitaine GERDY) était attachée à la division Gazan.

La marche sur Vienne s'exécuta pour toute l'armée avec une rapidité sans pareille, malgré quelques combats remarquables. Malheureusement, entraîné par son ardeur, le maréchal Mortier partait sans attendre la flottille et avec une seule de ses divisions, la division Gazan, laissant les autres le suivre chacune à une journée de marche. De plus, depuis Spitz, les chemins étaient tellement impraticables que l'artillerie avait dû être transportée par eau. C'est dans ces conditions si périlleuses qu'il vint se heurter, après avoir dépassé le village de *Diernstein*, à toute la masse de l'armée de Kutusoff qui se dérobait à la poursuite de Napoléon en se retirant vers la Moravie.

Mal éclairé, mal renseigné sur les forces de l'ennemi, Mortier attaque résolument avec la seule division Gazan appuyée par l'artillerie de la 5e compagnie qu'on avait débarquée à la hâte. Bientôt enveloppé, devant la profondeur des masses ennemies, il se rend à l'évidence et songe à la retraite. Mais il trouve derrière lui Diernstein occupé par les Russes. Alors, prise entre deux feux, la division Gazan lutte jusqu'à la nuit avec l'énergie du désespoir pour se frayer un passage à travers le village. Elle allait succomber sans l'arrivée de la division Dupont qui, au bruit du canon, doubla l'étape et accourut la sauver du désastre.

La 5e batterie à pied au combat de Diernstein. — Tandis que le général Gazan, pressé de toutes parts, cherchait à se dégager et à battre en retraite, la 5e batterie du 1er régiment s'était portée sur une excellente position, mais bien en avant du front de l'infanterie, à 50 mètres à peine des bataillons russes. Calme et inébranlable, la batterie se sacrifia pour assurer le salut du reste de la division et continua son feu jusqu'à la dernière extrémité : les canonniers ne consentirent à se retirer que sur l'ordre du général. Enveloppés de tous côtés et ne pouvant songer à sauver leurs pièces, ils les enclouèrent avant de se frayer un chemin au milieu des ennemis. C'est là que se fit remarquer un des futurs héros de l'indépendance grecque, le lieutenant *Fabvier*.

Le lieutenant *Fabvier,* du 1er régiment d'artillerie à pied, mérita d'être honorablement distingué, par son audace et sa contenance ferme, par le général Gazan et par le chef d'escadron *Saint-Loup,* commandant l'artillerie de cette division. Ce chef d'escadron ayant lui-même été forcé de se rendre, le commandement de l'artillerie passa au capitaine *Gerdy* (5e compagnie du 1er), officier très méritant sous tous les rapports (1).

RAPPORT DU COMMANDANT SAINT-LOUP, COMMANDANT L'ARTILLERIE DE LA DIVISION DU GÉNÉRAL GAZAN POUR L'AFFAIRE DE DIERNSTEIN

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 20 brumaire, d'après les dispositions du général de division, j'ai donné ordre à M. *Fabvier* (lieutenant à la 5e compagnie du 1er régiment à pied), commandant trois bouches à feu, attachées à la brigade du général Graindorge, de partir de Spitz pour se rendre à Dierchstein (2). Les chemins étant impraticables pour l'artillerie

1. Extrait du rapport du général Pernety au général Songis. Ce capitaine Gerdy est celui qui devint colonel du 1er régiment à pied en 1809.

2. *Dierchstein* ou *Diernstein.*

qui était embarquée depuis plusieurs jours, le mouvement se fit par eau. Arrivé à la hauteur du lieu indiqué, cet officier, entendant tirer quelques coups de fusil, se hâta de faire débarquer son artillerie en avant de Dierchstein. Mais le terrain n'offrant que des difficultés pour son emplacement, M. le maréchal Mortier dit à cet officier : « Portez-vous en avant et tâchez de tirer parti du terrain le plus avantageusement possible. » Le général Gazan ajouta : « Vous allez trouver un bataillon du 4e d'infanterie légère; vous vous réunirez à lui et le protégerez. »

Après avoir parcouru environ 300 toises, il rencontra ce bataillon entièrement répandu en tirailleurs et fortement aux prises avec l'ennemi. Se trouvant dans l'impossibilité, par la nature du terrain, de mettre une seule pièce en batterie, il se porta à 50 pas d'une batterie russe qui faisait un feu terrible, et fit tirer à mitraille, ce qui la fit rétrograder et rentrer dans le village d'Inspack.....

Suivant les mouvements de l'infanterie, il parvint à établir ses pièces sur le plateau d'où l'ennemi avait été chassé et resta dans cette position jusqu'à 4 heures après-midi, heure à laquelle l'ennemi, par de nouvelles attaques, faites avec des troupes fraîches, revint pour s'emparer des positions; il s'y défendit jusqu'au moment où il reçut l'ordre d'abandonner ses pièces, ce qu'il ne fit qu'après les avoir enclouées, précaution d'autant plus nécessaire que l'ennemi eût pu s'en servir.

Cet officier a été légèrement blessé d'une balle au genou gauche; il mérite les plus grands éloges par son intelligence, sa bravoure et son sang-froid; les sous-officiers et canonniers ont aussi montré beaucoup de bravoure.

Le lieutenant Fabvier donne des éloges aux sous-officiers et soldats du train (5e bataillon) attachés à sa batterie; plusieurs d'entre eux ont eu des chevaux tués sous eux. Je puis assurer que ces éloges sont mérités.

Signé : SAINT-LOUP (1).

Combat d'Hollabrünn (25 brumaire an XIV [16 novembre 1805]). — Le 13 novembre, l'armée entrait à

1. Archives de l'artillerie (Saint-Thomas-d'Aquin).

Vienne. Tandis que le corps du maréchal Mortier était préposé à la garde de la capitale, la réserve de cavalerie de Murat et le 5ᵉ corps de Lannes (division Suchet et division de grenadiers Oudinot) étaient lancés sur la route d'*Hollabrünn* pour couper la retraite à l'armée de Kutusoff.

Un violent combat s'engagea à hauteur de Schöngrabern, entre notre avant-garde et l'arrière-garde ennemie, commandée par le prince Bagration et accrochée à une position formidable.

Il était 5 heures du soir : les grenadiers d'Oudinot, appuyés par le feu de notre artillerie, abordèrent violemment l'infanterie russe; la lutte se continua acharnée, une fois la nuit tombée, à travers les ruelles du village et à la lueur des maisons incendiées. Enfin les Russes, après une résistance des plus vigoureuses, se retirèrent laissant 3 000 hommes sur le champ de bataille et nous abandonnant sept pièces de canon.

Dans son rapport, le général *Foucher* (commandant l'artillerie du 5ᵉ corps) rend un témoignage très avantageux de la conduite du 1ᵉʳ régiment d'artillerie dans ce combat : il cite tout particulièrement, pour leur courage et leur intrépidité, le capitaine *Goëtz* (1ʳᵉ compagnie) et les lieutenants *Charpentier* et *Ducros*.

Austerlitz (2 décembre 1805). — Les alliés ayant pu opérer leur jonction se portèrent au-devant de Napoléon qui s'était avancé sur la route de Brünn à Olmütz; on sait comment l'Empereur, semblant leur céder du terrain, les attira en réalité sur une position bien déterminée et bien choisie et leur livra la bataille décisive d'*Austerlitz*.

Dans les récits de cette journée mémorable, on parle

surtout des succès remportés par l'artillerie de la Garde et par celle du maréchal Soult et du rôle important qu'elles y jouèrent.

L'artillerie du 5e corps, répartie entre les divisions Suchet et Caffarelli (et servie par les canonniers du 1er régiment), n'en contribua pas moins puissamment à décider la victoire sur notre gauche. En butte au feu d'une artillerie très supérieure, chargée plusieurs fois par de la cavalerie, elle resta inébranlable à son poste, donnant une fois de plus les preuves du sang-froid et du courage de nos canonniers. Le capitaine *Garcin*, qui commandait une batterie de deux pièces de 8 et de deux pièces de 12, eut continuellement à lutter contre douze bouches à feu ennemies; il en démonta quatre et finit par forcer les autres à abandonner leurs positions [1].

Dans le rapport du général Pernety, chef d'état-major général de l'artillerie, des demandes de récompenses sont faites encore pour les officiers du 1er régiment dont les noms suivent :

Pour officier de la Légion d'honneur : VALÉE, major au 1er régiment, inspecteur général du train.

Pour chevalier de la Légion d'honneur : MARILLAC, capitaine au 1er régiment, adjudant à l'état-major de l'artillerie.

Pour chef de bataillon : DEGENNES, capitaine au 1er régiment. A mérité de nouveau, dans cette campagne, le grade de chef de bataillon auquel il avait été nommé à Saint-Domingue; à Austerlitz, il commandait l'artillerie de la division Vandamme.

Campagne de 1806.

La paix signée à Presbourg le 26 décembre 1805, et après laquelle l'Autriche, écrasée, se retirait de la lutte,

1. Rapport du général Songis (Archives de l'artillerie).

fut de courte durée. La Prusse, toujours menaçante, forma avec la Russie et l'Angleterre une quatrième coalition et, sans attendre ses alliés, envahit la Saxe dès le mois d'octobre 1806. Immédiatement la Grande Armée, qui n'avait pas encore évacué l'Allemagne, mais rétrogradait lentement au fur et à mesure que s'exécutaient les conditions du traité de Presbourg, fut concentrée sur la frontière saxonne et la franchit le 8 octobre sur trois colonnes, par les défilés de la Franconie, prête à fondre sur l'aile gauche de l'armée prussienne.

Elle avait à peu près la même composition qu'en 1805, c'est-à-dire qu'elle comprenait toujours six corps d'armée dans lesquels le 1er régiment était représenté de la façon suivante :

1er corps (Bernadotte), division Dupont. (Général Éblé, commandant l'artillerie.)	6e compagnie, capitaine Riccy.			
5e corps (Lannes). (Général Foucher, commandant l'artillerie.)	1re	—	—	Goëtz.
	2e	—	—	Herbanet.
	5e	—	—	Grenier.
6e corps (Ney). (Général Séroux, commandant l'artillerie.)	9e	—	—	L'Espagnol.
	10e	—	—	Bolot.
	11e	—	—	Floret.
	12e	—	—	Claudin.
Grand parc	13e	—	—	Coger.
	14e	—	—	Michon[1].

1. Lettre du major général, prince de Neuchâtel, au général Songis.

« Munich, le 17 juillet 1806.

« Général,

« Le 1er régiment d'artillerie à pied qui a déjà, à la Grande Armée, sept compagnies, a l'ordre d'y en envoyer trois autres. En conséquence, les 3e, 7e du 1er bataillon, qui sont à La Fère, vont se diriger sur Augsbourg, où elles arriveront le 29 août, et la 4e compagnie du 2e bataillon, qui est en Hollande, va se diriger également sur Augsbourg ; j'ai ordonné qu'elles fussent complétées à 120 hommes. Vous veillerez à ce qu'elles soient portées à ce complément. »

D'après un nouvel ordre daté de Potsdam, un détachement de 90 hommes

Combat de Saalfeld (10 octobre 1806). — C'est le 5e corps qui ouvre la campagne. Le 10 octobre, le maréchal Lannes, à la colonne de gauche, débouchant de Cobourg sur *Saalfeld,* rencontre l'avant-garde de la IIe armée prussienne. Tandis que deux pièces de 4 de l'artillerie légère, les seules qu'on eût sous la main, suppléent au nombre par l'habileté et la bravoure de leurs canonniers, et se couvrent de gloire en soutenant à elles deux le feu de vingt-sept pièces ennemies, l'artillerie à pied de la division Suchet parvient, après mille difficultés, à dégager son matériel des gorges où il s'était aventuré, et arrive à la fin de l'action pour achever la déroute des Prussiens démoralisés par la perte de leur chef(1).

Iéna (14 octobre). — Maître de la vallée, Lannes continuait sa marche par la rive gauche de la Saale, occupait le 12 le village d'*Iéna* et poussait ses avant-postes de l'autre côté, jusque sur les hauteurs dominantes du Landgrafenberg, d'où l'on pouvait voir l'armée ennemie rangée en bataille et inconsciente du danger.

Aussitôt Napoléon donne l'ordre au 5e corps et à la

---

du 1er d'artillerie dut se rendre de La Fère à Wittemberg. Ses étapes furent les suivantes à partir de Mayence :

30 novembre. .	Mayence.	11 décembre. .	Gotha.
1er-2 décembre.	Francfort.	12-13 — . .	Erfurt.
3 — . .	Hanau.	14 — . .	Buttelstedt.
4 — . .	Gelnchausen.	15 — . .	Massenbourg.
5 — . .	Schluchteren.	16 — . .	Lützen.
6-7 — . .	Fulda.	17 — . .	Leipzig.
8 — . .	Heimfeld.	18 — . .	Düben.
9 — . .	Wach.	19 — . .	Wittemberg.
10 — . .	Eisenach.		

(Archives de l'artillerie à Saint-Thomas-d'Aquin.)

1. Dans la mêlée, le prince Louis, qui commandait ce corps d'armée d'avant-garde, fut serré de près par un maréchal des logis du 10e hussards à qui il donna un coup de sabre. Celui-ci riposta par un coup de pointe et le tua raide, sans soupçonner d'ailleurs avec quel grand personnage il venait de combattre.

(Général Thoumas, *Autour du drapeau,* p. 166.)

Garde de s'affermir sur ce plateau et d'y passer la nuit. L'infanterie en gravit les pentes escarpées; quant à l'artillerie, elle ne pouvait songer à prendre la seule route praticable aux voitures, celle d'Iéna à Weimar, qui s'élevait en colimaçon dans la gorge de Mühlthal et que l'ennemi tenait en force. On découvre un passage, on l'élargit en creusant le roc, on adoucit les pentes; l'Empereur, une torche à la main, dirige lui-même les travaux; enfin, après bien des efforts, les pièces attelées à douze chevaux parviennent à escalader le plateau, vers le milieu de la nuit.

L'action s'engage de grand matin, au milieu du brouillard. Le 5e corps commence le mouvement le premier en dirigeant les divisions Suchet et Gazan sur les villages de Closwitz et de Cospoda qu'elles enlèvent en quelques heures après une vive canonnade de notre artillerie. Vers midi, le dernier corps, celui de Ney (6e), débouchait à son tour par la gorge de Mühlthal et, joignant son action à celle du 5e corps, enfonçait le centre de l'armée prussienne, tandis que le maréchal Soult tournait son aile gauche. La bataille était gagnée et l'ennemi reculait vers Weimar, abandonnant plus de 15 000 prisonniers et 200 pièces de canon.

RAPPORT DU GÉNÉRAL FOUCHER, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 5e CORPS

18 octobre 1805.

L'artillerie du 5e corps prit une part active à la bataille d'Iéna. Toutes ses pièces étaient en batterie, tirant de différents points sur le même but et à petite portée. Pendant l'attaque du village brûlé (*sic*), elles ont soutenu nos troupes avec vigueur et se sont portées en avant au galop, quand l'ennemi a commencé son mouvement rétrograde; elles ont alors démonté une partie de ses pièces et porté dans ses rangs un tel désordre, que, pour se sous-

traire à ce feu meurtrier de l'artillerie tirant à mitraille à 70 toises, ils se sont vus réduits à prendre la résolution désespérée de venir fusiller nos canonniers à leurs pièces, ce qu'ils auraient fait sans l'arrivée d'un corps d'infanterie destiné à nous soutenir.....

... J'ai vu par moi-même la fermeté au feu et l'adresse des canonniers de la 5e compagnie du 1er régiment. Je cite particulièrement le sergent *Eudelaire* et le caporal *Chapelon* (5e compagnie) pour lesquels je demande la décoration.....

Le canonnier *Kriesmann,* du 1er régiment, venait d'avoir le pied coupé; quelques instants après sa blessure, il se saisit de deux chevaux de trait ennemis abandonnés et les conduit à son capitaine.

L'artillerie du 5e corps (servie par le 1er régiment) tira 1 764 coups de canon, dont 300 d'obusiers; elle eut 1 officier tué, 4 canonniers tués, 23 blessés. Trois pièces furent démontées et un caisson atteint fit explosion.

Au 6e corps, l'avant-garde et un régiment de la 3e division furent seuls engagés avec quelques pièces d'artillerie à cheval[1].

Cette même journée du 14 octobre 1806, le maréchal Davout gagnait la bataille d'*Auerstædt* sur la Ire armée prussienne commandée par le roi en personne.

La poursuite après Iéna. Conquête de la Prusse (14 octobre-26 décembre). — Le lendemain même de cette double victoire, Napoléon lançait ses lieutenants sur les traces des armées vaincues. Nous ne pouvons les suivre dans tous les détails de cette mémorable poursuite qui donna lieu à tant de combats intéressants: six jours après Iéna, l'Elbe est franchi, *Halle* et *Wittemberg* sont à nous. Le 25 octobre, Napoléon entre à *Ber-*

1. Rapport du général Séroux, commandant l'artillerie du 6e corps (18 octobre).

lin, tandis que Lannes s'empare de *Stettin* et de *Lübeck* et que *Magdebourg* ouvre ses portes au maréchal Ney.

Le chef d'escadron *Caron*, commandant l'artillerie, et le lieutenant *Comin*, du 1er régiment à pied, ont exécuté avec beaucoup d'intelligence les opérations dont ils avaient été chargés pour la construction des batteries.

(Rapport sur les opérations de l'artillerie au siège de Magdebourg [1].)

En sept semaines, la Prusse était conquise jusqu'à l'Oder.

Si la monarchie prussienne était anéantie, il restait encore intactes, en face de Napoléon, les deux autres puissances de la coalition : de Berlin, il lance contre l'Angleterre, pour ruiner son commerce, le fameux décret relatif au blocus continental; pour atteindre la Russie, il va porter la guerre en Pologne en poussant ses corps d'armée jusqu'à la Vistule.

Le 26 décembre, six jours après avoir franchi l'Oder, Lannes et Davout battaient les Russes à *Pultusk* et à *Golymin*, et les rejetaient au delà de la Narev.

Pendant toute cette campagne, l'artillerie n'eut que des éloges à mériter. Au milieu de tant de privations et de souffrances, au milieu des difficultés inouïes qu'elle eut à vaincre pour faire avancer ses pièces dans des chemins impraticables et des terrains marécageux où les hommes et les chevaux restaient ensevelis, officiers et canonniers rivalisèrent de zèle et d'activité. Nous ne saurions mieux faire que de citer les termes dans lesquels le général Songis leur rendit justice dans son rapport :

Dans tous les corps d'armée, un zèle et un dévouement sans bornes, la plus brillante valeur et la plus intrépide fermeté ont

1. Rapport du général Séroux, commandant l'artillerie du 6e corps (16 octobre).

mérité à l'artillerie des éloges et des marques de satisfaction. Dans toutes les affaires qui ont eu lieu depuis la reprise des hostilités, elle a servi avec la plus grande distinction et ses pertes considérables attestent sa brillante valeur... L'aspect des champs de bataille prouve combien son feu a été meurtrier et qu'il a été dirigé avec cette précision et ce sang-froid qui n'appartiennent qu'au courage et assurent la victoire.

Plus loin nous relevons les noms de quelques officiers du 1er régiment recommandés aux bonnes grâces de l'Empereur :

Le lieutenant *Comin*, cité pour sa conduite distinguée et son activité au siège de Magdebourg ;

Le lieutenant *Josse*, de la 9e compagnie, blessé à un combat près de Soldau, le 26 décembre, combat où, à l'aide de deux pièces de 8 qu'il commandait, il soutint le feu de dix pièces ennemies (6e corps) ;

Le commandant *Valée* (1), du 1er régiment, employé au parc de l'armée, officier distingué, plein de zèle et d'activité et déjà connu sous des rapports très avantageux.

---

1. Le commandant *Valée*, nommé un mois après officier de la Légion d'honneur et colonel, devait prendre en février 1807 le commandement du 1er régiment. Il y avait débuté comme lieutenant en 1792 et avait fait dans ses rangs les glorieuses campagnes de 1793 et 1794. Nommé capitaine le 27 août 1795 en récompense de ses services distingués, il n'avait cessé, depuis, de servir dans l'artillerie à cheval.

Capitaine au 3e à cheval, il fut, en cette qualité, à l'armée du Rhin, très apprécié de Moreau, qui ne cessa de se louer de sa hardiesse et de son intelligence, surtout au combat d'*Engen*, où, après avoir épuisé ses boulets, il eut la présence d'esprit d'en imposer à l'ennemi en continuant le feu avec quelques sachets à poudre qui restaient dans les caissons, et permit ainsi le déploiement de notre infanterie. Il prit part aux campagnes d'Espagne de 1809 à 1814, et ne rentra en France qu'après l'évacuation de la péninsule. Bien accueilli par Louis XVIII, il se remit au service de Napoléon pendant les Cent-Jours. Louis XVIII ne lui en tint pas rigueur et le nomma au Comité d'artillerie. On sait qu'il fut l'auteur du système d'artillerie de 1829 qui porte son nom, système qui devait être la consécration de tous les perfectionnements dont ses nombreuses campagnes lui avaient fait sentir le besoin. Après l'expédition de Constantine, nommé maréchal de France et gouverneur de l'Algérie, il se consacra entièrement à notre colonie jusqu'en 1841 ; il mourut en 1846 président du Comité. « Peu d'hommes peuvent livrer à l'appréciation de la pos-

EXTRAIT D'UN RAPPORT DU GÉNÉRAL SÉROUX, DU 28 DÉCEMBRE

Au combat de *Soldau* (26 décembre 1806), le lieutenant *Josse* (9e compagnie du 1er régiment), avec deux pièces de 8, prend position au bord d'un marais en avant du village de Niedershoff (où s'étaient retranchés 6000 Prussiens avec dix-huit pièces de canon). Au moment où les colonnes de la division Marchand s'élancent à l'attaque, les deux pièces du lieutenant Josse ouvrent un feu très vif sur les batteries ennemies, puis gagnent successivement du terrain en avant pour soutenir la marche de l'infanterie. Protégé par cette section qui, à elle seule, subit le feu de dix pièces, le 69e se précipite sur la chaussée, culbute les canons qui la défendaient et entre dans le village.

Le lieutenant Josse était blessé ainsi qu'un canonnier tué et trois blessés.

Campagne de 1807.

L'armée était à peine installée dans ses quartiers d'hiver, que, vers la fin de janvier 1807, Benningsen, nommé commandant en chef des forces russes, voulut la surprendre par un coup de main. Il échoua dans sa tentative, mais immédiatement Napoléon fit lever tous les cantonnements et, laissant le 5e corps à la garde de Varsovie, marcha à la rencontre de l'ennemi.

Opérations du 6e corps, de janvier à mars 1807. — Le 6e corps (dont l'artillerie était servie par le 1er régiment) n'eut pas à livrer de combats bien importants. Le 3 février, il prit part à une affaire d'arrière-garde près

---

térité une carrière aussi bien remplie ; en lui, il faut saluer, non seulement l'officier d'artillerie qui, après seize campagnes et vingt et un sièges, vint conquérir glorieusement sous le canon de Constantine le bâton de maréchal, mais encore le gouverneur de notre colonie dont l'administration a laissé de si grands souvenirs. »

(Biographie du maréchal Valée, par le lieutenant-colonel CLARINVAL.)

de *Deppen* et *Allenstein*, où le lieutenant *Comin*, avec trois pièces, prit l'ennemi à revers et lui causa beaucoup de mal. Le 5, l'artillerie de la 3e division engagea une vive canonnade près du village de *Waltersdorff;* une colonne de 3000 Prussiens mit bas les armes en nous abandonnant vingt canons; ce jour-là, le capitaine *L'Espagnol* (de la 9e compagnie du 1er régiment) se fit remarquer par son zèle et son dévouement, et eut un cheval tué sous lui (1).

Le 8 février, jour de la sanglante bataille d'*Eylau*, le 6e corps arriva trop tard pour prendre part à l'action; mais sa présence suffit pour menacer le flanc gauche de l'ennemi et le forcer, pendant la nuit, à abandonner ses positions.

Cette journée indécise, qui avait coûté aux Russes près de 30000 hommes, avait aussi fortement épuisé notre armée. Napoléon, la jugeant par trop affaiblie, se résolut à reprendre de nouveaux cantonnements et à se replier sur la Passarge. Le 6e corps, qui avait le moins souffert à Eylau, fut placé en avant-garde aux environs de Guttstadt. Les avant-postes, souvent inquiétés par les Russes, eurent à livrer pas mal de petits combats.

RAPPORT AU GÉNÉRAL SONGIS SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARTILLERIE DU 6e CORPS DEPUIS LA REDDITION DE MAGDEBOURG JUSQU'AU 7 MARS 1807, PAR LE GÉNÉRAL SÉROUX, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 6e CORPS

Le 4 mars entre autres, les Russes cherchèrent à s'emparer du village de *Zeckern*, défendu par le 50e régiment et deux pièces de canon aux ordres du lieutenant *Comin* (du 1er régiment). Ces

1. Rapport au général Songis sur les opérations de l'artillerie du 6e corps depuis la reddition de Magdebourg jusqu'au 7 mars 1807, par le général Séroux, commandant l'artillerie du 6e corps.

deux pièces ont forcé cinq bouches à feu, dont deux obusiers, à changer de position et, pendant qu'elles faisaient ce mouvement, les deux pièces de M. Comin firent sauter un caisson. Les munitions à boulet étant épuisées, cet officier a conservé la même position pendant deux heures, au milieu des tirailleurs, exposé au feu de la mousqueterie et de cinq pièces ennemies continuellement dirigées sur lui. Deux canonniers furent blessés. Les généraux Roquet et Labassée donnent beaucoup d'éloges à la bonne conduite de M. le lieutenant Comin ; les caporaux *Mayer* et *Valton* méritent aussi d'être cités.....

Pendant toute cette campagne et surtout pendant cette retraite de Preussisch-Eylau, les troupes de l'artillerie du 6e corps ont eu des peines incroyables pour faire marcher les parcs sur des routes excessivement dégradées ; les capitaines *L'Espagnol, Camps* et le lieutenant *Comin,* du 1er régiment, ont rivalisé d'efforts ; ces officiers servent en toute occasion avec un zèle remarquable.

Opérations du 5e corps, de janvier à mars 1807. Ostrolenka (16 février). — De son côté, le 5e corps, laissé, comme il a été dit, près de Varsovie, était attaqué le 16 février à *Ostrolenka* par le corps d'armée russe du général Essen. Ce combat fut pour l'artillerie, servie par les canonniers de notre régiment, une nouvelle occasion de se distinguer, comme en témoigne le rapport du premier inspecteur général Songis à l'Empereur :

RAPPORT DU PREMIER INSPECTEUR GÉNÉRAL A L'EMPEREUR SUR LE COMBAT D'OSTROLENKA

Le combat d'*Ostrolenka* a été, pour l'artillerie, une nouvelle occasion de se distinguer. L'ennemi, dès le commencement de cette affaire, déploya une nombreuse artillerie ; six pièces soutinrent son feu et l'occupèrent momentanément. Mais bientôt, réunissant toutes ses forces, il parvint à culbuter la faible batterie qu'on lui avait opposée et, marchant en colonne, la baïonnette en avant, il poussa rapidement nos troupes. Trois pièces arrivèrent à ce moment : une décharge de trois coups à mitraille faite

hardiment et à portée de pistolet sur la colonne des grenadiers russes, leur tua plus de soixante hommes, l'arrêta et détermina sa retraite.

M. le lieutenant *Vaudidon*, du 1er à pied, qui commandait ces pièces, et le sergent *Ferry* déployèrent beaucoup de fermeté, de courage et de sang-froid.

Pendant que ces événements se passaient au centre, l'ennemi avait établi sur sa gauche une batterie considérable, dont les boulets traversaient la Narev et battaient le pont, empêchant toute communication avec la rive droite. On lui opposa trois bouches à feu aux ordres du capitaine *Raindre* et servies par la 5e compagnie du 1er à pied, mais bientôt elle fut obligée de cesser son feu et de se retirer avec deux de ses pièces démontées. Le lieutenant *Saint-Jacques*, du 1er (13e compagnie), jeune officier qui se trouvait au feu pour la première fois, a montré beaucoup de courage et a reçu un éclat de boîte à mitraille au visage et une balle dans le bras.

M. le général Foucher donne des éloges à tous les officiers du 1er régiment d'artillerie à pied sous ses ordres, et cite particulièrement :

MM. Raindre[1], capitaine au 1er (5e compagnie), et Vaudidon, lieutenant (13e compagnie);

MM. Ferry, sergent . .
Mahy, caporal. . .
Maurice, canonnier. } de la 13e compagnie du 1er,

pour lesquels je demande la Légion d'honneur.

Siège de Danzig (avril à juin 1807). — Pendant que l'armée attendait dans ses cantonnements le retour de la belle saison et réorganisait son matériel et son personnel, le siège de *Danzig*, qui avait été confié au ma-

1. Entré comme simple soldat au 1er bataillon de la Moselle, le capitaine *Raindre* avait fait toutes les campagnes de la Révolution et du Consulat. Il vint au 1er à pied en 1802 comme lieutenant en premier, fut nommé capitaine sur le champ de bataille, chef de bataillon pour sa conduite à Saragosse, officier de la Légion d'honneur pour sa conduite à Smolensk. Fut colonel du 1er régiment d'artillerie à cheval en 1824.

réchal Lefebvre, se terminait heureusement le 24 mai (1807).

Quelques officiers du régiment et un détachement de la 5ᵉ compagnie eurent l'honneur de prendre part à ce siège, qui dura trois longs mois et créa à l'artillerie d'énormes difficultés, comme le montre la lettre suivante du général Songis à l'Empereur, en date du 3 juin:

Sire,

Le siège de Danzig vient d'être pour l'artillerie une nouvelle occasion de donner les preuves les plus éclatantes de zèle et de dévouement au service de Votre Majesté; elle a mérité de nouveaux éloges et elle s'est rendue digne des grâces et des récompenses que je supplie Votre Majesté d'accorder à ceux des officiers et sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués.

L'équipage, rassemblé de très loin et marchant avec des peines infinies à travers mille obstacles, ne pouvait arriver assez promptement pour obvier à ces retards; l'artillerie construisit des batteries à l'avance et sous un feu d'autant plus dangereux qu'elle n'était pas encore en état d'y répondre; elle dut enfin commencer le feu le 24 avril : elle le fit avec cinquante bouches à feu et l'ennemi répondit avec plus de deux cents. Malgré cette grande supériorité de l'artillerie de la place, malgré une profusion de boulets, de mitraille, de bombes et d'obus, dirigés presque exclusivement sur les batteries qui, toutes accumulées sur une ligne d'attaque très resserrée, ne pouvaient avoir que des feux directs, l'artillerie française fut si bien servie, les pointeurs mirent tant d'adresse, de bravoure et même d'acharnement, que, dès les 7 et 8 mai, les feux de la place étaient presque éteints : l'ennemi n'avait conservé aucune batterie permanente et il était réduit à faire usage de quelques petites pièces qu'il promenait d'une embrasure à l'autre et qu'il tenait le plus souvent cachées.

Du 24 avril au 21 mai, l'artillerie française a tiré 39 125 coups et, d'après l'aveu des officiers d'artillerie ennemis, les consommations de la place ont été de 70 000 à 80 000 coups. L'artillerie n'a point à se reprocher de perte de temps : les canonniers sont restés souvent quarante-huit heures de suite dans les batteries;

ils y revenaient après une nuit de repos; plus de moitié des officiers étaient continuellement de service : chacun avait deux et trois batteries à surveiller et ils ont soutenu ce travail pendant cinquante jours consécutifs.

Le bouleversement complet du front d'attaque, les pièces de l'ennemi démontées et mutilées, ses affûts brisés, les parapets qui s'écartent de toutes parts, voilà les faits sur lesquels je me plais à reporter l'attention de Votre Majesté, et qui parlent en faveur de l'artillerie.

Je demande le grade d'officier de la Légion d'honneur pour le capitaine *Henrion,* du 1er régiment à pied, le grade de légionnaire pour le capitaine *Adam,* également du 1er, et pour le sergent *Prost,* de la 5e compagnie.

Sont encore cités dans les rapports du général Pernety, commandant l'artillerie du corps d'armée de Silésie :

Le capitaine *Ditche,* les sergents *Loinsot* et *Charpentier,* tous du 1er régiment.

Deuxième partie de la campagne de 1807. Bataille de Friedland (14 juin 1807). — Dès le commencement du mois de juin, les Russes reprirent les premiers les hostilités, en essayant d'envelopper le 6e corps (Ney) qui, séparé du gros de l'armée et placé en sentinelle avancée près de Guttstadt, leur paraissait une proie facile à saisir. Se voyant attaqué sur trois côtés à la fois et débordé par les Cosaques, le maréchal Ney concentra tout son corps d'armée, y compris les bagages, et se replia en bon ordre sur Deppen, où il arriva le 8 juin. Mais ce ne fut pas sans difficultés; pendant cette retraite qui lui fit si grand honneur, le 6e corps eut à disputer le terrain pied à pied aux 30 000 Russes qui l'assaillaient, et bien qu'il n'eût avec lui que 15 000 hommes, le maréchal Ney, sans perdre un canon, sans abandonner un caisson, trouva moyen d'infliger à l'ennemi des pertes sérieuses.

La plus grande part de ces succès relatifs, comme il

se plut à l'écrire à l'Empereur, revint à l'artillerie (9e, 10e, 11e, 12e compagnies du 1er régiment). Dans les nombreux combats qui se déroulèrent pendant quatre jours d'une façon continue à *Glottau*, à *Ankendorf*, à *Deppen*, l'artillerie, toujours à l'arrière-garde, sut se sacrifier et assurer le salut du corps d'armée, tant par les bonnes dispositions qu'elle sut prendre que par l'intrépidité et l'adresse de leur exécution. Devant la fière attitude du 6e corps, Benningsen se retira derrière l'Alle et descendit cette rivière pour se rapprocher des troupes qui étaient sous Königsberg. Mais Napoléon qui, à la première nouvelle du mouvement des Russes, avait à son tour pris l'offensive, laissant la cavalerie de Murat observer l'ennemi, concentre toutes ses forces vers Eylau et Saalfeld, dans l'intention de se placer entre l'armée russe et Königsberg, ou tout au moins de la devancer sur l'Alle à *Friedland*, point où il était probable que Benningsen chercherait à la traverser. Tels furent les mouvements préparatoires de la fameuse bataille du 14 juin, livrée le jour anniversaire de Marengo, et où l'artillerie à pied, arborant une tactique nouvelle, devait jouer un rôle si glorieux.

Le maréchal Lannes formant l'avant-garde, arriva le 14 au matin à Postehnen, en face de Friedland, au moment même où Benningsen, qui avait reçu l'ordre de sauver Königsberg à tout prix, avait déjà jeté plusieurs ponts sur l'Alle et fait passer sur l'autre rive une trentaine de mille hommes. Grâce à d'habiles manœuvres, trompant l'ennemi sur ses forces, Lannes donna à l'armée française le temps d'accourir et de se déployer.

Vers 4 heures du soir, Napoléon avait terminé ses dispositions et commençait la bataille : le centre (Lannes) et la gauche (8e corps, Mortier) devaient simplement

contenir l'ennemi, tandis qu'à la droite (6e corps, Ney) était confiée la tâche périlleuse d'attaquer Friedland, de couper les ponts et d'enlever par suite toute retraite à l'armée russe. A un signal donné par une batterie de vingt canons, Ney s'élance avec les divisions Bisson et Marchand et refoule l'infanterie ennemie. Mais bientôt ses colonnes, battues d'écharpe et de front par les batteries de la rive droite, que l'artillerie du 6e corps, trop peu nombreuse, ne peut réduire au silence, décimées en quelques minutes, sont obligées de reculer; la division Dupont, détachée du 1er corps (en réserve), se porte au secours du maréchal Ney et la batterie du capitaine *Ricci* (6e compagnie du 1er régiment), rapidement mise en position au moment où s'ébranlait la cavalerie russe, arrête un instant ses escadrons. Néanmoins, la situation était toujours fort critique. Le général *Sénarmont* arrive en ce moment auprès de la batterie Ricci : « A merveille! dit-il, en voyant l'adresse et le calme intrépide des canonniers; c'est manœuvrer comme au polygone. — Oui, mon général, lui répond le capitaine, mais voyez combien de pièces ils ont en face et à droite de nous. — Tenez bon, vous allez recevoir du renfort. »

En effet, derrière Sénarmont accourt au galop toute l'artillerie du 1er corps qu'il a rassemblée avec l'assentiment du maréchal Victor et malgré les réclamations des généraux de division (1). Laissant six pièces en réserve, il forme deux grandes batteries de quinze pièces chacune (la compagnie Ricci, 6e du 1er régiment, servait dix pièces de 6 à la batterie de droite) et les porte à 400 mètres de l'ennemi. Après cinq ou six salves, il s'en rapproche à 200 mètres. Napoléon, étonné d'une telle

1. Voir le rapport de Sénarmont sur la bataille (ci-joint, p. 202).

témérité, envoie son aide de camp, le général Mouton, reconnaître pourquoi il s'avance si loin : « Laissez-moi faire; avec mes canonniers, répartit Sénarmont, je réponds de tout (1). » Quand Mouton revint, Napoléon avait déjà jugé de l'effet de la batterie et dit en souriant : « Ces artilleurs sont de mauvaises têtes, laissons-les faire. »

Enivré par son succès, Sénarmont ne sait plus mettre de bornes à son audace : il ordonne de cesser le feu sur l'artillerie, fait avancer ses trente pièces jusqu'à 120 mètres de l'infanterie russe et, la foudroyant d'un tir continu et à mitraille, produit dans ses rangs des ravages affreux. La cavalerie ennemie s'ébranle à son tour pour sabrer cette formidable batterie; aussitôt Sénarmont ordonne un changement de front et en deux décharges l'anéantit.

Pendant ce temps, à l'extrême droite, l'artillerie du 6e corps avait détruit les ponts et préparé l'attaque de Friedland. Dès lors la bataille était gagnée ; Napoléon poussa sa gauche en avant et précipita dans l'Alle l'aile droite des Russes, privée de tout moyen de retraite.

« C'est Sénarmont qui a fait mon succès », s'écria-t-il en contemplant les trophées de sa victoire. Notre arme, en effet, ce jour-là, avait bien été la reine de la bataille, groupant ses pièces au lieu de les morceler en plusieurs batteries, les portant à petite distance de l'ennemi qu'elle accueille d'un feu meurtrier sans crainte de s'exposer elle-même à des pertes considérables. Grâce au chef héroïque qui la conduisait, son coup d'essai avait été un coup de maître et son triomphe éclatant.

Telle fut cette victoire dont le souvenir pour nous

1. Cet épisode a été représenté dans un tableau commandé en 1887 au peintre Du Paty et qui orne aujourd'hui la salle d'honneur du 1er régiment d'artillerie.

autres artilleurs s'identifie avec celui de l'illustre Sénarmont, mémorable journée dont l'étendard du 1er régiment porte en ses plis le nom immortel brodé en lettres d'or, offrant ainsi aux jeunes canonniers un perpétuel et glorieux témoignage des exploits qu'accomplirent, il y a près d'un siècle, leurs anciens du régiment.

RAPPORT DU GÉNÉRAL SÉNARMONT, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 1er CORPS, FAIT SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE FRIEDLAND LE 15 JUIN 1807

M. le général Victor, commandant en chef le 1er corps de la Grande Armée, a laissé pendant toute cette affaire le général commandant l'artillerie dudit corps maître de diriger les mouvements de cette arme, après lui avoir communiqué ses intentions. En conséquence, celui-ci jugea convenable de diviser toute l'artillerie du 1er corps, à l'exception de six bouches à feu de réserve, en deux grandes batteries composées ainsi qu'il suit :

Batterie, la première en position, dite de gauche.

15 pièces	2e compagnie du 8e à pied. 6e — — 2e — du 3e à cheval.	La batterie commandée supérieurement par le major RAULOT.

Batterie, la seconde en position, dite de droite.

10 pièces de 6.	6e compag. du 1er régim. à pied. Capitaine RICCI. Lieutenant LEBOUVIER. — RAVENEL.	Commandée en chef par le colonel FORNO ; sous lui par le chef de bataillon BERNARD.
2 pièces de 4.	1re compagnie du 2e à cheval.	Après la mort du premier et la blessure du second, par le capitaine RICCI, du 1er régiment et par le général.
3 obusiers.	3e — du 3e —	

... L'artillerie, arrivée à environ 250 toises de l'ennemi, y fit une ou deux décharges, après quoi les pièces, jusque vers la fin du combat, se tinrent constamment à 150 toises et à 100 toises, ne tirant plus qu'à mitraille jusqu'à ce que l'ennemi eût effectué sa retraite après une perte immense d'hommes.....

La manière distinguée dont l'artillerie du 1er corps a servi est

prouvée par ses pertes, par les éloges flatteurs dont S. M. a comblé son chef, et par les témoignages de satisfaction du général en chef Victor et d'estime de tous les officiers témoins du combat (¹).....

MM. le capitaine *Ricci* et le premier-lieutenant *Lebouvier*, du 1er à pied, se sont si parfaitement conduits et ont montré hier tant de courage, de sang-froid et d'intelligence, que je dois les proposer pour la Légion d'honneur.

... Je crois convenable de rappeler ici les services éclatants qu'a rendus à Ulm (combat d'Albeck, 11 octobre 1805) M. le lieutenant *Etchegoyen* (il était devenu aide de camp du général Sénarmont), du 1er régiment d'artillerie à pied, services qui m'ont été attestés par M. le général Dupont et MM. les officiers de sa division, qui se sont empressés de me les faire connaître. Dans l'affaire malheureuse que l'artillerie y éprouva, M. Etchegoyen est le seul officier qui conserva sa présence d'esprit et son sang-froid; il tint ferme, rallia sa compagnie et continua à rétablir le combat. Je comptais demander pour lui la décoration, je m'en acquitte ici.

... Dans tous les sous-officiers et canonniers qui se sont particulièrement distingués et qui méritent la décoration, je citerai... les sergents *Klein* et *Lambert* et le fourrier *Colin* (*Henry*) [²], tous de la 6e compagnie du 1er régiment.

SÉNARMONT (³).

RAPPORT DU GÉNÉRAL SÉROUX, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 6e CORPS D'ARMÉE, SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARTILLERIE A LA BATAILLE DE FRIEDLAND

La 9e, la 10e, la 12e compagnies du 1er régiment étaient attachées à ce corps.

.....La bataille de Friedland a été une des plus sanglantes et

1. Sénarmont dit encore, dans une lettre à son frère, datée du 26 juin 1807 : « Il n'est sortes d'amitiés que l'Empereur ne m'ait faites, et le jour de la bataille de même, tous nos généraux, nos officiers, de simples soldats venaient me serrer les mains et applaudissaient nos canonniers lorsque nous rentrâmes. » (*Les deux Sénarmont*, par GIROD DE L'AIN.)

2. Voir plus loin, page 205, la notice sur le fourrier Colin.

3. Correspondance avec le premier inspecteur général (Archives de l'artillerie, Saint-Thomas-d'Aquin).

ce sera une des plus mémorables; on s'est battu de très près pendant deux heures, de 6 à 8 heures du soir, avec un acharnement incroyable. Jamais les dangers ne furent plus marqués. Le champ de bataille, si étroit, était criblé de balles, d'obus, de boulets et de mitraille; tous nos coups avaient porté. Heureusement les Russes ont mal tiré, généralement trop haut; notre perte (tués : 2, blessés : 9 dont 1 officier, pour le 1er régiment) a été peu de chose et nullement proportionnée à celle de l'ennemi.

L'artillerie du 6e corps s'est couverte de gloire; officiers et soldats, tous ont montré zèle et dévouement. Les lieutenants *Pastoureau, Gosse, Chapuis* et *Comin* du 1er régiment ont eu des chevaux tués sous eux. M. le maréchal a rendu compte à l'Empereur de sa satisfaction. Il publie souvent des témoignages flatteurs de son estime et je me plais à les répéter, puisqu'ils honorent les braves troupes que je commande et qu'ils sont la plus noble récompense de leur courage.

Récompenses demandées pour l'artillerie du 1er régiment (1).

Pour la croix d'officier de la Légion d'honneur.	Commandant VILLENEUVE. — MORIAL.
Pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur.	Capitaine CLAUDIN, 12e compagnie. Lieutenant PASTOUREAU, blessé. — GOSSE, 9e compagnie. — ESTEVON, — Sergent-major GAILLARD, 10e compagnie. Sergent SCHMITT, 7e compagnie. — BRAULT, 7e compagnie. Caporal VALTON, 10e compagnie. — GONNET, 12e compagnie. — ROSEMBLAT, 9e compagnie. Artificier RENARD, 9e compagnie. Canonnier FOUCHET, 12e compagnie.

1. Furent en outre proposés pour la Légion d'honneur, sur un rapport du général Songis, en date du 28 juillet 1807 :
Pour chevalier : le sergent *Poinçot*, du 1er régiment.
Pour commandeur : le colonel *Valé*, du 1er régiment.

Pour l'avancement.	Le lieutenant Comin, déjà cité pour l'affaire de Zeckern, le 4 mars 1807, et celle d'Allenstein, le 3 février 1807.

Le fourrier Colin (Henry) de la 6e compagnie du 1er régiment. — Le fourrier *Colin* (*Henry*), proposé par le général Sénarmont pour la croix de la Légion d'honneur après la bataille du 14 juin, s'était conduit pendant toute la campagne d'une façon si brillante, que le chef d'escadron commandant l'artillerie de la division Dupont fit à son sujet un rapport particulier et circonstancié que voici (1) :

RAPPORT SUR LE FOURRIER COLIN (HENRY), DE LA 6e COMPAGNIE DU 1er A PIED

25 juin 1807.

1° Au retour de la campagne d'Autriche, un caisson de 6 du parc de la division du général Dupont, étant hors d'état de marcher faute de chevaux, le sieur *Colin* (*Henry*), fourrier à la 6e compagnie du 1er régiment, faisant fonction de garde audit parc, le déchargea au pied d'une montagne où il était resté, et le monta à bras en haut, et successivement les caisses de munitions, les rechargea ensuite, et se procura par son zèle et son activité des chevaux de réquisition pour le conduire au parc ;

2° Au passage du Mein sur des bacs, un caisson d'obus, étant tombé dans la rivière, allait être perdu ; il se jeta à l'eau le premier malgré la rigueur de la saison et entraîna, par son exemple, plusieurs de ses camarades qui parvinrent à le sauver ;

3° La division Dupont étant en marche entre Stuttgard et Neubrandbourg, un caisson de 12 prit feu au milieu de la colonne : une caisse de munitions contenue dans ledit caisson sauta ; à l'instant, tout le caisson est embrasé et on s'aperçoit que cinq caisses ne sont point encore atteintes du feu. Le danger était imminent, la moitié du parc se trouvait derrière le caisson, engagée

1. Archives de l'artillerie à Saint-Thomas-d'Aquin.

dans un chemin où il était impossible de faire demi-tour. Tout allait sauter, lorsque le nommé Colin appelle plusieurs de ses camarades, s'attelle le premier et parvient avec eux à le conduire sur le côté en broyant une haie. Arrivés à 150 toises environ, ils renversent le caisson; et le reste des munitions, à l'exception d'une caisse, prend feu aussitôt; ils éteignent alors le feu du caisson, rechargent la caisse de munitions et le ramènent au parc où il figure encore aujourd'hui;

4° Enfin, pendant les deux dernières campagnes, il s'est conduit de manière à mériter tout l'éloge que l'on puisse donner à un brave et courageux militaire.

Situations de diverses compagnies du régiment en 1808. — En 1808, nous trouvons onze compagnies du régiment en Espagne et Portugal (voir plus loin : *Le 1er régiment pendant les guerres de la Péninsule*) :

La 4e compagnie (corps d'observation de la Gironde, puis armée de Portugal depuis 1807);

Les 5e, 13e, 20e (en Espagne depuis 1807);

Les 6e, 7e, 11e (1er corps) et les 9e, 10e, 12e, 14e (6e corps) venues d'Allemagne après la paix de Tilsitt avec leurs corps d'armée;

La 17e et la 18e sont toujours dans les Pays-Bas depuis 1805;

La 18e fut prise par les Anglais à *Flessingue*, en 1808, et réorganisée plus tard au dépôt de Strasbourg;

La 15e et la 16e sont à la côte de Boulogne depuis 1805;

La 21e et la 22e toujours à la Guadeloupe depuis 1803;

Le reste du régiment est à la Grande Armée et son dépôt a quitté La Fère au début de 1808 pour venir s'établir à Strasbourg, où il restera jusqu'en 1815.

Campagne de 1809 en Allemagne[1]. Essling. — Wagram.

Quelque brève qu'eût été l'incursion de l'Empereur dans la Péninsule, ce court intervalle avait suffi à l'Angleterre pour reformer contre lui une cinquième coalition, et décider l'Autriche à profiter de ce que la majeure partie de nos forces était en Espagne pour reprendre la lutte.

L'Empereur, à cette nouvelle, revint dès le mois de janvier 1809 en toute hâte à Paris, réorganisa ses troupes d'Allemagne et en prit lui-même le commandement au mois d'avril :

Sept compagnies du régiment étaient à l'armée :

4e corps (Masséna) .	21e compagnie.
3e corps (Davout). .	1re compagnie, capitaine Guidonnet. 2e compagnie, capitaine Aboudebent.
Parc général. . . .	8e compagnie, capitaine Barthél. 15e compagnie, capitaine Cordier. 16e compagnie, capitaine Eumont. 19e compagnie, capitaine Gravelle.

Ces compagnies, notamment les 1re, 2e, 21e, prirent part aux principales affaires de cette campagne : *Abensberg, Eckmühl, Ratisbonne,* et aux sanglantes journées d'*Essling* (21 et 22 mai 1809).

1. Pour les campagnes de 1809, 1812, 1813, 1814 en Allemagne, nous n'avons pas eu les rapports des généraux commandant l'artillerie des corps d'armée : aussi manquons-nous de détails sur le rôle particulier des compagnies du régiment qui ont pris part à ces campagnes.

Pendant les six semaines qui suivirent, elles travaillèrent sans relâche, avec le reste de l'artillerie, aux immenses travaux de défense de l'île Lobau : il fallut construire quantité de batteries, amener quatre-vingt-six pièces de gros calibre de l'arsenal de Vienne, pour les armer, confectionner une partie des affûts, faire des plates-formes, préparer les munitions nécessaires et fabriquer même de la poudre et couler des projectiles.

Ce fut pour notre arme une période d'activité incessante, de fatigues et de dévouements.

Nos compagnies furent aussi à *Wagram* (5 et 6 juillet), où l'artillerie, renouvelant la tactique inaugurée à *Friedland,* décida véritablement de la victoire : « Que n'ai-je ici Sénarmont ! » s'écriait l'Empereur au moment où la bataille était indécise.

C'est à *Drouot* qu'il confie les soixante pièces de sa Garde ; il les renforce de quarante autres et bientôt l'immense batterie remplit le vide formé au centre de l'armée par la déroute du corps de Bernadotte ; elle s'avance sans tirer jusqu'à demi-portée de canon et commence alors un feu prodigieux qui éteint celui des Autrichiens.

Le général Lariboisière, commandant en chef l'artillerie de l'armée, écrivait le lendemain au premier inspecteur général Songis :

Votre Excellence apprendra par les bulletins de la Grande Armée les grands résultats des journées des 5 et 6 juillet. Jamais on n'a vu une bataille aussi longue et où l'artillerie a joué un si beau rôle : c'est véritablement l'artillerie qui a décidé de la victoire ; aussi elle a fait des consommations et des pertes prodigieuses. L'artillerie de la Garde seule a tiré plus de 15 000 coups.....

... Sa Majesté évalue à 100 000 coups nos consommations. C'était une canonnade comme je n'en ai jamais entendu et qui a duré quarante-cinq heures.



CANONNIER DU 1er RÉGIMENT EN 1816

(D'après DETAILLE)

Furent blessés aux journées d'*Essling* et de *Wagram* les officiers du régiment dont les noms suivent[1] :

A Essling.	Capitaine RAINDRE. Lieutenant LINGRE. Lieutenant CHEVANNE.
A Wagram	Lieutenant GILLET, tué. Capitaine RAINDRE. Capitaine GUIDONNET. Lieutenant CAUSSADE.

Armée du Nord. Prise de Flessingue (juillet 1809). — Pendant que ces événements se passaient au centre de l'Europe, les Anglais avaient projeté une attaque sur Anvers et la flotte française.

En juillet 1809, ils débarquèrent dans l'île de Walcheren et opérèrent l'investissement de *Flessingue,* qui se rendit quelques jours après. La 18e compagnie du régiment, qui s'y trouvait en garnison, fut faite prisonnière de guerre ; elle fut réorganisée plus tard à Strasbourg en 1811.

Immédiatement, toutes les troupes disponibles des départements voisins furent dirigées sur la Belgique : c'est ainsi que la 3e compagnie du régiment fut appelée en toute hâte pour exécuter des travaux de défense dans l'île de Sud-Beveland et y construire et armer les batteries de Floë. Le sergent-major *Calaïd* fut blessé dans un combat et proposé pour le grade de second-lieutenant :

Le sergent-major *Calaïd,* de la 3e compagnie du 1er à pied, a été blessé dans la nuit du 22 au 23 décembre ; il a dix ans de

1. Pour les compagnies du régiment, nous n'avons pu relever que les pertes suivantes :

Essling et Wagram.	1re compagnie.	9 tués.
	2e —	2 —
	21e —	6 —

service, une conduite exemplaire, du zèle, de l'instruction, de la bravoure, et il a des droits à une place de second-lieutenant(1).

Modifications dans le personnel de l'artillerie en 1810 et 1811. — En 1810, le refroidissement survenu entre la France et la Russie ayant fait envisager à l'Empereur l'éventualité d'une guerre avec cette puissance, il s'y prépara en réorganisant son armée.

Pour ce qui concerne l'artillerie, une compagnie de dépôt avait déjà été formée dans chaque régiment en mars 1809. Dans le courant des années 1810 et 1811, de nombreux décrets vinrent modifier les effectifs de l'arme : par suite de la réunion de la Hollande à la France, le nombre des régiments à pied fut porté à neuf. On augmenta également le nombre des compagnies d'ouvriers, d'armuriers, de bataillons du train.

Enfin un décret du 6 septembre 1811 fixait à 120 hommes, officiers compris, l'effectif des compagnies des régiments à pied :

DÉCRET DE L'EMPEREUR DU 6 SEPTEMBRE 1811

Le complet des compagnies de nos régiments à pied est fixé à 120 hommes, officiers compris :

1° Les compagnies qui sont employées en Espagne se compléteront par des hommes d'infanterie servant à ces armées ;

2° Les vingt-cinq compagnies employées au corps d'observation de l'Elbe se compléteront à l'aide des dépôts de leurs régiments;

3° Celles qui sont en France se compléteront par un appel de dix hommes sur chaque compagnie de réserve départementale, et par un appel sur les dépôts d'infanterie les plus proches.

... En conséquence, le 1er régiment à pied sera complété par les dépôts ci-joints :

3e de ligne, 18e, 39e, 40e, 63e, 57e, 105e, 95e;

7e léger, 10e, 17e, 16e, 6e.

1. Rapport du général Séroux, commandant l'artillerie de l'armée du Nord.

Campagne de Russie (1812)[1].

Pendant la campagne de 1812, le 1er régiment d'artillerie fournit aux divers corps de la Grande Armée les compagnies suivantes :

1er corps (Davout).

3e compagnie, capitaine DE MOUCHY. .	A la réserve d'artillerie du corps.
17e compagnie, capitaine GAILLARD . .	

2e corps (Oudinot).

1re compagnie, capitaine BLONDEL DE LA BOISSIÈRE	Réserve d'artillerie du corps.
15e compagnie, capitaine WASSE . . .	

3e corps (Ney).

16e compagnie, capitaine LARMINAT . .	A la réserve d'artillerie du corps.
18e compagnie, capitaine GUÉRARD. . .	
21e compagnie, capitaine DEGAIN . . .	Au parc d'artillerie.

4e corps (Augereau).

5e compagnie, capitaine ANDRY.
6e compagnie, capitaine DISCH.
22e compagnie, capitaine PETIT.

Au parc général.

2e compagnie, capitaine ABOUDEBENT.
8e compagnie, capitaine COMIN.
10e compagnie, capitaine VAUDIDON.
13e compagnie, capitaine CHARPENTIER.

---

1. Tous les documents officiels concernant la campagne de Russie, en particulier les rapports des généraux, ayant disparu, il a été tout à fait impossible de reconstituer l'histoire des batteries de notre régiment pendant cette campagne. Ce qu'il est permis de dire, c'est que le nom de *La Moskowa* étant inscrit à l'étendard du 1er régiment, il est certain que nos batteries prirent une part glorieuse à cette victoire.

Le 1er Régiment d'artillerie à pied et les guerres de la Péninsule.

Expédition de Portugal (1807). — Nous ne pouvons pas entrer ici dans l'exposé long et compliqué des origines politiques de la guerre d'Espagne et des motifs qui ont décidé l'Empereur à faire la conquête de ce royaume.

Il suffit de rappeler que le prince régent de Portugal ayant refusé d'adhérer au blocus continental, et ayant resserré au contraire son alliance avec l'Angleterre, l'invasion du Portugal fut résolue par Napoléon.

Un corps d'armée dit *1er corps d'observation de la Gironde*, formé sous le commandement de *Junot*, reçut l'ordre de franchir la Bidassoa en octobre 1807 et de se diriger sur Lisbonne. Son artillerie comprenait six compagnies d'artillerie à pied, dont la 4e compagnie du 1er régiment (capitaine *Tournay*).

Une marche de cinquante jours sous des pluies torrentielles, dans un pays coupé de gorges épouvantables et au milieu d'insurmontables difficultés, l'entrée dans la capitale de quelques bataillons exténués et misérables, un gouvernement éphémère de Junot, au milieu de populations révoltées, la défaite de Vimeiro, la capitulation de Cintra, telle fut la triste odyssée de cette armée de Portugal que les vaisseaux anglais rapatrièrent à Rochefort en septembre 1808.

Quoi qu'il en soit, jamais armée peut-être ne fit preuve de plus de dévouement et de résignation, jamais, nulle part, nos canonniers en particulier ne surent mieux montrer qu'il y avait autant d'héroïsme à triompher en silence des obstacles et des éléments, à supporter les privations

et les fatigues, qu'à affronter les dangers des champs de bataille et à braver la mort devant l'ennemi; et c'est à juste titre que cette marche de l'artillerie à travers les montagnes de la Beïra restera comme une des plus extraordinaires :

... Pendant douze jours, du 20 novembre au 2 décembre, on traversa des montagnes arides et désolées, sans guides, sans vivres et souvent sans abris pour passer la nuit. Ne voulant pas retarder sa marche, Junot avait fait partir l'infanterie en avant. Partout sur le passage de cette première colonne, les habitants effrayés avaient fui, emportant avec eux dans la montagne tout ce qu'ils possédaient; aussi l'artillerie ne trouvait sur sa route dans les villages abandonnés aucune ressource pour se nourrir : ni pain, ni vin, ni viande. Les canonniers vivaient de miel sauvage, de châtaignes et de glands, qu'ils récoltaient le long du chemin; encore ne pouvaient-ils, pour chercher ces misérables ressources, s'écarter beaucoup de la colonne sans risquer d'être pris et assassinés dans des embuscades de paysans.

Les chevaux n'avaient pour tout fourrage qu'un peu de maïs. D'ailleurs, la plupart étaient tombés dès les premiers jours, et on avait dû les remplacer par des bœufs que l'on attelait comme on pouvait. Ces animaux, que les cavaliers étaient inhabiles à conduire, reculaient ou se jetaient de côté à chaque pas, brisant les timons et les flèches, versant les voitures au milieu des chemins les plus dangereux, au bord des précipices.

Dans plusieurs villages, les rues étaient si étroites, qu'il fallut abattre des pans de murailles pour laisser passer les voitures.

On avançait ainsi de 3 à 4 lieues par jour; mais les hommes en faisaient bien 8 ou 10[1].....

Campagne de 1808.

En présence des événements qui avaient clôturé la campagne de 1807, Napoléon retira d'Allemagne une

1. Général baron THIÉBAUT, *Expéditions de Portugal.*

partie des corps de la Grande Armée(1) et vint prendre lui-même la direction des opérations d'Espagne en novembre 1808.

L'armée comprenait huit corps, auxquels le 1er régiment d'artillerie fournissait onze compagnies :

1er corps (maréchal Victor).

(Général SÉNARMONT, commandant de l'artillerie, puis général D'ABOVILLE.)

6e compagnie, capitaine DEVARENNES .	Venues d'Allemagne.
7e compagnie, capitaine VIALET . . .	
11e compagnie, capitaine FLORET . . .	

2e corps (maréchal Soult).

(Général BOURGEAT, commandant de l'artillerie.)

4e compagnie, capitaine TOURNAY. (Cette compagnie appartint d'abord au 8e corps (Junot) formé avec l'ancienne armée de Portugal. Elle fut versée au 2e corps en janvier 1809.)

3e corps (maréchal Moncey).

(Général COUIN, commandant de l'artillerie.)

20e compagnie, capitaine DESLYONS.

5e corps (maréchal Mortier).

(Général FOUCHER, commandant de l'artillerie.)

5e compagnie, capitaine RAINDRE. . .	Passaient au 6e corps en 1810.
13e compagnie, capitaine COGER. . . .	

1. 70 000 hommes restèrent en Allemagne, dont 50 000, sous le commandement de Davout, gardèrent les places de l'Oder, les villes hanséatiques, Magdebourg et le Hanovre. Deux compagnies du régiment furent attachées à ce corps d'occupation :

1re compagnie : capitaine *Guidonnet*, dans les villes hanséatiques.
2e — — *Granier*, — —

6ᵉ corps (maréchal Ney).

(Général Séroux, commandant de l'artillerie.)

9ᵉ compagnie, capitaine L'Espagnol. .	Venues d'Allemagne.
10ᵉ compagnie, capitaine Bolot. . . .	
12ᵉ compagnie, capitaine Claudin. . .	
14ᵉ compagnie, capitaine Michon . . .	

8ᵉ corps (général Junot).

(Général Taviel, commandant de l'artillerie.)

4ᵉ compagnie, versée au 2ᵉ en 1809.

Le 1ᵉʳ régiment à la prise de Madrid (4 décembre 1808). — Napoléon se mit immédiatement en marche sur Madrid avec le 1ᵉʳ corps et une partie de la Garde; le 30 novembre, il forçait le défilé de Somosierra et le 2 décembre, jour anniversaire d'Austerlitz, il se présentait devant la capitale de toutes les Espagnes, qui se rendit le 4. Voici comment le général Sénarmont, commandant l'artillerie du 1ᵉʳ corps, raconte la part que prirent à ce fait d'armes les canonniers et officiers du régiment :

L'armée, continuant sa marche, se rendit le 2 décembre sous les murs de Madrid, dont S. M. arrêta l'attaque pour le lendemain. Le 1ᵉʳ corps fut chargé d'enlever les portes d'Alcala et des Récollets.

La porte d'Alcala, défendue par un retranchement palissadé et quatre bouches à feu, était d'un accès très difficile, à cause des murs du parc du Buen Retiro occupé par l'ennemi, qui longent la route et qu'il avait crénelés.....

Le général d'artillerie établit :

1° En avant et à 100 toises au plus, une batterie de six pièces servies par un détachement de la 2ᵉ compagnie du 8ᵉ et un de la 7ᵉ compagnie du 1ᵉʳ à pied commandé par le lieutenant en premier *Lechesne* et destinée à ouvrir la porte ;

2° Une deuxième batterie semblable, sous les ordres du chef d'escadron *Marcilhac,* servie par un détachement du 8e et une escouade de la 7e compagnie du 1er commandée par le lieutenant en premier *Driessens,* dont le but était d'enfiler les murs du Retiro parallèles à la route.....

... Les pièces, parfaitement servies, firent un feu roulant et bien nourri; en trois quarts d'heure la brèche fut ouverte. Le Retiro fut occupé, l'artillerie s'avança à 120 mètres de la porte..... L'ennemi abandonna la porte, et de suite les canonniers, avec la même ardeur qu'ils avaient mise au combat, arrachèrent les palissades, renversèrent le retranchement et comblèrent le fossé pour son passage. Une pièce de 8 s'établit en batterie, et aussitôt l'ennemi qui garnissait les retranchements de la rue d'Alcala commença un feu terrible. Le passage de la porte devint extrêmement dangereux et ce fut vraiment un acte d'héroïsme de la part des canonniers et des soldats du train de s'y lancer comme ils le firent.....

... Pendant que ceci se passait, l'artillerie de la 1re division attaquait la porte des Récollets avec quatre pièces de 8, deux pièces de 4 et deux obusiers de 24.

Quatre pièces de 8 commandées par le capitaine *de Varennes* (de la 6e compagnie du 1er), placées à gauche de la porte, la prenaient en écharpe, tandis que les deux pièces de 4 et les obusiers commandés par le capitaine *Vialet* (de la 7e compagnie du 1er) la battaient de front. La porte fut emportée et l'artillerie de la 1re division vint au débouché sur la rue d'Alcala se réunir à celle qui y était déjà placée.....

... L'artillerie eut à regretter la perte de sept de ses meilleurs soldats, dont celle du :

Lieutenant *Driessens* (7e compagnie), officier distingué, décoré de bonne heure pour sa valeur et son courage, et du sergent *Klein* (6e compagnie), légionnaire, tué en encourageant ses hommes à marcher à l'ennemi.

Furent blessés et proposés pour la Légion d'honneur : le capitaine *Vialet* (7e compagnie), le sergent *Courtol* (7e compagnie), l'artificier *Arnous* (6e compagnie).

Campagne de 1809.

Tandis que le 1er corps laissé autour de Madrid se distinguait à Uclès (13 janvier) en forçant 13 000 Espagnols à mettre bas les armes, Napoléon d'abord, puis Soult, avec le 6e corps, se lançaient à la rencontre de l'armée anglaise, la poursuivaient jusqu'à la Corogne et la forçaient de se rembarquer précipitamment après avoir abandonné ses malades, ses bagages, ses munitions et son artillerie.

Prise de Saragosse (24 février 1809). — Quelques jours après, le 24 février, le maréchal Lannes faisait son entrée solennelle dans *Saragosse*. Cette place, qui avait une première fois repoussé nos assauts en 1808, tombait après un siège mémorable de cinquante-deux jours, dont vingt-neuf avaient été employés à se rendre maître de l'enceinte et vingt-trois à cheminer de maison en maison. La garnison avait perdu 54 000 habitants; le corps de siège (3e et 5e corps), 3 000 hommes.

L'artillerie (servie par dix-huit compagnies d'artillerie à pied, dont la 20e compagnie du 1er régiment au 3e corps et la 5e compagnie du 1er au 5e corps) avait tiré sur la place 32 700 bombes, boulets ou obus.

Le capitaine *Raindre* (5e compagnie) et le sergent-major *Vaudacle* furent: le premier, nommé chef de bataillon; le deuxième, décoré, en récompense de leur belle conduite pendant le siège.

Bataille de Medellin (28 mars 1809). — Après la victoire d'Uclès, le 1er corps remporta un nouveau succès à *Medellin* (28 mars) sur l'armée espagnole établie en

arrière de la Guadiana, dans une très forte position. Rappelé à Madrid, le général Sénarmont n'avait pu mener au feu cette artillerie du 1er corps qu'il avait jusqu'alors si brillamment dirigée, mais il se plut à faire valoir sa belle conduite dans le rapport qu'il adressa au premier inspecteur général :

J'éprouve une satisfaction, bien vive, en pouvant dire à V. Exc. que, dans cette journée, l'artillerie du 1er corps a soutenu et même accru sa glorieuse réputation. Ce sont de braves et excellentes troupes, le modèle du corps d'armée, et ce tribut d'éloges lui est payé partout (1).

Le lieutenant *Lebouvier*, de la 6e compagnie, eut un cheval tué sous lui ;

Le sergent-major *Florentin* (6e compagnie) et le caporal *Bouchot* (7e compagnie), « excellent pointeur qui a entamé la cavalerie ennemie de deux coups de canon qui l'ont forcée à retourner », furent proposés tous deux pour la Légion d'honneur.

Bataille de Talavera (28 juillet 1809). — Sur ces entrefaites, sir Arthur Wellesby (duc de Wellington) débarquait une deuxième fois en Portugal et marchait avec 30 000 hommes au secours de l'armée espagnole. Il était convenu qu'après leur concentration les troupes des deux nations se porteraient sur Madrid. La jonction eut lieu le 22 juillet près de *Talavera*, sur le Tage.

Bien qu'aux 60 000 hommes de l'armée alliée l'armée française n'opposât que des forces inférieures (22 000 hommes du 1er corps, 18 000 du 4e corps [général Sébas-

---

1. Rapport du 11 avril 1809 par le général Sénarmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Espagne, en remplacement du général Lariboisière. Le général d'Aboville lui avait succédé au 1er corps.

tiani], 5 000 en réserve amenés par le roi Joseph), la bataille fut résolue le 28 juillet; elle resta, comme on sait, indécise, et si, dans la nuit qui suivit le combat, le roi Joseph crut devoir ordonner la retraite, l'armée ennemie, très épuisée, n'osa pas le poursuivre.

L'artillerie déploya son courage ordinaire. Celle du 1er corps (dont les 6e, 7e, 11e compagnies du 1er régiment) en particulier, citée avec éloges, fut très éprouvée : elle eut trois officiers de tués, dont le lieutenant *Denis* (7e compagnie), qui eut la tête emportée par un boulet; cinq de blessés, douze canonniers tués et quatre-vingt-trois de blessés[1]. Le sergent *Bolle* (7e compagnie) et le sergent-major *Florentin* (6e compagnie), déjà cité à Medellin, se firent remarquer par le courage avec lequel ils soutinrent et entraînèrent le reste de leurs hommes.

Défense de Tolède. Bataille d'Almonacid (11 août 1809). — Laissant le 1er corps à Talavera, le roi Joseph marcha avec le 4e au secours de Tolède qui se défendait depuis huit jours avec une grande vigueur, et remportait le 11 août, sur le général espagnol Venégas, la victoire d'*Almonacid* :

La place de Tolède était défendue par 12 000 hommes de la légion polonaise et huit pièces de 4, servies par un détachement de la 4e compagnie du 1er à pied. Le sergent *Semin*, qui était le chef de ce détachement, montra beaucoup de bravoure et de zèle et dirigea les travaux de la défense avec beaucoup d'intelligence, faisant à la fois les fonctions d'officier d'artillerie et d'officier du

1. Les pertes du 1er régiment furent :

6e compagnie. . .		1 canonnier tué.
7e	—	lieutenant *Denis*, tué; 2 canonniers tués; 15 blessés.
11e	—	2 canonniers tués (dont le sergent *Lechat*).

La 9e compagnie du régiment, attachée à la brigade de la division Dessolle (réserve du roi Joseph), ne prit qu'une faible part à l'action.

génie. Il fut parfaitement secondé par les caporaux *Grossot* et *Godeville* (1).

En même temps qu'eux, fut proposé pour la décoration le capitaine *Denis,* du 1[er] régiment, pour sa conduite à la bataille d'*Almonacid.*

Siège de Girone. — Pendant ce temps, en Catalogne, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr faisait le siège de la place de *Girone.* Sa résistance égala celle de Saragosse. Investie le 8 mai, elle ne capitula que le 11 décembre, après sept mois de siège et de blocus.

Le commandant *Lasseron,* du 1[er] régiment à pied, attaché à l'état-major de l'artillerie du siège et chargé de l'attaque de gauche, servit avec une activité et une bravoure qui le firent remarquer par tout le corps de siège. Il fut fait officier de la Légion d'honneur (1).

Campagnes de 1810 à 1812.

Expédition d'Andalousie. Armée du Midi. — Le traité conclu à Vienne, le 14 octobre 1809, entre la France et l'Autriche, ne fit que rallumer avec plus de vigueur la guerre dans la Péninsule. Près de 120 000 hommes furent dirigés sur l'Espagne.

L'expulsion des Anglais du Portugal était, dans l'idée de l'Empereur, le seul but de la campagne qui allait s'ouvrir. Cependant, sur les instances du roi Joseph, Napoléon consentit à laisser entreprendre une expédition en Andalousie qui semblait ouverte à nos armées depuis

---

1. Rapport du général Sénarmont au premier inspecteur général.

la défaite des Espagnols à *Ocaña* et la retraite des Anglais en Portugal.

L'armée du Midi, sous le commandement du maréchal *Soult,* comprenait les 1er, 4e, 5e corps et la division Dessolle.

Cinq compagnies du régiment y figuraient :

1er corps Victor. (Général d'Aboville, commandant l'artillerie.)	6e compagnie, capitaine Devarennes. 7e compagnie, capitaine Vialet. 11e compagnie, capitaine Adam.
A la division Dessolle.	9e compagnie, capitaine L'Espagnol. 12e compagnie, capitaine Claudin.

Opérations du 1er corps. Siège de Cadix (février 1810-août 1812). — Les défilés de la Sierra-Morena, dont le nom seul, depuis *Baylen,* inspirait tant de terreur, furent franchis sans difficulté. Le 1er février, Séville ouvrait ses portes et, en moins de quinze jours, l'Andalousie était envahie. Mais l'armée ainsi dispersée perdit bientôt toute sa force : tandis que la division Dessolle était avec les 9e et 12e compagnies du régiment préposée à la garde des villes de Jaen et de Cordoue et à celle des défilés, le 1er corps fut dirigé sur l'importante place de *Cadix,* dont on espérait se rendre maître assez facilement. Hélas ! il fallut bientôt mettre en doute sa prompte reddition, quand on vit l'insuffisance des moyens dont on disposait vis-à-vis des formidables défenses d'une place où s'était concentrée toute la résistance du midi de l'Espagne. Elle tint près de deux ans, et nos dernières espérances durent se dissiper devant l'échec que nous y éprouvâmes.

La ville de Cadix, assise sur un rocher situé à plus d'une lieue en mer, n'est accessible du côté de terre que par une langue de sable fort longue et fort étroite, qui

fait partie de l'île de Léon. Cette île est elle-même séparée du continent par le bras de mer de Santi-Piétri, long de 3 lieues, large de 200 à 300 mètres et bordé d'immenses marais salants. La rive de l'île était hérissée de retranchements et de batteries, défendus par 30 000 hommes, dont 8 000 Anglais. Une escadre croisait à l'entrée de la baie, et le port renfermait en outre près de deux cents bâtiments de toute grandeur dont plusieurs étaient embossés pour la défense de l'île et de la rade.

Telle était la formidable position à laquelle allait se heurter le maréchal Victor avec ses 20 000 hommes et son équipage de siège très insuffisant, sur une ligne d'investissement de plus de 10 lieues (1).

Au bout de deux mois de pénibles travaux dans un terrain aquatique, on parvint à établir plusieurs batteries destinées à battre le fort de *Matagorda* qui, placé à la pointe de la presqu'île du Trocadéro, dominait toute la baie. Après trente-six heures de bombardement, son artillerie fut réduite au silence et l'ennemi l'évacua (22 avril).

Ce fait d'armes valut au général *d'Aboville*, qui commandait l'artillerie, les éloges flatteurs du maréchal Victor :

Les canonniers que vous commandez ont bien servi dans toutes les circonstances de la guerre d'Espagne. Le zèle et la persévérance qu'ils ont montrés pour préparer les moyens d'attaque du fort de Matagorda et la marine qui lui servait d'appui, le courage et l'habileté avec lesquels ils ont fait cette attaque, leur fait beaucoup d'honneur ; la réduction du fort et l'éloignement de la flotte ennemie, qui en sont le résultat, donnent un nouvel éclat à la conduite de vos canonniers (2).

Le sergent-major *Florentin* (de la 6e compagnie), déjà cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée, fut nommé

1. BELMAS, *Relations des sièges de la Péninsule.*
2. Ordre du jour du maréchal Victor du 22 avril 1810.

sous-lieutenant. Un an après, à ce même siège témoin de ses exploits, ce brave officier tombait au champ d'honneur, et terminait prématurément une carrière de dévouement et de sacrifice (dix-sept ans de service, dix-sept campagnes).

Le lieutenant *Villotet* fut aussi blessé.

Aussitôt après la prise du fort de Matagorda, on construisit le fort Napoléon que l'on arma d'un grand nombre de mortiers à plaque avec lesquels on espérait bombarder Cadix. Par suite de leur portée insuffisante, il fallut faire couler à Séville des obusiers de 10 pouces, dits *à la Villantroys*, qui, pointés à 45°, lançaient jusqu'à 5 000 mètres des bombes au centre de la ville. Mais, pour obtenir un tel maximum de portée, on dut remplir les bombes à moitié de plomb et alors elles ne continrent plus assez de poudre pour éclater. L'effet fut donc des plus médiocres.

Vers la fin de l'année 1810, plus de deux cent soixante pièces de gros calibre furent ainsi mises en batterie sans grand résultat réel.

Le 26 octobre, l'artillerie fit une perte cruelle en la personne de l'illustre général *Sénarmont*, tué par un boulet alors qu'il visitait les batteries. Frappés en même temps, le colonel *Degennes* (du 4e à pied) et le capitaine *Pimondelle* emportaient ainsi que lui les regrets de toute l'armée, et trouvaient de la sorte la fin la plus glorieuse que puissent désirer d'intrépides soldats.

Pendant plus d'une année encore, le 1er corps fut immobilisé devant la place sans pouvoir arriver à la réduire [1]. Le siège fut levé le 25 août 1812, lors de l'évacuation de l'Andalousie.

1. Entre temps, la 7e compagnie fut, à la fin de 1812, détachée du siège de Cadix pour faire celui de Tarifa.

Opérations du 5e corps. Sièges d'Olivenza, de Badajoz et de Campo-Mayor en 1811. Défense de Badajoz en 1812. — Dès le début de l'année 1811, tandis que le maréchal Victor était occupé devant Cadix, le maréchal Soult, ayant reçu l'ordre d'aller au secours de Masséna qui opérait en Portugal, comme nous le verrons plus loin, jugea nécessaire de s'emparer auparavant des petites places d'Olivenza, de Badajoz et de Campo-Mayor.

Les 9e et 12e compagnies du 1er régiment, rattachées au 5e corps (Mortier), prirent part à ces opérations.

La 9e compagnie, appelée devant *Olivenza* quelques jours seulement avant la fin du siège, y arriva cependant assez à temps pour permettre à son chef, le capitaine *L'Espagnol,* de se distinguer et, par sa belle conduite, de mériter le grade de chef de bataillon (20 janvier 1811).

Le 26 janvier fut commencé l'investissement de *Badajoz,* qui capitula dans les premiers jours de mars. Ce siège, entrepris avec des forces bien inférieures à celles de l'assiégé et dans des conditions très difficiles, tant à cause de la mauvaise saison que des circonstances plus que défectueuses dans lesquelles s'effectua le transport du matériel, fit beaucoup d'honneur à l'arme de l'artillerie.

L'artillerie a soutenu d'une manière brillante sa vieille réputation, et il y a eu peu d'occasions à la guerre où elle eut à donner de meilleures preuves de sa bravoure et de son dévouement (1).

Ses pertes furent d'ailleurs considérables :

9e compagnie du 1er régiment.

Lieutenant en premier Dumont, blessé grièvement d'une balle au cou; 9 hommes tués et 31 de blessés, dont 30 mis hors de combat pendant les vingt-deux heures de tir de la batterie de brèche, qui était servie par 50 canonniers de la 9e compagnie.

---

1. Rapport du général Bourgeat, commandant l'artillerie du siège (mars 1811).



SHAKO, BONNET DE POLICE DE CANONNIER, KOLBACK DE TAMBOUR-MAJOR
DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED, 1817

12e compagnie du 1er régiment.

Lieutenant en premier ENRY, constamment resté en batterie depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'au 1er mars; blessé grièvement d'une balle à la joue.

ANDRÉ DE SAINT-VICTOR, capitaine en second au 1er régiment, blessé le 7 mars.

SOLOMIAC, capitaine en second au 1er régiment, blessé le 26 mars.

2 hommes tués, 8 de blessés.

Furent proposés pour la Légion d'honneur:

9e compagnie.

RIGOLOT, artificier.

LECLERC, premier canonnier, déjà cité pour sa conduite à Friedland.

LAGILLE, premier canonnier, qui eut le bras cassé par une balle, alors qu'il dégorgeait une embrasure en plein midi.

12e compagnie.

GUÉRITE, sergent-major (vingt ans de service, dix-huit campagnes, huit sièges, douze batailles).

MATHIEU, premier canonnier (dix sièges, dix batailles).

GRISON, premier canonnier.

La moitié de la 12e compagnie fut attachée au petit parc de siège destiné à assiéger *Campo-Mayor*. La place ouvrit ses portes sans grande résistance au bout de six jours (26 mars).

Pour n'avoir plus à revenir sur les opérations auxquelles prirent part ces deux compagnies du régiment, attachées à la division Dessolle, disons de suite que la 12e compagnie eut l'honneur de faire partie des 5000 braves qui, en mars 1812, à *Badajoz*, soutinrent pendant vingt et un jours de siège l'attaque des 40000 hommes du duc de Wellington[1].

---

1. C'était la troisième fois que Wellington faisait le siège de Badajoz depuis un an. Il l'avait levé deux fois à l'approche de l'armée française.

La vaillante petite garnison dut succomber sous le nombre; quand elle se rendit, l'artillerie de la place n'avait plus que trente coups de canon à tirer.

Deux officiers du régiment furent tués : *André de Saint-Victor* et *Guiraud,* capitaines en second au 1er régiment; deux autres blessés : le capitaine *Claudin,* commandant la 11e compagnie, et le lieutenant *Loos.*

La 12e compagnie fut faite prisonnière de guerre et réorganisée plus tard au dépôt à Strasbourg par décret du 13 juin 1812.

Expédition de Portugal. Armée de Portugal. Première opération sous Masséna (mai 1810-mars 1811). — Ce fut à Masséna, un de ses lieutenants les plus distingués, que l'Empereur confia la tâche difficile de conquérir le Portugal.

Sous le nom d'*armée du Portugal,* il réunit sous son commandement les 2e, 6e et 8e corps; le général *Éblé* commandait en chef l'artillerie.

Les compagnies du 1er régiment qui figuraient dans ces corps étaient :

Au 6e corps (Ney). (Général Ruty, commandant l'artillerie.)	5e compagnie, capitaine Andry. 10e compagnie, capitaine Martin. 13e compagnie, capitaine Cager. 14e compagnie, capitaine Michon. 19e compagnie, capitaine Gravelle.
Au 2e corps (Reynier). (Général Tirlet, commandant l'artillerie.)	4e compagnie, capitaine Tournay.

Conformément aux ordres de l'Empereur, cette armée devait s'emparer des places frontières.

Masséna débuta donc par les sièges de *Ciudad-Rodrigo* et d'*Almeïda,* dont l'exécution fut confiée au ma-

réchal Ney. Mais là encore, en Portugal comme en Andalousie, tout était à créer dans le service de l'artillerie de l'armée : le personnel était incomplet, le matériel de siège plus qu'insuffisant, le ravitaillement nullement assuré. En vain, comme Sénarmont devant Cadix, Éblé réclame du monde, des canons, des munitions : les demandes restent sans réponse. Et il faut toute son activité, toute son industrie, pour triompher des conditions si défavorables où se trouve l'artillerie et réunir les moyens indispensables pour permettre à l'armée de remplir une tâche dont on s'était peut-être trop dissimulé les difficultés et les dangers[1].

Siège de Ciudad-Rodrigo (15 juin-10 juillet 1810). — Le 28 mai, le parc de siège, péniblement réuni à Salamanque, fut dirigé sur *Ciudad-Rodrigo*. Sous des

---

1. Pour ne parler que des compagnies du 1er régiment, leur effectif était loin de ce qu'il aurait dû être : ainsi, au début de la campagne, les situations officielles donnent :

5e compagnie . . .	81 présents.	13e compagnie . . .	82 présents.
10e —	76 —	14e —	69 —
19e —	64 —		

« Le personnel de l'artillerie, écrit Éblé le 13 mai 1810, demande à être augmenté de deux compagnies au moins ; et, comme il se trouve à peine deux officiers à chacune des compagnies existantes, les malades compris, il est bien essentiel que les places vacantes soient remplies sans délai... Il manque plus de 150 chevaux au 8e corps, non compris une centaine qui sont à refaire ; les autres corps ne sont pas mieux...

« ... Je n'ai pas un seul aide de camp... Chevaux et harnais sont dans un état pitoyable... Je ne sais d'où tirer les munitions ou les matières nécessaires à leur confection. » (Lettre du 19 mai.)

. . . .

« ... Au parc de siège, il se trouve à peine quatre canonniers par pièce, dont la plus grande partie n'a presque aucune notion du métier. Je suis toujours sans état-major, absolument seul, et le nombre des officiers qui se trouvent à l'armée est si petit, que je ne puis en employer aucun près de moi.

« Je supplie V. Exc. de me donner promptement des aides et des moyens d'approvisionner l'armée. »

(Lettre du 11 juin au duc de Feltre, ministre de la guerre.)

pluies torrentielles, par des chemins impraticables, l'artillerie éprouva les plus grands obstacles, et des pièces attelées de douze chevaux arrivèrent à peine à faire 2 lieues par jour.

Le 16 juin, la tranchée est ouverte; le 25, quarante-six pièces ouvrent le feu contre la double enceinte qui défend la place du côté nord-est, seul endroit où elle est abordable. L'assiégeant répond énergiquement, fait sauter les magasins à poudre de deux de nos batteries et nous met ainsi 100 hommes hors de combat, dont le lieutenant *Lamorre* (tué) et le capitaine *Delpire* (blessé), tous deux de notre régiment. Le 9 juillet, une batterie de brèche (servie par le 1er régiment) est construite à 60 toises de la place et en trente-six heures ouvre la brèche. Le 10 juillet, au moment où l'assaut allait être donné, le gouverneur arborait le drapeau blanc et se rendait à discrétion.

L'état lamentable où se trouvait la ville après le bombardement, les pertes de notre arme, les récompenses qui furent demandées pour ses braves, prouvent amplement l'opiniâtreté et la justesse du tir de notre artillerie, le zèle et le dévouement dont firent preuve les officiers et les canonniers (1).

Les opérations de l'artillerie devant Ciudad-Rodrigo ont été préparées et exécutées avec une habileté qui fait le plus grand honneur aux officiers de cette arme (2).

---

1. Les pertes de l'artillerie furent : officiers tués : 6, dont le lieutenant *Lamorre*, du 1er; blessés : 9, dont le capitaine *Delpire*, du 1er; sous-officiers et canonniers tués : 34 (dont 10 du 1er), blessés : 253 (dont 54 du 1er régiment).

Les pertes du régiment furent ainsi réparties.	5e compagnie. . .	6 tués,	23 blessés.
	10e —	2 —	10 —
	19e —	2 —	21 —

2. Lettre du maréchal Masséna au maréchal Berthier.

Furent proposés pour la décoration et pour des récompenses :

GRAVELLE, capitaine de la 19ᵉ compagnie . .	Pour la Légion d'honneur.
LECHESNE, lieutenant en premier de la 19ᵉ compagnie.	
VALÉE, sergent, 5ᵉ compagnie	
MICHEL, caporal, 10ᵉ compagnie	
VALTON, caporal, 10ᵉ compagnie	
BARTHONEUF, sergent-major, 19ᵉ compagnie .	
NOIRET, caporal, 19ᵉ compagnie	

GAILLARD, sergent-major, 10ᵉ compagnie (déjà décoré) pour le grade de second-lieutenant [1].

Siège d'Almeïda (15 août-27 août). Bataille de Busaco (27 septembre 1810). Torrès-Vedras (octobre 1810-mars 1811). — La place d'*Almeïda,* bien fortifiée et bâtie sur un roc, fut investie dès le 25 juillet. Par suite du manque de moyens de transport, le parc de siège ne put être mis en mouvement que le 5 août. Le 27 seulement, le feu de notre artillerie ayant allumé partout l'incendie et une bombe tombée sur un magasin à poudre ayant déterminé l'explosion d'une partie de la ville, la garnison capitula. Treize canonniers du 1ᵉʳ régiment avaient été blessés à ce siège et deux lieutenants, MM. *Davezac* et *Lemoine.*

Laissant dans les places qu'elle venait de conquérir quelque garnison, son parc de siège, ses bagages et une partie même de son artillerie de campagne, l'armée déboucha en Portugal vers le milieu de septembre. On sait quel fut le dénouement de cette triste expédition.

Après avoir subi des pertes sanglantes à *Busaco,*

1. Rapports du général Eblé et du général Ruty (13 juillet 1810).

Masséna vint se heurter avec 35 000 hommes à peine aux fameuses lignes de *Torrès-Vedras,* défendues par 350 bouches à feu et 120 000 hommes, dont plus de 30 000 Anglais. Le duc de Wellington, à l'abri derrière ces formidables retranchements, ne songea pas à l'inquiéter dans ses cantonnements ; pendant cinq mois, l'armée du Portugal, sans magâsins, sans ravitaillements, dans un pays désolé et ruiné, mourut de faim en présence des Anglais abondamment pourvus de tout, et ne se soutint qu'à force d'industrie. Quand il eut abandonné tout espoir d'être secouru par l'armée qui opérait en Andalousie, Masséna, poussé par la famine, songea à la retraite et, en mars 1811, achemina lentement son armée, par Almeïda et Ciudad-Rodrigo, vers cette frontière d'Espagne, où elle espérait mettre un terme aux misères qu'elle venait de supporter si héroïquement.

La 20e compagnie à l'armée d'Aragon (1810-1813). — Pour terminer la liste glorieuse des exploits de notre régiment dans ces guerres de la Péninsule, il nous reste à citer la 20e compagnie (capitaine *Camps*) qui, de 1810 à la fin de 1813, fut constamment attachée à l'armée dite *d'Aragon* et prit part, avec Suchet, à toute cette brillante série de sièges qui ont immortalisé le nom de l'illustre maréchal. Sans entrer dans tous les détails de ces opérations, disons seulement que partout, à *Mequinenza* (1810), à *Tortose* (1811)[1], comme à *Tarragone* (1811)[2], à *Sagonte* (1811) et à *Valence* (1812), les canonniers de la 20e compagnie firent souvent plus que leur devoir et soutinrent la réputation de l'arme

1. Le capitaine *Camps,* commandant la compagnie, fut tué au siège et fut remplacé par le capitaine *Bonnotte.*

2. Le sergent-major de la compagnie, *Remy,* fut tué à Tarragone.

dans tous ces sièges où l'artillerie n'eut que des éloges à recevoir, malgré les conditions défavorables dans lesquelles ils furent entrepris, malgré l'insuffisance de son matériel et de son personnel.

Dernières opérations des armées françaises en Espagne (1812-1814). — Avec la chute de Badajoz (mars 1812) sonna pour nous l'heure des revers: tandis que Wellington franchissait la frontière et écrasait aux *Arapiles* les derniers vestiges de l'armée du Portugal que Marmont, après Masséna, avait essayé de réorganiser (1), Soult évacuait l'Andalousie et levait le siège de Cadix. Nos armées, épuisées par les renforts que l'Empereur en tirait sans cesse pour faire face aux graves événements qui se passaient en Europe, privées de cohésion, privées de commandement, cherchèrent en vain à défendre pied à pied le sol d'une conquête qui leur avait coûté tant d'efforts et de sang. Le désastre de *Vitoria* (21 juin 1813) fut pour elles le coup mortel et le signal de la retraite définitive au delà des Pyrénées.

---

1. Marmont, qui avait succédé à Masséna dans le commandement de l'armée du Portugal, supprima les corps d'armée, ne garda que six divisions et compléta les effectifs en renvoyant les cadres devenus disponibles. C'est ainsi qu'à partir de 1811, les cadres des 4e, 5e, 10e compagnies du 1er régiment revinrent au dépôt à Strasbourg et qu'à l'armée du Portugal il n'y eut plus que trois compagnies (en juin 1811): la 13e, la 14e et la 19e. La 13e compagnie fut rappelée en France en 1812 et envoyée à la Grande Armée.

Pendant l'année 1813, la situation des compagnies du régiment était la suivante en Espagne :

Armée du Midi (Soult).	7e compagnie. .		capitaine Perrin.
	9e	—	— Jacquier.
	11e	—	— Lemoine-Willarzy.
Armée d'Aragon (Suchet).	12e	—	prisonnière de guerre à Badajoz.
	20e	—	capitaine Bonnotte.
	13e	—	rappelée à la Grande Armée.
Armée de Portugal (Marmont puis Clauzel).	14e	—	capitaine Zerlaut.
	19e	—	— Schneider.

Campagne de Saxe (1813).

C'est une bataille d'Égypte ; nous n'avons pas de cavalerie, mais une infanterie française avec de l'artillerie doit savoir se suffire !
(NAPOLÉON à Lützen.)

Malgré nos revers, grâce à la prodigieuse activité de Napoléon, grâce à l'enthousiasme patriotique de la nation, l'armée se réorganisa rapidement. Pour soutenir les conscrits qui venaient remplir les vides de ce qui fut la Grande Armée, il fallait plus que jamais du canon.

L'Empereur savait, dit le général Susane, la différence qu'il y a entre un homme et un soldat ; contraint à continuer la guerre avec une armée qui contenait plus d'hommes que de soldats, il outra l'emploi du canon qui rassure, ou du moins étourdit..... Mais on pourrait se demander ce que valait cette artillerie, nécessairement composée de conscrits comme le reste de l'armée. Je n'ai, à cette demande embarrassante, qu'une réponse prête. L'Empereur savait que le canonnier, quel que soit le motif de ce phénomène moral, instinct, préjugé, point d'honneur où éducation, ne quitte pas sa pièce, meurt auprès d'elle, ou est pris avec elle. Cela a toujours été, et cela sera, je l'espère, toujours ainsi.

Un décret du 21 janvier 1813 porta à vingt-six le nombre des compagnies des régiments d'artillerie à pied (au lieu de vingt-deux), et c'est ainsi qu'avec les 300 000 combattants qu'il put réunir au printemps, l'Empereur parvint à mettre en ligne quatorze cents bouches à feu, c'est-à-dire l'énorme proportion de près de cinq pièces par 1 000 hommes.

Si novices que soient ces canonniers de 1813, ce sont eux cependant qui, à *Lützen*, à *Bautzen*, à *Dresde*, assurent la victoire ; ce sont les immenses batteries de cent pièces qui, par leur feu terrible, balayent les masses ennemies et donnent à nos jeunes troupes le courage et

l'espérance qui triomphent; à *Leipzig*, à *Hanau*, ce sont encore nos six cents canons qui, luttant pendant des journées entières contre les neuf cents bouches à feu de l'Europe coalisée, permettent à l'Empereur d'atténuer sa défaite, ou de s'ouvrir la route que la trahison veut en vain lui barrer.

Dix compagnies du régiment prirent part à la campagne de Saxe :

3e corps : 18e et 21e compagnies.
5e corps : 10e, 13e, 15e compagnies.
6e corps : 1re compagnie.
7e corps : 22e compagnie.
11e corps : 5e et 6e compagnies.
14e corps : 4e compagnie.

Au milieu de la confusion de ces combats de géants, au milieu de ces luttes formidables d'artillerie, la personnalité d'une batterie s'efface forcément et il devient impossible de suivre pas à pas les compagnies du régiment. Mais au moins, la longue liste des braves tombés au champ d'honneur, ajoutant une page glorieuse au livre d'or du 1er d'artillerie, nous permet d'affirmer qu'en ces sanglantes journées les officiers et canonniers du régiment furent bien les dignes successeurs des héros de *Friedland* et de la *Moskowa*, et soutinrent hautement l'honneur de son drapeau.

Officiers du 1er régiment blessés ou tués en 1813 pendant la campagne de Saxe.

Tués :
MAZERAT, capitaine, à Dresde (26 août);
PETIT (CLAUDE), capitaine, à Kalisch (Pologne) [13 février];
LARMINAT, capitaine, près de Magdebourg (5 avril);
HUARD, lieutenant, près de Magdebourg (5 avril);

Blondot, capitaine, à Jüterbog (5 septembre);

Van Rombourg, lieutenant, à Würzen-Bautzen (21 mai);

Ditche, capitaine, blessé à Lützen (2 mai) [mort des suites de sa blessure];

Morguet, major, blessé à Leipzig (mort des suites de sa blessure);

Adenot, lieutenant, blessé à Leipzig (mort des suites de sa blessure);

Bomert, lieutenant, blessé à Leipzig (mort des suites de sa blessure).

Blessés :

de Kermorvan, capitaine, bras emporté à Leipzig;

Borne (J.), second-lieutenant, blessé à Leipzig (18 octobre);

Lingre, capitaine, blessé à Leipzig (18 octobre);

Luc, capitaine, blessé à Leipzig (18 octobre);

Choquart [1], lieutenant, blessé à Leipzig (18 octobre);

Gérémis, lieutenant, blessé à Leipzig (18 octobre);

Pichon (J.), second-lieutenant, blessé à Leipzig (18 octobre);

Grenier (S.), lieutenant, blessé à Bautzen (21 mai);

Demongeot, lieutenant, blessé à Bautzen (20 mai);

Elion de Villafous, lieutenant, blessé à Bautzen (21 mai);

Hertzrood, lieutenant, blessé à Bautzen;

Lingre, lieutenant, blessé à Bautzen;

Leforestier de Villeneuve, capitaine, blessé à Lützen (2 mai);

Corron, capitaine, blessé à Lützen;

Elion de Villafous, lieutenant, blessé à Lützen;

---

1. Ce lieutenant *Choquart*, blessé le 18 octobre, n'était que sergent-major le 19 avril 1813. Voici, à titre de curiosité, la copie de ses états de service quand il fut proposé pour lieutenant en second :

États de service du sieur Choquart, sergent-major de la 5e compagnie du 1er à pied, proposé pour sous-lieutenant le 19 avril 1813 :

Entré au service au 1er régiment le 23 avril 1803.

Artificier en 1806. Campagnes des années XII, XIII, sur les côtes de l'Océan.

An XIV (1806-1807), au 6e corps de la Grande Armée.

1808, 1809, 1810, 1811, en Espagne et en Portugal.

1812, sur les côtes d'Allemagne.

Batailles d'Ulm, d'Iéna, de Guttstadt.

Sièges de Saragosse, Ciudad-Rodrigo, Almeida.

Blessé à la jambe gauche d'un éclat d'obus devant Ciudad-Rodrigo, le 9 juillet 1810.

Chevalier de la Légion d'honneur le 1er octobre 1807.

(Archives du ministère de la guerre.)

PICHON (J.), second-lieutenant, passage de l'Elbe (5 avril);
BONNEAU, capitaine, à Jüterbog (6 septembre);
COLSON, capitaine, à Dresde (26 août);
CHOQUART, lieutenant, à Dresde (26 août);
SOULÉ, capitaine, bataille de Hanau (30 octobre);
SABOURET, capitaine, bataille de Hanau.

1814

La plupart des compagnies du régiment firent la campagne de France; malheureusement, les renseignements précis font défaut à cette époque tourmentée. Quand, vaincu enfin par le nombre et la destinée, l'Empereur eut abdiqué, elles se retirèrent derrière la Loire.

Celles qui avaient été laissées dans les places fortes furent faites prisonnières après de brillantes résistances: c'est ainsi que la 18e compagnie fut prise à *Torgau*, la 2e et la 6e à *Stettin*.

Aux Pays-Bas, un détachement du régiment se trouvait au *fort l'Écluse*, lorsqu'il fut attaqué par les Autrichiens le 19 mars; c'est là que le pointeur *Berthon* (du 1er régiment), ayant eu l'œil crevé par un éclat de pierre, alla, sa blessure à peine pansée, trouver le commandant du fort en lui disant:

> Il me reste encore un œil, et c'est assez pour démonter quelques pièces à l'ennemi; permettez-moi de retourner à la batterie et de pointer encore mon canon.

Et de fait, il démonta deux obusiers et tua encore un grand nombre d'Autrichiens.

A l'armée des Pyrénées, au blocus de *Bayonne* par les Anglais, plusieurs canonniers du 1er se firent remarquer dans une sortie et le chef de bataillon *L'Espagnol*, déjà

récompensé au siège de *Badajoz* en 1811, fut de nouveau cité à l'ordre de l'armée.

Officiers du 1er régiment tués et blessés en 1814.

Tué :

COSTE, capitaine, 1er février, bataille de la Rothière.

Blessés :

ZERLAUT, capitaine, 30 mars, devant Paris;
DESPAIGNOL-LAFAYETTE, lieutenant en second, devant Paris;
CLAUX, lieutenant, devant Paris;
EGGERLÉ, chef de bataillon, bataille de Montmirail;
LEMOGNE DE WILLARZY, capitaine, 10 avril, bataille de Toulouse.

La première Restauration (1814). — Au retour des Bourbons, une *ordonnance royale du 12 mai 1814* réorganisa le corps de l'artillerie en opérant diverses réductions sur les effectifs. Huit régiments à pied furent seuls conservés à vingt et une compagnies chacun, et six régiments à cheval, à six compagnies (1).

En conséquence, les débris du 1er régiment furent rassemblés au dépôt à Strasbourg : on y versa les 4e, 22e, 25e et 27e compagnies du régiment d'artillerie hollandais qui, en 1810, avait pris le n° 9 (2), les 5e, 6e, 7e, 8e compagnies du régiment d'artillerie à pied de la jeune Garde et la moitié de la 4e compagnie de celui de la vieille Garde.

Le général *Valée* présida à la réorganisation et en rendit compte en ces termes au ministre (3):

1. L'état-major du régiment comprenait : 1 colonel, 1 major, 5 chefs de bataillon, 1 quartier-maître, 2 adjudants-majors.
Chaque compagnie avait 4 officiers, 62 sous-officiers et soldats, 2 tambours.

2. La plupart des canonniers étrangers étant rentrés dans leur patrie, ces quatre compagnies ne fournirent au régiment que 8 officiers et 144 hommes.

3. Archives du ministère de la guerre.

A Son Excellence le Ministre de la Guerre.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que j'ai terminé hier au 1er septembre l'organisation du 1er régiment à pied du Corps Royal de l'artillerie.

Animé du meilleur esprit et le premier par son rang, le régiment le sera toujours par sa fidélité et son dévouement à Sa Majesté. Je me trouve très heureux de pouvoir en donner l'assurance.

Général comte Valée.

Suivaient les propositions ci-jointes dans la Légion d'honneur pour les officiers du régiment :

Fabert, capitaine, fait prisonnier de guerre en 1810, rentré en 1814 ;

Kermorvan, capitaine, a eu le bras droit emporté à Leipzig ;

Maitrot, capitaine, blocus de Magdebourg ;

Noblet, capitaine, blessé d'un éclat d'obus à la cuisse droite (14 juillet 1809) ;

Landrieux, capitaine, blessé au pied droit, affaire de Golymin.

Loisel, capitaine, blocus de Magdebourg ;

Even, capitaine, trois blessures à l'affaire de Sampuis.

La même ordonnance de mai 1814 rétablissait les drapeaux et étendards de l'artillerie, avec les décorations que Louis XIV avait accordées au corps, alors qu'il était le régiment des Fusiliers du Roi[1].

Les Cent-Jours (1815). — Quand Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, eut débarqué en France, le 1er mars, et chassé le gouvernement de Louis XVIII, les choses se passèrent dans l'artillerie comme dans les autres armes,

---

1. Voir plus loin le chapitre relatif aux étendards du 1er régiment.

c'est-à-dire que l'ordonnance du 12 mai 1814, dont l'exécution d'ailleurs était loin d'être terminée, fut considérée comme non avenue et que chaque corps, chaque homme, reprit son rang et sa place.

Au 15 avril, le 1er régiment à pied avait quinze compagnies à Strasbourg, une à Phalsbourg et cinq à l'armée du Rhin, échelonnées à Belfort, Huningue, Landau, Neuf-Brisach et Schlestadt.

Défense de Huningue. — Pendant que se passait le grand drame de *Waterloo* et de *Paris,* les cent canonniers de la 19e compagnie qui étaient à *Huningue* s'immortalisèrent dans la mémorable défense que soutint le général *Barbanègre* avec ses 395 hommes de garnison contre les 30000 Autrichiens qui vinrent assiéger la place.

Après avoir usé inutilement de tous les moyens d'intimidation, l'ennemi ouvrit la tranchée le 14 août. Pendant sept jours, cent soixante-seize pièces tirèrent sur la ville et la réduisirent en un monceau de cendres : ni la garnison ni les habitants ne se laissèrent intimider et l'artillerie de la place répondit bravement à celle de l'ennemi. Seul, un ouvrage de campagne établi en dehors de la place et défendu par trois canonniers, quelques travailleurs et deux pièces de 4, tomba au pouvoir de l'ennemi après une glorieuse résistance et les honneurs d'une attaque régulière. Le 26 août seulement, alors que le petit nombre d'hommes valides qui restaient, rendait impossible toute nouvelle tentative de défense, la place capitula, à condition que ses défenseurs pourraient aller rejoindre l'armée de la Loire. Et lorsque cette garnison, qui ne comptait plus qu'une centaine d'hommes et quelques invalides, défila, ayant à sa tête l'intrépide Barbanègre,

devant l'archiduc Jean, le prince impérial d'Autriche, le maréchal Barclay de Tolly, ce ne fut, pour saluer la vaillante poignée de braves, qu'un cri d'étonnement et des acclamations d'enthousiasme !

L'artillerie de la place était dirigée par le chef de bataillon *Lallier* et les capitaines *Schneider* et *Betz*, du 1er régiment.

Après *Waterloo*, les compagnies qui avaient fait la campagne de Belgique et les trois compagnies qui étaient en route pour Vincennes (la 17e, la 18e, la 19e) passèrent la Loire et furent licenciées à Limoges le 26 octobre 1815. Neuf compagnies, restées à Strasbourg et dans les places de l'Alsace, avaient été dissoutes, le 11 septembre, par le général Lepin. Le dépôt, qui avait accompagné les trois compagnies dirigées sur Vincennes, était à Limoges.

L'ordonnance du 31 août 1815 prononça, d'une façon définitive, le licenciement du régiment : « Les officiers, sous-officiers et canonniers de Ligny et de Waterloo, et parmi eux il y en avait qui dataient de Jemmapes, de Marengo et d'Austerlitz, formés par détachements, après avoir déposé leurs armes entre les mains des préfets, se rendront, disait l'ordonnance, dans leurs départements respectifs. » Et ils s'y rendirent sous l'œil vigilant de la maréchaussée, ceux du Nord et de l'Est exposés de plus à la lourde risée de l'Anglais et de l'Allemand, installés en maîtres dans leurs villages. Spectacle navrant et grotesque dont le paysan garde le souvenir avec sa ténacité habituelle ! Le paysan ne comprendra jamais pourquoi son grand-père a été ainsi humilié après avoir obéi à ses chefs et combattu bravement le Prussien et l'Anglais (1).

Ici, avec la fin de l'épopée impériale, se termine l'histoire du *vieux 1er régiment d'artillerie à pied.*

Fidèles continuateurs de leurs aînés, possédant comme

1. Général Susane.

eux les mêmes qualités de bravoure et d'abnégation qui ont été de tout temps et sont encore aujourd'hui l'honneur de notre arme, les canonniers du nouveau 1er d'artillerie allaient recueillir presque autant de lauriers et compléter l'immortelle légende de leur étendard par des noms aussi glorieux que ceux de *Friedland* et de la *Moskowa*.



CANONNIER DU 1er RÉGIMENT EN 1820

(D'après DE MOLTZHEIM)

CHAPITRE VI

LA RESTAURATION — LA MONARCHIE DE JUILLET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1815-1854)

Officiers, sous-officiers et soldats de la 5e batterie du 1er régiment d'artillerie, vous n'avez cessé d'honorer le corps dont vous faites partie par votre bravoure et par votre zèle et de mériter l'estime de l'armée par votre discipline, vos habitudes laborieuses et ce dévouement de tous les jours qui caractérise les troupes d'élite. Dans toutes les circonstances où vous avez été placés, vous avez bien mérité de l'armée d'Afrique.....

(Ordre du jour du général PÉLISSIER, 8 février 1848.)

Le Régiment de La Fère (1816-1820).

Ordonnance du 31 août 1815. — L'ordonnance du 31 août 1815, qui prononçait le licenciement de l'armée de la Loire, reprenait en même temps, pour ce qui regarde la réorganisation de l'artillerie, les bases de l'ordonnance du 12 mai 1814. La composition des troupes d'artillerie fut réglée ainsi qu'il suit : huit régiments à pied à seize compagnies(1); quatre régiments à cheval à six compagnies, plus des pontonniers, des ouvriers, des escadrons du train, etc.

« Les régiments d'artillerie à pied, disait l'ordonnance, seront successivement réorganisés dans les huit écoles d'artillerie conservées par ordonnance du 12 mai 1814 et prendront les noms des écoles où ils auront été organisés. »

---

1. Chaque compagnie était à l'effectif de 4 officiers, 52 sous-officiers et canonniers et 2 tambours.

Les fonctions de major furent confiées à des officiers du grade de chef de bataillon, et les marques distinctives précédemment accordées au major furent données à un lieutenant-colonel.

CHAPITRE VI

LA RESTAURATION — LA MONARCHIE DE JUILLET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1815-1854)

> Officiers, sous-officiers et soldats de la 5e batterie du 1er régiment d'artillerie, vous n'avez cessé d'honorer le corps dont vous faites partie par votre bravoure et par votre zèle et de mériter l'estime de l'armée par votre discipline, vos habitudes laborieuses et ce dévouement de tous les jours qui caractérise les troupes d'élite. Dans toutes les circonstances où vous avez été placés, vous avez bien mérité de l'armée d'Afrique.....
>
> (Ordre du jour du général PÉLISSIER, 8 février 1848.)

Le Régiment de La Fère (1816-1820).

Ordonnance du 31 août 1815. — L'ordonnance du 31 août 1815, qui prononçait le licenciement de l'armée de la Loire, reprenait en même temps, pour ce qui regarde la réorganisation de l'artillerie, les bases de l'ordonnance du 12 mai 1814. La composition des troupes d'artillerie fut réglée ainsi qu'il suit : huit régiments à pied à seize compagnies(1); quatre régiments à cheval à six compagnies, plus des pontonniers, des ouvriers, des escadrons du train, etc.

« Les régiments d'artillerie à pied, disait l'ordonnance, seront successivement réorganisés dans les huit écoles d'artillerie conservées par ordonnance du 12 mai 1814 et prendront les noms des écoles où ils auront été organisés. »

---

1. Chaque compagnie était à l'effectif de 4 officiers, 52 sous-officiers et canonniers et 2 tambours.

Les fonctions de major furent confiées à des officiers du grade de chef de bataillon, et les marques distinctives précédemment accordées au major furent données à un lieutenant-colonel.

Le dépôt et deux compagnies et demie de l'ancien 1er régiment, maintenus sur pied, furent envoyés à Bourges, et c'est là que le 1er régiment d'artillerie à pied nouveau fut formé à la date du 26 avril 1816, sous le commandement du même colonel *Laurent*, qui était à sa tête depuis le 21 juin 1814.

Cependant, par décision ministérielle du 17 août 1816, il prenait son ancien nom de *régiment de La Fère*. Le reste des hommes nécessaires pour le porter au complet fut pris parmi les canonniers volontaires des départements de la Charente-Inférieure, de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône, du Jura et de l'Allier.

De Bourges, le corps se rendit à La Fère en juillet 1816, puis à Douai en avril 1819. Le 30 septembre 1820, il cessa de s'appeler régiment de La Fère et reprit le titre de *1er régiment d'artillerie à pied*, sous lequel il s'était illustré et couvert de gloire pendant toutes les campagnes du Directoire, du Consulat et de l'Empire.

1er Régiment d'artillerie à pied (1820-1829).

Expédition d'Espagne (1823). Siège de Pampelune. — En 1823 eut lieu l'expédition d'Espagne dont l'objet était la délivrance du roi Ferdinand VII, prisonnier des Cortès dans son palais de Madrid. Ce ne fut pas, à proprement parler, une guerre, mais une série de mouvements exécutés par des divisions et des brigades réparties dans tout le territoire de l'Espagne. Ces divisions n'en faisaient pas moins partie d'une armée de 100 000 hommes fortement organisée sous le commandement du duc d'Angoulême et qui comptait quatre corps d'armée et deux de réserve.

Cinq compagnies du régiment y étaient attachées :

La 1re et la 2e, au 5e corps ; la 4e et la 5e, au corps d'Andalousie ; la 3e, au parc de siège.

C'est devant Cadix qu'eurent lieu les opérations les plus importantes de la campagne, notamment l'attaque du *Trocadéro*. Les 4e et 5e compagnies, embarquées à Bayonne le 4 septembre, travaillèrent à la construction des batteries du Rio-Santi-Pietri et entrèrent dans Cadix lors de la capitulation, le 24.

Les 1re et 2e furent employées, avec le 5e corps et le 3e de réserve, au siège de *Pampelune*, sous les ordres du maréchal *de Lauriston*. La 1re construisit la batterie dite « Royale » (du 11 au 16 septembre) qui donna le signal du bombardement. La 2e, qui avait travaillé à la batterie dite « de Monsieur », subit des pertes considérables dans la journée du 16, veille de la capitulation. Cette compagnie avait déjà pris une part remarquable à l'affaire du 3 septembre pendant l'investissement de la place, affaire dans laquelle le lieutenant *Bollenot*, avec deux pièces de campagne, et le sergent *Saulnier*, avec deux pièces de siège, contribuèrent à chasser l'ennemi de ses postes extérieurs. Ils furent, pour leur conduite, le premier nommé capitaine et le second décoré de la Légion d'honneur.

Après la capitulation de Cadix, qui termina la campagne, les 1re et 2e compagnies repassèrent la frontière (février 1824). Les 3e, 4e, 5e firent partie de l'armée d'occupation et ne rentrèrent en France qu'en 1827.

Ordonnances de 1825 et de 1829. Les réformes du général Valée. — Les années de 1825 à 1830 furent pour l'artillerie une grande période de modification et de réorganisation : la guerre d'Espagne avait fait

reconnaître l'insuffisance de l'effectif réglé en 1815 pour les troupes de l'arme; l'ordonnance du 27 février 1825 l'augmenta notablement :

Les huit régiments à pied furent portés de seize à vingt compagnies, et ceux à cheval de six à huit.

Depuis longtemps aussi, les membres du comité de l'artillerie, après avoir réuni et discuté leurs observations sur le matériel Gribeauval, avaient reconnu la nécessité de donner aux bouches à feu de campagne toute la mobilité dont elles étaient susceptibles et d'organiser l'artillerie de manière qu'elle fût maîtresse absolue de ses éléments de combat ; il était certain qu'outre l'exagération du poids, les voitures du système Gribeauval présentaient des défauts que vingt années de guerre consécutives avaient suffisamment bien fait ressortir : par suite de la dépendance des deux trains et des dispositions compliquées qui les reliaient l'un à l'autre, la mise en batterie était souvent lente et pénible ; il fallait presque toujours manœuvrer à la prolonge ; encore son emploi exigeait-il un terrain suffisamment plat, sans broussailles ni obstacles, et ne permettait-il les changements de direction que sur une circonférence de grand rayon. Les caissons, très solides, il est vrai, et de grande capacité, avaient, en tant que voitures, les mêmes défauts que les bouches à feu ; en outre, ils présentaient le grave inconvénient d'exposer un trop grand nombre de munitions aux accidents du champ de bataille.

Bref, en 1825, l'attention des généraux d'artillerie fut attirée par le système de voitures adopté chez les Anglais, et, sous la haute direction du général *Valée*, fut commencée l'étude d'un nouveau matériel conçu sur ce type. Une flèche prolongeant des flasques très courts, l'indépendance des deux trains, leur permettant de tourner sur

un cercle très étroit, un caisson fractionné, des coffres offrant aux canonniers des sièges pour les mouvements à allure rapide, telles furent les caractéristiques des nouvelles voitures d'artillerie, dont le type général n'a été, depuis, modifié que dans quelques détails et par la substitution du fer au bois.

Comme calibres, l'expérience des guerres précédentes ayant fait ressortir l'avantage des pièces puissantes, on adopta ceux de 8 et de 12 : c'étaient ceux des pièces de réserve du matériel de Gribeauval dont il restait encore de grands approvisionnements dans les arsenaux. En même temps, on leur adjoignit, pour entrer dans la proportion d'un tiers dans la composition des batteries, des obusiers longs de 24 et de 15 centimètres et des obusiers courts de 16 centimètres.

Non content de doter son pays d'un matériel supérieur à celui des autres puissances européennes, le général Valée fut le promoteur d'utiles réformes dans le personnel : à cette époque, en effet, l'arme offrait un manque d'homogénéité manifeste.

D'un côté, l'artillerie à cheval, composée d'officiers jeunes et brillants, avait la tendance d'employer le grand nombre d'hommes montés dont elle disposait à des manœuvres qui étaient plus du ressort de la cavalerie que de celui de son arme. Par contre, l'artillerie à pied était devenue le rendez-vous d'officiers plus âgés, plus calmes, qui partageaient leur temps entre des études de cabinet et des exercices où ceux de l'infanterie jouaient un très grand rôle. Des modifications radicales furent donc apportées dans les formes organiques du personnel par l'ordonnance du 5 août 1829, qui peut se résumer en ceci : 1° formation en une seule unité, dite *batterie de campagne,* de la compagnie d'artillerie qui servait les pièces

et de la compagnie du train qui les attelait; 2° formation de régiments mixtes.

Cette unité tactique du champ de bataille, commandée par un capitaine, comprenait dès lors des *servants* et des *conducteurs*, tous canonniers au même titre. Les régiments d'artillerie comptaient tous trois sortes de batteries : des *batteries à cheval* où les servants étaient à cheval, des *batteries montées* où les servants étaient à pied, et des *batteries à pied* ou *de parc* n'ayant ni chevaux, ni matériel, destinées au service des sièges, des places et des côtes.

Enfin un corps spécial, le *train des parcs d'artillerie*, était chargé de fournir ses attelages à tous les services autres que celui des batteries de combat.

Le 1er Régiment d'artillerie de ligne (1829-1854).

Conformément à l'ordonnance de 1829, notre corps, devenu régiment mixte sous le nom de *1er régiment d'artillerie de ligne*, fut réorganisé à Douai le 26 mai 1830 par le maréchal de camp *Damas*, avec : onze compagnies de l'ancien 1er à pied venues de Rennes (les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e); deux compagnies du 6e à pied venues d'Auxonne (les 14e et 15e); trois compagnies du 3e à cheval en garnison à Douai (les 1re, 2e, 3e) et 125 sous-officiers et soldats du 5e escadron du train (de Douai également). Le régiment se trouva ainsi composé de seize batteries : trois batteries à cheval (1re, 2e, 3e); six batteries montées (4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e); sept batteries à pied (10e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e, 16e).

Les 12e, 13e, 14e, 15e, 16e compagnies de l'ancien 1er à pied étaient versées au nouveau 8e. Le colonel marquis

de Laplace, pair de France, prit le commandement du régiment à la date du 14 mai 1830 (1).

Comme on le voit, les batteries à cheval furent placées au premier rang : « L'ordonnance de 1829, dit le général Susane, fut critiquée par les jeunes officiers de l'artillerie à cheval, qui semblaient craindre de ne plus monter assez à cheval et de déroger. On les consola en plaçant les batteries à cheval au premier rang dans les régiments mixtes; on en fit en quelque sorte des batteries d'élite ; ce fut un oubli des droits acquis, une injustice et une faute. »

Les besoins du service et l'expérience amenèrent bientôt de nombreuses modifications de détails : c'est ainsi qu'eut lieu la création, dans les régiments, d'un officier d'habillement (en novembre 1830), d'un capitaine instructeur (décembre 1830), d'un adjudant chargé des détails de l'armement et du casernement (janvier 1831), d'un peloton hors rang (en août 1831).

Toute cette organisation allait recevoir une consécration définitive dans l'expédition d'Alger et celle de Belgique.

Expédition de Belgique (1832). Le 1er régiment au siège d'Anvers. — La révolution de Bruxelles, qui

---

1. Le colonel marquis *de Laplace,* fils du célèbre savant, était un ancien artilleur à cheval ; il avait débuté en 1809 au 6e à cheval, fait les campagnes de 1809, de 1812, puis avait été nommé officier d'ordonnance de l'Empereur qu'il suivit pendant toute la durée des campagnes d'Allemagne et de France en 1813 et 1814, jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. L'adieu qu'il reçut du souverain déchu et dont une copie se trouve aux Archives de la guerre, est un titre d'honneur pour celui qui l'a mérité :

« Monsieur le baron de Laplace, mon officier d'ordonnance, les derniers événements me font vous engager à vous rendre à Paris pour y prendre les ordres du gouvernement. J'ai été satisfait de votre conduite et de vos services. Vous soutiendrez la bonne opinion que j'ai conçue de vous en servant le nouveau souverain de la France avec la même fidélité et le même dévouement que vous m'avez montrés. Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

(Extrait du *Livre du centenaire de l'École polytechnique,* tome II, page 516.)

affranchissait le peuple belge de la dépendance de la Hollande, avait suivi de près la révolution de Juillet. Malgré le traité de partage entre les deux États, sanctionné par les grandes puissances de l'Europe, les Hollandais se refusaient à livrer aux Belges la citadelle d'Anvers. Par suite du traité même, ces derniers ne pouvaient chercher à s'en rendre maîtres par les armes; ce fut la France qui se chargea de l'enlever de vive force.

Une première armée (à laquelle étaient attachées les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 10e, 11e, 12e compagnies du régiment) avait pénétré en Belgique dès le mois d'août 1831 pour s'opposer à un retour offensif des Hollandais; elle rentra en France en septembre, et ses divers régiments furent cantonnés dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Réorganisée sous les ordres du maréchal *Gérard*, elle passa une deuxième fois la frontière, le 15 novembre, et arriva le 22 sous les murs d'*Anvers*. Elle comprenait un effectif total de 70 000 hommes avec onze batteries du régiment :

1re batterie à cheval, capitaine ROMAGNIE.	A la division de cavalerie Dejean.
2e batterie à cheval, capitaine LECORBELLIER (A. M.)	A la brigade d'avant-garde.
4e batterie montée, capitaine BALARAN. 5e — — TRUFFER.	A la 1re division d'infanterie du général Sébastiani. Commandant DIRRION, du 1er régiment.
6e batterie montée, capitaine FONTENELLE. 7e — — LECORBELIER (M. M.)	A la 2e division d'infanterie du général Hachard. Commandant ODEYER, du 1er régiment.



CANONNIER CONDUCTEUR DU 1er RÉGIMENT EN 1830

(D'après DE MOLTZHEIM)

10ᵉ batterie à pied, capitaine	POTIER . .	Au parc de campagne, puis employées au siège d'Anvers.
11ᵉ — —	MAGNIEZ . .	
12ᵉ batterie à pied, capitaine	ARTAUD . .	Au parc de siège, puis au siège d'Anvers.
13ᵉ — —	DELABY . .	
14ᵉ — —	HAUTIER . .	

Le lieutenant-colonel *Molin*, le chef d'escadron *Lauvereyns* et le capitaine *Grandsire* (capitaine en second à la 8ᵉ batterie), tous du régiment, furent attachés à l'état-major du général *Nègre*, commandant de l'artillerie.

Le poids considérable de l'équipage de siège fit préférer à la traction par chevaux et voitures, le transport par eau, pour lequel les canaux du Nord et des Flandres offraient toutes les facilités voulues. Trois convois furent ainsi dirigés, de Douai, Lille et Valenciennes, vers Boom sur le Ruppel, un peu en dessus du confluent de cette rivière avec l'Escaut. Ce transport fut exécuté en huit jours, avec la plus grande rapidité, grâce au zèle et à l'activité des officiers qui en étaient chargés (la 12ᵉ et la 13ᵉ batterie, employées d'abord à Lille et à Valenciennes à l'organisation des fractions d'équipages, furent spécialement affectées à l'escorte de ces convois).

La construction des batteries de siège commença dans la nuit du 29 au 30 novembre ; si le feu de la place, peu vif dans les débuts, ne contraria pas trop les travaux, il n'en fut pas de même du mauvais temps, qui apporta les plus grands obstacles à leur marche. Une pluie torrentielle rendit bientôt les abords des batteries impraticables et remplit d'eau et de boue la plupart des tranchées; il fallut armer les batteries à découvert sous le canon de la citadelle, manœuvre hardie et périlleuse qui fut exécutée avec sang-froid et couronnée de succès.

Dans son ordre du jour du 4 décembre, le maréchal

Gérard faisait l'éloge des travaux dont l'artillerie venait de se tirer avec tant d'honneur :

..... Par des efforts inouïs, et avec une rapidité que la saison ne permettait pas d'espérer, l'artillerie a amené, débarqué, transporté, mis en place, son immense matériel ; elle a construit, armé, approvisionné ses batteries contre le front d'attaque ; les canonniers se sont multipliés et ont suppléé au nombre par un zèle infatigable.

Les batteries divisionnaires, de leur côté, étaient disposées sur les rives de l'Escaut pour s'opposer aux opérations de l'escadre hollandaise et protéger les opérations du siège :

La 4e et la 5e batterie, sous les ordres du chef d'escadron *Dirrion*, étaient sur la rive gauche, l'une aux forts Sainte-Marie et de la Perle, l'autre au fort de la Pipe-de-Tabac.

La 6e et la 7e, sous les ordres du chef d'escadron *Odeyer*, occupaient sur la rive droite les forts Lacroix et Philippe. Dans la journée du 12 décembre, l'escadre hollandaise, qui s'était présentée devant le fort Lacroix, fut repoussée par une vive canonnade (l'artillerie du fort, qui se composait de deux obusiers et de deux mortiers, était servie par un détachement de trente canonniers des 6e et 7e batteries sous les ordres du capitaine en second *Tiby*). Trois obus pénétrèrent dans les flancs de la frégate amirale, y mirent le feu, et l'un d'eux, qu'avait envoyé une pièce pointée par le canonnier *Lucas*, tua l'amiral hollandais.

Après la prise de la lunette Saint-Laurent, un des ouvrages avancés de la citadelle (14 décembre), de nouvelles batteries furent élevées.

En moins de vingt-quatre heures, une batterie de six pièces de 16 fut construite sur la place d'armes du che-

min couvert, malgré une pluie abondante et la nature fangeuse du terrain, grâce au zèle et à l'activité du capitaine *Delaby* (commandant la 13e batterie du 1er), secondé par tous les officiers et canonniers de sa batterie.

L'armement de la batterie de brèche, auquel concourut la 12e batterie (qui alternait avec la 12e du 8e), présenta de grosses difficultés : ce ne fut qu'à bras et avec les plus grands efforts que l'on put parvenir à conduire les six pièces de 24 sur les plates-formes, sous un feu très vif de mousqueterie.

Le 21 décembre, le feu de notre artillerie reprit très vif : il démonta quarante-neuf bouches à feu à l'ennemi et le força à renouveler trois fois l'armement du bastion d'attaque. Malgré l'énergie des défenseurs, les ravages opérés par le bombardement rendirent bientôt toute résistance impossible.

Le 23, la brèche était terminée, lorsque le général Chassé, commandant la citadelle, capitula.

L'artillerie de l'attaque, qui avait tiré pendant le siège près de 65 000 coups, eut la satisfaction de lire à l'ordre du jour de l'armée qu'elle avait dignement soutenu l'ancienne réputation de l'arme.

« L'artillerie a été admirable, écrivait le maréchal de Castellane dans son Journal ; les mêmes canonniers tiraient vingt-quatre heures de suite ; ils avaient de fait vingt-deux heures de repos sur quarante-huit, en défalquant le temps nécessaire pour aller à la tranchée et en revenir. On leur donnait pour auxiliaires des soldats d'infanterie qui en étaient très fiers. Rencontrant dans la tranchée un détachement d'infanterie, je lui ai demandé où il allait ; ces soldats m'ont répondu avec orgueil : « Nous autres, mon général, nous faisons les *calonniers* « (*sic*), nous montons toutes les vingt-quatre heures. »

Le nom d'*Anvers* inscrit à l'étendard du 1er régiment et les nombreuses récompenses accordées à nos officiers et à nos canonniers montrent suffisamment qu'ils prirent à ce siège une part glorieuse et qu'ils firent preuve de ce dévouement et de cette constance qui devaient plus tard immortaliser le souvenir de Sébastopol.

Récompenses décernées au 1er régiment d'artillerie.

1re batterie : MONTFORT, capitaine en second, chevalier de la Légion d'honneur.

2e batterie : CRU, maréchal des logis chef, chevalier de la Légion d'honneur.

4e batterie : BALARAN, capitaine commandant, officier de la Légion d'honneur;

— ARNOUS, capitaine en second ; KLEITZ, lieutenant, chevaliers de la Légion d'honneur.

6e batterie : GRENAUD, adjudant ; MASSON, maréchal des logis chef; LUCAS, canonnier, chevaliers de la Légion d'honneur.

7e batterie : TIBY, capitaine en second ; LEMAIRE, maréchal des logis, chevaliers de la Légion d'honneur.

10e batterie : POTTIER, capitaine commandant, officier de la Légion d'honneur ;

— LEVASSEUR, capitaine en second ; JACQUET, BEAUCHAMPS, maréchaux des logis, chevaliers de la Légion d'honneur ;

— CORNILLAUT, canonnier, chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique.

11e batterie : MAGNIEZ, capitaine commandant ; PIVOT, capitaine en second ; FRESS, maréchal des logis ; ROSET, brigadier, chevaliers de la Légion d'honneur ;

— ROUJOUX, lieutenant ; MARTIN, canonnier, chevaliers de l'ordre de Léopold.

12e batterie : ARTAUD, capitaine commandant ; PRUNIER, maréchal des logis ; SÉJOURNE, brigadier, chevaliers de la Légion d'honneur ;

— FONTAINE, capitaine en second ; MÉLAN, lieutenant ; TIFFE, canonnier, chevaliers de l'ordre de Léopold.

13e batterie : DELABY, capitaine commandant ; CHARVET, lieute-

nant; Grady, maréchal des logis; Vincent, brigadier; Jameux, artificier; Boursier, canonnier; Place, lieutenant, chevaliers de la Légion d'honneur;

— Ravaut, capitaine en second; Charvet, lieutenant; Vincent, brigadier, chevaliers de l'ordre de Léopold.

14e batterie: Hautier, capitaine commandant, chevalier de la Légion d'honneur;

— Marmier, lieutenant, chevalier de l'ordre de Léopold.

L'artillerie, pendant le siège, eut trois officiers de tués, dont le capitaine *Grandsire* (de la 8e batterie), tué sur la batterie de brèche, et sept officiers de blessés, dont le lieutenant-colonel *Molin* (du 1er régiment), le capitaine *Ravaut* (de la 13e batterie), le lieutenant *Charvet* (de la 13e batterie), qui eut le bras emporté par un boulet le 22 décembre.

Nos batteries rentrèrent en France dans le courant du mois de janvier 1833, et furent pendant quelque temps cantonnées dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais; c'est ainsi que les 4e et 5e batteries, sous les ordres du chef d'escadron *Lauvereyns,* firent partie du camp de Saint-Omer (6 août au 30 septembre) et que les 6e et 7e, avec le chef d'escadron *Odeyer,* firent partie du camp de Wattignies (15 juin au 15 octobre).

Organisation de 1833. — L'ordonnance de 1829, en réunissant dans un même régiment des batteries montées et des batteries non montées, avait créé les inconvénients de l'association d'éléments disparates, ce qui compliquait l'instruction et l'administration intérieure, et rendait les remplacements assez difficiles en temps de guerre, puisque les batteries ne pouvaient se suppléer. En outre, les officiers passaient alternativement d'une batterie montée dans une batterie non montée, et les tours de guerre

n'étant pas les mêmes, les chances se trouvaient inégalement réparties. On pensa obvier à ces inconvénients en ne composant les régiments que de batteries montées. En fait, l'ordonnance du 18 septembre 1833 conserva cependant dans le même régiment des batteries montées et des batteries à cheval, ce qui laissait subsister une partie des inconvénients signalés.

Le nombre des régiments fut porté à quatorze, formés chacun d'un état-major, d'un peloton hors rang, de douze batteries et d'un cadre de dépôt : les quatre premiers régiments avaient trois batteries à cheval et neuf montées, les dix derniers, deux batteries à cheval et dix montées.

Les effectifs étaient les suivants :

Pied de paix.	Batterie montée.	4 officiers.	96 hommes.	34 chevaux.
	Batterie à cheval.	4 officiers.	96 hommes.	72 chevaux.
Pied de guerre.	Batterie montée.	4 officiers.	212 hommes.	204 chevaux.
	Batterie à cheval.	4 officiers.	222 hommes.	258 chevaux.

Le 1er régiment de 1833 à 1840. — Le 1er régiment versa trois de ses batteries (8e, 9e, 15e) et son ancien cadre de dépôt, au nouveau 13e, en formation à Lyon; les 10e, 11e, 12e, 13e, 14e batteries furent organisées en batteries montées et prirent respectivement les nos 8, 9, 10, 11, 12; la 16e devint le nouveau dépôt. Au commencement de 1834, le 1er d'artillerie quitta Douai pour aller tenir garnison à Vincennes et détacha quatre batteries à Versailles et à l'École militaire. Ces batteries, lors des insurrections du mois d'avril à Paris, prirent part à la répression de plusieurs émeutes; des décorations furent accordées à la suite de ces événements.

En 1835, plusieurs détachements du 1[er] sont employés à la translation de l'obélisque de Louqsor à Paris et, au mois d'octobre de l'année suivante, à son érection sur la place de la Concorde. A cette occasion, le roi accorda 1 000 fr. de gratification aux sous-officiers et canonniers, pour le zèle et l'intelligence qu'ils avaient apportés à ces travaux (1836).

En avril 1837, le régiment alla à Strasbourg. Au mois de mai, la 3[e] batterie à cheval est envoyée au camp de Lunéville sous les ordres du duc de Nemours. Lors des démêlés avec la Suisse et du règlement de la question du Luxembourg, elle quitta Lunéville pour Marsal, sur la frontière du Nord, où elle fut attachée à la division de cavalerie de réserve du corps de rassemblement.

Les batteries du 1[er] régiment en Algérie de 1840 à 1852.

La 13[e] batterie à Médéah et Milianah (1840). — Quand furent supprimées, en novembre 1838, les compagnies de canonniers gardes-côtes d'Afrique, il fut créé dans les six premiers régiments une 13[e] batterie affectée spécialement au service des places, forts et côtes de l'Afrique.

La 13[e] batterie du 1[er] régiment (capitaine *de Sévelinges*), organisée au mois d'avril 1839, s'embarqua à Toulon sur la *Chimère* et le 29 mai arriva à Alger, où elle reçut les hommes de la 1[re] compagnie de canonniers gardes-côtes.

Au commencement de l'année 1840, le duc d'Orléans arriva lui-même en Afrique pour prendre part à l'expédition que le maréchal *Valée*, gouverneur, dirigeait contre

Médéah. La 13e batterie, attachée au parc de campagne de la colonne, quitta Alger le 24 avril; elle entra dans Médéah après la prise de la ville, qui d'ailleurs avait fait peu de résistance; quand elle eut terminé l'armement de la place avec des pièces de campagne, elle reprit la route d'Alger, laissant en passant au col de Mouzaïa, un détachement de 30 hommes sous les ordres du lieutenant en second *Schwalzigany*.

L'occupation de Médéah fut suivie de celle de *Milianah*, où nos troupes entrèrent le 8 juin. La 13e batterie avait amené un matériel considérable qu'elle s'occupa aussitôt de mettre en batterie sur les remparts de la place. Le maréchal Valée, après avoir laissé une garnison de 2 000 hommes, se dirigea sur Médéah en passant par Mouzaïa, où se trouvaient les approvisionnements destinés à ravitailler cette dernière place. Le passage du col donna lieu à un nouveau combat avec les troupes de l'émir Abd-el-Kader, auxquelles notre artillerie fit subir des pertes considérables.

Le 5 juillet, la 13e batterie rentrait dans ses cantonnements.

La 5e batterie à l'expédition de Biskra et à la bataille d'Isly (1844). — Lorsque, dans le courant de l'année 1840, il fut créé trois batteries nouvelles par régiment, la 13e batterie prit le n° 16, mais pour peu de temps, car, en vertu de l'ordonnance du 8 septembre 1841 qui fixait à quinze le nombre des batteries dans chaque régiment, elle passait au 7e d'artillerie avec le n° 15, le 1er mars 1842.

Elle fut remplacée par la 5e batterie (capitaine *Place*). Cette batterie, détachée à Issoudun depuis l'arrivée du 1er régiment à Bourges (1842), mise sur pied de guerre



SERVANT DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE, 1830-1836

(D'après de Moltzheim)

et embarquée à Toulon le 2 novembre 1843, débarqua à Alger le 2 décembre.

Pendant qu'une section était détachée à Bône avec le lieutenant *Nicolas*, la 2ᵉ était envoyée à Oran sous les ordres du lieutenant *Aubineau*. La 3ᵉ restait à Alger.

En janvier 1844, la section de Bône, dirigée sur Constantine, puis de là sur Batna, prit part à l'expédition de *Biskra* avec la colonne du duc *d'Aumale ;* elle servait un canon de 8 et un obusier de 15 centimètres.

Biskra se rendit sans résistance le 4 mars. La section n'eut donc pas à faire usage de son matériel, mais elle eut à effectuer des marches très pénibles à travers les montagnes et les rochers. Le 21, elle était de retour à Constantine.

Bataille d'Isly (14 août 1844). — Pendant ce temps, les événements s'aggravaient du côté de la province d'Oran : les intrigues d'Abd-el-Kader ayant amené la guerre entre la France et le Maroc, le maréchal *Bugeaud* se dirigea vers la frontière avec une petite armée de 8 500 hommes d'infanterie, 1 800 cavaliers et seize bouches à feu. La section de la 5ᵉ batterie laissée à Alger fut embarquée pour Oran le 24 mai 1844 et réunie à celle qui s'y trouvait déjà, pour constituer une batterie de quatre pièces de campagne, sous les ordres du capitaine *Place*.

Le maréchal Bugeaud, après s'être emparé de la petite ville d'Ouchda, attaqua le 14 août l'armée marocaine, forte de 30 000 chevaux, 10 000 fantassins et onze bouches à feu et qui était campée sur la rive droite de l'oued Isly.

Nos troupes étaient formées en un losange dont les faces étaient des carrés d'infanterie se débordant par

échelons, et au centre duquel se trouvait la cavalerie avec ses bagages.

L'artillerie, libre de se mouvoir dans les intervalles des carrés, pouvait se porter rapidement du côté dangereux.

Dans une lettre du 17 août 1844, le maréchal Bugeaud rend ainsi compte de la bataille qu'il a livrée :

..... A 2 heures du matin, je me suis mis en mouvement et je passai une fois l'Isly au point du jour sans rencontrer l'ennemi. Arrivés à 8 heures sur les hauteurs du djarf el-Akdar, nous aperçumes tous les camps marocains encore en place, s'étendant sur les collines de la rive droite. Au milieu d'une grosse masse qui se trouvait sur la partie la plus élevée, nous distinguâmes parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe de commandement.

Ce fut ce point que je donnai au bataillon de direction de mon ordre échelonné..... Nous descendîmes sur les gués au simple pas accéléré..... De nombreux cavaliers défendaient le passage; ils furent repoussés par les tirailleurs d'infanterie, et j'atteignis bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée où se tenait le fils de l'empereur. J'y dirigeai le feu de mes quatre pièces de campagne (5e batterie) et, à l'instant, le plus grand trouble s'y manifesta.

Dans ce moment, des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines, et assaillirent à la fois mes deux flancs et ma queue. J'eus besoin de toute la solidité de mon infanterie; pas un homme ne se montra faible. Sur la ligne des angles morts des bataillons, l'artillerie vomissait la mitraille. Les masses ennemies furent arrêtées et se mirent à tourbillonner. J'accélérai leur retraite et j'augmentai leur désordre en retournant sur elles mes quatre pièces de campagne, qui marchaient en tête du système. Dès que je vis que les efforts de l'ennemi sur mes flancs étaient brisés, je continuai ma marche en avant. La grande butte fut enlevée et la conversion sur les camps s'opéra. La cavalerie les enleva avec la plus brillante valeur.....

..... L'ennemi s'était rallié en grosse masse sur la rive gauche de l'Isly et semblait se disposer à reprendre le camp; l'infanterie et l'artillerie le traversèrent rapidement : l'artillerie se mit en

batterie sur la rive droite et lança de la mitraille sur cette vaste confusion de cavaliers se réunissant de tous les côtés; la cavalerie débouche, met en déroute l'ennemi et le pousse vigoureusement pendant une lieue.....

Les Marocains laissèrent sur le champ de bataille 800 morts, tout leur matériel, 1 500 à 2 000 blessés et 18 drapeaux. Notre perte fut de 90 tués ou blessés.

Sont cités, dans le rapport du maréchal au ministre, les officiers et sous-officiers de la 5[e] batterie dont les noms suivent :

Place.	Capitaine commandant.
Lebœuf	Lieutenant en premier.
Loubion	Maréchal des logis.

Après la victoire d'*Isly*, la paix, facilitée par la modération des exigences de la France, ne tarda pas à être conclue; la 5[e] batterie rentra à Oran le 20 octobre 1844, où la rejoignit, en juin 1845, la section détachée à Constantine.

Pendant les deux années qui suivirent, la batterie fit partie des diverses colonnes expéditionnaires destinées à rétablir l'ordre dans la province d'Oran et à faire payer les contributions par les tribus insoumises. Lorsqu'elle fut rappelée au dépôt le 8 février 1848, le général *Pélissier* lui fit ses adieux par l'ordre du jour suivant :

Officiers, sous-officiers et soldats de la 5[e] batterie du 1[er] régiment d'artillerie, vous allez rentrer en France et y rapporter les traditions de cinq années de guerre, de marches et de travaux.

Débarqués en Afrique le 2 décembre 1843, vous n'avez cessé d'honorer le corps dont vous faites partie, par votre bravoure et par votre zèle, et de mériter l'estime de l'armée par votre discipline, vos habitudes laborieuses et ce dévouement de tous les jours qui caractérise les troupes d'élite.

Dans toutes les circonstances où vous avez été placés, vous

avez bien mérité de l'armée d'Afrique. Elle se rappellera la part brillante que vous avez prise à l'expédition de Biskra et à la journée d'Isly. Vous avez été vaillants soldats au feu, puis utiles ouvriers de la colonisation par vos convois incessants et pénibles. Aussi nos vœux vous suivront dans la patrie où vous continuerez, par l'accomplissement consciencieux de vos devoirs, à vous rendre l'ornement d'une arme si justement appréciée par sa science, son activité et sa valeur(1).

Le général commandant par intérim la province d'Oran,

PÉLISSIER.

La 6e batterie et l'expédition de Zaatcha en 1849. — La 5e batterie fut remplacée en Afrique par la 6e batterie (capitaine *Cayatte*), qui conserva une demi-batterie à Oran et détacha l'autre à Constantine.

Cette dernière demi-batterie, à l'effectif de 2 officiers, 68 hommes, sous les ordres du capitaine en second *Chatillon,* fit l'expédition des *Zibans* et participa à la prise de *Zaatcha* en 1849.

Les habitants de cette oasis s'étant révoltés à propos d'une question d'impôts, une colonne de 4 000 hommes de toutes armes, commandée par le général *Herbillon,* fut dirigée contre eux.

Le 7 octobre 1849, elle arriva devant la ville et tenta en deux points l'assaut du mur crénelé de l'enceinte; les deux attaques ayant échoué, il fallut entreprendre un siège en règle.

L'arrivée des renforts amenés le 12 novembre par le colonel *Canrobert* permit de construire de nouvelles batteries. Le 26, trois brèches étant pratiquées, l'assaut fut donné par trois colonnes:

Mais les brèches une fois enlevées, il fallut ensuite prendre les

1. Archives du ministère.

maisons une par une et tuer jusqu'au dernier des habitants de Zaatcha, qui se laissèrent ensevelir sous les murs de leur ville. La défense de Zaatcha mérite d'être citée à côté de celle de Saragosse, et, toute proportion gardée, la ville arabe déploya même plus d'héroïsme que la cité espagnole[1].

Il avait fallu, pour la réduire, cinquante et un jours de tranchée ouverte ; sur les neuf batteries qui furent élevées, la 6e batterie en construisit et en servit cinq. Furent cités à l'ordre du jour[2] :

CHATILLON.	Capitaine en second, commandant l'artillerie de campagne.
AVEROS.	Maréchal des logis.
KLEIN	Servants blessés.
GOUTTERATEL . . .	Servants blessés.
PAUSANEL	Servants blessés.
LHOSTE	Servants blessés.

La 6e batterie à la prise de Laghouat (3 décembre 1852). — Trois ans après, une section de la 6e batterie se couvrait encore de gloire devant les brèches de *Laghouat.*

Vers la fin du mois de novembre 1852, le général *Pélissier,* gouverneur général par intérim, partit d'Oran avec une colonne expéditionnaire pour réprimer l'insurrection qui s'était manifestée dans le sud de l'Algérie et dont le centre était Laghouat.

Son artillerie de campagne se composait d'une section de la 6e batterie (lieutenant en second *Caremel,* 3 sous-officiers, 54 canonniers) avec un canon de 8, un obusier de 16 et trois caissons. La section, forcée de laisser en

1. Général THOUMAS, *Autour du drapeau.*
2. La prise de Zaatcha était inscrite sur l'ancien étendard du régiment distribué le 1er mai 1852. (Voir plus loin le chapitre des étendards.)

route à El-Biod une partie de ses voitures, à cause des difficultés du chemin, ne garda que ses deux pièces et sa forge; vingt-huit chameaux lui furent affectés pour le transport des munitions et de l'orge des chevaux.

Arrivé le 3 décembre devant Laghouat, le général Pélissier résolut de brusquer l'attaque: dès que la section d'artillerie eut nettoyé par quelques salves à grande distance le mamelon du marabout de Sidi-el-Hadj-Aïssa, l'infanterie, lancée sur ce point avec quelques sapeurs, le mit rapidement en état de défense. A la nuit, on y fit monter l'artillerie pour ouvrir la brèche dans les murs de Laghouat: le canon de 8 fut placé dans le marabout même, et l'obusier de 16 derrière une sape en sacs à terre à épaulement renforcé. Cette opération hardie et délicate, que rendait plus difficile encore le clair de lune, était terminée vers la fin de la nuit, et ne nous coûta qu'un tué et deux blessés.

Vers 8 heures du matin, le feu fut ouvert sur trois grandes tours de l'enceinte et les courtines qui les reliaient, et, à 10 heures, la brèche était praticable. Immédiatement les colonnes d'assaut se répandent dans la ville et tuent tout ce qui faisait résistance : Laghouat était à nous.

Furent cités à l'ordre du jour pour leur brillante conduite :

CAREMEL. .	Lieutenant en second, décoré de la Légion d'honneur pour l'intelligence et le sang-froid avec lesquels il dirigea le tir de ses pièces.	
LOMBARD .	Maréchal des logis, décoré de la Légion d'honneur.	
MILLOT . .	Maréchal des logis, tué.	
GREY . . .	Brigadier;	Décorés de la médaille militaire.
HEIT . . .	1er canonnier servant.	
EVERHARD .	1er canonnier servant.	

Cette conquête de Laghouat fut la dernière affaire sérieuse à laquelle participa la 6e batterie; elle rentra au régiment en février 1852. Avant son départ, le gouverneur général, en lui faisant ses adieux, rappela en termes élogieux les services qu'elle avait rendus dans la colonie pendant les six années de son séjour :

Cette batterie a fait le service de batterie de guerre depuis 1848; elle a fait preuve de zèle et d'énergie en toutes circonstances, elle a eu l'honneur d'ouvrir les brèches de Zaatcha et de Laghouat.

Mouvements du dépôt et des batteries stationnées en France de 1840 à 1854.

1840. — Le régiment est toujours en garnison à Strasbourg. Par suite de difficultés diplomatiques qui marquèrent l'année 1840, une décision ministérielle prescrivit au régiment de mettre sept batteries sur pied de guerre (1re, 2e, 3e à cheval, 5e, 6e, 7e, 8e montées) et de former en même temps, avec ses propres ressources, trois nouvelles batteries montées qui prirent les nos 13, 14 et 15.

La 13e batterie à pied, détachée en Algérie, reçut alors le no 16, mais pour peu de temps, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, en vertu de l'ordonnance du 8 septembre 1841 qui fixait à quinze le nombre des batteries du régiment, elle passait au 7e régiment, le 1er mars 1842.

1842. — Le régiment quitte Strasbourg pour aller tenir garnison à Bourges.

1843. — La 5e batterie, détachée à Issoudun depuis

l'arrivée du régiment à Bourges, est mise sur pied de guerre et s'embarque à Toulon au mois de novembre, à destination de l'Algérie.

1844. — Au mois d'avril 1844, le régiment est envoyé à Toulouse.

Pendant son séjour dans cette ville, des batteries sont détachées à tour de rôle aux environs, à Grenade et à Tournefeuille.

1846. — En mars 1846, lors des troubles qui éclatèrent à Toulouse, le régiment reçut du ministre de la guerre les témoignages les plus flatteurs de satisfaction, pour sa conduite ferme et modérée.

1848. — Le 10 avril 1848, un détachement de 1 officier et 30 hommes va à Muret remplir une mission analogue.

La 7e batterie, détachée à Bayonne sur le pied de guerre, est désignée pour faire partie de l'armée des Alpes. Dirigée sur la frontière au mois de mai 1848, elle fut attachée à la 4e division de cette armée. A la même époque, la 9e batterie fut envoyée à Montpellier pour exécuter l'armement d'une partie des côtes de la Méditerranée; elle va successivement à Agde, Cette, Marseille, la Ciotat.

Au mois d'octobre, le régiment va tenir garnison à Grenoble.

En route, à Valence, la 8e batterie est dirigée sur Lyon le 22 novembre; le même jour, le régiment reçoit son nouvel étendard, dont la réception est faite le surlendemain à Romans où il y avait séjour.

A peine arrivé à Grenoble, le régiment détache une autre batterie à Lyon, la 10e.

Par arrêté du 1er juin, le cadre de dépôt, ayant été supprimé, est remplacé par une nouvelle batterie à pied qui prend le n° 15 et est aussitôt détachée à Marseille.

L'installation à Grenoble fut longue et pénible par suite de l'insuffisance du casernement, et on fut obligé d'envoyer la 1re batterie à Voiron (Isère).

Événements de Lyon (1849). — La 8e batterie en garnison à Lyon ayant été envoyée à Marseille, la 9e batterie quitta Grenoble pour aller la remplacer à l'armée des Alpes.

Pendant les troubles qui eurent lieu à Lyon au mois de juin, les batteries du régiment (7e, 9e, 10e) firent noblement leur devoir et contribuèrent puissamment au rétablissement de l'ordre; la 10e batterie se distingua tout particulièrement.

Les émeutiers s'étaient portés de la Croix-Rousse sur l'École vétérinaire et y avaient surpris et désarmé trois compagnies du 17e léger. Le général Magnan organisa aussitôt sur la place Bellecour une colonne composée du 17e léger, du 19e de ligne et de la 10e batterie d'artillerie; cette colonne s'achemina vers la Croix-Rousse en longeant la vieille enceinte et passant ainsi sous le feu des hautes maisons qui dominent les anciens fossés. A peine avait-elle fait quelques pas, que l'artillerie, qui marchait en tête, est accueillie par une vive fusillade partie des maisons; trois pièces sont mises en batterie et, malgré les pertes qu'elles éprouvent, dirigent un feu soutenu contre les maisons de la Grande-Rue dont elles labourent et renversent les façades; les barricades sont enfoncées et incendiées; l'infanterie s'élance à son tour et peut alors servir de soutien à nos canonniers.

La 10e batterie eut huit blessés, dont le lieutenant *Besse*; la 7e batterie, un sous-officier blessé.

Le feu avait duré deux heures et demie et on avait consommé 430 coups. Sur le lieu même du combat, le général en chef témoignait sa satisfaction à M. le chef d'escadron *Borgella* qui commandait l'artillerie et, dans son ordre du jour du 26 juin, il rendait hommage en ces termes à la belle conduite de nos canonniers :

L'artillerie, sous les ordres de M. le chef d'escadron *Borgella*, s'est mise en batterie avec un admirable sang-froid et sous une pluie de balles partant des maisons ; malgré ses pertes en hommes et en chevaux, elle a pu continuer pendant plusieurs heures un feu nourri qui a puissamment secondé les attaques de l'infanterie.

Les batteries obtinrent, à la suite de ces malheureuses journées, de nombreuses récompenses.

Furent promus :

Lieutenant-colonel.	Le chef d'escadron BORGELLA ;
Chef d'escadron . .	Le capitaine QUINCY (10e batterie);
Capitaine	Le lieutenant BESSE (10e batterie);
Sous-lieutenant . .	L'adjudant AGOSTINI (10e batterie).

En outre, neuf sous-officiers furent décorés de la Légion d'honneur(1).

Quand l'ordre fut rétabli, les batteries détachées à Lyon rentrèrent à Grenoble.

Siège de Rome (1849). — Les événements politiques qui s'étaient accomplis à Rome au mois de novembre 1848 avaient ému l'Europe : le pape, poursuivi par l'émeute jusque dans son palais, avait dû quitter sa capitale et se réfugier dans les Etats du roi de Naples. La

1. Rapport du commandant Borgella.

France, touchée de ses malheurs et soucieuse d'ailleurs de conserver sa propre influence en Italie, offrit l'appui de ses armes au Saint-Siège, qui d'abord refusa. Toutefois, l'expédition préparée ne fut qu'ajournée et, quelque temps après, Pie IX demandait notre assistance.

Les 8e et 16e batteries firent partie du corps expéditionnaire de la Méditerranée ; mais la 16e batterie seule (*Lablache-Combier*, capitaine)[1] s'embarqua à Toulon pour Civita-Vecchia, le 21 juin. Dirigée aussitôt sur Rome, elle arriva sous les murs de la ville le 24, juste à temps pour construire et armer une batterie de siège qui fut d'ailleurs inutilisée, puisque, quelques heures après, la place capitulait.

1850. — Au mois de juillet, deux batteries montées, la 13e et la 14e, devinrent batteries à pied ; les officiers seuls conservèrent leurs chevaux.

1851. — La 13e batterie est détachée au mois de mars pour la Corse et débarque à Ajaccio le 13 avril.

Du 2 au 6 août, un détachement de cinquante canonniers commandé par le capitaine *Hellouin de Menibus* est envoyé à Allevard pour porter secours aux habitants inondés, rétablir des ponts et des digues emportés par les eaux de la Breda. Les canonniers furent admirables de dévouement et reçurent de nombreux témoignages de satisfaction.

Au commencement de novembre, le régiment quitta Grenoble pour aller tenir garnison à Metz.

1852. — Au mois d'avril, un détachement, sous les

1. A l'effectif de 4 officiers, 136 hommes. *Capitaut*, capitaine en second ; *Garnache*, lieutenant en premier ; *Portes*, lieutenant en second.

ordres du colonel *de Sévelinges*, vient à Paris à la distribution des aigles et reçoit des mains du prince-président un nouvel étendard, portant dans ses plis les noms des principales batailles où s'était illustré le régiment :

Gaëte (1798);
Friedland (1807);
La Moskowa (1812);
Anvers (1832);
Zaatcha (1849).

L'étendard fut remis au régiment le 30 mai : pour cette cérémonie, la garnison de Metz et le 4e régiment de lanciers venu de Thionville furent réunis au Ban-Saint-Martin. Après la prestation du serment, le colonel de Sévelinges[1] retraça brièvement le glorieux passé du régiment, dont la légende de l'étendard ne faisait que rappeler quelques-unes des pages les plus brillantes.

1853. — La 14e batterie est détachée à Paris.

Au mois de septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, adresse une lettre de félicitations au lieutenant *Pascal*, de la 7e batterie, qui avait risqué sa vie pour sauver un enfant se noyant en mer.

1854. — La 6e batterie, en Afrique depuis 1848, rentre au régiment, et la 13e va la remplacer à Oran.

---

1. Le colonel de Sévelinges commanda le régiment du 12 décembre 1851 au 6 mars 1854. Il avait fait toutes les campagnes d'Algérie, de novembre 1835 à février 1844 et d'octobre 1848 à février 1850. Capitaine à la 13e batterie du 1er régiment, il fut en 1840 plusieurs fois cité à l'ordre du jour et mentionné spécialement dans les rapports du maréchal Valée. Général de brigade en 1855, il fut nommé général de division le 2 juillet 1859, comme récompense de sa conduite à la bataille de Solférino.

CHAPITRE VII

LE SECOND EMPIRE (1854-1870)

Organisation de 1854.

LE NOUVEAU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED

Décret du 14 février 1854. — Le 1er régiment était encore en garnison à Metz, lorsqu'il fut atteint par l'organisation de 1854, qui venait opérer dans le personnel de l'arme de nouveaux bouleversements. Depuis quelques années déjà, un courant d'opinion assez vif, né surtout du mécontentement des artilleurs à cheval, s'était prononcé en faveur du rétablissement de l'ancien ordre de choses, c'est-à-dire de la spécialisation des régiments telle qu'elle existait avant 1829.

Présentée à l'empereur d'une manière séduisante, l'idée fut immédiatement accueillie par lui et sanctionnée par le décret impérial du 14 février 1854, qui créait trois catégories de régiments d'artillerie :

1° *Cinq régiments à pied* numérotés de 1 à 5, ayant chacun douze batteries à pied et six batteries de parc ;
Un régiment de pontonniers portant le n° 6 ;
2° *Sept régiments montés* numérotés de 7 à 13 ;
3° *Quatre régiments à cheval.*

Les cinq escadrons du train des parcs d'artillerie, vestige de l'ancien train d'artillerie, furent supprimés; on versa leurs officiers dans l'artillerie et on créa des compagnies de *canonniers conducteurs*, attachées aux régiments à pied et dénommées *batteries de parc*.

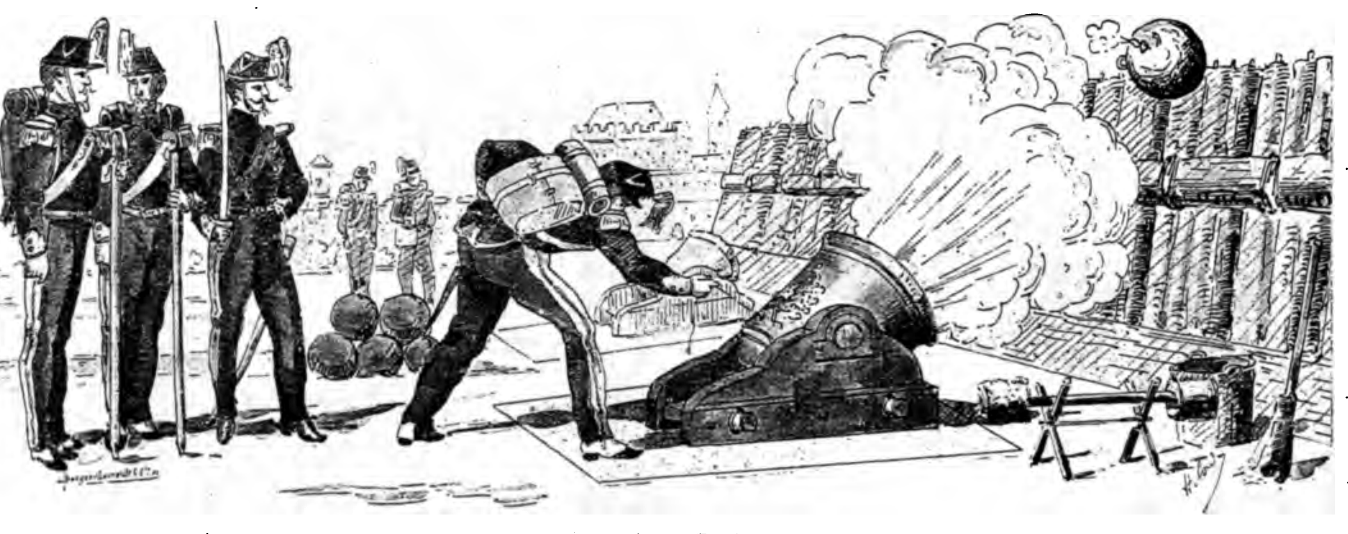
Enfin la chaîne des vieilles traditions fut brisée: presque tous les régiments changèrent de numéro et c'est ainsi que le nôtre perdit le rang qu'il possédait depuis si longtemps pour devenir le *7e régiment d'artillerie*. En exécution du décret du 16 mai 1854, l'ancien 1er et l'ancien 6e, alors tous deux à Metz, furent réunis au polygone, où le général Beuret, commandant la 5e division militaire, prononça leur dissolution.

Un nouveau régiment constitué de toutes pièces prit le no 1 avec le titre de *1er régiment d'artillerie à pied*.

En vertu des ordres ministériels donnés en 1872 par M. le général de Cissey, ministre de la guerre, la tradition de ce nouveau régiment doit être rattachée à celle de l'ancien qui portait le no 1. Car, le numéro constituant un véritable nom pour cette grande famille qu'on appelle un régiment, l'éclat des belles actions accomplies par quelques-uns de ses membres doit rester acquis à ce nom; et c'est pour confirmer cette vérité, source de l'esprit de corps, que le 1er d'artillerie actuel salue dans les plis de son étendard les noms glorieux de *Friedland*, de la *Moskowa* et d'*Anvers*.

Formé avec quatre batteries de l'ancien 8e, quatre batteries de l'ancien 9e, quatre batteries de l'ancien 10e et quatre compagnies des 3e et 4e escadrons du train, le nouveau 1er régiment d'artillerie à pied comprit :

Un état-major;
Un peloton hors rang;



2e mortier... Feu!...

1860. — ARTILLERIE A PIED

(D'après une gravure du temps)

Un cadre de dépôt monté;
Douze batteries à pied;
Six batteries de parc (1).

Le lieutenant-colonel *Forgeot* l'organisa à Vincennes en avril 1854 et fut, un mois après, confirmé dans son commandement comme colonel (2).

---

1. Les douze batteries à pied furent numérotées de 1 à 12, les batteries de parc de 13 à 18.

BATTERIES de nouvelle formation	BATTERIES qui ont servi à les former
1re, 4e, 5e, 6e à pied.	15e, 13e, 14e, 16e de l'ancien 8e.
2e, 7e, 10e, 11e à pied.	13e, 14e, 15e, 16e de l'ancien 9e.
3e, 8e, 7e, 12e à pied.	4 batteries de l'ancien 10e.
13e et 14e de parc.	1re compagnie du 3e escadron du train.
15e et 16e —	1re — du 4e — —
17e et 18e —	2e — du 4e — —
Cadre de dépôt.	4e — du 4e — —
Peloton hors rang.	Pelotons hors rangs des 3e et 4e escadrons.

L'effectif du régiment fut :

	SUR PIED DE GUERRE		SUR PIED DE PAIX	
	Hommes	Chevaux	Hommes	Chevaux
Officiers.	92	228	92	142
Troupe	3 431	1 328	1 721	324

La batterie à pied eut quatre officiers (deux capitaines, deux lieutenants) et la batterie de parc trois seulement (un capitaine en second et deux lieutenants). En temps de guerre, les batteries de parc se dédoublaient pour former une batterie principale commandée par le capitaine en second et une batterie *bis* commandée par le lieutenant en premier. On pouvait aussi former en temps de guerre une batterie mixte de campagne par la réunion d'une batterie à pied et d'une batterie *bis* de parc.

2. Sorti de l'École de Metz en 1830 avec le no 1, le colonel Forgeot, cité à l'ordre du jour de l'armée en Afrique pour sa belle conduite à l'enlèvement du col de Mouzaïa, allait bientôt commander, en Crimée, la réserve de l'artillerie de l'armée d'Orient; il se distingua à l'Alma, à Inkermann, à l'affaire de la Tchernaïa et fut, en récompense, nommé commandeur de la Légion d'honneur, puis général de brigade en 1855. Après avoir pris une part brillante à la campagne d'Italie, puis à celle de 1870 comme commandant l'artillerie du 1er corps et comme commandant de l'artillerie de l'armée de Châlons, il devint président du comité en 1872, puis commandant du 10e corps d'armée en 1873.



TROMPETTE DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE EN 1846

(D'après Janet-Lange)

Un cadre de dépôt monté;
Douze batteries à pied;
Six batteries de parc [1].

Le lieutenant-colonel *Forgeot* l'organisa à Vincennes en avril 1854 et fut, un mois après, confirmé dans son commandement comme colonel [2].

---

1. Les douze batteries à pied furent numérotées de 1 à 12, les batteries de parc de 13 à 18.

BATTERIES de nouvelle formation	BATTERIES qui ont servi à les former
1re, 4e, 5e, 6e à pied.	15e, 13e, 14e, 16e de l'ancien 8e.
2e, 7e, 10e, 11e à pied.	13e, 14e, 15e, 16e de l'ancien 9e.
3e, 8e, 7e, 12e à pied.	4 batteries de l'ancien 10e.
13e et 14e de parc.	1re compagnie du 3e escadron du train.
15e et 16e —	1re — du 4e — —
17e et 18e —	2e — du 4e — —
Cadre de dépôt.	4e — du 4e — —
Peloton hors rang.	Pelotons hors rangs des 3e et 4e escadrons.

L'effectif du régiment fut :

	SUR PIED DE GUERRE		SUR PIED DE PAIX	
	Hommes	Chevaux	Hommes	Chevaux
Officiers.	92	228	92	142
Troupe	3 431	1 328	1 721	324

La batterie à pied eut quatre officiers (deux capitaines, deux lieutenants) et la batterie de parc trois seulement (un capitaine en second et deux lieutenants). En temps de guerre, les batteries de parc se dédoublaient pour former une batterie principale commandée par le capitaine en second et une batterie *bis* commandée par le lieutenant en premier. On pouvait aussi former en temps de guerre une batterie mixte de campagne par la réunion d'une batterie à pied et d'une batterie *bis* de parc.

2. Sorti de l'École de Metz en 1830 avec le nº 1, le colonel Forgeot, cité à l'ordre du jour de l'armée en Afrique pour sa belle conduite à l'enlèvement du col de Mouzaïa, allait bientôt commander, en Crimée, la réserve de l'artillerie de l'armée d'Orient; il se distingua à l'Alma, à Inkermann, à l'affaire de la Tchernaïa et fut, en récompense, nommé commandeur de la Légion d'honneur, puis général de brigade en 1855. Après avoir pris une part brillante à la campagne d'Italie, puis à celle de 1870 comme commandant l'artillerie du 1er corps et comme commandant de l'artillerie de l'armée de Châlons, il devint président du comité en 1872, puis commandant du 10e corps d'armée en 1873.



TROMPETTE DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE EN 1846

(D'après JANET-LANGE)

Guerre de Crimée. — Siège de Sébastopol.

Au mois d'octobre 1853, la guerre ayant été déclarée entre la Turquie et la Russie, et toute chance d'une entente ou d'une solution pacifique entre les deux nations ayant échoué, la France et l'Angleterre se préparèrent à soutenir, par des moyens efficaces, la cause que n'avaient pu faire prévaloir les efforts de leur diplomatie. Outre la flotte de la mer Noire, une armée prélevée sur les troupes des deux nations alliées fut envoyée en Turquie.

Le maréchal de Saint-Arnaud, alors ministre de la guerre, reçut le commandement de l'armée française d'Orient, et lord Raglan, celui de l'armée anglaise.

D'après les ordres du ministre, la première concentration se fit sur la presqu'île de Gallipoli, et les alliés s'y trouvèrent réunis vers le 1er juin. De là, l'armée fut dirigée sur Varna, où affluèrent des approvisionnements de toute nature, destinés à l'expédition de Crimée dont l'occupation était le véritable but de la guerre. A la fin de juillet, les généraux en chef arrêtèrent définitivement la composition du corps expéditionnaire, qui comprenait, du côté français, quatre divisions d'infanterie et une réserve d'artillerie. En même temps, un parc de siège était organisé à Toulon, d'où il était embarqué à la fin du mois d'août.

Trois batteries du régiment figuraient, l'une à la réserve d'artillerie commandée par le colonel *Forgeot,* du 1er régiment :

Batterie mixte formée avec	la 1re batterie.	PETITPIED, cap. en premier.
		MESNARD, lieut. en premier.
		JOUBERT, lieut. en second.
	la 13e *bis* . .	ASTIER, lieut. en premier.

et les deux autres au parc de siège, sous les ordres du colonel Mazure :

La 3e batterie à pied . . .	De Maintenant, cap. en premier. De Blairville, cap. en second. Garin, lieutenant en premier. Dagues de la Hellerie, lieut. en second.
La 1re batterie principale du parc.	Rougier, capitaine en second. Boust, lieutenant en second.

Le 7 septembre, les flottilles française et anglaise appareil'aient pour la Crimée et, le 13, jetaient l'ancre dans la baie d'Eupatoria, où le débarquement eut lieu les 14 et 15 au lieu dit : le Vieux-Fort (Old-Fort).

Bataille de l'Alma (20 septembre 1854). — Craignant sans doute de découvrir Sébastopol, le général Menchikoff, qui commandait l'armée russe, ne s'opposa pas au débarquement, mais résolut de barrer la route aux armées alliées, en s'établissant dans une bonne position défensive, sur la rive gauche de la rivière de l'*Alma*.

Attaquées le 20 septembre, ses troupes, comme l'on sait, complètement battues et mises en déroute, nous abandonnaient le chemin de Sébastopol. « Pendant toute la durée de la bataille, dit le maréchal de Saint-Arnaud dans son rapport, l'artillerie a joué un rôle principal, et je ne puis ici trop rendre hommage à l'entrain et à l'intelligence avec lesquels ce corps d'élite a combattu. »

Les batteries de la réserve (dont la batterie *Petitpied* du 1er régiment) n'arrivèrent sur le champ de bataille qu'aux dernières phases de la lutte, pour renforcer l'artillerie à cheval qu'avait conduite avec un entrain remarquable le colonel *Forgeot*. Elles concentrèrent leur feu

sur les masses russes qui tenaient encore tête à l'extrémité du plateau.

L'ennemi, culbuté sur tous les points, recula dans le plus grand désordre, et dès ce moment ce ne fut plus une retraite, mais une déroute. Nous n'avions pas de cavalerie; la poursuite se fit avec l'artillerie : balayant tout le terrain qu'elles avaient devant elles, nos batteries, lancées bien en avant des tirailleurs, continuèrent à foudroyer les colonnes russes, et elles ne s'arrêtèrent que lorsque l'ennemi fut hors de la portée de leurs coups[1].

Arrivée devant Sébastopol. Débuts du siège. — Après cette victoire, l'armée continua sa marche sur *Sébastopol,* devant laquelle elle campa le 30 septembre. On s'occupa immédiatement de reconnaître la place et de faire la répartition des attaques entre les alliés: d'après les dispositions convenues entre les généraux en chef, les Anglais furent chargés de l'attaque de droite, devant le faubourg de Karabelnaïa, du côté de la tour Malakoff; les Français, de l'attaque de gauche, contre la ville proprement dite.

L'armée française fut divisée en deux corps : le corps de siège (3e et 4e divisions), sous les ordres du général Forey; le corps d'observation (1re et 2e divisions), sous les ordres du général Bosquet.

Les troupes d'artillerie affectées au siège et commandées par le lieutenant-colonel *de Beurmann*[2] se composaient de neuf batteries à pied, dont deux du régiment:

1re batterie	PETITPIED, capitaine.
3e —	DE MAINTENANT, capitaine.

1. *Historique du service de l'artillerie au siège de Sébastopol* (Relation officielle), tome Ier, page 65.

2. L'artillerie du corps de siège fut spécialement commandée par le colonel *Lebœuf,* chef d'état-major de l'artillerie de l'armée.

Au grand parc, avec le colonel *Mazure,* comptaient une compagnie d'ouvriers et quatre batteries de parc, dont :

La 13e *bis* du 1er régiment. . . .	ASTIER, lieut. en premier.
La 14e principale du 1er régiment.	ROUGIER, cap. en second.

Située à l'extrémité sud-ouest de la Crimée, au fond d'une rade de 7 kilomètres de long, abritée parfaitement contre tous les vents, Sébastopol, par sa position, commande tous les rivages de la mer d'Azow et de la mer Noire. Depuis plus de soixante ans, les Russes en avaient rendu les approches formidables et y avaient accumulé des ressources de toute espèce qui en faisaient une base d'opérations solide pour agir soit en Asie, soit en Europe.

La rade elle-même était défendue par des forts à trois étages, qui croisaient leurs feux sur toute son étendue. La ville, bâtie en amphithéâtre sur des collines de roche blanche, était protégée du côté de la terre par des terrassements et par une forte enceinte en maçonnerie crénelée, renforcée, de distance en distance, par de grandes batteries à deux étages et par des bastions et des retranchements d'une force exceptionnelle.

Du moment que l'attaque de la place n'avait pas été brusquée et que celle-ci, non investie du côté du nord, pouvait recevoir presque indéfiniment des ravitaillements de toute espèce, il était à prévoir que le siège présenterait d'énormes difficultés et que la défense se prolongerait bien au delà de ce que les premières impressions avaient fait espérer.

Les deux points d'attaque ayant été choisis, le Grand Redan (côté des Anglais), le bastion du Mât (côté français), la tranchée fut ouverte dans la nuit du 9 au 10 octobre et la construction des batteries commencée dès le lendemain.

Le 17, au point du jour, à un signal donné par le commandant de l'artillerie, toutes les batteries anglaises et françaises ouvraient le feu contre Sébastopol :

L'ennemi répondit par un feu très vif et parfaitement dirigé; les batteries n° 4 (construite, armée et servie par la 1re batterie du 1er régiment, capitaine Petitpied) et n° 5 (3e batterie du 1er régiment, capitaine de Maintenant) servaient plus particulièrement de but à ses coups. La lutte était terrible : un courant de fer inondait nos batteries, et pour s'en faire une idée, il faut se rappeler que nous avions, en face de nos quatre-vingt-dix-neuf bouches à feu, au moins cent cinquante pièces de gros calibre tirant à volonté. Malgré l'infériorité du nombre, nous paraissions en mesure de soutenir le choc jusqu'à la fin, lorsque, vers les 9h15, une bombe, tombant sur le magasin à poudre établi en arrière du terre-plein de la batterie n° 4, le fit sauter et bouleversa complètement la batterie; le capitaine Petitpied et le lieutenant Joubert furent grièvement brûlés, seize hommes furent tués, dont neuf disparurent sous les décombres, et trente-sept canonniers furent blessés plus ou moins dangereusement.

Malgré cet accident, nos batteries continuèrent leur feu; l'ennemi redoubla le sien et le concentra sur la batterie n° 5, qui, labourée dans sa longueur par les coups du bastion de la Quarantaine, et directement par ceux du bastion Central et du bastion du Mât, accablée par une pluie de bombes, souffrit considérablement (1).

Le feu fut suspendu vers les 10 heures pour ne reprendre que le 19. Mais les défenses de l'ennemi ne furent pas ruinées et l'espérance de l'assaut s'évanouit une seconde fois.

Dès lors, le feu se ralentit des deux côtés et s'éteignit insensiblement : Russes et alliés renforcèrent leurs positions, et c'est ainsi que, de part et d'autre, on en arriva à ce gigantesque développement de forces et de moyens

---

1. Relation officielle des opérations d'artillerie devant Sébastopol.

qui devait faire du siège de Sébastopol un fait sans précédent dans l'histoire.

Batailles de Balaklava et d'Inkermann (25 octobre-5 novembre 1855). — A deux reprises différentes, l'armée russe de secours tenta des attaques contre nos lignes : une première, dirigée le 25 octobre du côté de *Balaklava*, fut repoussée. La seconde, beaucoup plus sérieuse, donna lieu à la bataille d'*Inkermann* (5 novembre). Les Anglais, mal gardés, attaqués à l'improviste sur leur droite, se trouvèrent un moment dans une situation des plus critiques. Avant midi cependant, la bataille était gagnée : après une lutte sanglante et des prodiges de valeur, les troupes du général Bosquet enfonçaient à la baïonnette les colonnes russes qui battirent en retraite sous le feu de notre artillerie.

Cette victoire d'Inkermann, particulièrement meurtrière, sauva l'armée alliée du danger d'être jetée à la mer et détourna pour quelque temps les Russes de tenter rien d'important contre nos travaux. Néanmoins, elle donna sérieusement à penser aux deux généraux en chef qui, dès lors, durent se résigner à s'établir solidement sur le plateau de Chersonèse.

Hiver de 1854. — Avec les mois d'hiver, commença pour l'armée d'Orient une période de dures épreuves :

« Dès le milieu de novembre, écrit dans son journal un officier d'artillerie, pour les hommes aussi bien que pour les bêtes, le plateau de Chersonèse offrait un odieux séjour. Sans feu, geler à l'air froid de la tente ou sous des repaires sauvages, patauger du matin au soir dans l'eau et la boue au mépris de la fièvre liguée contre nous avec les Russes et le choléra ; à table, des salaisons et

du biscuit; en fait de distraction, la tranchée; consacrer à ce jeu des dangers au moins vingt-quatre heures sur trois jours, tel était déjà notre lot. Rien dans la marche des travaux ne présageait la fin de la guerre. L'hiver nous apparaissait comme une condamnation aux galères du siège à perpétuité. Avec cet épouvantail devant les yeux, pendant les monotones veillées du bivouac, le souvenir de la France arrachait des regrets aux plus ambitieux. L'esprit gaulois s'étiolait : les bons mots se changeaient en soupirs. »

En décembre, le froid devint intense; la neige couvrit le sol jusqu'à 25 centimètres de hauteur et encombra les tranchées; le service devint d'une dureté extrême. Mais il n'y eut de la part de nos troupes jamais une plainte, jamais un murmure. Le maréchal Janvier ne réussit pas mieux que le général Décembre (1). L'armée, pleine de dévouement pour les chefs qui la commandaient et de confiance dans l'avenir, était toujours debout, ne demandant qu'à couronner son œuvre, dès que la saison le permettrait.

Réorganisation de l'armée d'Orient (au début de 1855). — Des renforts en personnel et en matériel étant arrivés de France, l'armée fut organisée à nouveau et partagée en trois corps. La répartition des troupes d'artillerie, en dehors de l'artillerie des divisions, fut alors la suivante :

A la réserve générale (colonel Forgeot) : 9 batteries à pied, dont :

La 1re batterie du 1er régiment.	Capitaine Soleille.	1re batterie mixte.
La 13e — —	Lieutenant Astier.	

1. On prête au czar Nicolas ce propos, que si le général Menchikoff avait échoué dans ses efforts contre les alliés, ceux-ci ne résisteraient pas aux généraux qu'il se promettait de leur envoyer, savoir : les généraux Novembre, Décembre, Janvier, Février. (Général Thoumas, *Autour du drapeau*, page 403.)

Au parc de campagne (lieutenant-colonel Le François) : 4 batteries à pied et 4 batteries de parc, dont :

La 13e batterie principale du 1er rég.	Capitaine en second Roques.

A l'artillerie de siège (colonel de Beurmann) : 11 batteries à pied, dont :

La 3e batterie du 1er régiment.	Capitaine de Maintenant.
La 4e — —	Capitaine Dumont (débarquée fin décembre [1]).
La 5e — —	Capitaine Melchior (débarquée fin janvier).

Auxquelles vinrent s'ajouter en juin et juillet 1855 :

La 7e batterie du 1er régiment.	Capitaine Baduel.
La 8e — —	Capitaine Chappe.

Au parc de siège (colonel de Mazure) : 5 batteries de parc, dont :

La 14e batterie principale du 1er rég.	Capitaine Rougier.
La 15e — — —	Capitaine Launay (débarquée en mars 1855).

Cependant, malgré le terrain pris sur l'ennemi depuis l'ouverture de la tranchée, on se demandait encore par quels moyens on réduirait Sébastopol : à mesure qu'on approchait du bastion du Mât, on rencontrait des obstacles de plus en plus grands ; les fossés avaient été élargis, et on savait qu'un vaste système de mines avait été organisé en avant de la contrescarpe. Au bastion Central, l'ennemi renforçait ses lignes à mesure que nos attaques devenaient plus sérieuses. Du côté des Anglais, la situation ne paraissait pas plus avantageuse et leurs effectifs réduits ne leur permettaient pas de surveiller un front aussi étendu que celui des ouvrages de Karabelnaïa. C'est alors qu'on songea à menacer l'ennemi vers la partie qui avoisine la tour Malakoff, afin de pouvoir attaquer par ce point dominant le faubourg de Karabelnaïa, en même temps qu'on donnerait l'assaut à la partie ouest de la ville.

1. Elle venait du siège de Bomarsund. (Voir plus loin.)

Le siège fut désormais divisé en trois attaques : celle de gauche : bastion du Mât (côté français); celle du centre : Grand Redan (côté anglais); celle de droite : Malakoff (côté français).

Premiers travaux contre Malakoff. — A cette époque, où tous nos efforts étaient concentrés au siège de la ville, il n'y avait rien de rassemblé pour l'entreprise dont il s'agissait sur *Malakoff*. Tout fut à faire de ce côté et il fallut à la hâte improviser un parc de siège. Au personnel d'artillerie affecté au siège de la ville on détacha trois batteries à pied et trois batteries de parc dont :

La 1re batterie du 1er régiment.	Capitaine SOLEILLE.
La 5e — —	Capitaine MELCHIOR.
La 15e principale	Capitaine LAUNAY.
La 13e *bis*.	Lieutenant DE MOLTZHEIM (fin juillet seulement).

La marche à suivre pour attaquer Malakoff était toute indiquée par la configuration du terrain. La hauteur du Mamelon Vert dominait le bastion à environ 500 mètres. L'occuper, s'y installer solidement, tel fut le plan adopté. Les travaux, divisés en deux attaques, attaque de droite ou du Carénage, attaque de gauche ou attaque Victoria, furent poussés avec la plus grande activité. Mais le général Todleben, l'âme de la défense, résolu à nous devancer sur le Mamelon Vert, y poussa rapidement ses cheminements et éleva des ouvrages destinés à combattre nos batteries : l'un d'eux parut tellement menaçant pour l'avenir de nos travaux, que le général Bosquet tenta de le faire enlever de vive force dans la nuit du 23 au 24 février avec cinq bataillons. Une section d'artillerie de la 5e batterie du 1er régiment (10 hommes, 1 maré-

chal des logis, 1 brigadier), commandée par le lieutenant *Delafosse,* fut jointe aux sapeurs du génie pour enclouer les pièces. Cette tentative ne réussit pas : la batterie russe ne put être bouleversée ; l'affaire fut excessivement chaude et nous coûta environ 300 hommes. Le lieutenant *Delafosse* fut tué en s'élançant bravement avec ses canonniers en tête de la colonne ; un canonnier fut tué et deux autres blessés (1).

Pour s'opposer aux progrès des Russes, il fallut construire de nouvelles batteries, et c'est ainsi que cette attaque du Carénage prit de jour en jour une importance qu'on ne lui avait pas attribuée à l'origine. Malgré cela, l'ennemi nous devança et éleva avec une célérité remarquable les Ouvrages Blancs et une redoute sur le Mamelon Vert, ouvrages qui exigèrent une attaque régulière et pied à pied.

Reprise du feu. Bombardement du 9 avril 1855. — La nécessité d'une action de vigueur contre la place devenant chaque jour plus urgente, l'ouverture générale du feu fut arrêtée pour le 9 avril au matin et le général Canrobert, commandant en chef (2), fit précéder ce moment solennel de l'ordre du jour suivant :

Au moment où les travaux préparatoires du siège touchent à leur terme, le général en chef fait acte de justice en remerciant l'artillerie et le génie des efforts qu'ils n'ont cessé de déployer pour leur exécution. Ces travaux ont été entrepris dans une saison et au milieu d'épreuves qui semblaient les rendre impossibles. Les armes spéciales n'ont reculé devant aucune difficulté, aucun péril pour accomplir une œuvre qui dépasse en grandeur

1. Relation officielle du siège.

2. Le maréchal de Saint-Arnaud, débarqué très souffrant en Crimée, étant mort quelques jours après la bataille de l'Alma, le commandement de l'armée était exercé par le général Canrobert, le plus ancien divisionnaire.

tout ce qu'on pouvait attendre de l'habileté et du dévouement. De beaux exemples de fermeté et de constance ont été donnés et, si le général en chef ne signale en particulier aucun officier, sous-officier ou soldat à l'attention de l'armée, c'est qu'il considère que tous ont bien mérité.

Donc, le 9 avril au matin, bien que la pluie tombât à torrents, toutes les batteries en présence du général Thiry, commandant l'artillerie de l'armée, ouvrirent ce feu terrible que le prince Gortschakoff a traité dans ses rapports de « bombardement infernal ». L'ennemi, surpris d'abord, demeura quelque temps sans riposter, mais bientôt toutes ses pièces répondirent aux nôtres et ce fut, sur toute la ligne, une tempête d'artillerie, depuis la baie de la Quarantaine jusqu'au fond de la rade de Sébastopol, du côté d'Inkermann.

Malgré les eaux qui avaient envahi les tranchées, malgré une boue effroyable, nos batteries furent servies avec un entrain admirable par nos canonniers et par les marins. Le tir eut beaucoup de précision et de justesse, et vers les 10 heures du matin la supériorité du feu nous semblait acquise.

Les jours suivants le tir se ralentit progressivement. Les généraux en chef, jugeant sans doute que les moyens des alliés n'étaient pas encore en rapport avec ceux de l'ennemi, remirent l'assaut à une époque indéterminée.

Attaque des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert (7 et 8 juin 1855). — Vers le milieu du mois de mai, le général Canrobert, par suite de divergences de vue avec lord Raglan, ayant cru devoir donner sa démission de commandant en chef pour revenir modestement à la tête de son ancienne division, le général Pélissier le remplaça dans le commandement de l'armée d'Orient.

Sous son impulsion opiniâtre, le siège se poursuivit avec la plus grande activité : le 22 et le 23 mai, les ouvrages du Cimetière et de la Quarantaine, aux attaques de gauche, devant la ville, furent enlevés brillamment après avoir été bouleversés par notre artillerie; le 8 juin, l'assaut est donné aux Ouvrages Blancs et au Mamelon Vert, clef de la position de Malakoff; dès la veille, leur feu avait été éteint par le tir de nos batteries.

L'attaque, fixée à 6 heures et demie du soir, fut poussée avec la plus extrême vigueur par les troupes du 2e corps : six détachements de quinze canonniers chacun, sous les ordres de leurs capitaines, avaient été répartis entre les diverses colonnes et marchaient derrière le 1er bataillon, soit pour enclouer les pièces, soit pour les retourner contre l'ennemi. Parmi les détachements du Carénage, figuraient : celui de la 5e batterie du 1er, capitaine *Melchior*, et celui de la 1re batterie du 1er, capitaine *Tribouillard*. L'un de ceux du Mamelon Vert était fourni par la 7e batterie du 1er, sous les ordres du capitaine *Baduel.*

A l'heure prescrite, les colonnes s'ébranlent : en quelques instants les Ouvrages Blancs sont enlevés avec une admirable audace sous une grêle de balles et de mitraille; le capitaine *Tribouillard* peut retourner quelques mortiers contre l'ennemi et faire feu, mais il est tué par un boulet pendant cette opération. Le capitaine *Melchior* reçoit une blessure très grave au moment où il enclouait les pièces sous le feu des Russes.

Au Mamelon Vert, les colonnes d'assaut, après avoir pénétré dans l'ouvrage, se laissent entraîner par leur élan et poursuivent les Russes jusque sous les murs mêmes de Malakoff. Mais là, reçues à bout portant par un feu meurtrier, elles se replient rapidement sur le Mamelon ;

à ce moment, une fougasse qui fait explosion produit une panique énorme qui rejette nos troupes dans les tranchées. Heureusement, le maréchal Bosquet s'avance avec les réserves et nous restons définitivement maîtres de nos positions.

Assaut et échec du 18 juin. — Les jours qui suivirent, on s'occupa activement de mettre les ouvrages enlevés à l'abri d'un retour offensif et d'y construire de nouvelles batteries pour préparer et soutenir l'attaque prochaine du corps de place. Après vingt-quatre heures de bombardement, l'assaut, prématurément fixé au 18 juin et exécuté sans ensemble par suite d'un signal mal compris, échoua tout à fait, et nous eûmes pour résultat plus de 3 000 hommes hors de combat.

Cet insuccès, cependant, n'ébranla pas la confiance et l'entrain des troupes dont la santé était déjà si fortement éprouvée : la fièvre gastrique, le scorbut, le choléra, faisaient de nombreuses victimes, et le chiffre des malades atteignit en juillet jusqu'au quart de l'effectif total. Dans quelques batteries, les quatre officiers durent être remplacés par d'autres, qui eux-mêmes succombèrent. Malgré tout, le moral resta parfait, et chaque jour l'énergie de la troupe s'éleva à mesure que les difficultés s'accroissaient. L'échec du 18 juin ayant démontré une fois de plus la nécessité d'augmenter à nouveau la puissance de l'artillerie de l'attaque, quatre cents mortiers [1] furent envoyés de France et d'Angleterre, ce qui porta l'armement des alliés à plus de huit cents bouches à feu, chiffre encore bien inférieur aux quatorze cents de la place.

Prise de Sébastopol (8 septembre 1855). — Sébastopol étouffa bientôt dans l'étreinte des cheminements

qui se resserraient autour de ses remparts. Le bombardement grandit de jour en jour et finit par le plus formidable des assauts à coups de canon que des armées modernes se soient jamais livrés, à mille pièces contre mille tirant pendant quatre jours à toute volée. Le lendemain, 8 septembre, les colonnes s'élançaient à l'attaque et le drapeau tricolore flottait sur *Malakoff*.

Pendant la nuit, les Russes, évacuant la ville et les faubourgs après avoir allumé des incendies sur plusieurs points, se retiraient sur la rive nord de la baie, où bientôt ils élevèrent des batteries et des ouvrages destinés à nous inquiéter encore. Mais la guerre était en somme virtuellement finie, puisque avec la chute de Sébastopol étaient ruinées toutes les immenses ressources dont la Russie pouvait disposer et qu'elle y avait accumulées.

Hiver de 1855. — Néanmoins, l'heureuse issue du siège, si elle en changea la nature, ne diminua pas beaucoup la quantité et la difficulté des travaux qui s'imposaient encore à nos troupes : il restait à désarmer les tranchées, à approvisionner et à armer les nouvelles batteries construites contre la rive nord de la rade, à enlever enfin tout l'immense matériel d'artillerie conquis sur l'ennemi (plus de quatre mille bouches à feu, sans compter d'énormes approvisionnements de poudre et de munitions).

L'armée d'Orient dut donc à nouveau préparer ses quartiers d'hiver sur les plateaux de la Chersonèse. Cet établissement fut troublé par une catastrophe, dont le hasard parut la cause, et qui éprouva particulièrement le 1er régiment d'artillerie :

Le 15 novembre 1855, à 3 heures du soir, les trois magasins à poudre du parc du Moulin sautèrent avec

environ 50 000 kilogr. de poudre. Les matières enflammées, les fusées de guerre, les obus, les bombes furent projetés à des distances considérables et leurs éclats blessèrent des hommes à plus de 1 200 mètres du lieu de l'explosion. Les baraques et tout le campement des officiers et employés de la 5e et de la 15e batterie principale du 1er régiment furent rasés et disparurent dans la tempête; l'incendie se communiqua rapidement aux parcs voisins et peu s'en fallut qu'il ne gagnât les grands magasins à poudre de Malakoff. Un grand nombre de généraux et d'officiers accoururent immédiatement sur le lieu du sinistre et des secours furent promptement organisés. Les soldats des deux armées montrèrent dans ces circonstances périlleuses la plus grande énergie, emportant, au milieu du feu et des explosions, les caisses à poudre et tout ce qui pouvait encore occasionner de nouveaux sinistres. Les pertes en hommes furent considérables : quatre officiers furent tués, dont le sous-lieutenant *Scholl* de la 5e batterie du 1er; cinq furent grièvement blessés et, parmi eux, le capitaine *Degournay*, commandant la 5e batterie. Seize sous-officiers ou soldats furent tués, dix-huit ne purent être retrouvés et cent trois furent blessés[1].

Après l'occupation de Sébastopol, l'effectif de l'artillerie de l'armée fut nécessairement un peu réduit : dès le mois de janvier 1856, les quinze batteries à pied les plus anciennes et dont la présence n'était plus indispensable, rentrèrent en France; elles n'emmenaient que leur cadre au complet, officiers, sous-officiers, brigadiers, trompettes, ainsi que les hommes malades, et versaient tout le reste aux batteries des mêmes régiments qui restaient à l'armée.

---

1. Relation officielle du siège (Ministère de la guerre).

Le traité définitif de paix ayant été signé à Paris le 30 mars, nos canons firent, pour la dernière fois, le 1er avril, trembler les rivages de la Crimée, annonçant par cent un coups, à l'armée d'Orient, l'heure de sa délivrance et le message de paix. Après une revue d'honneur superbement passée devant le général Luders, commandant en chef de l'armée russe, comme politesse à l'égard des vaincus et comme dernier hommage à leur héroïque résistance, l'évacuation de la Crimée commença à la fin d'avril pour être terminée le 5 juillet 1856.

Détail des travaux exécutés par les batteries du régiment pendant le siège de Sébastopol.

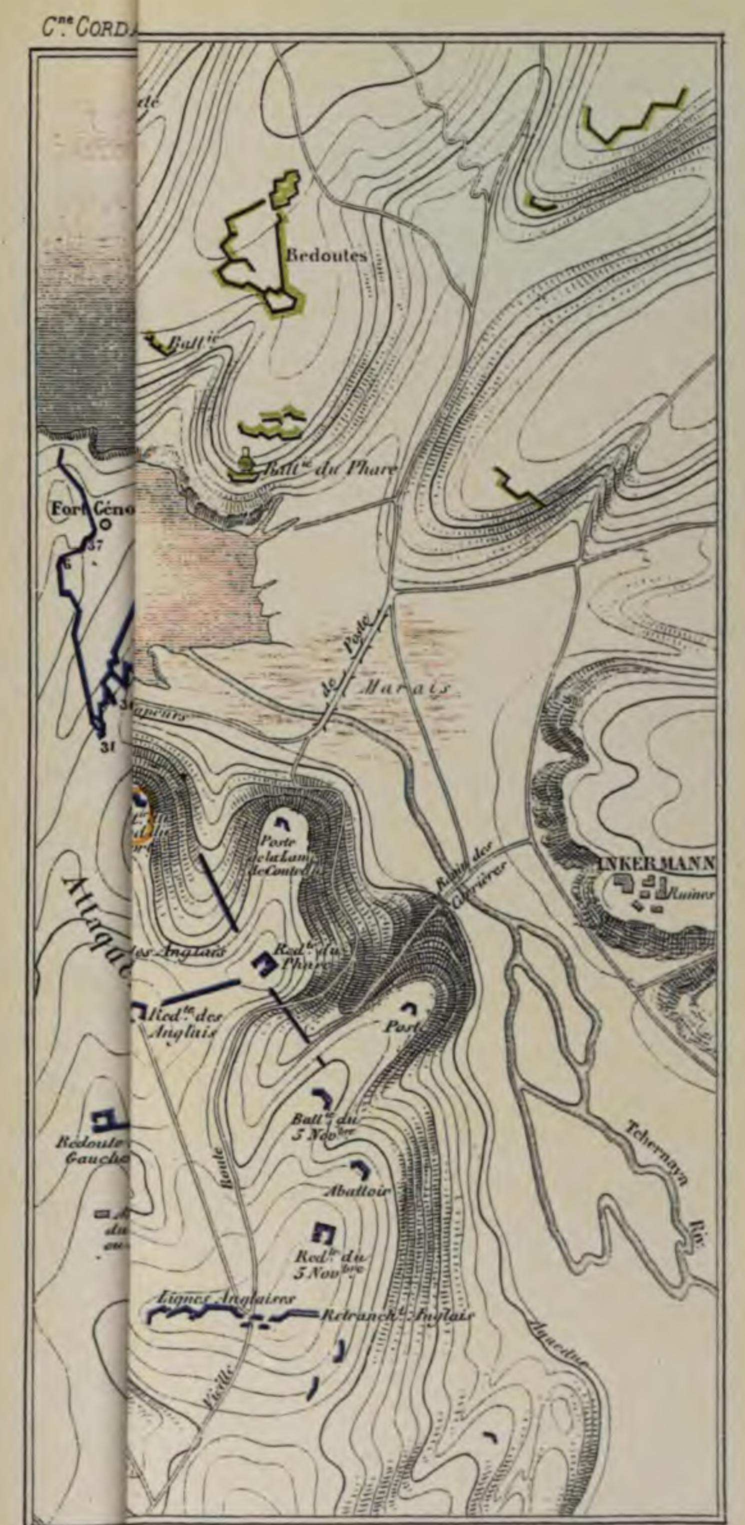
1re batterie. — La 1re batterie, détachée à Alger, débarqua à Gallipoli le 25 avril 1854.

Elle formait batterie mixte avec la 13e batterie *bis*.

1re batterie. . . .	PETITPIED, capitaine en premier. MESNARD, lieutenant en premier. JOUBERT, lieutenant en second.
13e batterie *bis*. .	ASTIER, lieutenant en premier.

Attachée à la réserve d'artillerie sous les ordres du colonel *Forgeot*, elle prit part aux dernières phases de la bataille de l'*Alma*. Elle fut ensuite affectée au siège de *Sébastopol*, à l'attaque de gauche, jusqu'en février 1855, puis, à partir de cette date, à l'attaque de droite contre *Malakoff*. Pendant cette longue période, elle concourut à la construction et au service de nombreuses batteries :

1° Du 10 au 16 octobre 1854, elle construisit la batte-



NANCY, LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

Le traité définitif de paix ayant été signé à Paris le 30 mars, nos canons firent, pour la dernière fois, le 1er avril, trembler les rivages de la Crimée, annonçant par cent un coups, à l'armée d'Orient, l'heure de sa délivrance et le message de paix. Après une revue d'honneur superbement passée devant le général Luders, commandant en chef de l'armée russe, comme politesse à l'égard des vaincus et comme dernier hommage à leur héroïque résistance, l'évacuation de la Crimée commença à la fin d'avril pour être terminée le 5 juillet 1856.

Détail des travaux exécutés par les batteries du régiment pendant le siège de Sébastopol.

1re batterie. — La 1re batterie, détachée à Alger, débarqua à Gallipoli le 25 avril 1854.

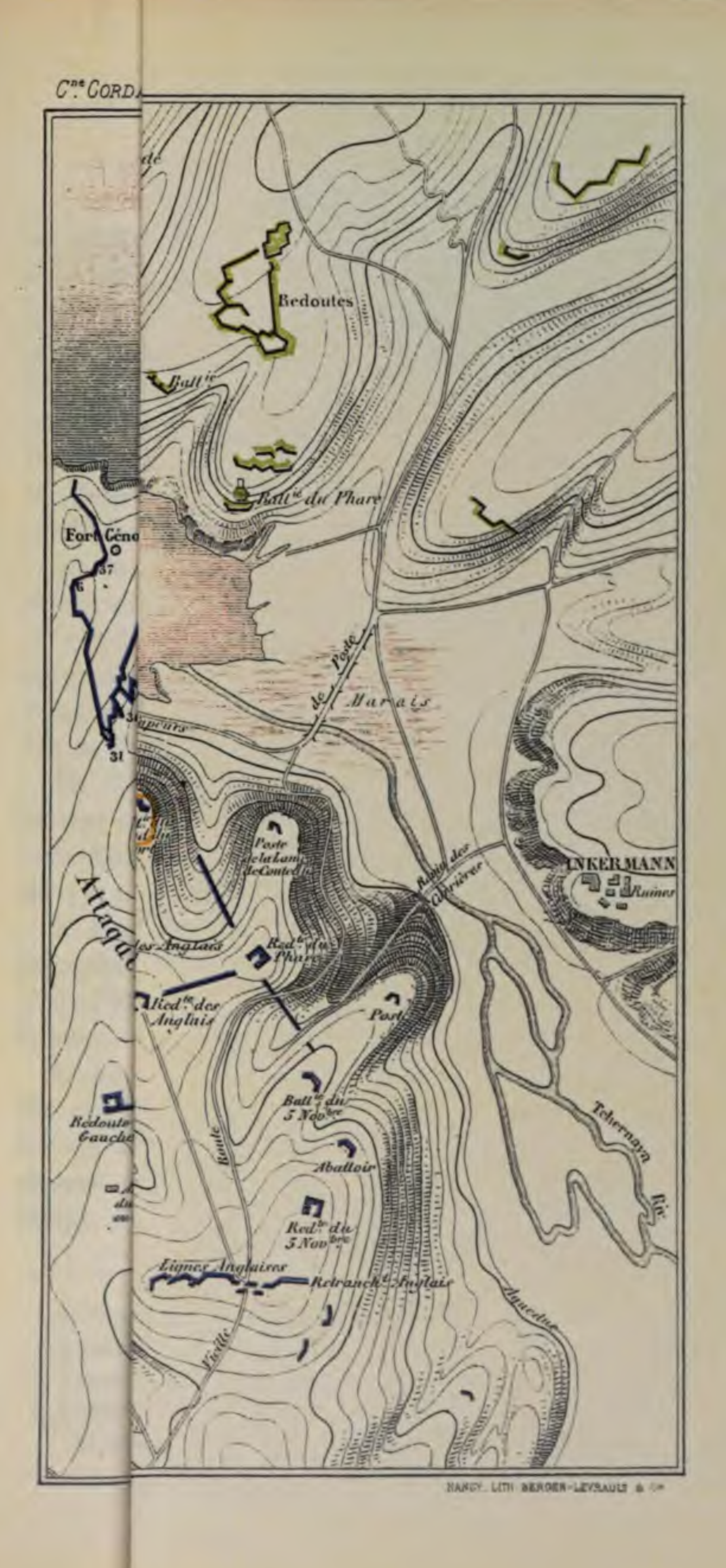
Elle formait batterie mixte avec la 13e batterie *bis*.

1re batterie. . . .	Petitpied, capitaine en premier.
	Mesnard, lieutenant en premier.
	Joubert, lieutenant en second.
13e batterie *bis*. .	Astier, lieutenant en premier.

Attachée à la réserve d'artillerie sous les ordres du colonel *Forgeot*, elle prit part aux dernières phases de la bataille de l'*Alma*. Elle fut ensuite affectée au siège de *Sébastopol*, à l'attaque de gauche, jusqu'en février 1855, puis, à partir de cette date, à l'attaque de droite contre *Malakoff*. Pendant cette longue période, elle concourut à la construction et au service de nombreuses batteries:

1° Du 10 au 16 octobre 1854, elle construisit la batte-

Cne CORDA



NANCY, LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

rie n° 4 (1) [attaque de gauche], qui ouvrit le feu, le 17, à 850 mètres du bastion Central. Cette batterie fit de grands dégâts dans les ouvrages russes. Nous avons vu plus haut comment elle fut bouleversée par l'explosion du magasin à poudre, qui mit hors de combat le capitaine *Petitpied*, le lieutenant *Joubert*, cinquante-trois sous-officiers et canonniers. En raison de ses pertes, la 1re batterie du 1er céda le service de la batterie n° 4 à la 1re batterie du 8e, le 18 octobre.

2° Sous le commandement du capitaine *Livache du Plan*, elle construisit, du 25 au 31 octobre, la batterie n° 10 (2). Le travail fut long et pénible : à 15 centimètres de profondeur on rencontra des bancs de rochers qu'il fallut pétarder et enlever pièce à pièce. Elle ouvrit son feu le 1er novembre.

La 1re batterie, du 25 octobre au 7 novembre, eut seulement sept ou huit hommes blessés. Le 8 novembre, elle remettait le service de la batterie n° 10 à la 9e batterie du 11e régiment.

3° Du 31 janvier au 4 février 1855, commandée par le capitaine *Soleille*, la 1re batterie construisit la batterie n° 32 (3) dans le village démoli du Lazaret. Elle en remit le service le 5 mars à la 3e batterie du 13e.

4° Attachée en février 1855 aux attaques de Malakoff, elle construisit, sous le commandement du capitaine en second *Rey*, la batterie n° 6 (4) : là aussi la nature rocheuse du sol rendit le travail très difficile et l'on fut obligé d'aller chercher les terres de l'épaulement jus-

1. 6 canons de 24 ; 2 mortiers de 22.
2. 4 canons de 30 ; 3 obusiers de 22.
3. 6 mortiers turcs.
4. 5 canons-obusiers de 80 ; 2 mortiers de 32 ; 2 mortiers de 13 pouces anglais.

qu'à 600 et 800 mètres de la batterie. Commencée le 16 mars, elle fut cependant prête à ouvrir le feu le 28.

Pendant les travaux, le lieutenant en premier *Mesnard* fut blessé par un éclat de pierre. Ce fut également dans la batterie n° 6 que le capitaine *Soleille* fut mis hors de combat par un boulet qui lui fractura le péroné, le 21 avril. Il fut remplacé par le capitaine *Tribouillard*.

5° A partir du 5 mai, jusqu'à la prise des Ouvrages Blancs, la 1re batterie, sous les ordres du capitaine *Rey*, fut chargée de réparer les batteries n° 1 et n° 2 du fond du port, qui avaient été complètement bouleversées par l'explosion d'un magasin à poudre. Ces batteries furent servies par les canonniers du 1er régiment les 6 et 7 juin, lors de l'attaque des Ouvrages Blancs. Nous avons vu plus haut que, le 7 juin, le capitaine *Tribouillard* fut tué, alors qu'à la tête d'un détachement de quinze canonniers de sa batterie, il retournait contre les Russes les mortiers des ouvrages qu'on venait de leur enlever.

6° Enfin, du 8 juin au 8 septembre, jour de la prise de Sébastopol, la batterie, sous les ordres du capitaine *Rey*, puis du capitaine *Barny de Romanet*, construisit dans les Ouvrages Blancs et servit la batterie n° 20 (1).

Récompenses décernées à la 1re batterie du 1er régiment.

Légion d'honneur.	JOUBERT, lieutenant en second. ROUSSEAU, maréchal des logis. CHARBONNIER, maréchal des logis.
Médaille militaire.	POUJOL, maréchal des logis chef. SAUTEL, maréchal des logis. REMY, maréchal des logis. BOLEVIN, brigadier.

1. 4 mortiers de 32c ; 4 canons de 30c.

Officiers ayant compté à la batterie pendant la campagne.

PETITPIED, capitaine en premier.
SOLEILLE, capitaine en premier.
BARNY DE ROMANET, capitaine en premier.
LIVACHE DU PLAN, capitaine en second.
REY, capitaine en second.
TRIBOUILLARD, capitaine en second.
MESNARD, lieutenant en premier.
DE POLIGNAC, lieutenant en premier.
JOUBERT, lieutenant en second.
COZETTE, sous-lieutenant.
DECREUZE, sous-lieutenant.
DUNAND, lieutenant en premier.
ROSSIGNON, sous-lieutenant.

3e batterie. — La 3e batterie, embarquée à Toulon le 18 août 1854, fut, dès son arrivée en Crimée, attachée au parc de siège :

3e batterie.	DE MAINTENANT, capitaine en premier. DE BLAIRVILLE, capitaine en second. GARIN, lieutenant en premier. DAGUES DE LA HELLERIE, sous-lieutenant.

1° Du 10 au 17 octobre, elle construisit la batterie n° 5 (1), en face du bastion du Mât. Cette batterie n'exista que neuf jours, pendant lesquels elle eut six canonniers tués, deux officiers et vingt-quatre hommes blessés. Dès l'ouverture du feu le 17 octobre, elle fut excessivement maltraitée et mise presque hors d'état de combattre. Le lieutenant *Dagues de la Hellerie* fut blessé ce jour-là, ainsi que le capitaine *de Blairville.*

2° Du 26 octobre au 3 novembre, elle travailla à la batterie n° 12 dans la deuxième parallèle, et la servit jusqu'au 9 décembre.

1. 6 canons de 24 ; 2 canons de 16 ; 4 obusiers de 22.

Elle y revint de nouveau le 23 mai 1855 et la conserva jusqu'à la fin du siège. C'est à la batterie n° 12[1] que furent blessés le lieutenant *Dagues de la Hellerie* pour la seconde fois le 11 juin 1855, et le lieutenant *Garin* le 5 novembre 1854.

Récompenses accordées à la 3e batterie.

Légion d'honneur.	GAILLARD DE BLAIRVILLE, capitaine en second. DAGUES DE LA HELLERIE, sous-lieutenant. HAINCAUD, brigadier. BRAIDY, brigadier. GUÉRÉ, deuxième servant.
Médaille militaire.	JOURNÉE, deuxième servant. LEDUC, deuxième servant. BERRON, premier servant. ASSONARD, deuxième servant. GUYOT, deuxième servant. SIGNOLET, deuxième servant. VILLANTROYS, deuxième servant. FAIVRE-NOURREL, deuxième servant. NOGUES, premier servant. DELPECH, premier ouvrier.

Officiers ayant compté à la batterie.

DE MAINTENANT, capitaine en premier.
DE BLAIRVILLE, capitaine en second.
GARIN, lieutenant en premier.
DAGUES DE LA HELLERIE, sous-lieutenant.
CREPEY, lieutenant en premier.

4e batterie. — La 4e batterie embarqua le 1er décembre 1854 et fut également attachée au parc de siège:

4e batterie.	DUMONT, capitaine en premier. FAGUERET, capitaine en second. DEMONT-FERRAND, lieutenant en premier. NOUËL, lieutenant en second.

1. 4 canons de 24; 3 obusiers de 22; 2 mortiers de 22.

1° Du 28 décembre 1854 au 1er février 1855, elle construisit la batterie n° 25 (1), aux attaques de gauche, à 200 mètres du bastion du Mât. Cette lenteur dans la marche des travaux tint surtout à la nature du sol, constitué par une roche très dure qu'il fallut extraire à la mine. La batterie fut servie par la 4e batterie du 1er jusqu'au 9 juin 1855.

2° Du 9 au 28 juin 1855, la batterie travailla à la batterie n° 53 (2) dans la tranchée la plus rapprochée du bastion Central.

Cette batterie, servie sans interruption par les canonniers de la 4e batterie du 1er, tira à outrance pendant les quatre jours qui précédèrent l'assaut et ne consomma pas moins de 7000 projectiles.

Officiers blessés de la 4e batterie.

Charpeaux, sous-lieutenant, blessé deux fois, le 28 mars et le 8 juin, dans la batterie n° 25;

Dumont, capitaine en premier, blessé le 8 septembre dans la batterie n° 53.

Après la prise de la ville, la 4e batterie fut employée à l'armement des redoutes sur les hauteurs de Kamiesch.

Officiers ayant compté à la batterie.

Dumont, capitaine en premier.
Fagueret, capitaine en second.
Demont-Ferrand, lieutenant en premier.
Nouël, lieutenant en second.
Charpeaux, sous-lieutenant.
Stahl, sous-lieutenant.

1. 16 mortiers de 22.
2. 5 canons de 24; 2 obusiers de 22.

5e batterie. — La 5e batterie, embarquée en janvier 1855, fut attachée de suite au parc de siège :

5e batterie.
- Melchior, capitaine en premier.
- Pinczon du Sel, capitaine en second.
- Delafosse, lieutenant en premier.
- Savary, sous-lieutenant.

1° Du 18 février au 13 mars, elle construisit la batterie n° 2(1) aux attaques de droite, à 650 mètres des Ouvrages Blancs. Cette construction fut très difficile en raison de la nature du sol, du peu de terre qu'on trouva aux environs de la batterie et de la grande épaisseur qu'on fut obligé de donner à son épaulement pour résister à la puissante artillerie du nord de la rade. La batterie n° 2, supprimée le 4 juin, fut servie sans interruption par la 5e batterie.

En même temps que la batterie n° 2, la batterie construisit du 4 au 13 mars la batterie n° 5( ), à droite de la précédente.

La 5e batterie fut très éprouvée :

Le 22 février, le lieutenant Delafosse est tué à la tête d'un détachement d'encloueurs ;
Le 5 avril, le sous-lieutenant Savary est blessé d'une balle à l'épaule dans la batterie n° 2 ;
Le 7 juin, le capitaine Melchior, à la tête d'un détachement d'encloueurs, est blessé à l'attaque des Ouvrages Blancs.

Du 18 février au 11 juin, la batterie eut treize canonniers de tués et trente-cinq de blessés.

2° Après la prise des Ouvrages Blancs (7 juin), la batterie fut employée, sous les ordres du capitaine en se-

1. 6 mortiers de 27.
2. 4 obusiers de 22 ; 2 mortiers de 32.

cond *Pinczon du Sel*, à la construction de la batterie n° 19 [1], du 8 au 16 juin, batterie qu'elle servit jusqu'à la fin du siège.

(Le capitaine *Degournay* avait remplacé le capitaine *Melchior*.)

Du 16 juin au 8 septembre, la 5e batterie eut quatre tués et quinze blessés.

Enfin nous avons vu que la batterie perdit encore beaucoup de monde lors de l'explosion du parc du Moulin, le 15 novembre 1855; le sous-lieutenant *Scholl* fut tué et le capitaine *Degournay* dangereusement blessé.

Récompenses accordées à la 5e batterie.

Légion d'honneur.	RIBOT, maréchal des logis. COPIN, brigadier.
Médaille militaire.	SCHOER, maréchal des logis. PENET, deuxième servant. LARDEZ, maréchal des logis.

Officiers ayant compté à la batterie.

MELCHIOR, capitaine en premier.
PINCZON DU SEL, capitaine en second.
DELAFOSSE, lieutenant en premier.
SAVARY, sous-lieutenant.
DUNAND, lieutenant en second.
ABRIAL, lieutenant en premier.
BERNADAC, lieutenant en second.
MARQUET, lieutenant en premier.
COZEJUX, sous-lieutenant.
SCHOLL, sous-lieutenant.
DEGOURNAY, capitaine en premier.

7e batterie. — La 7e batterie, embarquée le 21 mai

1. 8 mortiers de 27.

1855 à Marseille, débarqua à Kamiesch le 3 juin et fut aussitôt employée à l'attaque de droite contre Malakoff :

7e batterie.
- BADUEL, capitaine en premier.
- TOUSSAINT, capitaine en second.
- PACHON, lieutenant en premier.
- BONNET, sous-lieutenant.

Le 7 juin, elle fournissait un détachement d'encloueurs à l'une des colonnes d'attaque du Mamelon Vert, sous les ordres du capitaine *Baduel*.

Du 8 au 16 juin, elle construisit la batterie n° 16 (1), à 600 mètres de la courtine de Malakoff, et dont le tir occasionna de grands ravages dans les ouvrages ennemis.

Le 28 août, lors de l'explosion des deux magasins à poudre des batteries 15 et 15 *bis*, la 7e batterie eut deux hommes de tués et une dizaine de blessés; les canonniers montrèrent en cette circonstance terrible la plus grande vigueur. Malgré la confusion inévitable dans une telle catastrophe, ils continuèrent à tirer avec trois pièces sur dix et, en quelques heures, remirent les autres en état de reprendre la lutte.

La 7e batterie fit jusqu'à la fin du siège le service à la batterie n° 16. Deux de ses officiers furent blessés :

NEVEUX, capitaine en second, blessé grièvement par un éclat de bombe le 24 août 1855 (épaule désarticulée); mourut des suites de sa blessure le 30 septembre ;

PACHON, lieutenant en premier, blessé et contusionné par une bombe le 5 septembre; blessé une seconde fois par un éclat de bombe le 8 du même mois.

Comme hommes, du 8 juin au 8 septembre elle per-

1. 3 mortiers de 32 ; 7 mortiers de 27.

dit seize canonniers et en eut soixante-trois sur soixante-seize de blessés.

Officiers ayant compté à la batterie.

Baduel, capitaine en premier.
Toussaint, capitaine en second.
Pachon, lieutenant en premier.
Bonnet, sous-lieutenant.
Mowat, capitaine en second.
Neveux, capitaine en second.

8e batterie. — La 8e batterie, embarquée à Marseille le 11 juin 1855, débarquée à Kamiesch le 25, fut employée aux attaques de droite :

8e batterie. . { Chappe, capitaine en premier.
Hellot, lieutenant en second.
Didier, sous-lieutenant.

Du 5 au 19 juillet, elle construisit la batterie n° 27 [1] et la servit sans interruption jusqu'à la fin du siège.

Concurremment avec la batterie n° 27, elle servit aussi la batterie n° 15 *bis* [2], qui lui fut livrée le 15 juillet par la 1re batterie du régiment à pied de la Garde impériale.

Le capitaine *Chappe* fut blessé deux fois dans la batterie n° 15 *bis,* une première fois le 26 août et la deuxième fois le 8 septembre. Ce jour-là, jour de la prise de Sébastopol, il continua, malgré sa blessure, à diriger le feu de sa batterie et ne la quitta qu'une fois son rôle terminé.

Le 8 septembre, fut également blessé d'une balle à

1. 4 canons de 30 de marine.
2. 2 canons de 24 ; 2 canons de 30 ; 1 canon de 24 russe et 1 canon de 48 russe.

l'œil, le lieutenant *Hellot*. Les pertes de la 8e batterie en hommes furent de dix-sept tués et trente et un blessés.

Officiers ayant compté à la batterie.

Chappe, capitaine en premier.
Hellot, lieutenant en second.
Didier, sous-lieutenant.
Daignas, sous-lieutenant.

Historique sommaire des batteries de parc du 1er régiment d'artillerie pendant la guerre d'Orient.

13e batterie principale. — La 13e batterie principale (capitaine en second *Rocques*, puis capitaine en second *Écoiffier*) débarqua à Varna le 5 août 1854. Pendant toute la campagne, elle fut attachée au parc de réserve d'artillerie.

13e batterie *bis*. — La 13e batterie *bis* (lieutenant en premier *Astier*, puis lieutenant *Bonst*), débarquée à Varna le 22 juillet 1854, fit batterie mixte avec la 1re batterie et fut en cette qualité attachée à la réserve d'artillerie (colonel *Forgeot*). Après la bataille de l'*Alma* où elle assista, elle fut employée au débarquement et au transport du matériel de Kamiesch au grand parc.

14e batterie principale. — La 14e batterie principale (*Rougier*, capitaine en second) fut embarquée à Toulon les 16 et 17 août 1854 et attachée au grand parc de siège.

14e batterie *bis*. — La 14e batterie *bis* (lieutenant *de Moltzheim*), débarquée à Kamiesch le 23 août, fut employée au transport du matériel et des munitions depuis le parc du Moulin jusqu'aux batteries.

15e batterie principale. — La 15e batterie principale (capitaine en second *Launay*) débarqua à Kamiesch dans le courant de mars 1855. Pendant tout le siège, elle fut affectée au transport du matériel entre le parc du Moulin et les batteries de l'attaque de droite.

Après la prise de Sébastopol, elle fut attachée à la direction d'artillerie de cette place.

15e batterie *bis*. — La 15e batterie *bis* (*Joubert*, lieutenant en premier) débarqua en Crimée huit jours avant la prise de la ville. Elle campa dans Sébastopol même et fut employée jusqu'à la fin de la campagne au désarmement des batteries et des forts de la place, et au transport du matériel russe.

***TABLEAU RÉCAPITULATIF* des batteries de siège construites et servies par les canonniers du 1er régiment d'artillerie au siège de Sébastopol.**

BATTERIES du 1er régiment	ATTAQUES	BATTERIES DE SIÈGE construites ou servies	TOTAUX	
1re batterie. .	Attaque de gauche.	Batteries no 4, no 10, no 32 . .	3	16
»	Attaque de droite.	Batteries no 6, nos 1 et 2 du fond du port, no 20	4	
3e batterie. .	Attaque de gauche.	Batteries no 5, no 12	2	
4e — . .	—	Batteries no 25, no 53.	2	
5e — . .	Attaque de droite.	Batteries no 2, no 19	2	
7e — . .	—	Batterie no 16	1	
8e — . .	—	Batteries no 27, no 15bis	2	

TABLEAU APPROXIMATIF des pertes du 1er régiment pendant la guerre d'Orient (1).

NUMÉRO DES BATTERIES	TUÉS		BLESSÉS		MORTS de maladie (Chiffre approximatif)
	Officiers	Troupe	Officiers	Troupe	
1re batterie à pied . .	1	18	4	80	20
3e — . .	»	11	3	35	20
4e — . .	»	6	2	27	30
5e — . .	2	18	3	36	40
7e — . .	1	20	2	76	10
8e — . .	»	17	2	31	inconnu
13e batterie de parc . .	»	»	»	1	40
13e *bis* — . .	»	1	»	3	40
14e — . .	»	»	»	4	30
14e *bis* — . .	»	»	»	»	10
15e — . .	»	2	»	1	20
15e *bis* — . .	»	1	»	»	inconnu
TOTAUX. . . .	4	95	16	292	300 environ

Corps expéditionnaire de la Baltique.

Siège de Bomarsund (juillet-septembre 1854). — Le corps expéditionnaire de la Baltique, commandé par le général de division Baraguey d'Hilliers, se composait de deux brigades auxquelles étaient adjointes, sous les ordres du lieutenant-colonel *de Rochebouët*, deux batteries d'artillerie de terre du 1er régiment à pied.

4e batterie. . . { VERDIN-LAVERDET, capitaine commandant. FAGUERET, capitaine en second. LÉOPOLD, lieutenant en premier. NOUEL, lieutenant en second.

14e batterie *bis*. GABÉ, lieutenant en premier.

1. Tous ces renseignements sont extraits du récit officiel de la guerre d'Orient (Ministère de la guerre).

Embarquées à Calais le 19 juillet, les batteries arrivaient devant *Bomarsund* le 6 août 1854.

La forteresse de Bomarsund consistait en un grand bâtiment elliptique à deux étages de casemates voûtées à l'épreuve et regardant la mer. Du côté de la terre, la gorge, fermée par des bâtiments non à l'épreuve, était flanquée par trois tours placées à environ 800 ou 900 mètres, tours à deux étages voûtés ayant chacun quatorze à quinze embrasures, et établies sur des rochers de granit absolument dénudés.

La tour dite « du Sud », dominant la campagne et le réduit de la forteresse, fut l'objectif des premières attaques.

La 4e batterie fut chargée de construire une batterie à 600 mètres de la tour : dans la nuit du 11 au 12, un masque à l'épreuve des balles est élevé ; dans la journée du 12, la batterie est faite et armée dans la nuit avec des pièces de 16.

Un peu à sa gauche, l'artillerie de marine établissait une batterie de mortiers. Ces deux batteries ouvrent le feu à 4h30 du matin. Malgré la justesse du tir des Russes qui atteignent trois de nos pièces, notre artillerie prend sur celle de l'ennemi une supériorité marquée (1).

Dans la nuit du 13 au 14 août, deux nouvelles batteries sont élevées, dont une par les Anglais ; le 14 au matin, le feu de la tour du Sud a cessé : nos troupes, se lançant à l'attaque, pénètrent dans la tour par une embrasure du rez-de-chaussée et font prisonnière une partie de la garnison.

Immédiatement, la 4e batterie reçut l'ordre d'établir une nouvelle batterie de quatre mortiers et deux obusiers

1. La batterie avait tiré pendant quatorze heures de suite environ 350 coups.

à 800 mètres de la gorge du réduit; cette batterie ouvrit le feu le 15 au matin.

Dans la soirée du même jour, la tour dite « du Nord » tombait au pouvoir des Anglais. On allait alors établir la batterie de brèche, lorsque, dans l'après-midi du 16 août, la forteresse capitula.

On fit 2 400 prisonniers et l'on prit 126 bouches à feu, dont 7 de campagne. Après avoir fait sauter les tours et détruit de fond en comble la forteresse, le corps expéditionnaire se rembarqua. Les batteries du 1er régiment à pied rentrèrent à leur corps au mois d'octobre.

Le premier servant *Bellanger*, de la 4e batterie, fut décoré pour avoir empêché un soldat russe de mettre le feu aux poudres au moment de la prise de la tour du Sud (1).

Expédition de Kabylie (1854).

LA 2e BATTERIE PENDANT L'EXPÉDITION DE KABYLIE (30 MAI AU 10 JUILLET 1854)

En 1854, les tribus kabyles de la rive droite du Sébaou, rivière qui se jette dans la Méditerranée entre Dellys et Bougie, s'étant révoltées, une expédition fut jugée nécessaire pour assurer la tranquillité dans ces régions.

Elle fut dirigée par le général Randon, gouverneur, ayant sous ses ordres les divisions Camou et de Mac-Mahon. A cette dernière fut attachée, mais comme troupe d'infanterie, la 2e batterie du 1er régiment d'artillerie.

Si, en effet, il n'avait pas été difficile de trouver, pour

1. Relation officielle des opérations à Bomarsund (maréchal Niel).

la mobilisation prescrite dans la province de Constantine, les deux escadrons de cavalerie et la batterie d'artillerie amplement suffisants pour les opérations dont il s'agissait, il n'en fut pas de même de l'infanterie, dont on dut, pour ne pas trop affaiblir les garnisons, réduire l'effectif à six bataillons. Forcé de ne négliger aucune ressource disponible, si minime fût-elle, le général de Mac-Mahon résolut de transformer la 2[e] batterie du 1[er] d'artillerie en compagnie de tirailleurs.

... La nécessité de laisser dans les places de Philippeville, Bougie, Bône, Djidjelli et Bou-Saâda les détachements indispensables à la défense restreignait malheureusement à une soixantaine d'hommes la portion mobilisable; néanmoins, malgré sa faiblesse numérique, cet appoint de soldats acclimatés, exercés et munis de mousquetons, arme supérieure en portée, précision et légèreté au fusil d'infanterie alors en usage, n'était pas à dédaigner, bien qu'il soit assez rare d'obtenir des résultats satisfaisants en détournant temporairement une troupe de sa destination réglementaire.

A ce dernier égard, des circonstances particulières enlevaient toute espèce d'appréhension : stationnée en Algérie depuis plus de vingt ans par un caprice unique du sort ([1]) et comptant dans son effectif une très forte proportion de vieux soldats, rengagés ou remplaçants, cette batterie, qui avait pris insensiblement l'esprit, les habitudes et la physionomie des troupes permanentes d'Afrique, convenait merveilleusement à la mission exceptionnelle qu'on lui destinait. En outre, son chef, le capitaine Pelicier, depuis longtemps en Algérie et ayant participé à de nombreuses expéditions, aspirait à montrer qu'il n'était pas moins apte à commander une compagnie de tirailleurs qu'une batterie d'artillerie..... ([2]).

---

1. L'explication de cette prolongation anormale de séjour, c'est que la batterie, créée en 1833 comme compagnie de gardes-côtes, rattachée ensuite au 1[er] régiment d'artillerie, puis au 10[e], enfin au 1[er], avait contracté chaque fois comme un nouveau bail avec l'Algérie.

2. *Souvenirs de l'expédition de Kabylie de 1854*, par M. Chassignet, lieutenant en second à la 2[e] batterie du 1[er] régiment d'artillerie.

La batterie, comprenant soixante hommes et trois officiers : capitaine *Pelicier*, lieutenant en premier *Logerot*, lieutenant en second *Chassignet*, prit part à toutes les affaires de cette expédition, notamment au combat d'*El-Haad* (4 juin), à l'attaque du col de *Tighourda* (17 juin) et à celle du *taourirt* (village) des *Beni-Hydjeurs* (2 juillet).

La soumission de ces derniers ayant clos cette courte et glorieuse campagne, les différents corps de troupe rejoignirent dès le 7 juillet leurs garnisons respectives et la 2e batterie rentra à Bougie. Avec son faible effectif, la batterie figurait au chiffre des pertes pour trois morts : les canonniers *Legoëhel, Le Roy* et *Verdet*, et sept blessés : le capitaine *Logerot*, faisant fonctions de lieutenant[1], les brigadiers *Lessoudier* et *Maire*, les canonniers *Aubert, Mathieu, Noblet* et *Thomas*. Elle obtint d'ailleurs une large part dans les récompenses : deux croix de la Légion d'honneur et deux médailles militaires.

Campagne d'Italie (1859).

Par suite même de son organisation en batteries à pied et en batteries de parc, le régiment ne prit qu'une part peu active aux opérations de la campagne d'Italie[2].

Y comptèrent seulement :

Trois batteries à pied : 6e, 10e et 11e ;

Cinq batteries de parc : 13e, 17e, 17e *bis*, 18e, 18e *bis*.

---

1. Le capitaine Logerot, nommé capitaine le 7 juin, avait demandé à continuer à la batterie ses fonctions de lieutenant. Il fut blessé d'une balle à la jambe le 2 juillet à l'attaque du *taourirt* des Beni-Hydjeurs.

2. En avril 1858, le régiment quitta Vincennes pour aller tenir garnison à Grenoble.



SERVANT DU 1er RÉGIMENT EN 1856

(D'après DETAILLE)

La 6e batterie à pied (capitaine *Bigarne*) s'embarque à Marseille le 21 mai, débarque à Gênes le 23 et est dirigée sur Alexandrie, où elle est attachée à l'état-major de l'artillerie.

Le 30, elle construit une batterie sur les bords de la Sesia, pour protéger la construction d'un pont sur cette rivière. Le 2 juin, elle prête son concours au lancement d'un pont sur le Tessin entre Galliate et Turbigo, et construit quelques ouvrages. Le 12, elle aide encore à la construction de trois ponts sur la même rivière entre Abbiategrasso et Vigevano, ainsi qu'à celle d'un pont sur l'Adda à Cassano. Elle est ensuite employée à des mouvements de matériel à Brescia. Partie de cette place le 26 juillet avec un convoi de matériel, elle arrive à Saint-Jean-de-Maurienne le 1er septembre et rentre en France en plusieurs détachements escortant des convois.

La 10e batterie à pied (capitaine *Collangettes*) quitte Grenoble le 7 juin; arrivée à Saint-Jean-de-Maurienne le 8, elle est employée d'abord à des mouvements de matériel dans la place de Milan, puis constitue des détachements à Stradella, Crémone et Pozzolengo pour concourir aux travaux de l'équipage de siège. Réunie de nouveau à Milan en fin juillet, elle rentre en France par détachements.

La 11e batterie à pied (capitaine *Launay*), formant batterie mixte avec la 17e *bis*, fait partie de la réserve générale d'artillerie et prend part à la bataille de *Solférino*. Elle reste ensuite campée jusqu'au 20 juillet à Valeggio et Mozembano. Puis, dirigée sur Pavie, elle quitte cette place le 13 août pour rentrer par Suze et le mont Genèvre en France, le 24 du même mois.

La 13e batterie de parc (capitaine *Guimenet*), attachée au parc de réserve du 3e corps, quitta Grenoble dans le

courant de mai en plusieurs détachements escortant des convois de munitions et un équipage de ponts; puis, après le 28 mai, elle prit part à toutes les opérations du 3e corps : elle approvisionna l'infanterie à la bataille de *Magenta* et fournit des caissons aux batteries de réserve à *Solférino*. Après l'armistice elle rétrograda sur Pavie (31 juillet) et rentra en France par le mont Genèvre (4 septembre).

La 18e batterie de parc (capitaine *Terquem*) fut également attachée au parc de réserve du 3e corps. Elle quitta Grenoble le 30 mai et le 1er juin en deux détachements, et y rentra le 4 septembre.

La 18e batterie *bis* (lieutenant *Laborie*), attachée au parc de siège, fut dirigée par mer sur Gênes. D'abord employée dans cette place à des mouvements de matériel, elle fut ensuite dirigée sur Milan et Pozzolengo, et rentra en France par détachements.

Organisation de 1860.

Décret du 20 février 1860. — L'organisation de 1854 fut remaniée le 20 février 1860, à la suite de la guerre d'Italie. En vertu d'un décret impérial promulgué à cette date, les cadres de dépôt sont supprimés ainsi que les batteries de parc et les compagnies de canonniers-conducteurs existant dans les régiments à pied.

Vingt batteries à pied nouvelles sont créées et incorporées dans les cinq premiers régiments, le train d'artillerie est rétabli et doit en temps de guerre former avec l'artillerie à pied des batteries mixtes, auxquelles sera exclusivement dévolu le service des batteries de monta-

gne et de fusées et une partie de celui des batteries de réserve.

Enfin il est créé trois nouveaux régiments montés.

Le 1er régiment à pied fut donc constitué sur le pied de seize batteries à pied (1) et à l'effectif de :

	SUR PIED DE GUERRE		SUR PIED DE PAIX	
	Hommes	Chevaux	Hommes	Chevaux
Officiers	88	228	86	139
Troupe	3 083	»	1 693	»

Formé à Grenoble le 1er avril 1860, il fut presque aussitôt désigné pour aller tenir garnison en Algérie, où il débarqua le 12 juin à Alger. Quatre batteries furent détachées dans la province de Constantine et trois autres dans la province d'Oran :

PROVINCE D'ALGER	PROVINCE D'ORAN	PROVINCE DE CONSTANTINE
5e batterie à Blida. 8e batterie à Miliana. 1re, 2e, 3e, 4e, 11e batteries à Alger.	6e et 14e batteries à Oran. 9e batterie à Tlemcen.	15e et 12e batteries à Bône. 7e et 10e batteries à Constantine.

Plus tard, les batteries furent réparties à raison de six dans la province d'Alger et cinq dans chacune des deux autres, et des sections et des détachements furent envoyés

1. L'état-major et le peloton hors rang furent ceux de l'ancien régiment.

Les 1re, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e batteries furent formées respectivement par les 2e, 12e, 1re, 4e, 3e, 8e, 5e, 7e, 9e, 11e, 10e, 6e de l'ex-1er régiment.

La 2e le fut par la 3e de l'ex-4e régiment.

La 3e le fut par la 2e de l'ex-3e régiment.

Les 15e et 16e furent des batteries de nouvelle formation.

sur tous les principaux points du littoral, ainsi que dans tous les centres importants(1).

Pendant les quatre ans qu'il séjourna en Algérie, le régiment fut employé à la répression des insurrections partielles qui éclatèrent dans les trois provinces, et surtout de la grande insurrection de 1864.

Les batteries qui firent partie de ces expéditions furent toutes organisées en batteries mixtes par leur réunion avec un détachement du 1er escadron du train stationné en Afrique. Le matériel servi fut toujours du matériel de montagne, sauf une batterie de quatre pièces de campagne servie par la batterie *Desveaux* (10e batterie), attachée en 1864 à la colonne du général *Yusuf*.

La 5e batterie pendant l'expédition de Syrie (1860-1861).

La 5e batterie (capitaine *Farcy*), formant batterie mixte de montagne avec une compagnie *bis* du train, fut attachée au corps expéditionnaire :

5e batterie.	FARCY, capitaine commandant.
	LEMUEZ, puis ROWEL, capitaines en second.
	GAUTIER, lieutenant en premier.
	GEIGER, lieutenant en second.
	CHARDIN, puis ARNOULD, lieutenants en second(2).

1. C'est ainsi qu'il y eut en permanence les détachements suivants :

Province de Constantine : dans les places de Bône, Philippeville, Constantine, Batna, Biskra, Sétif, Collo. Un peu plus tard, une batterie fut spécialement affectée au service de la poudrerie de Constantine, ainsi qu'à l'exploitation des terres salpêtrées de Biskra et des oasis environnantes.

Province d'Alger : dans les places de Dellys, Alger, Ténès, Blida, Miliana, Orléansville, Laghouat.

Province d'Oran : dans les places de Mostaganem, Oran, Tlemcen, Mascara.

2. Tous ces renseignements sont dus à l'obligeance de M. le commandant Farcy.

Embarquée à Alger le 9 août 1860, elle débarqua à Beyrouth le 18. Le 15 septembre, elle partait à la poursuite des Druses, poursuite qui se réduisit à une exploration d'une partie du Liban. Le rôle du corps expéditionnaire se borna d'ailleurs à une simple observation jusqu'à la fin de la campagne. Après un mois de marches et de contremarches, deux sections revinrent camper sous Beyrouth, tandis que la troisième fut laissée à *Kas-Elyas* dans la plaine de Bekaa, pour y passer l'hiver.

La batterie se rembarqua le 6 juin 1861, pour être de retour à Alger le 18.

La 8e batterie pendant l'expédition du Mexique (1862-1867).

Appelée à faire partie du corps expéditionnaire, la 8e batterie du régiment séjourna au Mexique près de cinq ans.

Elle formait batterie mixte avec la 4e compagnie *bis* du 1er escadron du train, et il lui fut adjoint un détachement de fuséens.

8e batterie. { Mailhé, capitaine commandant.
Lécrivain, capitaine en second.
Léon, lieutenant en premier.
Malherbe, lieutenant en second.
Trébillon, sous-lieutenant.

Après soixante-deux jours de traversée, elle débarqua à Vera-Cruz le 2 novembre 1862 et séjourna d'abord plusieurs mois dans les Terres Chaudes, concourant à de nombreuses expéditions : rapidement, son état sanitaire devint peu satisfaisant; avec quarante malades dans les

hôpitaux, elle eut beaucoup de peine à composer en hommes valides les divers détachements mis constamment en route pour escorter des convois et faire des reconnaissances.

Le 16 mars 1863, la batterie, attachée à la 1re division du corps expéditionnaire, arriva tout entière devant *Puebla;* elle construisit sept batteries et prit part à toutes les opérations du siège. Jusqu'au 17 mai, jour de la reddition de la place, elle tira plus de six cents coups de canon [1].

Lors de la marche sur Mexico, elle était à la brigade d'avant-garde et entra avec elle dans la ville le 10 juin.

A partir de cette date, la batterie fut dispersée et les trois sections opérèrent isolément pendant près de six mois, du 23 décembre 1863 au 11 mars 1864; elles marchèrent constamment à travers le Mexique, ayant à surmonter toutes les difficultés d'un climat meurtrier et d'un pays extrêmement montagneux.

Le 23 mars, les 2e et 3e sections réunies sous le commandement du capitaine *Mailhé* (colonne du colonel Garnier), sont attaquées dans le défilé de *Santa-Anna* par des troupes de Rosas embusquées derrière les rochers, à 600 mètres au-dessus de la route. On était sur

1. Bien qu'on fût entré dans la ville dès le 30 mars, après la prise du fort de San-Xavier, la résistance se prolongea très longtemps de maison en maison, grâce au grand nombre de couvents qui servaient comme de citadelles aux défenseurs. Il fallut, pour arriver à faire brèche dans ces couvents, établir des batteries jusqu'au premier étage des maisons conquises. Dans la chambre où l'on devait installer des pièces, on élevait en arrière et à 60 centimètres du mur de façade, une cloison en solives; on ménageait une embrasure constituée en madriers et sacs à terre, puis on remplissait de terre l'intervalle entre la cloison et le mur. Enfin, pour mettre les canonniers à l'abri des éclats de pierres et de projectiles qui auraient pu percer les terrasses des maisons, on établissait au-dessus de chaque pièce et à 2 mètres de hauteur, un faux plancher en solives jointives reposant sur de fortes traverses. (*Notice historique sur l'artillerie du corps expéditionnaire du Mexique*, par le général LAFAILLE.)

du roc, et c'est à grand'peine qu'on trouva un peu de terre végétale pour mettre une seule pièce en batterie, car il fallut enfoncer la flèche et tirer à l'angle de + 27°. Quatre canonniers furent blessés à cette affaire.

Le 13 mai, la 2e section (capitaine *Lécrivain*) concourait à la prise de *Nochixtlan.*

Le 9 août, sous les ordres du lieutenant *Trébillon,* elle prend une part active au combat de *Chifflau* (colonne Clinchant). Un des mulets de pièce de cette section s'étant abattu en gravissant un escarpement et ne pouvant plus se relever, les servants portent à bras la pièce sous le feu de l'ennemi pendant plus de 30 mètres et la mettent en batterie.

En mai 1865, une 4e section de montagne (capitaine *Barbe*) est versée aux cadres de la 8e batterie mixte. Dès lors, les quatre sections, attachées chacune à une colonne expéditionnaire, opérèrent séparément dans tout le Mexique. Une des marches les plus pénibles qu'exécutèrent nos canonniers pendant leur séjour fut celle qu'effectuèrent les 2e et 3e sections (sous les ordres du capitaine *Mailhé*) avec la colonne du colonel Potier, par la Barca, du 6 au 20 octobre, pour protéger la marche de l'empereur Maximilien dans le Michoacan :

Dès les premiers jours, il fallut traverser des torrents débordés, des plaines inondées, des marais inextricables où les hommes laissaient leurs souliers et les chevaux et mulets leurs fers. A chaque pas, des mulets s'abattaient dans la vase par vingt ou trente ; il fallait les décharger et transporter à dos d'hommes les munitions ; les canonniers et les cavaliers du train, admirables de dévouement, rivalisèrent de zèle et firent si bien, qu'à leur arrivée à la Barca, les deux sections n'avaient rien perdu ni rien laissé de leur matériel (1).

---

1. Journal de marche de la 8e batterie mixte au Mexique.

A partir du mois de novembre 1866, la batterie suivit le mouvement de retraite de l'armée sur Mexico et Puebla; elle se rembarqua pour la France en janvier 1867.

Quand on jette les yeux sur une carte du Mexique, on voit que la 8e batterie, du 2 novembre 1862 au 10 janvier 1867, a fait en marchant à peu près constamment pendant des périodes de six mois et au delà, des marches de 800 à 1 000 lieues (cela dépend des sections).

Les hommes d'une batterie de montagne sont certainement ceux qui ont le plus de mal dans une expédition, surtout quand elle dure plus de quatre ans; les canonniers-servants ou conducteurs vont toujours à pied, sac au dos, et ont quelquefois deux, trois ou quatre mulets à soigner; aussi l'étonnement doit-il se changer en admiration quand on voit les mêmes hommes arriver à supporter tant de fatigues.

Des deux cent trente-quatre hommes qui formaient l'effectif de la batterie à son départ d'Alger, le 8 septembre 1862, quatre-vingt-onze rentrèrent en France au printemps de 1867, après avoir fait chacun 3 000 lieues au moins en expédition.

Grâce à la sollicitude des officiers, grâce aux soins des canonniers à se bien nourrir, l'état sanitaire fut aussi bon que possible, et la 8e batterie qui expéditionna avec tous les corps de l'armée, se fit toujours remarquer par les chefs de colonne, pour son entrain et pour la rapidité et la sûreté de sa marche (1).

Organisation de 1865 : 1er régiment de réserve.

Organisation de 1867 : 1er régiment d'artillerie montée.

Décret du 15 novembre 1865. — Pour des raisons d'économie, un décret du 15 novembre 1865 ordonna la suppression de quarante-six batteries d'artillerie, dont

1. Journal de marche de la 8e batterie mixte au Mexique.

vingt à pied : le 1er régiment fut de ce fait réduit à douze batteries.

Quelques mois après, une décision impériale du 31 mars 1866 ayant pour objet de préparer les cadres d'une partie des batteries à pied au service de campagne, prescrivait aux cinq régiments à pied, nommés désormais *régiments de réserve,* de se considérer comme appelés à fournir promptement, en cas de guerre, deux batteries de combat qui seraient attelées par le train, et au moyen de chevaux entretenus chez les agriculteurs. On pensait ainsi, par cet expédient, pouvoir compter dès les premiers moments sur dix nouvelles batteries, dont les cadres seraient suffisamment préparés pour le service des réserves d'artillerie (1).

Décret du 13 mai 1867. — En 1867, les inquiétudes causées par le conflit du Luxembourg décidèrent le ministre à rétablir toutes les batteries à cheval ou montées supprimées en 1865, et même à en augmenter le nombre par la transformation de cinq batteries en batteries montées, dans chacun des cinq régiments à pied : telles furent les bases du décret du 13 mai 1867, qui réorganisait l'artillerie dans le sens des principes de 1829 et de 1833. Cependant, contrairement à ce qui fut établi en 1829, les batteries à cheval continuèrent de former des régiments à part. L'artillerie de ligne fut ainsi composée :

15 régiments montés à 12 batteries, dont 8 montées ;
4 régiments à cheval à 8 batteries ;
1 régiment de pontonniers.

En vertu de cette réorganisation, le 1er régiment à pied

1. *Histoire de l'artillerie* (général Susane).

ou de réserve fut reconstitué à Rennes[1] sous le nom de *1er régiment d'artillerie montée*[2].

Le régiment était alors commandé par le colonel *Soleille*, qui avait succédé au colonel *de Vassoigne*[3] en août 1866.

Il quitta Rennes au mois d'avril 1868 pour aller tenir garnison à Metz. Il était encore dans cette place, sauf les 11e et 12e batteries détachées au camp de Châlons, lorsque éclata la guerre de 1870.

---

1. Le régiment avait quitté Alger en 1864 pour venir à Rennes.

2. L'ancien 1er régiment perdit huit de ses batteries :
Les 5e, 7e, 8e, 9e, versées au 7e en garnison à Rennes ;
Les 1re, 10e, 11e, — au 9e — à Douai ;
La 12e, versée au 13e.
Il reçut du 7e, les 1re, 10e, 8e, 9e batteries montées qui prirent les nos 5, 6, 8, 9
— du 9e, les 6e, 10e, 11e — — les nos 7, 10, 11.
— du 16e, la 9e batterie montée qui prit le no 12.
En même temps, il constituait les cadres de deux nouvelles batteries à pied, dont l'un fut versé au 7e à Rennes et l'autre au 9e à Douai.
L'effectif du régiment ainsi composé à douze batteries, dont huit montées, fut sur le pied de paix de :

	Hommes	Chevaux
Officiers	68	109
Troupe	1 501	699

3. Commanda le régiment d'artillerie montée de la Garde impériale pendant la guerre de 1870 ; devint commandant du 7e corps d'armée en 1873.

CHAPITRE VIII

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE MONTÉE PENDANT LA CAMPAGNE DE 1870-1871

. . . .
Et les canons grondants soufflaient sur la mêlée
Une fumée immense aux vents échevelée.
(*L'Année terrible*, Victor Hugo.)

Les batteries du 1er régiment au 4e corps de l'armée du Rhin.

Au moment où éclata la guerre de 1870, le régiment, qui était stationné en entier à Metz (à l'exception des 11e et 12e batteries détachées au camp de Châlons), fournit tout son personnel à l'*armée du Rhin*.

Les 1re et 2e batteries à pied, dédoublées, et les 3e et 4e à pied, organisées en batteries montées, furent employées à la défense proprement dite de la place de Metz et de celle de Thionville :

1re batterie principale : Fort de Queuleu.

GIRAUD.	Capitaine en premier.
DES PLANCHES. . .	Lieutenant en premier.

1re batterie bis : Fort des carrières et fort de Queuleu.

BOUZEMONT	Sous-lieutenant.

2e batterie principale : Thionville et fort de Gisors à Metz.

BIDEGAIN	Capitaine en premier.
BEAUREGARD. . . .	Lieutenant en premier.
FRANQUEBALME. . .	Sous-lieutenant.
THIBON.	Lieutenant en premier (au fort Gisors).

2e batterie bis : Fort Belle-Croix.

PEIGNÉ. . . . . . Capitaine en second.
DAUJON . . . . . Sous-lieutenant.

3e batterie : Fort Saint-Julien.

SERRAZ. . . . . . Capitaine en premier.
HAROT . . . . . . Sous-lieutenant.

4e batterie : Fort des Carrières et fort Saint-Quentin.

BONNET. . . . . . Capitaine en premier.
MOYNE. . . . . . Lieutenant en premier.

Dépôt : Corps de place à Metz.

STILZ. . . . . . . Capitaine.

Le reste du régiment servit l'artillerie divisionnaire de deux divisions du *4e corps* (LADMIRAULT) et deux batteries de la réserve d'artillerie.

2e DIVISION [1] (Général ROZE, puis général GRENIER)

DE LARMINAT . . . Lieutenant-colonel au 1er régiment commandant l'artillerie de la division.
VIGIER . . . . . . Chef d'escadron, commandant en second.

5e batterie (mitrailleuses).

DE SAINT-GERMAIN . Capitaine en premier.
PION . . . . Capitaine en second.
GENET . . . . . . Lieutenant en premier.
FELDMANN. . . . . Lieutenant en second.
DOUMENEC. . . . . Sous-lieutenant.

6e batterie (4 de campagne).

ERB . . . . Capitaine en premier.
HÉBERLÉ . . . . . Capitaine en second.

---

1. L'artillerie de la 1re division (de Cissey) était servie par trois batteries du 15e régiment d'artillerie (5e, 9e, 12e).

MOUNIER	Lieutenant en premier.
SCHNEIDER	Sous-lieutenant.

7e batterie (4 de campagne).

PRUNOT	Capitaine en premier.
MATHIEU	Capitaine en second.
MICIOL	Lieutenant en premier.
COUTANCES	Lieutenant en second.

3e DIVISION (Général LORENCEZ)

LEGARDEUR	Lieutenant-colonel, commandant l'artillerie de la division.
LEGRAND	Chef d'escadron du 1er régiment, commandant en second.

8e batterie (mitrailleuses).

GUÉRIN	Capitaine en premier.
DAMPIERRE	Capitaine en second.
LE POMMELEC . . .	Lieutenant en premier.
ORBION	Lieutenant en second.
BARTHOLOMOT . . .	Sous-lieutenant.
STEMMELÉ	Sous-lieutenant.

9e batterie (canons de 4).

BARITOT	Capitaine en premier.
MIGURSKI	Capitaine en second.
TIVOLIER	Lieutenant en second.
CAMPS	Sous-lieutenant.
CÈBE	Sous-lieutenant.

10e batterie (canons de 4).

DESVAUX	Capitaine en premier.
SIREAU	Capitaine en second.
PRIOU	Lieutenant en premier.
BERTAUD	Lieutenant en second.

RÉSERVE D'ARTILLERIE DU CORPS D'ARMÉE[1]

SOLEILLE	Colonel du 1er régiment, commandant la réserve d'artillerie.
LAURANGE.	Chef d'escadron du 1er régiment, commandant les deux batteries du 1er.

11e batterie (12 rayé).

FLORENTIN	Capitaine en premier.
BOISSENOT	Capitaine en second.
SEGONDAT.	Lieutenant en premier.
SCHNEIDER	Lieutenant en second.

12e batterie (12 rayé).

GASTINE	Capitaine en premier.
GUÉNY.	Lieutenant en premier.
CHÉRIOT	Lieutenant en second.

Formation du 4e corps et journaux de marche des batteries du 1er régiment jusqu'au 13 août[2].

Le 4e corps s'organise à Thionville à partir du 20 juillet. Une partie de son artillerie doit venir par étapes de La Fère.

1. La réserve d'artillerie du 4e corps comprenait encore, outre les deux batteries de 12 du 1er régiment, deux batteries de 4 montées (6e et 9e du 8e régiment) et deux batteries de 4 à cheval (5e et 6e du 17e régiment).

2. En l'absence des documents officiels qui manquent ou n'ont pu nous être communiqués, tous les détails qui suivent sont extraits :

1° Des notes laissées au 1er régiment par M. le capitaine Erb, qui commandait la 6e batterie de la 2e division du 4e corps ;

2° De l'ouvrage de M. le colonel Rousset sur le 4e corps de l'armée du Rhin ;

3° De l'*Histoire anecdotique de la guerre franco-allemande*, par DICK DE LONLAY, dont nous avons pu vérifier la véracité des détails par maints recoupements ;

4° Des différentes monographies allemandes publiées sur la guerre ;

5° Enfin, tout récemment, quelques points ont pu être complétés à l'aide des volumes déjà parus de la *Revue d'histoire* sur la guerre de 1870.

22 juillet. — Arrivent par voie ferrée les 11e et 12e batteries du 1er régiment (batteries *Florentin* et *Gastine*) sous les ordres du commandant *Ladrange*. Elles étaient détachées au camp de Châlons et étaient destinées à la réserve d'artillerie du 4e corps.

23 juillet. — Arrive de Metz la 5e batterie (mitrailleuses), capitaine *de Saint-Germain*.

25 juillet. — Les batteries de la 3e division (8e, 9e, 10e du 1er régiment) et les batteries 6 et 7 du même régiment qui, avec la 5e, devaient former l'artillerie de la 2e division, arrivent à peu près complètes. *A peu près*, car à cette date les batteries divisionnaires, si elles étaient totalement attelées, n'avaient d'autres munitions que celles de leurs coffres. Les réserves divisionnaires et le parc d'artillerie du corps d'armée, qui arrivaient seulement à Verdun, attendaient dans cette place pour y toucher leur matériel.

Le général de Ladmirault tenait avant tout à désencombrer Thionville et à soustraire le plus tôt possible les troupes aux dangers de l'accumulation et de l'inactivité. C'est ainsi que le 25, le 65e de ligne fut porté à Kédange avec le quartier général de la 3e division et une section de la 9e batterie du 1er.

26 juillet. — Et que le 26, le 57e de ligne, de la division de Cissey (1re), fut expédié à Kœnigsmacher avec une section de la 6e batterie du 1er, l'artillerie de cette division n'ayant pas encore rejoint Thionville.

28 juillet. — Dès que la 1re division eut été complètement constituée, y compris ses batteries qui arrivaient

de Douai et La Fère, la 2e division (Grenier) quitta Thionville et alla camper à Kédange en soutien de la 3e, qui était portée à la frontière et constituait tout entière les avant-postes du 4e corps.

29 et 30 juillet. — A cette date du 30, les emplacements du 4e corps étaient les suivants :

1re division : Sierck et environs ;

2e division : le quartier général, l'artillerie, le 13e de ligne, sur le plateau en arrière de Lacroix ;

Le reste à Waldweistroff, Laumesfeld, Monneren, Kédange ;

3e division : quartier général à Colmen. Le reste aux avant-postes à Lacroix, Waldwisse, Haelstroff, Flastroff ;

Les deux batteries de 4 (9e et 10e) encadrant la ligne ainsi occupée, à droite et à gauche ;

La batterie de mitrailleuses (8e) au centre ;

La réserve d'artillerie à Kédange.

31 juillet-1er août. — Le 4e corps se concentre davantage et le 1er août il occupe :

Quartier général du corps d'armée avec la réserve d'artillerie à Boulay ;

1re division : Bouzonville ;

2e division : Boulay ;

3e division : Coume et Teterchen.

2 août. — Tandis qu'une reconnaissance devait être exécutée sur Sarrebruck par le 2e corps, appuyé du 3e, le 4e reçoit l'ordre d'esquisser « des démonstrations dans la direction de Sarrelouis, afin de détourner de ce côté l'attention de l'ennemi ».

Le 4[e] corps exécuta donc, conformément à ces instructions, trois reconnaissances :

La première, sous les ordres du général *Brayer* (de la 1[re] division), vers Schreckling ;

La seconde, sous les ordres du général *Berger* (2[e] brigade de la 3[e] division, une batterie du 1[er] régiment et le 2[e] hussards), dans la direction de Tromborn ;

La troisième, commandée par le général *de Lorences* (1[re] brigade de la 3[e] division, deux batteries du 1[er], 5[e] bataillon de chasseurs), sur Hargarten-aux-Mines et Merten.

En même temps, la 1[re] brigade de la 2[e] division avec une batterie du 1[er], se portait de Boulay sur Coume, pour appuyer au besoin la 3[e] division.

Mais la garnison de Sarrelouis, trop faible pour se mesurer avec de pareilles forces, se garda bien de se montrer. On ne rencontra que quelques vedettes ennemies et on regagna péniblement et à la nuit les bivouacs du matin.

3 août. — Un jour de repos est donné aux troupes, fatiguées par cette longue reconnaissance et par cette marche forcée, exécutée par une des plus fortes journées du mois d'août.

4 août. — Conformément à un ordre arrivé le matin du grand quartier général, de reporter vers le nord la 1[re] division pour s'opposer à un soi-disant mouvement de 40 000 Allemands sur Thionville, le 4[e] corps se reporte :

Quartier général : à Bouzonville ; 1[re] division : à Colmen et Kirschnaumen ; 2[e] division : à Coume et Teterchen ; 3[e] division : à Bouzonville ; réserve d'artillerie : à Bouzonville.

5 août. — Comme on n'a pas eu le moindre indice de la présence de l'ennemi, le grand quartier général, voyant qu'il a ordonné une fausse manœuvre, prescrit au 4e corps de reprendre ses emplacements primitifs.

Le général de Ladmirault retransporte donc son quartier général à Boulay :

La 3e division campe à Freistroff;

La 2e revient à Teterchen.

A 7 heures du soir, pendant que les hommes mangent la soupe, une alerte causée par l'apparition de quelques uhlans, près du village de Falck, fait prendre les armes à toute la division. Les trois batteries gravissent au galop les rues de Teterchen et vont se former en batterie face à Tromborn, d'où l'on suppose que l'ennemi va déboucher. On reste en position jusqu'à 10 heures du soir et on rentre au camp qu'un violent orage et une pluie torrentielle transforment bientôt en un cloaque fangeux.

La 1re division revient tout entière à Bouzonville.

6 août. — Le 4e corps a reçu l'ordre de se rapprocher de Saint-Avold.

En conséquence :

Le quartier général restant à Boulay avec la réserve d'artillerie,

La 1re division vient remplacer la 2e à Teterchen;

La 3e se porte à Coume;

La 2e à Boucheporn en passant par Ham-sous-Varsberg et Porcelette, le chemin direct ayant été rendu impraticable par suite de l'orage de la veille.

Le même jour, les deux défaites de Frœschwiller et de Spicheren nous faisaient perdre l'Alsace et la ligne de la Sarre.

La dissémination de nos forces empêchant toute con-

centration immédiate, l'empereur résolut d'opérer cette réunion en un point très éloigné de la frontière, à Châlons. Metz était donné comme premier point de ralliement.

La retraite sur Metz (7 au 13 août).

7 août. — Au lieu donc de continuer sur Saint-Avold, conformément à ses instructions précédentes, le 4e corps reçut l'ordre de prendre la direction de l'ouest.

La 1re division vint à Boulay;

La 3e division à Helstroff.

Quant à la 2e (dont le commandement avait été remis la veille au général Grenier venu remplacer le général Roze, malade), sur l'ordre du général Bazaine, elle se porta sur Saint-Avold en soutien éventuel du 3e corps. Là, elle prit, toujours d'après les indications du maréchal, une position défensive sur les hauteurs dominant le village de Petit-Eberswiller et la voie ferrée. Les échos de Spicheren commençaient à se répandre : on savait déjà l'ennemi dans les villages à l'ouest de Forbach; néanmoins et bien qu'elle ait vu des Prussiens à petite distance, la 2e division ne fut pas inquiétée.

La réserve d'artillerie ne partit qu'à minuit pour Glattigny, où venait d'arriver, de Metz, le parc d'artillerie du 4e corps.

8 août. — L'ordre étant de se rabattre sur Metz le plus rapidement possible, et bien que les troupes fussent très fatiguées par les mouvements incessants des jours précédents et l'inclémence du temps, le général de Ladmirault n'hésita pas à leur imposer l'épreuve d'une marche de nuit. Lui-même leva son quartier général à 2 heures du matin pour le porter à Glattigny.

La 1re division quitta à minuit ses positions en avant de Boulay, pour camper sur la rive gauche de la Nied française, près du village des Etangs;

La 3e division se porta sans incident d'Helstroff à Pont-à-Chaussy, au sud des Étangs, par Varize et Courcelles-Chaussy;

La 2e, toujours détachée avec le 3e corps, prit les armes à 1 heure du matin et se mit en marche par la route de Longeville à Metz, encadrée par deux divisions du 3e corps. Sur des rumeurs insolites, elle dut, par alerte, s'arrêter deux fois : d'abord à la sortie de Longeville, ensuite à Marange, si bien qu'elle n'atteignit qu'à 11 heures du matin l'endroit fixé pour son bivouac, entre Bionville et le hameau de Plappecourt, au lieu dit « Le Château du Prince », ayant mis vingt et une heures pour parcourir 25 kilomètres.

La réserve d'artillerie, campée depuis la veille entre Glattigny et les Étangs, ne bougea pas.

Ainsi, à la fin de cette journée, le 4e corps était en entier sur la rive gauche de la Nied, mais dans quel misérable état! le mouvement de la nuit précédente s'étant exécuté dans les conditions les plus difficiles et sous une pluie battante. Les hommes, trempés jusqu'aux os, ne pouvaient ni assujettir leurs misérables petites tentes sur un sol qui n'était qu'une mer de boue, ni allumer des feux pour faire la soupe, n'ayant pas même à manger leur pain transformé en bouillie sur les sacs; les hommes, la figure tirée et les vêtements souillés, semblaient prêts à tomber d'épuisement.

Les cavaliers, qui, en raison de l'encombrement des routes, avaient marché très lentement après avoir passé une partie de la nuit à la bride de leurs chevaux, erraient maintenant à la recherche d'abreuvoirs (1).

1. Colonel Rousset, *Le 4e corps de l'Armée du Rhin*.

9 août. — Dans l'intention de livrer une bataille défensive derrière la Nied française, quelques mouvements intérieurs furent ordonnés au 4e corps, pour transformer en dispositif de combat la répartition des troupes de la veille.

A cet effet :

La 1re division remonta des Etangs vers Glattigny et prit position entre ce village et Cheuby ;

La 2e division arriva à minuit et fut mise en réserve en arrière de la droite de la 1re, entre Glattigny et le Petit-Marais ;

La 3e prit position entre Cheuby et Sainte-Barbe, face au bois de Cheuby, sur deux lignes, son artillerie à la gauche sur la hauteur qui domine le village d'Avancy.

Le quartier général du 4e corps se transporta au château de Gras avec la réserve d'artillerie.

L'ennemi ne se présenta pas dans la journée, mais une escarmouche entre un peloton du 2e hussards et un parti de uhlans, ayant montré au général de Ladmirault qu'il n'était pas loin, le commandant du 4e corps se tint sur ses gardes et se prépara à toute éventualité.

10 août. — Les dispositions de combat sont prises dans la matinée, modifiant très légèrement les emplacements du 9.

Mais les projets du commandement sont de nouveau changés : on abandonne l'idée d'une bataille sur la Nied et l'on reprend la marche sur Metz et Châlons.

11 août. — En conséquence, le 4e corps se met en route au point du jour le 11, par une pluie torrentielle, pour aller prendre position sous Metz.

Le quartier général vient au château de Grimont;

La 1re division en avant du village de Mey;

La 2e division, debout depuis 3 heures du matin, ne part qu'à 5 heures par la route de Bouzonville à Metz, et prend position, à cheval sur la route, à hauteur du village de Mey, où le général Grenier établit son quartier général;

La 3e division, à la gauche, s'installe en arrière du ruisseau de Chieulles, entre la route de Bouzonville et celle de Kédange;

La réserve d'artillerie, entre Châtillon et le château de Grimont.

12 août. — Il n'y eut ce jour-là aucun mouvement de troupes au 4e corps.

13 août. — Le lendemain, la situation ne changeait toujours pas. Dans la soirée seulement, ordre fut donné à l'armée de se porter tout entière à l'ouest de Metz, le mouvement commençant par les 2e et 4e corps (1).

1. Situation de l'artillerie du 4e corps (13 août au soir) :

NUMÉROS des batteries	OFFICIERS	HOMMES	CHEVAUX	EMPLACEMENTS
5e	5	147	125	A cheval sur la route de Metz à Burtoncourt (500 mètres environ en avant de Grimont).
6e	4	155	123	
7e	4	151	120	
8e	7	154	128	Près de Chieulles.
9e	4	148	120	
10e	4	147	126	
11e	4	196	200	Au sud de la route de Bouzonville, près du fort St-Julien.
12e	3	193	196	

Bataille de Borny (14 août).

Dès qu'il eut reçu les instructions du grand quartier général, le général de Ladmirault communiqua à ses troupes l'ordre de mouvement ci-joint (dont nous n'avons extrait que ce qui est nécessaire pour comprendre les mouvements de l'artillerie) :

ORDRE DU 4e CORPS POUR LE 14 AOUT

Les troupes du 4e corps évacueront les positions qu'elles occupent pour se diriger vers les ponts de l'île Chambière, d'après les dispositions suivantes : la 2e division prendra à l'avance toutes les dispositions pour couvrir le mouvement général...

M. le général commandant la 2e division distribuera son artillerie en arrière de la première ligne de manière à soutenir vigoureusement ce mouvement de retraite... Aussitôt que les tirailleurs de la 2e division se mettront en retraite, et suivant les circonstances, les pièces d'artillerie de cette division se dirigeront sur les ponts de l'île Chambière pour prendre ces ponts.

La 1re division dirigera successivement ses bataillons par la route en arrière de Saint-Julien pour passer les ponts ; son artillerie prendra la tête de colonne...

La 3e division se dirigera pour prendre la route de Kédange et se rapprochera de la Moselle, son artillerie en tête pour passer les ponts...

La réserve d'artillerie quittera ses positions aussitôt qu'elle verra se prononcer le mouvement de retraite des 1re et 3e divisions et se dirigera vers la rivière.

Le 14 août au matin, les malades, les bagages sont dirigés sur Metz ainsi que l'artillerie de la réserve générale qui doit aller parquer au Ban-Saint-Martin et à Longeville-lès-Metz, de l'autre côté de la ville. Ces impedimenta produisirent sur les ponts de bateaux jetés à Chambière un tel encombrement, que le 4e corps ne put

commencer son mouvement que vers midi(1). Quoi qu'il en soit, il s'effectua dans l'ordre indiqué : la 3e division, puis la 1re, avec leur artillerie en tête de colonne, puis enfin l'artillerie de réserve. La 2e division restait en position sur le plateau pour couvrir la retraite comme il avait été prescrit. Puis elle devait à son tour se mettre en marche, une section de la 7e batterie du 1er régiment en tête de la division, le reste de cette batterie et la 6e au centre de la colonne, la 5e batterie (mitrailleuses) à l'arrière-garde ; à cet effet, la 5e batterie avait été détachée dès le matin aux avant-postes de Villers-l'Orme.

Vers 3h30, la 2e division commence enfin son mouvement. Les avant-postes se replient et la 5e batterie, quittant sa position avancée, vient en prendre une seconde plus en arrière près du château de Grimont. Les 6e et 7e batteries et la brigade Pradier étaient déjà engagées dans la longue rampe qui descendait du fort Saint-Julien aux ponts de Chambière, et défilaient sous les yeux du général de Ladmirault qui surveillait le passage de ses troupes, quand tout à coup le canon résonne vers l'est et un lieutenant d'artillerie, accourant au galop, jette ce cri : « La division Grenier est attaquée ! » puis disparaît(2). C'était l'avant-garde du VIIe corps allemand qui attaquait les avant-postes du 3e corps.

---

1. Situation du 4e corps le 14 août au matin :

Quartier général, au château de Grimont.

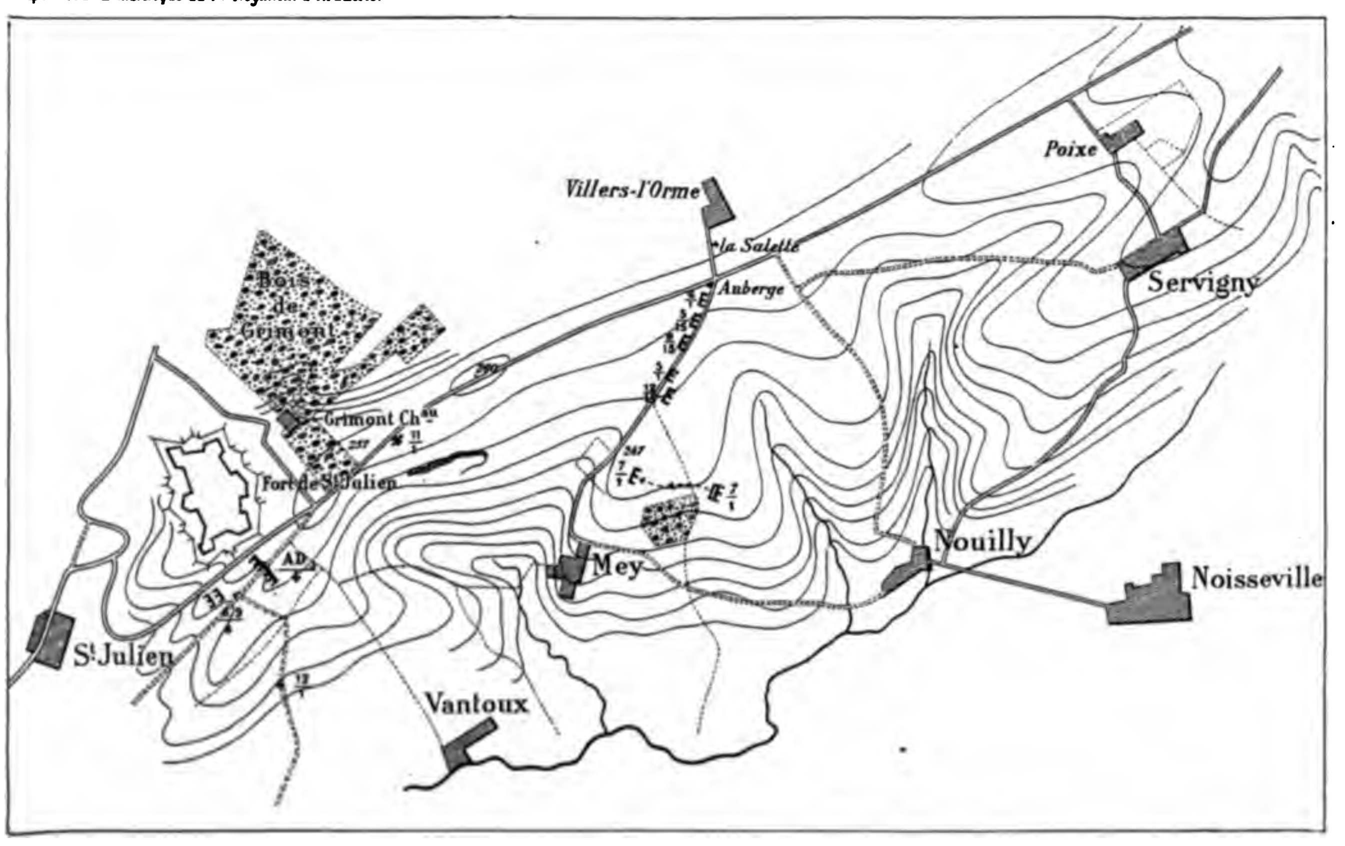
1re division (de Cissey), à Metz et à l'est vers la Salette.

2e division (Grenier). . { 1re brigade, à droite de la route de Burtoncourt. / 2e brigade, à gauche de la route de Burtoncourt.

3e division (Lorencez). { 1re brigade, près de Vany. / 2e brigade, près de Chieulles.

Réserve d'artillerie, au sud du fort Saint-Julien, près de la route de Bouzonville.

2. Souvenir inédits du capitaine La Tour-du-Pin, aide de camp du général de Ladmirault.


Poixe
Villers-l'Orme
la Salette
Auberge
Servigny
Bois de Grimont
Grimont Chau
Fort de St Julien
Mey
Nouilly
Noisseville
St Julien
Vantoux
AD

Engagement de l'artillerie de la division Grenier (5e, 6e, 7e batteries du 1er régiment). — La division Grenier, s'attendant à être attaquée, prend aussitôt ses dispositions de combat : elle se porte à hauteur du village de Mey. La 5e batterie (mitrailleuses), capitaine *de Saint-Germain,* se met en batterie au centre, entre les deux régiments de la 1re brigade, sur un léger mouvement de terrain à l'est du chemin de Mey à Villers-l'Orme. Les 6e et 7e batteries arrivent bientôt au galop et se placent : la 7e (batterie *Prunot*), au nord-ouest du petit bois de Mey, à droite de la 5e batterie, enfilant en partie le ravin de Nouilly; la 6e (batterie *Erb*), à gauche de la 5e batterie, à cheval sur la route de Bouzonville, près de l'auberge de la Salette : deux sections à droite de la route, battant le terrain entre la route de Sarrelouis et Poixe, la 3e section à gauche de la route, légèrement en potence sur la ligne générale des batteries, ayant surtout pour mission d'enfiler la route de Bouzonville; cette batterie occupe ainsi l'extrême gauche de la division Grenier et même de la ligne de bataille française.

Bientôt des masses d'infanterie ennemie se glissent dans les vergers de Servigny, d'autres se montrent à Nouilly, tandis qu'une immense ligne d'infanterie s'étend déjà entre Coincy et Noisseville. Les batteries de la division Grenier, non encore en prise au feu de l'artillerie ennemie, prennent pour objectif l'infanterie de Servigny et de Nouilly.

La batterie de mitrailleuses (capitaine de *Saint-Germain*) notamment, qui a des vues excellentes, balaye tout le ravin de Nouilly et rejette en désordre l'infanterie allemande, chaque fois qu'elle cherche à franchir la crête pour s'avancer sur le plateau.

Mais l'artillerie prussienne ne tarde pas à répondre au feu des mitrailleuses; de nouvelles batteries prolongent

vers le nord la ligne des premières. L'une se met en position près de Servigny, enfile la route de Bouzonville et prend d'écharpe la batterie Erb. Bientôt c'est toute l'artillerie du Ier corps allemand qui entre en action et qui accable de son feu la division Grenier.

Entrée en ligne des 11e et 12e batteries du 1er régiment. — Dès les premiers coups de canon, le général de Ladmirault avait fait repasser les ponts en toute hâte à son artillerie de réserve et à celle des deux autres divisions pour venir appuyer la division Grenier. A 6 heures, toutes ces batteries arrivaient au galop et prolongeaient la ligne des batteries de la 2e division. Ce fut d'abord la réserve d'artillerie : le général *Lafaille,* commandant l'artillerie du 4e corps, plaça lui-même la 11e batterie du 1er régiment (capitaine *Florentin*) entre la route de Bouzonville et la pente de Villers-l'Orme à gauche de la batterie Erb, dans l'espace restreint laissé entre la route et le ravin.

Dès sa mise en batterie, elle est en prise au feu d'une batterie allemande établie tout près du village de Poixe, mais dont le tir trop court et mal dirigé ne lui fait pas grand mal.

Le canonnier *Chapuis* signale en ce moment le premier à son capitaine, une colonne d'artillerie qui arrive afin de prendre position contre la 11e batterie. Tandis que le lieutenant *Schneider* redouble le feu de sa section sans changer d'objectif, les quatre autres pièces préparent des obus à balles et s'apprêtent à pointer sur le nouveau but qui s'offre à elles. Dès que la colonne ennemie quitte la route pour se mettre en batterie, elles ouvrent sur elle un feu violent qui y jette le plus grand désordre et la force à se retirer à la hâte.

Après cet incident, la 11° batterie reprit son tir contre la batterie établie près de Poixe, puis tira de temps en temps quelques salves contre des rassemblements de troupes qui se formaient dans le village.

De son côté, la 12° batterie (capitaine *Gastine*) a pris position près de la 5° batterie pour tirer contre une batterie prussienne qui était venue s'établir dans la direction du village de Nouilly.

Arrivée de l'artillerie de la division Lorencez (8°, 9°, 10° batteries du 1er régiment). — Vers 6h 30, débouchait au trot l'artillerie de la division Lorencez qui avait été rappelée sur le champ de bataille au moment où elle allait prendre son parc près de Woippy.

La batterie *Desveaux* (10°), sur l'ordre du général Lafaille, vint renforcer au nord du bois de Mey une batterie du 15° régiment (12°) fortement endommagée : elle évita le même sort en se plaçant 50 mètres plus en avant; tous les coups de l'ennemi restèrent longs. Mais bientôt les tirailleurs ennemis, qui ont réussi à s'emparer du bois de Mey, prennent la batterie en flanc à moins de 400 mètres et la forcent à se retirer.

La 9° batterie (capitaine *Baritot*) la remplace et, en quelques coups de boîtes à mitraille, a raison des tirailleurs des lisières qui cessent complètement leur feu. Au moment de la mise en batterie, le sous-lieutenant *Camps* ayant été blessé, le capitaine en second *Migurski* courut le remplacer à son poste.

La 8° batterie (mitrailleuses, capitaine *Guérin*), qui avait pris aussi position de façon à combattre le bois de Mey, fut gênée par les tirailleurs du 13° de ligne qui cherchaient à reprendre le bois et ne put pas tirer bien longtemps.

Arrivée de l'artillerie de la division de Cissey. — Quant à l'artillerie de la division de Cissey, revenue, elle aussi, sur l'ordre du général de Ladmirault, elle avait pris position entre la 5e et la 6e batterie du 1er régiment et tirait sur Poixe et Servigny.

Situation à 8 heures du soir. — C'est ainsi qu'à 7h30 toute l'artillerie du 4e corps était en action et soutenait la lutte presque avec avantage contre la droite des batteries allemandes [1].

Mais, vers 8 heures du soir, les Allemands, après d'énormes sacrifices, sont enfin maîtres du bois de Mey et de la lisière et dirigent un feu rapide sur nos batteries, qui se trouvent prises d'enfilade et sont obligées de se replier.

Mouvement de retraite de l'artillerie de la division Grenier et de la 11e batterie du 1er. — Malgré ce feu très vif de mousqueterie, l'artillerie de la division Grenier (5e, 6e, 7e batteries du 1er régiment) prend une deuxième position en arrière, face à Nouilly et à Noisseville. A elles se joignit la 11e batterie (capitaine *Florentin*). Ce ne fut pas sans désordre et difficultés que s'effectua le mouvement de retraite de ces quatre batteries. Les troupes, dans cette région du champ de bataille, sont entassées les unes sur les autres; les batteries sont obligées, faute de place, de se replier en colonnes par sections à intervalles serrés et, embarrassées dans l'infanterie, elles ont encore toutes les peines du monde à se frayer un passage. L'ennemi, malgré l'obscurité, a remarqué le mouvement et engage contre nos batteries une

---

1. « Jusqu'alors on n'était parvenu qu'à tenir en quelque sorte les pièces françaises en échec. » (Relation officielle de la guerre franco-allemande.)

vive fusillade : à la 5e batterie, le sous-lieutenant *Doumerc* est blessé ainsi que deux hommes ; à la 6e, un homme est tué et huit sont blessés ; à la 7e, deux blessés. En vain la section de gauche de la 11e batterie, qui forme queue de colonne, essaie-t-elle de se mettre en batterie, elle est débordée par notre infanterie, qui se reporte en avant, et ne peut faire feu. Heureusement la charge à la baïonnette d'une compagnie du 43e de ligne dégagea nos batteries et en imposa à l'ennemi.

Fin de la bataille. — La bataille cessait d'ailleurs, faute d'y voir, et le feu s'éteignait de part et d'autre sur toute la ligne.

Malgré le feu très vif qu'eut à subir l'artillerie du 4e corps, qui avait eu à lutter contre des forces très sensiblement supérieures, les pertes furent minimes. Cela tient à ce que les batteries étaient placées en général sur des terrains meubles et labourés, détrempés de plus par les pluies des jours précédents, et dans lesquels les projectiles ennemis s'enfonçaient profondément avant d'éclater.

Quoi qu'il advînt du résultat définitif, la bataille de Borny fut toute à l'honneur de l'artillerie du 4e corps et des canonniers du 1er régiment en particulier. Pour la première fois qu'ils recevaient le baptême du feu, nos jeunes soldats, fatigués d'attendre depuis plusieurs jours un ennemi qu'ils avaient le plus grand désir de combattre, s'étaient montrés pleins de courage, d'entrain et de sang-froid.

Pour la première fois ils éprouvaient, ce soir-là, un sentiment d'émotion joyeuse où ils voulaient lire l'augure de jours meilleurs ; leurs cœurs battaient d'allégresse et, saluant le retour espéré des gloires anciennes, croyaient avoir dit adieu au malheur.

Hélas ! ils ignoraient combien le lendemain devait être terrible pour nous (1) !

Dans cette bataille, nous pûmes remarquer la supériorité de l'armée ennemie et prévoir que la nôtre ne pourrait pas soutenir la lutte avantageusement. L'artillerie prussienne est beaucoup plus nombreuse, huit pièces par batterie au lieu de six, quatre batteries par division au lieu de trois ; enfin, toutes ces pièces du calibre de 12. L'infériorité était notoire et quoique nos artilleurs, officiers et soldats, fussent d'un rare courage, il était certain qu'ils seraient insuffisants. C'est ce que les batailles suivantes sont venues confirmer. Le tir des Prussiens est d'une plus grande portée que le nôtre et la justesse parfaite après le troisième coup au plus.

Je dois cependant faire un éloge mérité de nos mitrailleuses qui ont produit dans la bataille de Borny un effet désastreux sur nos ennemis et qui ont contribué pour une bonne part au succès de ma division (2).

RAPPORT DU LIEUTENANT-COLONEL DE LARMINAT, COMMANDANT L'ARTILLERIE DE LA 2e DIVISION DU 4e CORPS, AU GÉNÉRAL GRENIER, COMMANDANT LA DIVISION, SUR LES OPÉRATIONS DE LA JOURNÉE DU 14 AOUT

Au camp devant Metz, le 15 août.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte du rôle joué dans la journée d'hier, 14 août, par chacune des trois batteries de la division (5e, 6e, 7e du 1er régiment).

Lorsque l'affaire s'est engagée, ces batteries occupaient des positions qui devaient leur permettre de protéger efficacement la retraite du 4e corps sur la rive gauche de la Moselle, la division devant former arrière-garde pendant ce mouvement.

Mais lorsqu'on vit l'affaire, engagée d'abord dans le bois d'Ars-Laquenexy, s'étendre vers la gauche de notre position, et des troupes assez nombreuses s'avancer par la route de Boulay, l'in-

1. Colonel ROUSSET, *Le 4e corps de l'Armée du Rhin.*
2. Général GRENIER, *Souvenirs de l'Armée du Rhin.*

fanterie reprit ses positions plus avancées pour flanquer la gauche du 3e corps que l'ennemi semblait vouloir tourner. L'artillerie dut suivre le mouvement de l'infanterie et prendre de nouvelles positions lui permettant de battre les pentes que l'ennemi devait forcément parcourir.

La 7e batterie se porta en avant et à gauche du petit bois situé en avant de Mey, dans la direction de Villers-l'Orme; mais la première salve ayant attiré sur elle le feu d'une batterie placée à Bellecroix, qui la prenait en rouage, je la fis retirer en arrière, de manière à être couverte par ce bois qui était occupé par les chasseurs; suivant les circonstances, cette batterie changea même deux fois de position et dirigea son feu très vif tantôt sur les masses d'infanterie qui se montraient sur la route ou à droite de Noisseville, tantôt sur les batteries ennemies qui concentraient leurs feux sur la batterie de mitrailleuses.

Cette batterie (7e), commandée par le capitaine *Prunot,* a été la plus maltraitée: elle a eu un premier servant tué, six blessés, dont le maréchal des logis chef, et deux disparus; on ne sait encore si ces deux derniers se sont égarés dans l'obscurité au moment de la retraite, ou s'ils ont été tués par la fusillade assez vive que l'ennemi dirigea alors sur la colonne. Elle a perdu six chevaux tués et en a eu huit blessés, dont celui du capitaine Prunot et celui du lieutenant Miciol.

La 5e batterie (capitaine *de Saint-Germain*) occupa pendant toute l'action une bonne position sur le chemin de traverse venant de Nouilly à Villers-l'Orme, à travers le théâtre de l'action; son feu, très habilement dirigé par le capitaine de Saint-Germain, produisit d'excellents effets : il força une batterie ennemie à changer de position ; il dispersa plusieurs fois les masses de l'infanterie ennemie et éteignit le feu des tirailleurs embusqués dans les vignes de Noisseville. Aussi cette batterie devint bientôt le point de mire de plusieurs batteries ennemies qui dirigèrent sur elle un feu très vif. Heureusement, un pli de terrain situé en avant de la batterie arrêtait tous les projectiles ou les faisait ricocher par-dessus la position. Les tirailleurs ennemis s'acharnèrent aussi après cette batterie et lui blessèrent deux combattants : M. *Doumenec,* sous-lieutenant, atteint par une balle à la cuisse droite ; le maréchal des logis *Daguin,* blessé au front ; deux chevaux furent aussi blessés, dont celui de M. *Genet,* lieutenant en

premier. La même batterie eut, le soir, un trompette assez gravement blessé au cou par la maladresse d'un fantassin qui déchargeait son fusil.

La 6e batterie (capitaine *Erb*), qui, au début de l'action, était à gauche de la route de Bouzonville, fut postée sur la droite par le capitaine Erb, quand il vit la tournure que prenait l'affaire; elle contribua par un feu très vif et bien dirigé à modérer l'effort que l'ennemi dirigeait sur notre gauche; elle fit beaucoup de mal à l'ennemi sans en éprouver aucun (sauf deux chevaux blessés).

HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS DONT A ÉTÉ TÉMOIN M. MIGURSKI, CAPITAINE EN SECOND A LA 9e BATTERIE DU 1er RÉGIMENT

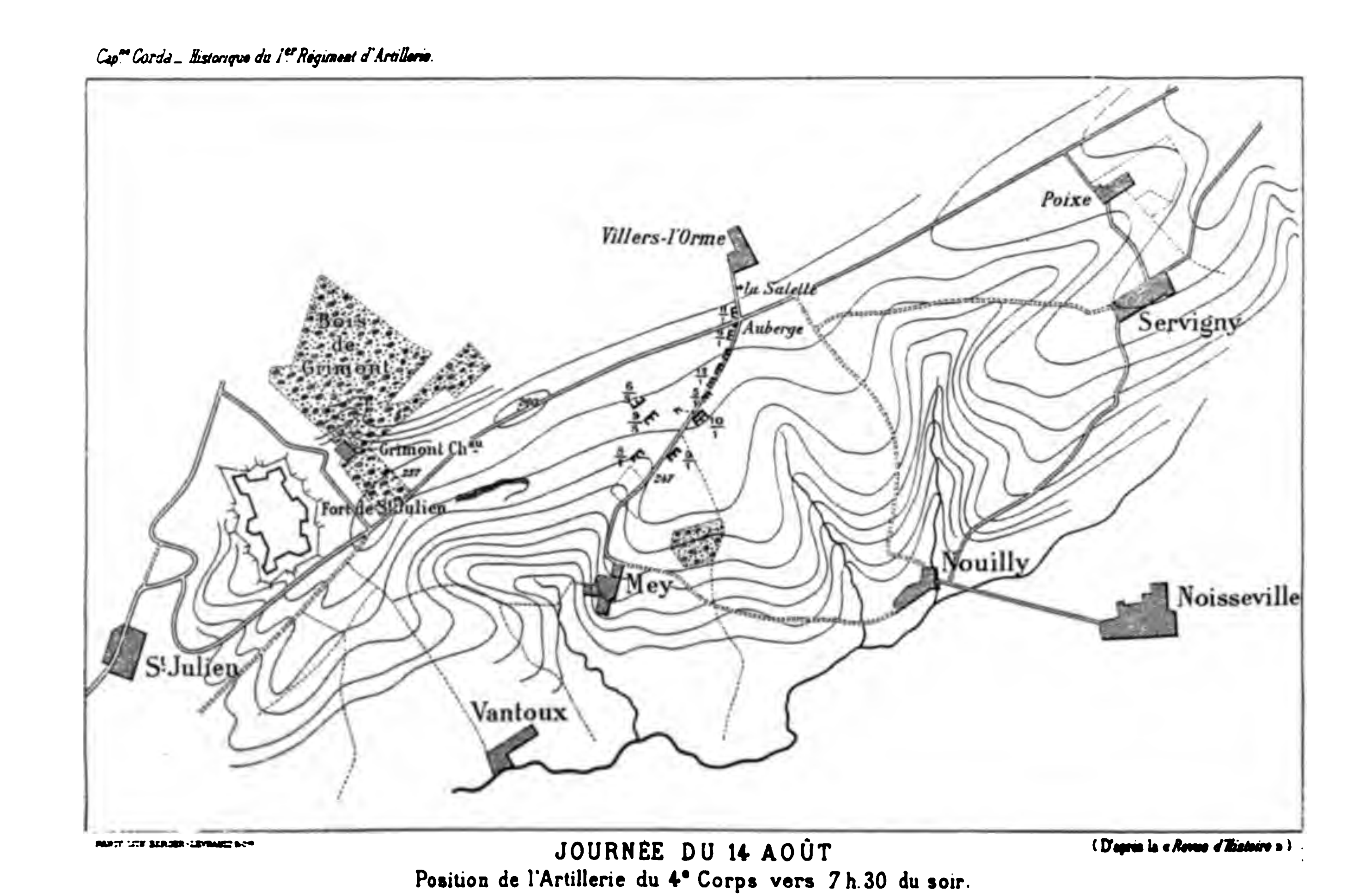
14 août.

Le 14, dès le matin, la batterie de combat prend position en arrière de Malroy, entre la Moselle et la route de Bouzonville, sur une hauteur qui permet de surveiller tout le terrain en avant. Vers 1 heure de l'après-midi, nous quittons cette position et prenons la route de Metz; nous traversons deux fois la Moselle et l'île Chambière pour venir camper en face de Woippy, entre le chemin de fer et la route de Thionville. Nous avions dételé et allions camper, quand on entendit le canon sur le plateau de Saint-Julien. La batterie de combat reçut l'ordre de partir et repassa la Moselle aussi rapidement que le permettait l'encombrement des routes, monta au trot la côte de Saint-Julien et s'arrêta pour attendre des ordres en face du fort. Les réserves des trois batteries de la division avaient été laissées à Woippy sous le commandement du capitaine en second de la 10e batterie, et j'accompagnais ma batterie, qui précédait de beaucoup le restant de la division.

Je me rendis auprès du général commandant en chef le 4e corps, pour lui annoncer notre arrivée; il nous fit avancer et nous fûmes dirigés sur le petit bois de Mey dont les Prussiens s'emparaient, menaçant l'aile droite de notre corps d'armée. Nous approchâmes jusqu'à 300 mètres environ de ce bois. A ce moment, deux compagnies d'infanterie qui venaient d'en être chassées se repliaient dans un tel désordre, qu'il nous fut très difficile de manœuvrer. Malgré une grêle de balles qui partaient du bois et malgré l'inex-

N° 2

Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 14 AOÛT

Position de l'Artillerie du 4e Corps vers 7 h. 30 du soir.

(D'après la « Revue d'Histoire »)

périence de nos hommes, dont les deux tiers environ faisaient partie de la deuxième portion du contingent, nous parvînmes cependant à nous mettre en batterie et dirigeâmes sur le bois un feu à mitraille. Au bout de trente coups environ, le bois fut évacué. Nous tirâmes encore quelques obus à balles dans la direction prise par les Prussiens. L'obscurité était venue. Nous nous retirâmes en bataille parallèlement à la route de Bouzonville et reçûmes encore quelques projectiles d'une batterie prussienne qui ne nous fit aucun mal...

Vers 9 heures, nous quittâmes le champ de bataille et vînmes bivouaquer en avant du fort Saint-Julien, à droite de la route de Metz à Sainte-Barbe.

A minuit, la batterie quitte cette position pour aller rejoindre son campement à Woippy.

EXTRAIT DU RAPPORT DU GÉNÉRAL LAFAILLE, COMMANDANT L'ARTILLERIE DU 4e CORPS, SUR LE RÔLE DE L'ARTILLERIE DANS LA JOURNÉE DU 14 AOUT

. . . .

Dans ce combat, le premier auquel le 4e corps ait pris part, l'artillerie a joué un rôle des plus importants. Par sa rapidité à se rendre sur le champ de bataille, par la bonne direction de ses feux, elle a pu arrêter le mouvement de l'armée prussienne; elle a permis à nos troupes d'infanterie de se développer; elle a ainsi empêché le succès de l'attaque des Prussiens, et elle a le droit de revendiquer la plus large part dans le succès de la journée.

La nuit du 14 au 15 août. — Le 15 août.

Les troupes du 4e corps, maîtresses du champ de bataille, bivouaquèrent sur leurs positions sans être inquiétées par les Prussiens, tandis que le 3e corps avait repris aussitôt, à la nuit tombante, le mouvement de retraite interrompu par la bataille qui venait de se terminer.

A 11 heures du soir seulement, le général de Ladmirault apprit que son corps d'armée était resté seul sur

la rive droite et qu'il devait reprendre son mouvement rétrograde vers Metz. Les ordres furent immédiatement donnés en conséquence aux trois divisions, qui employèrent une partie de la nuit à passer sur la rive gauche de la Moselle.

La 1re division (*de Cissey*) se mit en marche à 3 heures du matin et vint camper au lieu dit « le Sansonnet », au sud de Woippy, où elle passa toute la journée du 15 août;

La 2e division (*Grenier*) fut réveillée à 2 heures du matin et descendit dans les prairies entre Saint-Éloy et Woippy, où elle resta aussi la journée du 15;

La 3e division (*Lorencez*) vint également dans la nuit bivouaquer à côté de la 2e division, à l'ouest de la route de Thionville, contre le chemin de fer.

La réserve d'artillerie, prévenue dès 11h30 du soir, était arrivée à 2 heures du matin près de Woippy, où elle avait établi son campement.

D'après les instructions du 13 août, toute l'armée devait marcher sur Verdun. Ces instructions sont renouvelées le 15 de la manière suivante: « Le 4e corps ira à Doncourt, le 3e à Vernéville; le 2e continuera jusqu'à Mars-la-Tour, etc... »

Sur les sollicitations réitérées du commandant en chef, qui l'avait invité d'une manière tout à fait pressante à activer son mouvement et à gagner Doncourt le plus tôt possible, par la route de Rozérieulles à l'exclusion de toute autre, le général de Ladmirault voulait qu'une de ses divisions pût au moins gagner ce point aussitôt que faire se pourrait; et il donna en conséquence, le 15 août, l'ordre de mouvement suivant:

..... Le 4e corps doit occuper aujourd'hui Doncourt-en-Jarnisy. A cet effet, la 3e division se mettra en route aujourd'hui à 3 heures,

après avoir complété ses munitions d'artillerie et de fusil... Elle prendra la route qui passe par l'extrémité du village de Woippy, puis celle dite du Goupillon jusqu'à la route qui passe entre les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. Elle s'engagera sur cette dernière pour gagner le village de Lessy et retomber sur la grande route de Conflans avant Rozérieulles, au Moulin-Longeau, se dirigeant sur Gravelotte, où elle assiéra son bivouac si elle ne peut arriver à Doncourt avant la nuit..... Les autres troupes du 4e corps continueront leur mouvement dans la même direction et partiront, demain 16, aux heures qui seront prescrites.

La division Lorencez se mit donc en route; mais les chemins étaient encombrés de voitures; la cohue était inexprimable, si bien qu'à 6 heures du soir (15 août) sa tête était tellement obstruée et empêtrée dans les convois de l'armée, à hauteur des villages de Lessy, Sey et Moulin-Longeau, qu'elle ne pouvait plus avancer ni reculer et qu'elle n'eut d'autre ressource que de bivouaquer sur place en attendant le jour.

Ce que voyant, le général de Ladmirault jugea que s'il engageait, conformément à ses instructions, tout le reste de son corps d'armée sur cette route de Lessy, ce serait s'interdire la faculté d'arriver à Doncourt le lendemain.

Il prit alors sur lui d'adopter la route de Saint-Privat et de se rabattre sur Doncourt par Batilly et Jouaville.

Bataille de Rezonville (16 août).

Le 16 août au matin, tout le 4e corps, à l'exception de la division Lorencez, se mit donc en marche par la route

Woippy, Sainte-Marie-aux-Chênes, dans l'ordre suivant (1) :

Division de cavalerie ;

2e division . { 5e bataillon de chasseurs ; Artillerie divisionnaire (5e, 6e, 7e batteries du 1er régiment) ; Reste de la 2e division ;

Réserve d'artillerie (dont les 11e et 12e batteries du 1er) ;
Parc d'artillerie du corps d'armée ;
1re division.

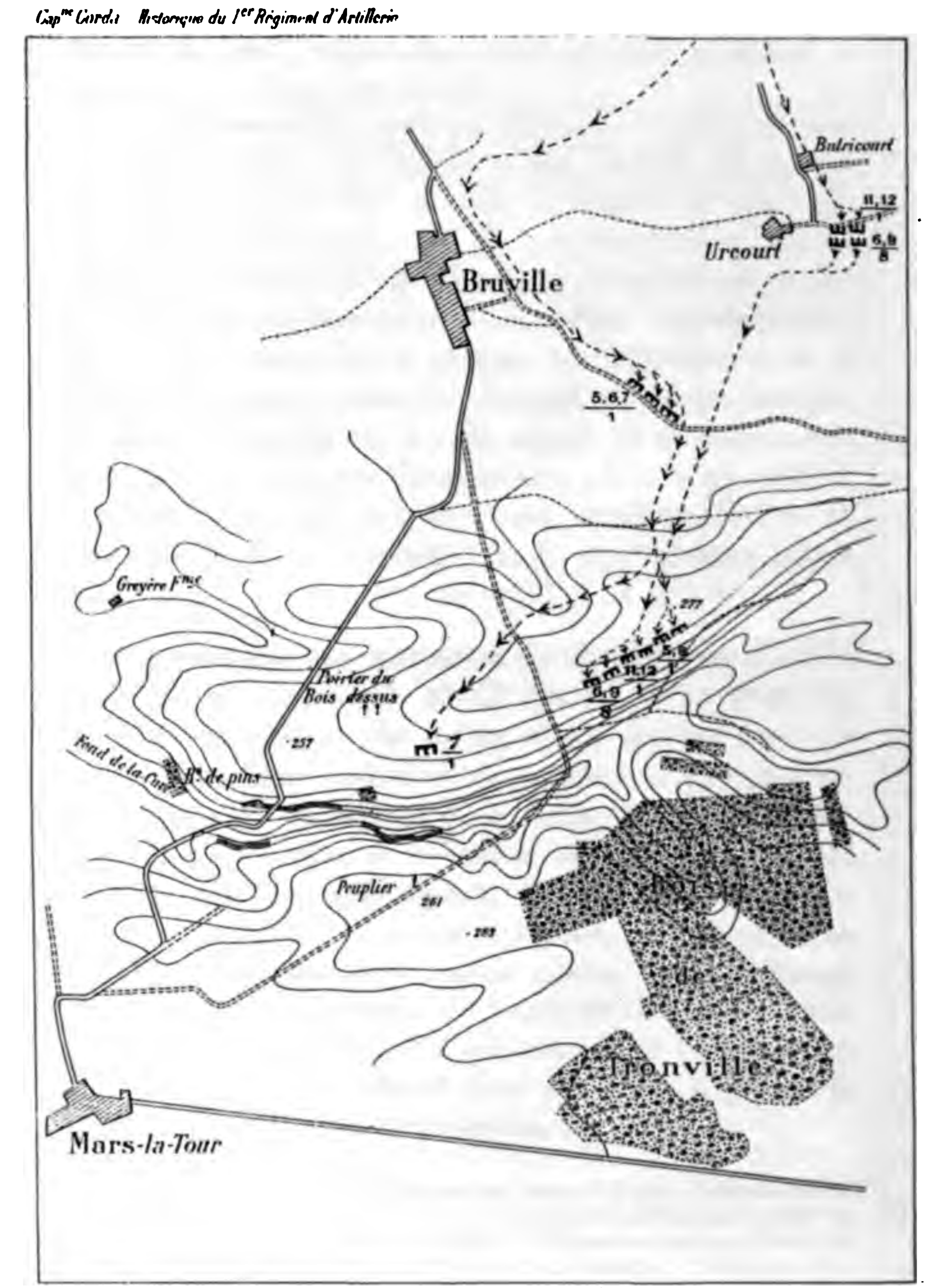
Au même moment, la division Lorencez reprenait son itinéraire de la veille et débouchait par le col de Lessy sur Châtel-Saint-Germain.

Engagement des batteries de la division Grenier (5e, 6e, 7e du 1er régiment). — A 9h30, la tête de colonne d'infanterie (brigade *Bellecourt*) débouchait sur le plateau des Carrières de la Croix (2 kilom. au sud-est de Saint-Privat-la-Montagne) et, sur l'ordre du général commandant le 4e corps, se dirigeait sur Doncourt par Amanvillers et Habonville. Elle était accompagnée de la 5e batterie du 1er régiment (mitrailleuses) et formait l'avant-garde ; derrière elle suivait la brigade *Pradier* avec les deux autres batteries de la 2e division (6e et 7e du 1er régiment), lorsque tout à coup on entendit le canon tonner vers Rezonville. Le général de Ladmirault se rabattit immédiatement au sud et se dirigea personnellement sur Saint-Marcel pour juger de la situation. Dès qu'il se fut mis en relation avec les troupes déjà engagées du 3e corps et qu'il se fut orienté, il se porta au-

---

1. Extrait du carnet de campagne du chef d'état-major du 4e corps.

N° 3



JOURNÉE DU 16 AOÛT (D'après la « Revue d'Histoire. »)

Artillerie du 4e Corps entre 1½ h. et 2h.

devant de ses troupes qui commençaient à arriver à Doncourt, et donna ses ordres :

La 2e division (*Grenier*), qui débouche la première vers midi, est dirigée de Doncourt sur Bruville à travers champs, puis de là plus au sud. A la sortie du village, la batterie de mitrailleuses (5e du 1er), qui était à l'avant-garde, a l'occasion de tirer quelques coups de canon sur une cavalerie ennemie accompagnée d'une batterie légère, qu'on voit évoluer sur le platèau de Saint-Marcel, et la dissipe en quelques instants. Aussitôt la division Grenier se forme en bataille au sud du village de Bruville sur le plateau 277, l'artillerie divisionnaire à la cote 277 même, d'où elle peut battre tout le terrain vers Mars-la-Tour et Vionville (la 5e batterie entre les 6e et 7e placées toutes deux un peu sur le revers en avant de la crête).

Engagement des batteries de la réserve d'artillerie du 4e corps (11e et 12e du 1er, 6e et 9e du 8e, 5e et 6e du 17e). — En même temps que les batteries de la 2e division, arrivaient en position, à leur gauche, les batteries de la réserve du 4e corps. De Sainte-Marie-aux-Chênes où elles se trouvaient vers 10h30, le colonel *Soleille,* qui les commandait, les avait, au bruit du canon, dirigées au trot par Saint-Ail, Batilly et Jouaville. A midi, elles arrivaient en arrière de Saint-Marcel et attendaient en position de rassemblement le moment d'agir. Le général *Lafaille,* qui commande l'artillerie du 4e corps, les appelle bientôt pour prolonger à gauche la ligne des batteries de la 2e division (1).

---

1. La réserve d'artillerie du 4e corps se trouvait à 9h30 à Sainte-Marie-aux-Chênes, lorsque son chef ordonna aux batteries de combat de se porter au plus vite sur le champ de bataille. Elles se dirigèrent au trot par Saint-Ail, Batilly, Jouaville, sur Doncourt et, à midi, se soudèrent, à Saint-Marcel, à l'aile droite française.....

..... Dès que la cavalerie prussienne eut évacué le plateau au sud de Bru-

La 12e batterie du 1er régiment (capitaine *Gastine*) est appelée la première et est immédiatement engagée (vers midi et demi); elle commence par tirer quelques coups de canon sur le village de Vionville traversé en ce moment par une colonne d'artillerie ennemie.

La 11e batterie du 1er (capitaine *Florentin*) est appelée à son tour et va se placer à sa droite sur la crête qui domine le bois de Tronville (actuellement marqué *Bois de Mars-la-Tour* sur la carte au 1/80 000e).

A leur droite, vinrent ensuite se mettre en batterie, les deux batteries de 4 de la réserve (6e et 9e du 8e régiment), qui prirent pour objectif les lisières du bois de Tronville.

Enfin les deux batteries à cheval de la réserve (5e et 6e du 17e), qui avaient été envoyées avec la division de cavalerie Legrand pour couvrir à l'ouest le déploiement du 4e corps, revinrent s'intercaler entre la 5e et la 7e batterie du 1er régiment (de la division Grenier)[1].

La 2e brigade de la 2e division se déploya à son tour, à droite de la brigade Bellecourt, puis gagna du terrain vers la ferme de la Grizière, de façon à encadrer les batteries en action sur le plateau 277.

---

ville, la réserve d'artillerie avait quitté au trot sa position d'attente à Saint-Marcel, avait cheminé le long de la pente nord de la croupe 277 et, par un mouvement de conversion à gauche par batterie, avait pris position : à l'aile gauche étaient les deux batteries de 12 (11e et 12e du 1er); elles dirigèrent leur feu sur Vionville pendant que les deux batteries de 4 (6e et 7e du 8e) entraient en action contre le bois de Tronville.

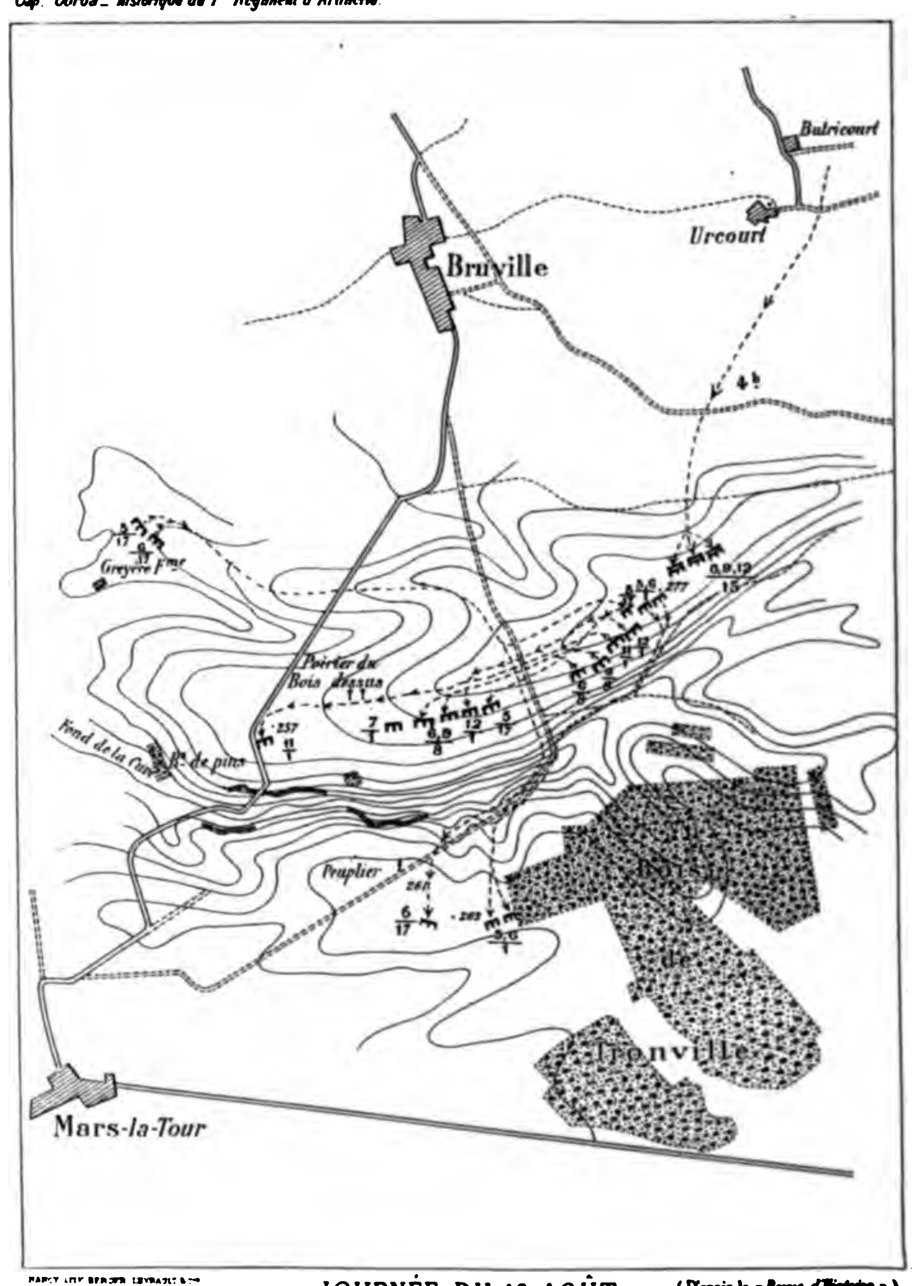
(*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

1. L'artillerie de la division Grenier était en batterie à l'aile droite de la réserve d'artillerie, dans le voisinage du chemin Bruville — bois de Tronville. Après avoir d'abord canonné la lisière nord du bois, elle tint, après son évacuation, la région de Tronville sous son feu. Les batteries de la division Grenier furent rejointes, peu après leur entrée en action, par les deux batteries à cheval de la réserve du 4e corps (5e et 6e du 17e) qui avaient été envoyées tout d'abord avec la division Legrand vers la ferme Grizière.

(*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

N° 4

Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 16 AOÛT

Artillerie du 4e Corps vers 3 h 45

(D'après la « *Revue d'Histoire* »)

Attaque des bois de Tronville. — Alors le général de Ladmirault résolut, sans attendre l'arrivée de ses autres divisions, de s'emparer du bois de Tronville dont les occupants pouvaient devenir dangereux pour une offensive ultérieure sur Vionville. A 2h30, il donna l'ordre de l'attaque à la brigade Bellecourt. Les batteries de la division Grenier en firent la préparation en tirant sur les masses d'infanterie qui cherchaient à déboucher des bois et en contre-battant également les batteries ennemies qui étaient venues s'établir au sud de la route Mars-la-Tour — Vionville. Dès que le saillant nord-ouest du bois est enlevé, les batteries divisionnaires reçoivent l'ordre de faire un bond en avant : elles traversent à leur tour le Fond de la Cuve et, sous la protection des chasseurs à pied du 5e bataillon, viennent se mettre en batterie sur le plateau de la cote 257, très près de la lisière du bois. La batterie *Erb* (6e du 1er), qui occupe toujours la gauche, ne peut, faute de place, se déployer entièrement : elle ne peut mettre en batterie que sa demi-batterie de gauche.

De nombreuses batteries jusque-là silencieuses ouvrent alors leur feu, de la crête Tronville — Mars-la-Tour. Nos pièces y répondent avec vigueur, tandis que d'autres enfilent la trouée qui sépare les deux bois de Tronville et balayent toute troupe ennemie qui commet l'imprudence de s'y engager (1).

---

1. Dès que les colonnes françaises, continuant leur mouvement offensif, eurent franchi le ravin, le feu fut ouvert contre elles par les deux batteries légères de l'artillerie de corps du Xe corps. L'artillerie de la division Grenier, qui avait suivi son infanterie, répondit aussitôt de la crête située à l'ouest des bois. Tirant également par la clairière qui existait entre les deux secteurs boisés, elle prit à revers l'artillerie prussienne établie sur la hauteur à l'ouest de Vionville et l'obligea à lui opposer deux batteries pour riposter. Deux batteries avaient pris position à proximité du saillant nord-ouest des bois; la 3e, séparée des deux premières, se tenait plus à l'écart.
(*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

Situation du 4e corps à 3 heures. — Ainsi, vers 3 heures, les deux ailes du 4e corps étaient fortement établies sur des points d'appui solides (bois de Tronville, plateau de la ferme de la Grizière, cote 277).

Entre les deux brigades de la 2e division, la réserve d'artillerie (11e, 12e du 1er; 6e et 9e du 8e), qui venait d'appuyer d'un kilomètre à droite de sa première position, garnissait la crête réservée au déploiement de la division de Cissey impatiemment attendue. Dans cette nouvelle situation, elles pouvaient également diriger leurs feux sur les batteries allemandes qui entraient en ligne au sud de la route Mars-la-Tour — Vionville.

Mouvement de retraite de la division Grenier. — Malheureusement, des forces ennemies importantes venant de Mars-la-Tour, et que le général de Ladmirault se voit dans l'impossibilité de déborder, menacent de tourner les troupes de la 2e division qui attaquent le bois de Tronville, ayant à dos le ravin du Fond de la Cuve, profond et garni de broussailles. Ordre est donné à la brigade Bellecourt, à 4h30, de battre en retraite sur ses anciennes positions du plateau de Bruville.

Les trois batteries divisionnaires couvrent le mouvement en tenant tête tant bien que mal aux nombreuses batteries ennemies. Bientôt la position n'est plus tenable pour elles : aucun projectile ennemi ne se perd ; nos batteries sont forcées d'abandonner le plateau 257 et d'aller reprendre leurs premiers emplacements au nord du ravin de la Cuve, sous la protection des batteries de la réserve restées en position et qui, on l'a vu, avaient appuyé d'un kilomètre à droite.

Voyant ce mouvement rétrograde, les Prussiens tentent de se jeter sur la 6e batterie (capitaine *Erb*) qui était la

plus à droite près du bois. Mais le 1er bataillon du 64e de ligne, qui lui servait de soutien, se déploie en tirailleurs et ouvre un feu violent qui arrête net les Allemands(1).

Quoi qu'il en soit, les batteries de la division Grenier ne reparurent plus au combat. Les deux batteries de 4 notamment (6e et 7e du 1er), qui étaient désorganisées et avaient épuisé leurs munitions, durent se replier pour aller se ravitailler et se reconstituer. Seule la batterie de mitrailleuses (5e, capitaine *de Saint-Germain*) resta encore quelque temps au bord du plateau de Bruville et fit même éprouver des pertes sérieuses à une batterie prussienne, la 5e batterie légère du Xe corps(2).

Entrée en ligne des batteries de la 1re division (5e, 9e, 12e du 15e). — Enfin, vers 5h30, la division de Cissey débouchait de Bruville et venait soutenir la division Grenier, qui depuis deux heures tenait tête, à elle seule, à tout l'effort de la gauche allemande. Prenant les devants, son artillerie (5e, 9e, 12e du 15e) était venue au trot prolonger à droite la ligne des batteries de la réserve (à leur deuxième position).

Échec de la brigade Wedell. — Au moment même

1. Dès lors, l'artillerie de la division Grenier eut fort à souffrir du feu bien dirigé des batteries prussiennes : elle ne put pas se maintenir et dut amener les avant-trains. Les deux batteries de 4 en particulier, désorganisées par le feu, ne reparurent pas dans le combat. Successivement et en commençant par la droite, les bataillons de la division Grenier, qui avaient dépassé le ravin, évacuèrent leurs positions. Les deux batteries prussiennes les suivirent sans tarder au delà de la grande route, à tel point que la retraite de la 6e batterie d'aile droite (à droite pour les Prussiens), séparée des autres et qui était restée au sud du ravin, sembla compromise.

(*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

2. De l'artillerie de la division Grenier il ne restait plus sur le champ de bataille que la batterie de mitrailleuses qui, avec l'appui de la réserve, continuait la lutte contre les batteries prussiennes établies entre les bois de Tronville et Mars-la-Tour. (*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

où débouchait la division de Cissey, la 38e brigade hessoise (brigade Wedell) débouchait de Mars-la-Tour et marchait à l'attaque du plateau de Bruville. Malgré le feu rapide de notre infanterie et de nos mitrailleuses, et bien qu'ils aient déjà perdu presque la moitié de leur effectif, les Hessois n'en avancent pas moins avec énergie et surgissent à deux cents pas de nos lignes, remontant les pentes abruptes du ravin. A la vue des uniformes sombres de l'infanterie prussienne, les batteries du 4e corps lancent une dernière décharge, puis, elles-mêmes criblées de balles, amènent les avant-trains et dégagent le terrain au pas.

Dès qu'elles ont démasqué la position, la 2e brigade de la division Cissey, suivie de la 1re en ordre compact, débouche au pas de course, se précipite sur l'ennemi et refoule définitivement dans le ravin les débris de la brigade hessoise.

Dans cette phase émouvante de la bataille, la 11e batterie du 1er régiment (capitaine *Florentin*) se distingue par le sang-froid de ses officiers et de ses hommes.

Le lieutenant *Segondat*, avec une bravoure impassible, concourt de sa propre main à remettre sur son avant-train la pièce de droite, qui a paru un instant devoir empêcher la batterie de quitter le terrain.

Le lieutenant *Schneider* fait également preuve du plus remarquable entrain, en rejoignant et arrêtant deux caissons emmenés par leurs chevaux affolés, et qu'il ramène à sa batterie, bien que son cheval ait reçu une balle en pleine poitrine.

Le maréchal des logis *Nief* donne le plus magnifique exemple de discipline militaire : au moment où il roule par terre avec son cheval, dans les jambes duquel un obus vient d'éclater, ce vaillant sous-officier adresse im-

médiatement au capitaine commandant Florentin une question de service, à l'exclusion de toute préoccupation personnelle.

Fin de la bataille. — Grâce à l'abri momentané qu'elles ont trouvé derrière l'infanterie de la 1re division, grâce aussi à la présence d'esprit et au dévouement de leurs capitaines en second, qui sont allés chercher eux-mêmes les caissons de rechange, nos batteries ont pu réapprovisionner leurs coffres et venir reprendre leur ancienne position(1). Devant leur tir bien réglé, l'ennemi ne tente plus de ce côté aucun retour offensif. Jusque vers 7h30, le feu continua lent et intermittent. Cependant, vers cette heure, sur l'ordre même du général Soleille, la 11e batterie du 1er tira encore quelques salves sur un rassemblement de troupes allemandes que l'on apercevait entre Tronville et la route de Metz, à environ 2500 mètres. En même temps que la 11e batterie tirait ses derniers coups, la 12e batterie du 1er (capitaine *Gastine*) réduisait au silence une batterie prussienne dont elle n'apercevait que les lueurs. Dans cette journée, elle n'avait pas tiré moins de six cents coups de canon.

La nuit qui tombe met fin au combat : il est 8h30 ; à ce moment, la 3e division (Lorencez) arrivait seulement sur le plateau de Bruville.

Arrivée de la division Lorencez. — Nous avons laissé la division Lorencez le 16 au matin, alors qu'elle cherchait, en descendant du col de Lessy, à franchir le ravin de Châtel. Ne pouvant y parvenir, tellement était

1. Les batteries françaises qui, un peu après 5 heures, avaient reculé devant l'attaque de la brigade Wedell, après l'échec de cette dernière, reprirent peu à peu leurs anciennes positions et continuèrent le combat.

(*25e Monographie du grand État-major prussien.*)

grand l'encombrement des chemins, elle s'engagea, à 2 heures de l'après-midi seulement, en désespoir de cause, sur le chemin Lorry — Amanvillers, pour se rabattre sur Doncourt par Habonville et Jouaville. Elle avait ainsi perdu un temps précieux qu'elle ne put rattraper.

A 5 heures du soir, la canonnade semblant redoubler du côté de Vionville, le général fit doubler son artillerie par la ferme Champenois et Vernéville. C'est ainsi que les trois batteries divisionnaires (8e, 9e, 10e du 1er) arrivèrent vers 7 heures sur la ligne de bataille, mais trop tard pour entrer en action.

Elles venaient de parcourir 48 kilomètres dans des conditions particulièrement difficiles; malgré cela, elles ne purent, pas plus que leur division, prendre part à la lutte formidable qui venait de s'engager et qui laissait les deux divisions Grenier et de Cissey maîtresses de leurs positions du plateau de Bruville.

HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS DONT A ÉTÉ TÉMOIN M. MIGURSKI, CAPITAINE EN SECOND A LA 9e BATTERIE DU 1er RÉGIMENT

16 août.

La batterie n'arriva à Lessy que vers 8 heures du matin et s'arrêta dans un champ avant le village, pour faire la soupe et prendre un peu de repos. Hommes et chevaux marchaient depuis dix-sept heures et n'avaient fait que 4 kilomètres et demi ! Vers 1 heure de l'après-midi, nous nous remîmes en marche avec difficulté, à cause des convois qui encombraient la route; après avoir gravi le plateau de Plappeville, nous traversâmes Amanvillers, Jouaville et Habonville, et arrivâmes à Doncourt à 6h30 environ. Dès notre départ de Lessy, nous avions entendu le canon, mais il nous avait fallu rester avec notre division qui marchait très lentement.

A notre arrivée, les Prussiens battaient en retraite; nous fûmes dirigés, la batterie de combat et les servants sans sacs, sur le

N° 6


Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.

Bruville

Urcourt

Greyère F^me

Poirier du Bois des...

Fond de la Cuve

B^s de pins

Peuplier

Bois de Tronville

Mars-la-Tour

(D'après la « Revue d'Histoire »)

JOURNÉE DU 16 AOÛT

Artillerie du 4e Corps entre 5½h et 6h

champ de bataille, où nous arrivâmes à la nuit et bivouaquâmes avec la 3ᵉ division, sur le plateau entre Bruville et Saint-Marcel.

Stationnement de l'artillerie du 4ᵉ corps le 16 au soir. — Les batteries du 4ᵉ corps restèrent sur le champ de bataille jusqu'à 10 heures du soir; puis, ayant reçu l'ordre de se rapprocher de leurs réserves et des parcs qui se trouvaient au complet à Doncourt, elles vinrent camper :

Celles de la division Grenier et de la réserve (5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ du 1ᵉʳ régiment) auprès de Doncourt;

Celles de la division Lorencez (8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ du 1ᵉʳ régiment) entre Bruville et Saint-Marcel;

Celles de la division de Cissey à Bruville.

Consommation des batteries du 1ᵉʳ régiment.

	OBUS ordinaires	OBUS à balles	BOITES à mitraille	CARTOUCHES à balles	TOTAL
5ᵉ batterie. . .	»	»	»	288	288
6ᵉ — . . .	278	26	»	»	304
7ᵉ — . . .	330	»	»	»	330
11ᵉ — . . .	177	42	»	»	228
12ᵉ — . . .	600	»	»	»	600
TOTAUX. . .	1 385	68	»	288	1 750

Pertes.

	HOMMES		CHEVAUX		OBSERVATIONS
	tués	blessés	tués	blessés	
5ᵉ batterie. . .	1	10	10	»	Un canon à balles mis un instant hors de service.
6ᵉ — . . .	»	2	3	»	Pas d'avaries sérieuses au matériel dans les autres batteries.
7ᵉ — . . .	»	1	»	»	
11ᵉ — . . .	1	4	7	»	
12ᵉ — . . .	»	8	8	1	
TOTAUX. . .	2	25	28	1	

Journée du 17 août.

Conformément à l'ordre général du commandant en chef, qui ne parvint au général de Ladmirault que vers 9 heures du matin, le 4e corps prit ses dispositions pour se replier sur Amanvillers et Montigny-la-Grange.

Le mouvement de retraite commença aussitôt par la division de Cissey qui gagna sans encombre ses campements de Saint-Privat et d'Amanvillers.

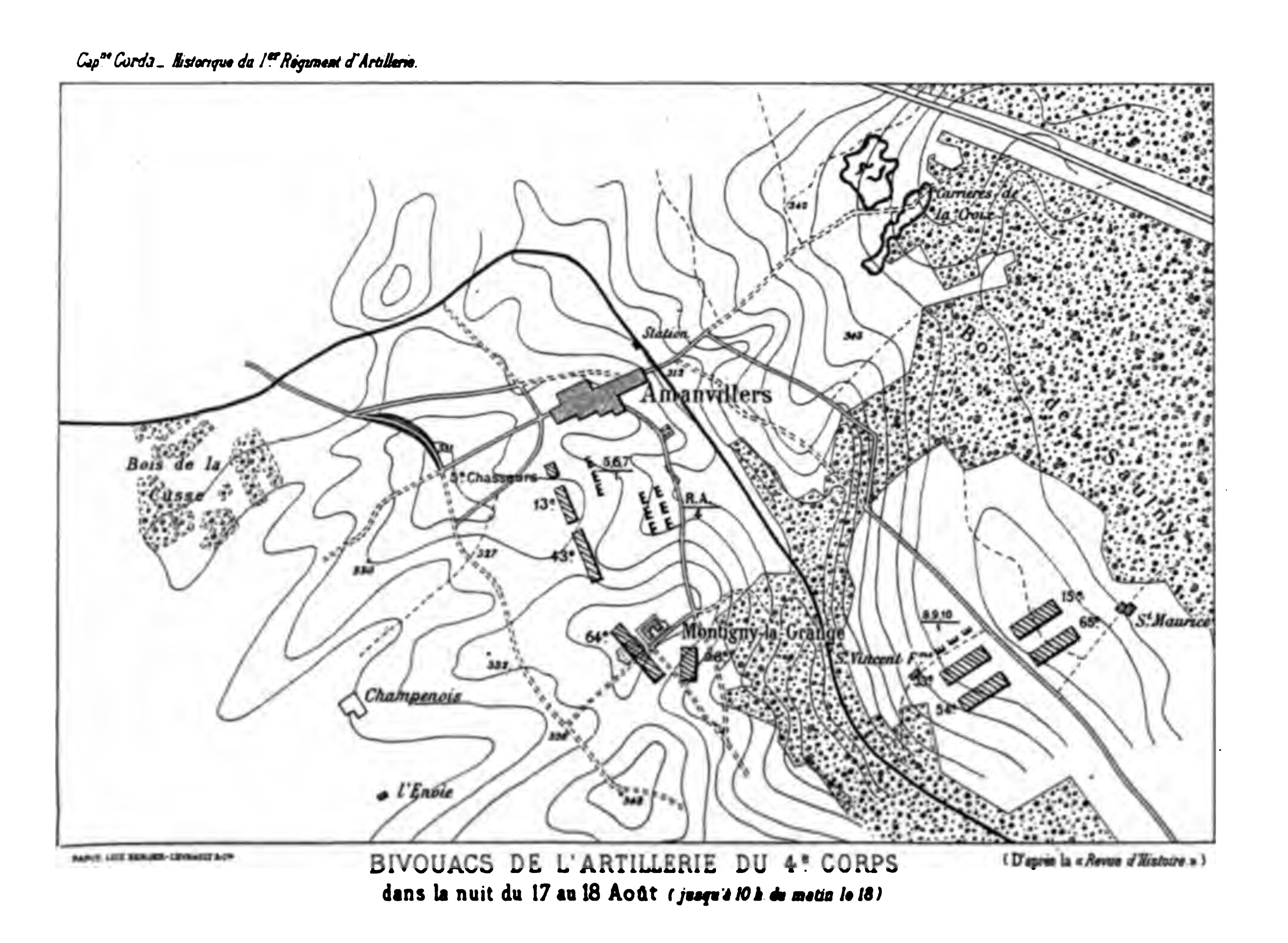
La réserve d'artillerie passa par Vernéville et bivouaqua à 2 heures du soir sur les pentes du ravin de Châtel, à l'est de Montigny-la-Grange.

La division Grenier n'atteignit Amanvillers qu'à 4 heures du soir et s'établit au bivouac, sur une seule ligne, entre ce village et la hauteur au nord-ouest de La Folie.

Quant à la division Lorencez, qui devait, avec la division de cavalerie Legrand, former l'arrière-garde, elle resta sur le terrain jusqu'à midi, déployée, ainsi que son artillerie, sur l'emplacement même de son bivouac, près de Bruville. A l'heure prescrite, elle se mit en marche par Doncourt et Jouaville. A la sortie de ce dernier village et sur la fausse nouvelle que des colonnes ennemies sont en marche sur Bruville, le mouvement est arrêté et les trois batteries (8e, 9e, 10e du 1er) mises en batterie sur la crête 273, au nord-ouest du village. Après cette alerte, on repart sur Amanvillers qu'on eut toutes les peines du monde à traverser, tellement il y avait d'encombrement dans les rues du village. A 8 heures du soir seulement, la 3e division, formant réserve en arrière de la ligne du 4e corps, pouvait bivouaquer dans les défrichements du bois de Lorry, près de la ferme Saint-Vincent, à cheval sur le chemin d'Amanvillers à Plappeville. Les

N° 7

Capne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



BIVOUACS DE L'ARTILLERIE DU 4e CORPS
dans la nuit du 17 au 18 Août (jusqu'à 10 h. du matin le 18)

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

chevaux de son artillerie, sellés le 15 août à 1 heure de l'après-midi, étaient restés harnachés cinquante-quatre heures !

Bataille de Saint-Privat (18 août).

Le 18 août, à 11h30 du matin, alors que la plus grande tranquillité régnait dans les campements du 4e corps, le premier coup de canon de la formidable lutte où allaient se jouer les destinées de l'armée du Rhin et de la France, était tiré des hauteurs de Vernéville par les batteries du IXe corps prussien.

Engagement des batteries de la division Grenier (5e, 6e, 7e du 1er régiment). — La division Grenier, qui commençait à recevoir des projectiles, se déploya aussitôt sur ses positions mêmes.

Le lieutenant-colonel *de Larminat* fait atteler rapidement les trois batteries divisionnaires et les porte au trot vers la crête, dans l'ordre suivant :

La 5e batterie (mitrailleuses, capitaine de *Saint-Germain*), près de la ferme de Montigny-la-Grange ;

La 7e batterie (capitaine *Prunot*), le long du chemin creux dans lequel étaient embusqués les chasseurs du 5e bataillon, sur la ligne des crêtes à l'ouest d'Amanvillers ;

La 6e batterie (capitaine *Erb*), à droite de la précédente, à 200 mètres environ, la section de droite abritée dans le même chemin creux.

Il est recommandé aux capitaines commandants de modérer leur tir, les munitions du parc n'étant qu'en quantité juste suffisante.

Déploiement de l'artillerie de la division de Cissey (5e, 9e, 12e du 15e). — De son côté, le général de Cissey fit prendre les armes à sa division et la déploya sur le plateau à l'ouest d'Amanvillers, à cheval sur le chemin de fer en construction de Metz à Verdun, son artillerie au point culminant du plateau.

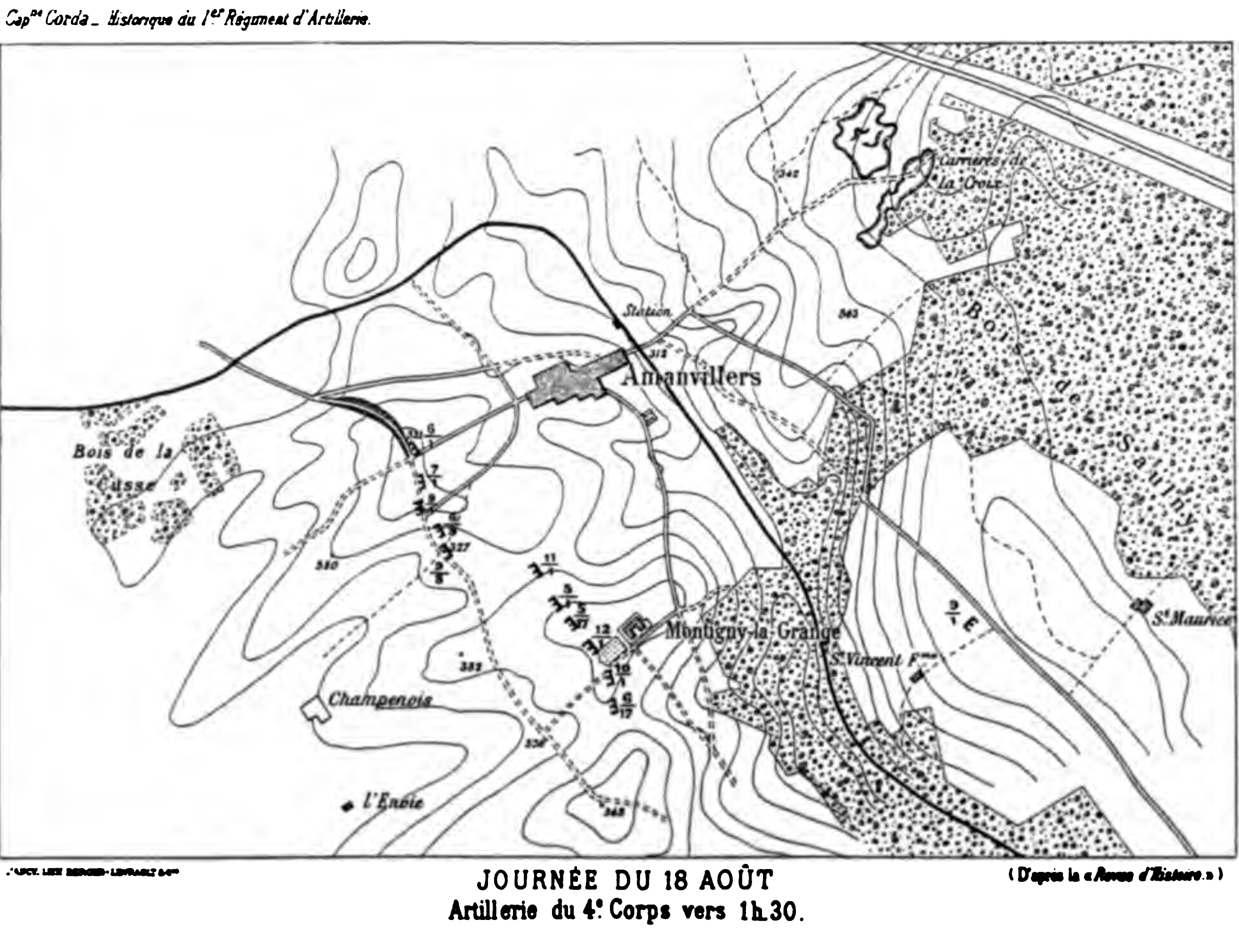
Entrée en ligne des batteries de la réserve du 4e corps (11e et 12e du 1er, 6e et 7e du 8e, 5e et 6e du 17e). — Les batteries de la réserve d'artillerie étaient parquées sur une ligne droite passant à l'est de la ferme de Montigny et allant au village d'Amanvillers, dans l'ordre suivant, de la droite à la gauche : 11e et 12e batteries du 1er régiment; 6e et 9e du 8e; 5e et 6e du 17e, la gauche de la 6e batterie du 17e à la ferme de Montigny. Elles avaient été attelées dès 9 heures du matin, en prévision de toute éventualité, et devaient y rester, sauf contre-ordre, jusqu'à midi. Aussi, dès que l'ennemi commence son attaque vers 11h15, peuvent-elles, avant même que l'infanterie ait formé des lignes de bataille, entrer immédiatement en action.

La 11e batterie du 1er reçoit l'ordre du lieutenant-colonel *Deville,* chef d'état-major de l'artillerie du 4e corps, de s'établir sur l'emplacement même des bivouacs de la 3e division, à peu près à hauteur du milieu de la ligne Montigny — Amanvillers, la 12e à sa gauche, plus près de la ferme de Montigny, à la droite de la batterie de mitrailleuses du capitaine *de Saint-Germain.*

Lutte d'artillerie entre les batteries du 4e corps et celles du IXe corps prussien. — A midi environ, les batteries du 4e corps entrent en action. L'ennemi y répond par neuf batteries établies sur la longue croupe

N° 8

Capne Corda – Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 18 AOÛT
Artillerie du 4e Corps vers 1h.30.

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

qui descend d'Amanvillers aux abords de Vernéville, face au sud-ouest, et par conséquent présentant le flanc gauche aux lignes françaises. Criblées d'obus et de balles, elles subissent des pertes considérables. La batterie d'extrême-gauche (4e lourde de l'artillerie de corps du IXe corps) est obligée de changer de position et de faire face à Amanvillers, formant avec le reste de la ligne un angle obtus.

Mais alors elle est abîmée par les mitrailleuses du capitaine *de Saint-Germain* (5e batterie du 1er régiment) qui, de leur position au nord-ouest de Montigny, la prennent d'écharpe depuis son changement de front.

« En quelques minutes, dit la Relation officielle allemande, le feu des mitrailleuses décimait à tel point la 4e batterie lourde qui se trouvait à la gauche, que plusieurs officiers, cinq chefs de pièce et quarante hommes se trouvaient hors de combat. Quant aux chevaux, ils étaient tous morts ou blessés. »

L'artillerie du IXe corps est bientôt obligée de changer de position, abandonnant les six pièces de la batterie lourde. Quelques hommes du 5e bataillon de chasseurs et du 13e de ligne se précipitent alors sur la batterie délaissée et, à l'aide d'attelages demandés à la 9e batterie du 8e (de la réserve d'artillerie qui arrivait se mettre en batterie), ramènent dans nos lignes les deux seules pièces encore en bon état.

Arrivée des batteries de la division Lorencez (8e, 9e, 10e du 1er régiment). — La ligne d'artillerie française est alors renforcée par deux, puis bientôt par trois batteries de la division Lorencez (8e, 9e, 10e du 1er régiment). Au premier coup de canon, la 3e division, qui campait, comme on se le rappelle, près de la ferme de

Saint-Vincent, se porte au pas gymnastique à Amanvillers et s'y place en réserve face à l'ouest.

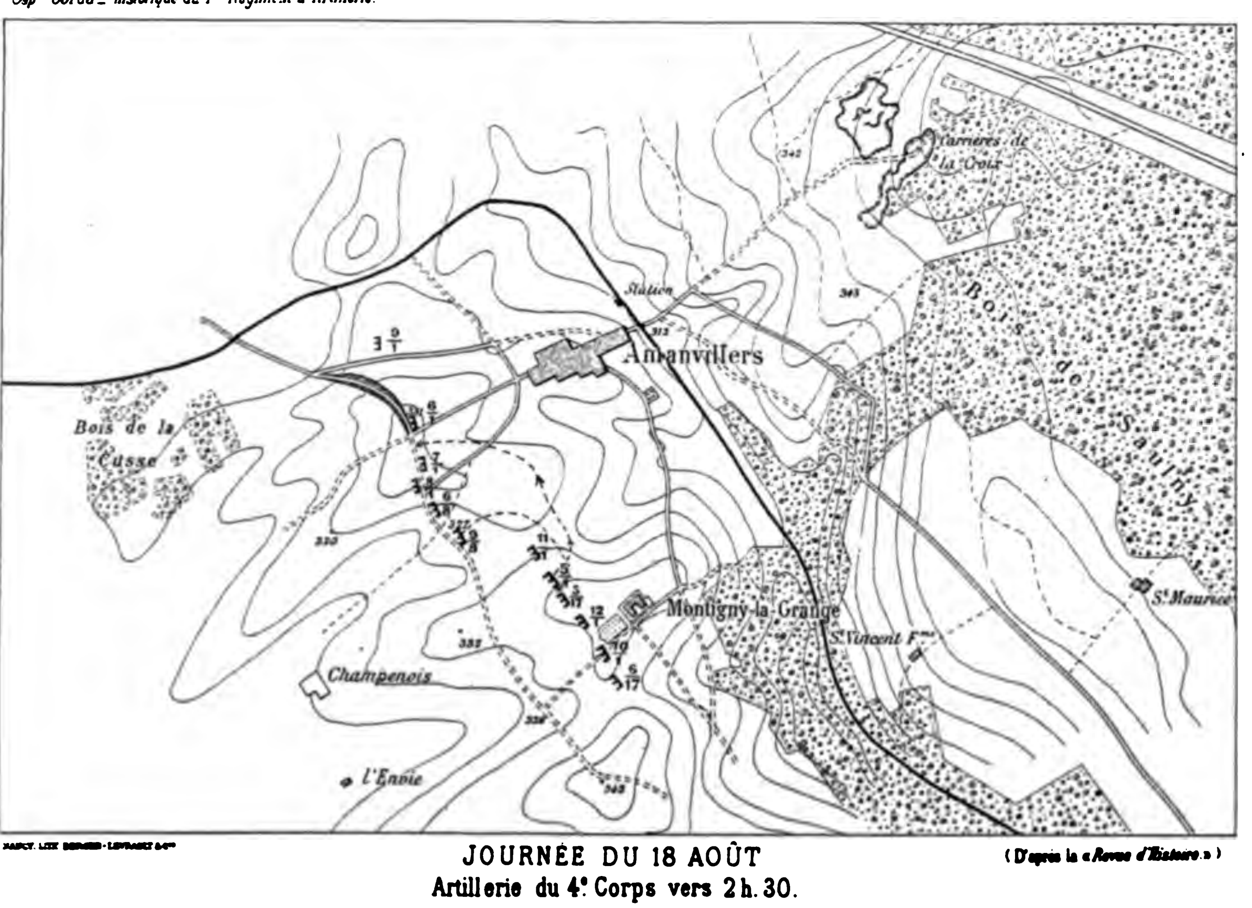
Tandis que la 9e batterie du 1er (capitaine *Baritot*) prend position, prête à tout événement, presque sur l'emplacement où elle a parqué, surveillant le ravin de Châtel-Saint-Germain, la 8e batterie (mitrailleuses, capitaine *Guérin*) se porte au trot à droite de la batterie *Florentin* (11e), face au bois de la Cusse ; elle a si peu de place qu'elle peut à peine prendre 12 à 14 mètres d'intervalle par section. Elle ouvre d'abord le feu sur les masses d'infanterie qui cherchent à sortir du bois et les rejette plusieurs fois dans les lisières. Ensuite, elle dirige son tir contre une batterie allemande qui, placée en avant du bois, tirait beaucoup contre elle, mais heureusement trop court, et qu'elle réduisit bientôt au silence. Après quoi, elle prit pour objectif deux batteries qui venaient de s'établir de part et d'autre de la ferme de Champenois : ces dernières ont à peine le temps d'ouvrir le feu tellement elles ont, en quelques secondes, d'hommes et de chevaux jetés par terre, et sont obligées de se replier dans un désordre extrême.

La 10e batterie (capitaine *Desveaux*) prend position entre la 11e et la 12e batterie du 1er, s'intercalant comme elle peut dans l'intervalle laissé libre. Au moment où elle se met en batterie, une grêle de projectiles arrivait de derrière la ferme Champenois déjà en flammes, décimant notre infanterie couchée près de la ferme de Montigny, sans qu'il soit possible de distinguer nettement la batterie ennemie qui envoyait les coups. La 10e batterie tire au jugé et a le bonheur, en quelques salves, de délivrer l'infanterie de ce tir meurtrier, contre lequel elle ne pouvait rien.

Vers 1h45, la 9e batterie (capitaine *Baritot*), qui était

N° 9

Capne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 18 AOÛT
Artillerie du 4e Corps vers 2 h. 30.

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

encore en position de l'autre côté du ravin de Châtel, reçoit l'ordre, par un officier d'état-major, de rejoindre la division Lorencez et de s'établir au sud d'Amanvillers. Les pièces étaient à peine sur leurs avant-trains qu'un deuxième officier vient donner contre-ordre et prescrire de se mettre au nord du village. Le capitaine Baritot répond qu'il se rend aussitôt au trot à Amanvillers et qu'on veuille bien le prévenir, pendant le trajet, de la position exacte qu'il doit occuper. Ne voyant plus revenir aucun de ces deux officiers, et le capitaine en second n'ayant pu trouver le général Lorencez pour prendre ses ordres, le capitaine Baritot prend sur lui d'occuper la crête au nord d'Amanvillers, à la gauche des batteries de la 1re division (2 heures). La 9e batterie ouvre aussitôt le feu, à 900 mètres, contre une batterie prussienne en position au nord du bois et la réduit à peu près au silence.

Situation de l'artillerie du 4e corps vers 2 heures. — Ainsi, à 2 heures de l'après-midi, l'artillerie du 4e corps se comportait vaillamment. Sous l'ouragan de projectiles qu'elle lançait, les batteries ennemies se désemparaient peu à peu : servants et chevaux étaient horriblement maltraités et le réapprovisionnement des munitions devenait presque impossible : « A 2 heures, dit la Relation allemande, c'est à peine si l'artillerie de corps (du IXe corps) pouvait encore tirer. »

Mais déjà les batteries hessoises de la 25e division se déployaient sur la crête qui longe la lisière nord du bois de la Cusse, à cheval sur la tranchée du chemin de fer, et commençaient à ouvrir le feu sur celles de la division de Cissey et du 6e corps.

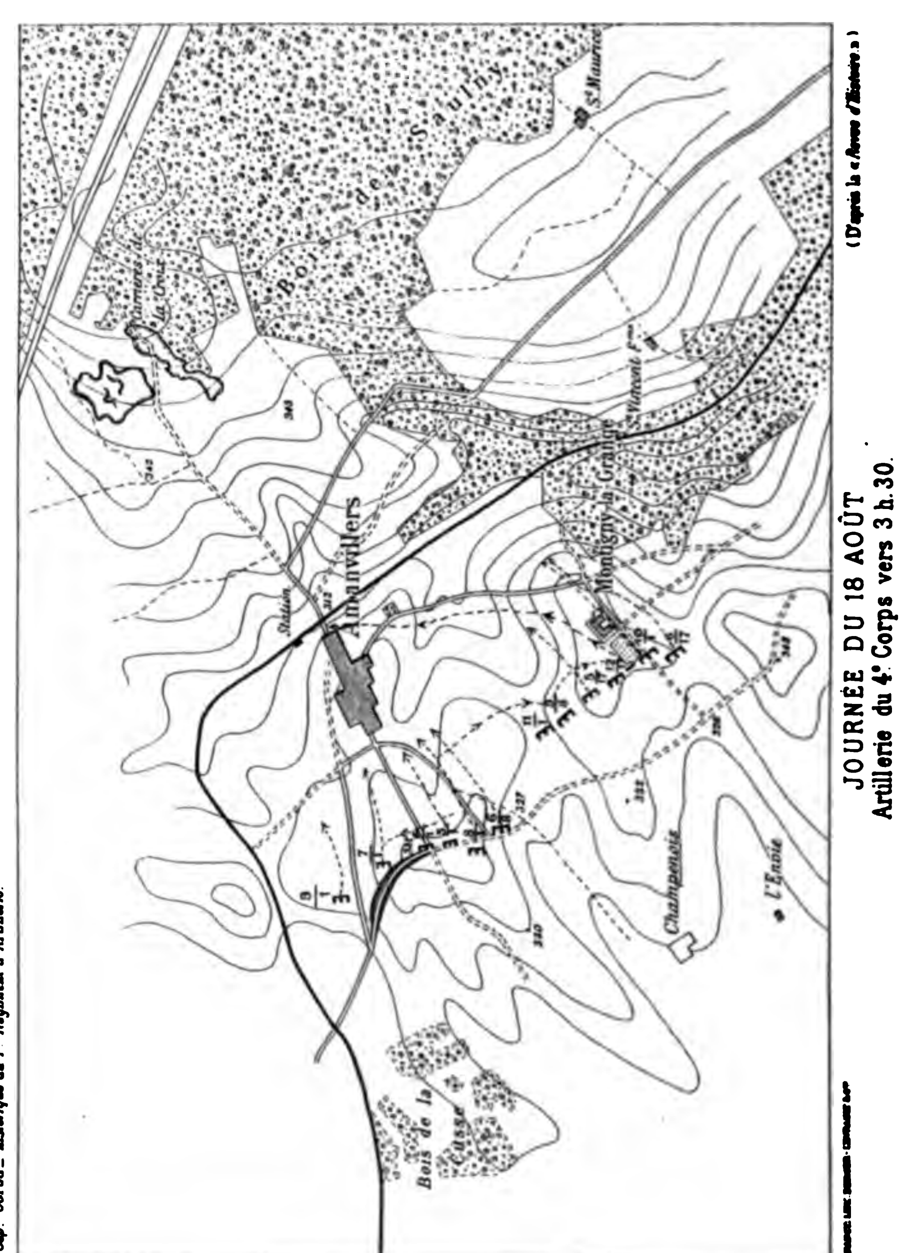
En même temps, des batteries du IIIe corps venaient

renforcer les batteries de la 18e division sur la croupe Vernéville — Amanvillers et leur permettaient en partie de rentrer en action. Il y eut dès lors soixante-neuf bouches à feu dont les projectiles s'abattaient sur l'aile gauche du 4e corps et labouraient les abords de Montigny. Le feu de notre artillerie, impuissante à soutenir un duel aussi disproportionné, s'éteignait peu à peu.

Mouvements de retraite des batteries du 4e corps à partir de 3 heures. — La batterie *Saint-Germain* (5e du 1er régiment) a changé déjà de position vers 2h30, pour appuyer au nord et se reformer entre les batteries *Erb* et *Prunot* (6e et 7e), au nord du coude de la route d'Amanvillers à Vernéville. De là, elle foudroya en quelques minutes un bataillon de fusiliers (65e de ligne) qui venait en soutien des batteries de la 18e division. Ce malheureux bataillon, décimé, laissant à terre douze officiers, dont son commandant mortellement atteint, et quatre cents hommes hors de combat, dut se replier en désordre.

La batterie *Prunot* (7e) change de position à son tour et vient se placer à la droite de la batterie *Erb* (6e) pour renforcer la droite de la division Grenier, que prenaient d'écharpe les batteries prussiennes établies en avant d'Habonville. Mais sous le feu convergent de l'ennemi, elle est obligée de se retirer après avoir subi de grandes pertes. Dans ce mouvement de retraite, le capitaine *Prunot* est blessé d'un éclat d'obus, le lieutenant en premier *Miriol* a les deux jambes emportées; le commandant du groupe, le commandant *Vigier*, après avoir eu un cheval tué sous lui, est renversé par un nouveau projectile au moment où il se relève, et a une jambe et un bras fracassés (4 heures).

N° 10



JOURNÉE DU 18 AOÛT
Artillerie du 4e Corps vers 3 h. 30.

L'ennemi concentre alors ses feux sur la droite de la batterie *Erb* (6e). La section de droite (lieutenant *Schneider*) est forcée de se retirer laissant les deux autres sections continuer leur tir.

A la batterie *Saint-Germain*, deux officiers sont mis en même temps hors de combat, les lieutenants *Genet* et *Feldmann ;* bref, la position de ces deux batteries (5e, 6e du 1er) est devenue intenable et toutes deux se retirent en arrière en traversant leurs campements du matin.

A la même heure, les batteries de la division Lorencez abandonnent la lutte, elles aussi, comme celles de la division Grenier.

C'est d'abord la batterie *Guérin* (8e) qui est prise d'écharpe, à 2 400 mètres, par une batterie prussienne en position près de Vernéville; par bonheur, presque tous les coups sont courts; on leur répond pendant une demi-heure; mais le général Lafaille, arrivant sur les lieux, engage le capitaine Guérin à ménager ses munitions et lui donne l'ordre de se porter en réserve en arrière. La batterie se retire donc, comme beaucoup d'autres, à l'abri des vues, au sud d'Amanvillers.

La 9e batterie (capitaine *Baritot*), prise d'écharpe par deux batteries ennemies, est mise, en moins d'une demi-heure, hors d'état de combattre (cinq hommes tués, dix-neuf blessés, un caisson fait explosion : pas une voiture de la batterie n'est intacte). Elle se retire du feu, va se refaire à sa réserve et vient se placer vers 5 heures au sud d'Amanvillers.

La 10e batterie (capitaine *Desveaux*) se trouve aussi très vite dans une situation grave: le terrain qu'elle occupe, et tout celui en arrière, est balayé par les projectiles ennemis et ses munitions sont épuisées; sa réserve est loin d'elle. Elle parvient néanmoins à se

replier et à regarnir ses coffres. Elle allait se reporter en ligne lorsqu'elle reçut l'ordre de se retirer tout à fait sur le plateau à l'ouest d'Amanvillers, de l'autre côté du ravin de Châtel-Saint-Germain.

Les batteries de la réserve d'artillerie ne sont pas moins éprouvées :

A la 12e batterie (capitaine *Gastine*), qui combat jusqu'à 6 heures du soir sur ses premières positions avec le plus grand acharnement, et a déjà tiré cinq cent quarante-huit coups, le capitaine *Gastine*, le lieutenant *Chériot*, dix-huit hommes et dix-sept chevaux, sont hors de combat.

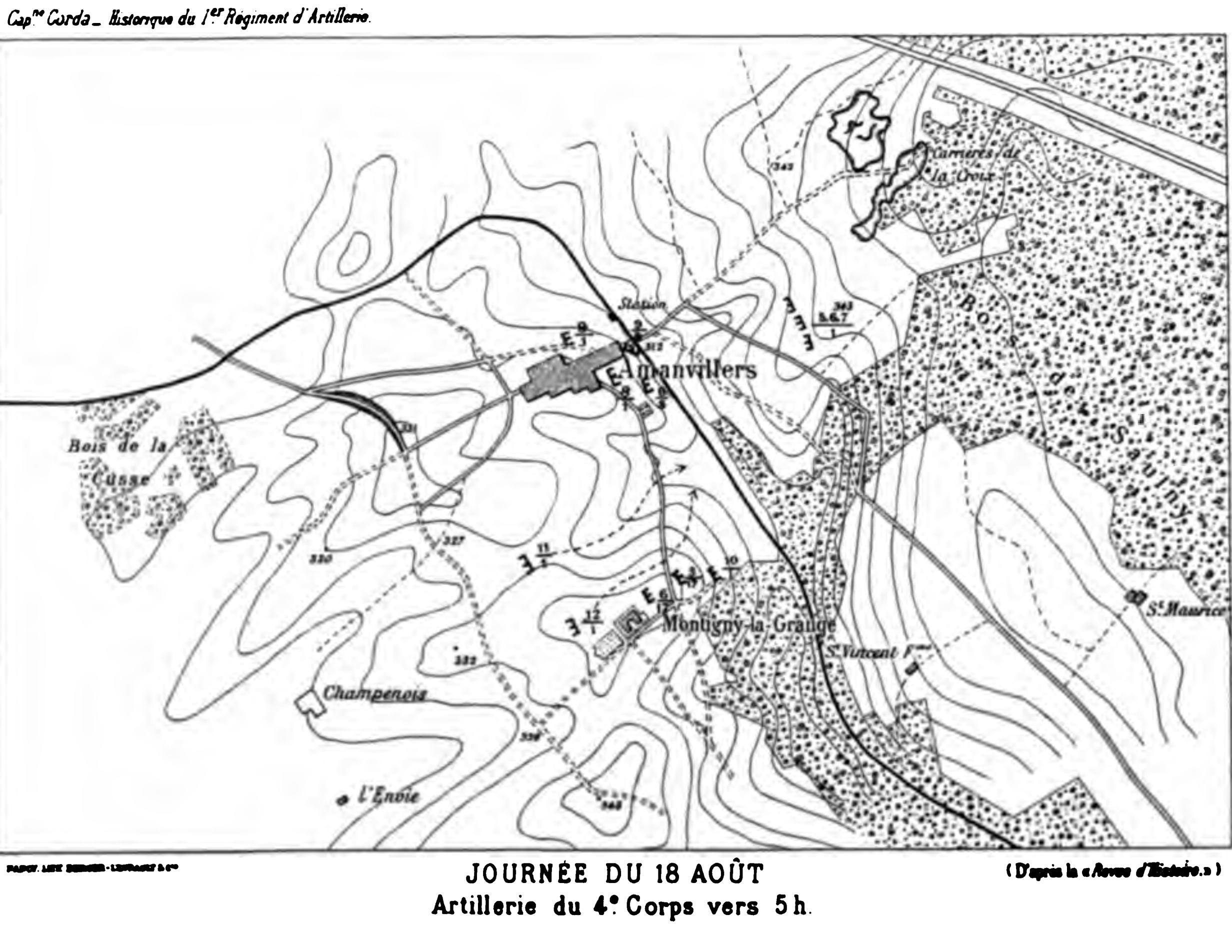
A la 11e batterie (capitaine *Florentin*), le lieutenant *Segondat* est blessé ainsi que vingt et un hommes ; trois hommes sont tués. Le cheval du capitaine, blessé grièvement d'abord par un premier obus, est éventré par un second, au moment où son cavalier vient de mettre pied à terre.

Finalement, en prise à un feu terrible comme toute l'artillerie du 4e corps, ces deux batteries reçoivent l'ordre de se replier en arrière et de s'abriter sur les pentes qui descendent vers le chemin de fer, au pied même du village d'Amanvillers.

Vers 5 heures du soir, le général de Ladmirault, voyant les troupes de la brigade Bellecourt extrêmement éprouvées par le feu de l'artillerie ennemie, alors qu'elles n'étaient plus soutenues par la nôtre, se décida à les renvoyer en arrière pour former repli éventuel du 4e corps à la lisière des bois de Saulny. De concert avec elles, il donne l'ordre qu'on y maintienne également toutes les batteries du 4e corps qui avaient dû, très éprouvées, se retirer primitivement du feu.

N° 11

Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 18 AOÛT
Artillerie du 4e Corps vers 5 h.

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

Les batteries du 4ᵉ corps après 6 heures du soir. — La 7ᵉ batterie (*Prunot*), que nous avons vue battre en retraite après avoir eu son capitaine commandant blessé, était d'abord venue se refaire près des ambulances du 4ᵉ corps. Là, le capitaine en second *Mathieu*, qui en avait pris le commandement, avait formé une section avec le personnel valide et l'avait mise en batterie une dernière fois près du village d'Amanvillers, tandis que les débris des deux autres sections, sous le commandement de l'adjudant *Méray*, étaient renvoyés vers Metz.

A côté de cette section, la 6ᵉ batterie (*Erb*), qui avait pu reprendre haleine dans un pli de terrain, avait tenté, elle aussi, de se remettre en batterie au sud d'Amanvillers, la droite appuyée au village dont les maisons la dérobaient légèrement aux vues et aux coups.

Après une demi-heure de lutte, ces deux batteries, les seules qui occupent encore une position aussi avancée, sont en butte aux feux de l'infanterie prussienne qui se rapproche graduellement.

Le lieutenant-colonel *Larminat*, qui est sur les lieux, les fait se retirer par sections et leur donne l'ordre d'aller rejoindre, sur le plateau des Carrières de la Croix, la 5ᵉ batterie (mitrailleuses), qui était déjà venue s'y former par ordre du général de Ladmirault (7ʰ 30).

Les batteries de la division Lorencez (8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ du 1ᵉʳ régiment), après avoir marqué un temps d'arrêt au sud d'Amanvillers, à l'abri des vues, avaient pu traverser le ravin de Châtel-Saint-Germain et prendre position sur le plateau des Carrières, en avant des lisières du bois de Saulny, à la gauche des batteries de la division Grenier.

A peine y étaient-elles parvenues qu'à la tombée de la nuit, au moment où débouchait la Garde, le général

Bourbaki faisait demander au commandant de la 8e batterie, capitaine *Guérin*, par un officier d'état-major, de se mettre à sa disposition, et le faisait se remettre en batterie au nord-est de la ferme de Montigny-la-Grange. Cette batterie resta là en position jusqu'au moment de la retraite de la division (3e du 4e corps).

Quelques instants après, un officier d'état-major, qui réclamait en vain une batterie de mitrailleuses, emmena la 10e batterie entre Amanvillers et Montigny-la-Grange, pour la faire placer sur la crête où l'infanterie de la division Lorencez tenait encore ferme.

Mais en route, les obus des batteries ennemies, qui forment le cercle à l'extrême gauche de la ligne allemande, traversent de droite à gauche la 10e batterie qui marchait en bataille et l'obligent à faire demi-tour. Le capitaine *Desveaux* ramène donc sa batterie auprès de la 9e, sur le plateau à l'ouest d'Amanvillers.

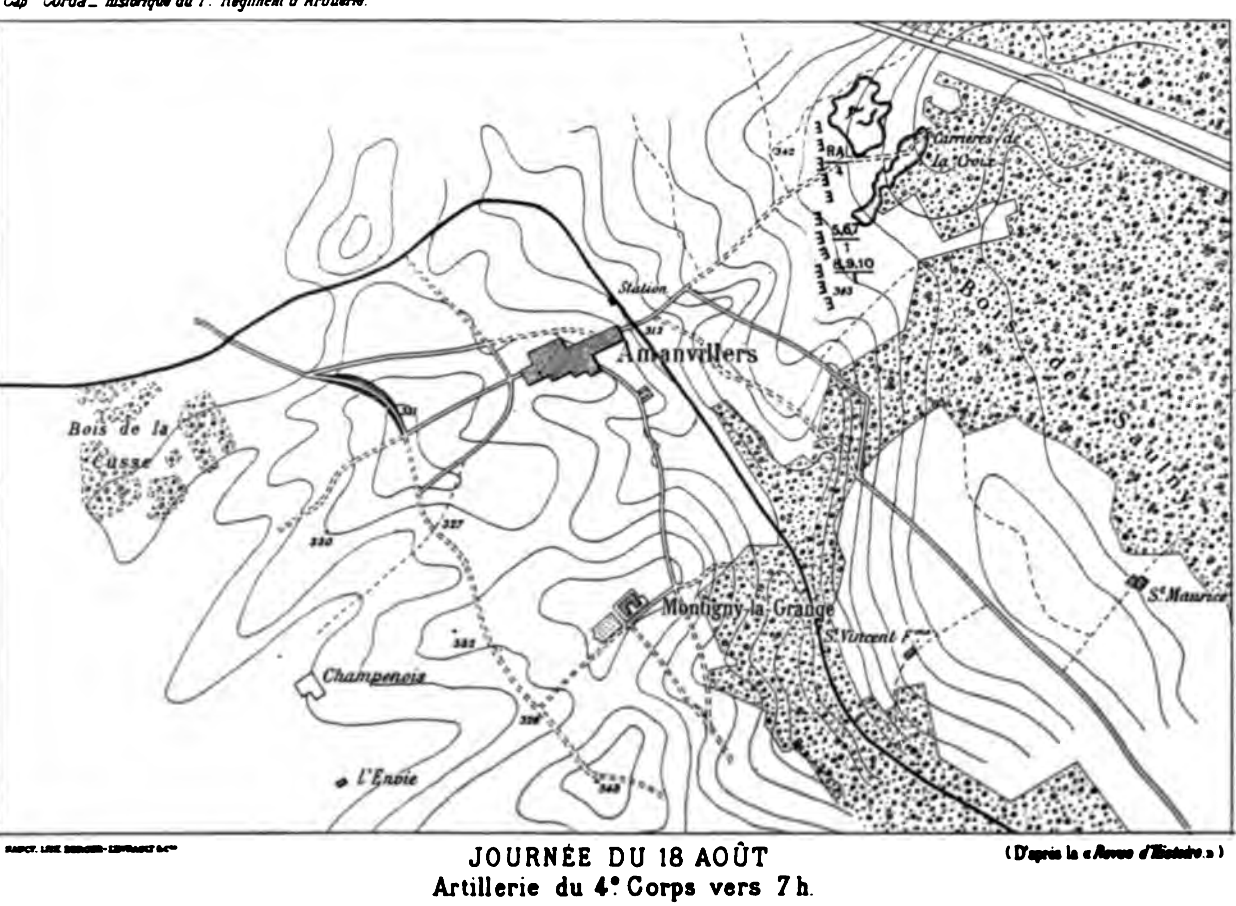
Sur l'ordre du général Lafaille, les 11e et 12e batteries du 1er régiment (réserve d'artillerie) étaient allées, elles aussi, au-dessous des Carrières de la Croix, prolongeant à gauche la ligne des batteries de la division Grenier.

Les batteries du 4e corps restèrent dans cette position défensive en avant des bois de Saulny jusqu'à la nuit, n'ayant plus occasion de faire feu, l'ennemi ne manifestant plus nul indice de menace ni de poursuite. Vers minuit, lorsque le commandant du 4e corps eut reçu l'ordre de se replier sous Metz comme tout le reste de l'armée, les batteries suivirent le mouvement de leurs divisions; après une marche extrêmement pénible, elles gagnèrent, à l'aube seulement, les emplacements qui leur étaient désignés :

L'artillerie de la division Grenier, à l'endroit dit « Le Chêne », au nord du village du Coupillon ;

N° 12

Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 18 AOÛT
Artillerie du 4e Corps vers 7 h.

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

Celle de la division Lorencez, à Devant-les-Ponts;
La réserve d'artillerie, à Woippy.

Consommation des batteries du 1er régiment.

	OBUS ordinaires	OBUS à balles	CARTOUCHES à balles	TOTAL
5e batterie.	»	»	1 020	1 020
6e —	602	45	»	647
7e —	680	40	»	720
8e —	»	»	660	660
9e —	647	»	»	647
10e —	780	»	»	780
11e —	315	18	»	333
12e —	545	2	»	547
TOTAUX.	3 569	105	1 680	5 354

Pertes du 1er régiment d'artillerie le 18 août.

Officiers. .

VIGIER. . . Chef d'escadron, mort des suites de ses blessures;

PRUNOT . . Capitaine, mort des suites de ses blessures;

MICIOL. . . Lieutenant en premier, mort des suites de ses blessures;

GASTINE . . Capitaine, légèrement blessé, n'a pas quitté la batterie;

GENET . . . Lieutenant en premier, rentré à la batterie deux mois après;

FELDMANN. . Lieutenant en second, blessé, n'est pas rentré à la batterie;

SEGONDAT. . Lieutenant en second, légèrement blessé, n'a pas quitté la batterie;

CHÉRIOT . . Lieutenant en second, blessé, n'a pas quitté la batterie.

Troupe.

	HOMMES		CHEVAUX		OBSERVATIONS
	tués	blessés	tués	blessés	
5e batterie. . .	3	4	20	»	
6e — . . .	»	6	8	»	2 canonniers morts des suites de leurs blessures.
7e — . . .	»	16	13	»	
8e — . . .	»	2	»	1	
9e — . . .	5	19	18	»	Un caisson a fait explosion à la 9e batterie.
10e — . . .	1	5	7	3	
11e — . . .	3	21	20	»	20 chevaux tués ou blessés, 3 canonniers morts des suites de leurs blessures.
12e — . . .	»	18	9	8	2 chevaux tués ou blessés.
TOTAUX. .	12	91	95	12	

RAPPORT DU COMMANDANT LADRANGE SUR LES OPÉRATIONS DES 11e ET 12e BATTERIES DU 1er RÉGIMENT DANS LA JOURNÉE DU 18 AOUT

Nos batteries étaient attelées pour un changement de campement lorsque, vers 11 heures, on signale une attaque des Prussiens. Nos batteries sont portées immédiatement en avant et se séparent l'une de l'autre, se perdant de vue à cause de la forme du terrain.

11e batterie (capitaine *Florentin*). — La position de batterie qui nous était assignée et que nous devions garder pendant près de six heures consécutives était l'emplacement même du campement de la 2e division.

Une forte batterie, placée à gauche du bois de la Cusse, à l'abri du repli dans lequel passe le ruisseau de la Mance, nous prend à partie dès le début de l'action ; canonnade réciproque, sans incident autre que des pertes assez sensibles, jusqu'à 2 heures environ de l'après-midi. L'attaque de la ferme Champenois par les Prussiens nous donne alors l'occasion de détourner notre tir et de le diriger contre l'infanterie. Le bois de la Cusse lui-même, lorsque nous avons pu nous rendre compte de la masse d'infanterie qu'il dissimulait, a été pendant longtemps l'objectif de notre tir, notamment lorsque notre infanterie s'est élancée, vers 3h30,

pour un vigoureux retour offensif. Presque immédiatement après, nous avons aperçu sur notre gauche, vers la ferme Chantrenne, de nombreuses bouches à feu, qui venaient ajouter un feu écrasant à celui que la gauche du 4e corps et la droite du 3e supportaient déjà depuis longtemps. Nous nous trouvions à peu près dans le prolongement du front de cette nouvelle batterie, à la limite extrême de la portée de nos pièces. Nous avons tiré à toute volée dans cette direction, pendant un quart d'heure environ, puis nous avons interrompu ce tir à cause de l'impossibilité de nous rendre compte des résultats que nous obtenions. Une demi-heure après, du reste, l'ordre nous est venu d'interrompre absolument toute consommation de munitions, tout en continuant à occuper notre position.

Vers 5h 30, après une heure environ de cette inaction sous le danger, si méritoire de la part de la troupe, nous avons reçu l'ordre de nous replier à 600 mètres en arrière, de manière à nous abriter sur la pente qui descend vers le chemin de fer au bas d'Amanvillers; puis, vers 6 heures, le général nous a fait appeler de l'autre côté de la voie pour nous faire prendre, au-dessus des carrières qui se trouvaient à cet endroit, une position définitive à la gauche des batteries qui bordaient le bois de Saulny.

Nous sommes restés dans cette position jusqu'à la nuit, n'ayant plus l'occasion de faire feu, ne courant plus de danger personnel, mais souffrant, plus qu'il ne nous était arrivé encore, de l'horrible spectacle des incendies qui signalaient chaque étape de la retraite, et surtout du sentiment qui envahissait nos esprits, que cette retraite, quelque digne et mesurée qu'elle fût, annonçait un insuccès définitif.

Il ne paraît pas hors de propos de revenir, à l'occasion des pertes subies pendant cette journée, sur le mérite de l'épreuve exceptionnelle qui fut imposée aux hommes de la batterie pendant la période d'inaction sous le feu dont nous avons déjà parlé : trois hommes tués sur place, vingt et un autres plus ou moins grièvement blessés, vingt chevaux par terre, l'augmentation du tir de l'ennemi au moment où nous étions forcés d'éviter toute riposte pour conserver nos munitions; tout cela n'a déterminé chez aucun de ces braves soldats le moindre mouvement de défaillance. Il y a lieu de tenir compte aux sous-officiers de l'excellente tenue dont ils ont su donner l'exemple et d'admirer le cou-

rage de bon aloi et l'entrain communicatif de MM. *Segondat* et *Schneider,* lieutenants.

Pertes de la 11e batterie le 18 août.

1° BLESSÉS :

SEGONDAT. . . .	Lieutenant.	HABERBUCHE . .	Seconds servants.
HACQUIN	Maréchaux des logis.	HAROT.	
LEFRANC		HÉRARD	
COLOMBIER . . .		HŒBIG.	
FOURNIER. . . .	Artificiers.	MAILLOT	Premiers conducteurs.
AVIEZ		ROUSSEL. . . .	
SCHALLERS . . .	Premiers servants.	PINGET.	
GIFFART		BAUDRY	
TRONVILLE . . .	Seconds servants.	DUBOIS.	Deuxième conducteur.
LEVEL			

2° TUÉS OU MORTS :

IDOUX	Seconds servants.	BOUHOURS . . .	Conducteurs.
ROUGIER		COUDRON. . . .	
OSTERMANN . . .			

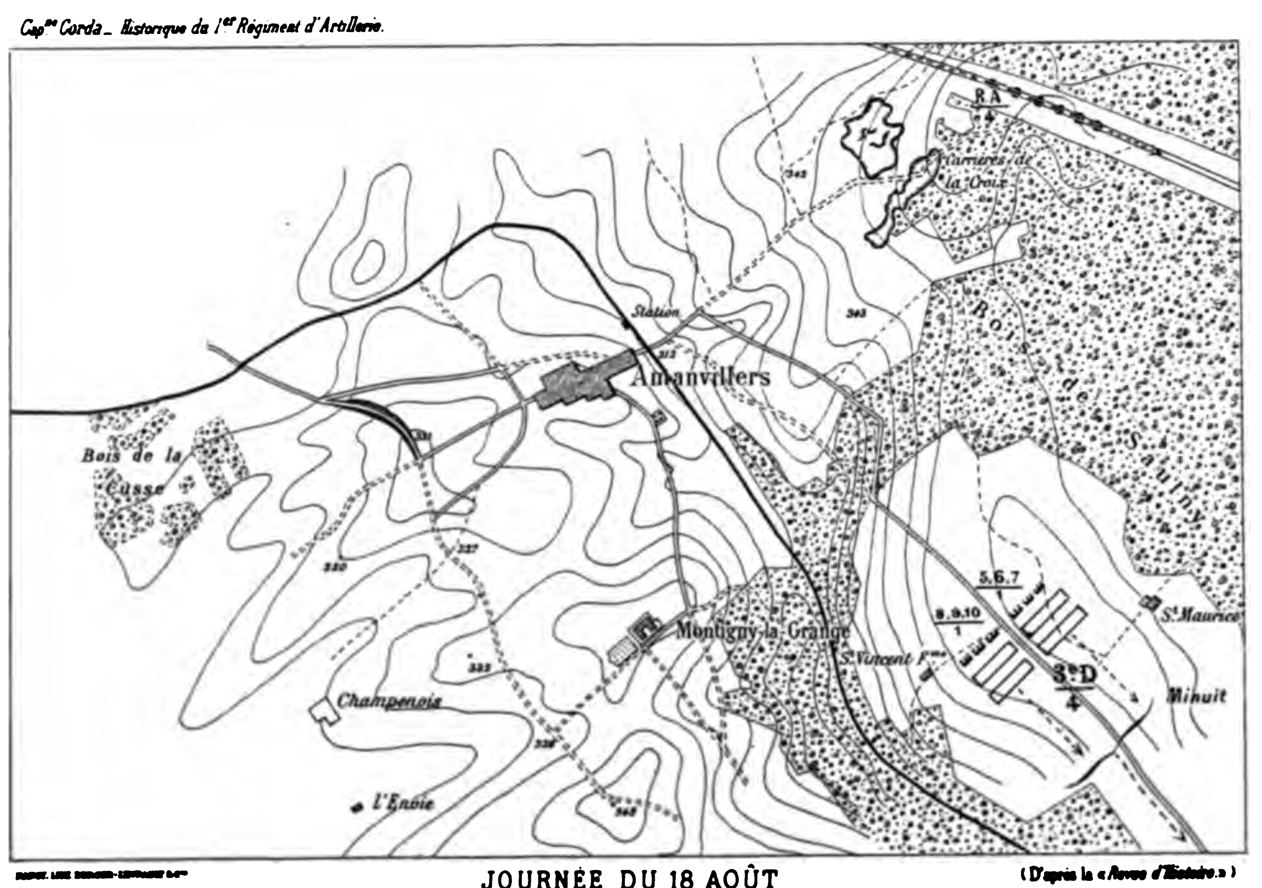
Vingt chevaux tués ou blessés.

12e batterie (capitaine *Gastine*). — Vers 11 heures, la batterie reçoit l'ordre de se mettre en batterie à hauteur de Montigny-la-Grange et de ne jamais abandonner cette position. Elle a tenu là jusque vers 6h 30, tirant contre des batteries prussiennes établies sur deux étages de feux à droite de Vernéville, et contre une autre batterie établie à gauche de Vernéville et un peu en avant, près de la ferme de L'Envie. La batterie a tiré cinq cent quarante-huit coups de canon.

Vers 6h 30, nous recevons l'ordre de nous replier en arrière du chemin de fer et nous nous mettons en batterie à la gauche de la 11e batterie. La nuit tombée, nous regagnons notre campement de Woippy en rejoignant à travers le bois la route de Briey à Metz. La batterie de combat a seule fait ce trajet à ce moment-là, et ce n'est que le lendemain matin que nous avons retrouvé notre réserve et nos bagages.

N° 13

Cap^ne Corda _ Historique du 1er Régiment d'Artillerie.



JOURNÉE DU 18 AOÛT

Artillerie du 4e Corps pendant les premières heures de la nuit.

(D'après la « Revue d'Histoire. »)

Pertes de la 12e batterie le 18 août.

1° Blessés :

Gastine	Capitaine.	Lemercier . . .	Artificier.
Chériot	Lieutenant.	Devillers . . .	Conducteurs.
Kieffer	Servants.	Quenneville . .	Conducteurs.
Lavergeois . . .	Servants.	Fournier. . . .	Conducteurs.
Hégelé	Servants.	Chevry	Conducteurs.
Prévot	Servants.	Gaté	Conducteurs.
Baumann	Servants.	Gazols	Conducteurs.
Landspurg . . .	Servants.		

2° Morts de leurs blessures :

Diligent . . . . } Servants.
Duhaulondel . . }

Neuf chevaux tués et huit blessés.

Réserves de batteries. — Le rôle des réserves de batteries pendant cette journée a présenté des difficultés plus grandes que d'ordinaire : placées dans le fond d'Amanvillers, près du chemin de fer, elles ont été exposées d'assez bonne heure à l'action de quelques projectiles qui ricochaient ou manquaient la crête. Le parc du 4e corps, qui s'était replié sur Lorry sans aviser les réserves de batteries, a causé de grandes inquiétudes au sujet du remplacement des munitions. Enfin, vers 5h 30, une sorte de panique qui s'est déclarée sur les derrières de l'armée, a entraîné dans une retraite précipitée la plupart des réserves de batteries, y compris les nôtres.

HISTORIQUE PARTICULIER DES FAITS DONT A ÉTÉ TÉMOIN, LE 18 AOUT, M. MIGURSKI, CAPITAINE EN SECOND A LA 9e BATTERIE DU 1er RÉGIMENT

Vers 10 heures du matin, on entendit le canon. La batterie prit position sur l'emplacement de son campement, de manière à surveiller le ravin de Châtel et la crête située de l'autre côté. Vers midi, notre division, qui était en réserve, se porta sur la ligne de bataille, sa droite contre Amanvillers, sa gauche vers Montigny-la-Grange. La batterie reçut alors, par deux officiers

d'état-major, l'ordre de se porter, suivant l'un à droite, et suivant l'autre à gauche d'Amanvillers. M. Baritot n'ayant pu obtenir d'ordre plus précis, je partis pour demander de nouveaux ordres et ne parvins à en obtenir, ni du général commandant la division, ni du général commandant l'artillerie. Le capitaine commandant s'était porté en avant : apercevant à droite d'Amanvillers, dans la ligne occupée par l'artillerie, à 300 mètres environ de l'infanterie, une trouée de près de 400 mètres, il vint occuper cet espace libre, en face du bois de la Cusse, et commença le feu sur une batterie prussienne établie à droite du bois à 900 mètres environ.

Pendant deux heures environ, nous luttâmes contre cette batterie qui finit par être en partie démontée et réduite au silence.

Vers 4 heures, deux autres batteries prussiennes vinrent s'établir sur notre droite, près de Saint-Ail, et nous prirent d'écharpe ; au bout d'une demi-heure environ, nous étions hors de combat. Nous avions perdu vingt-cinq hommes, tués ou blessés, et dix-huit chevaux ; presque toutes nos voitures avaient été touchées ; un caisson, traversé par un projectile prussien, avait fait explosion en nous faisant perdre six hommes seulement, grâce à la grandeur de nos intervalles. La batterie se retira alors en bon ordre, n'abandonnant que quatre caissons démolis qu'il était impossible d'emmener, et traînant deux de ses pièces à bras pendant plus de 300 mètres, faute d'attelages ; elle fut se reformer en arrière d'Amanvillers avec les hommes et les chevaux de la réserve. Il nous restait peu de munitions, environ quarante coups par pièce ; nous revînmes nous établir à gauche d'Amanvillers, où nous restâmes jusque vers 6 heures du soir. A ce moment, le mouvement de retraite se dessinait très lentement par suite de la défaite du 6e corps à notre droite ; nous nous retirâmes alors de l'autre côté du ravin, perpendiculairement à la route de Metz à Amanvillers, face à Sainte-Marie-aux-Chênes, pour soutenir la retraite sur Metz, dans le cas où l'ennemi nous y forcerait. Vers 9 heures du soir, quoique l'ennemi ne se fût pas rapproché de nous en face du 4e corps, nous reçûmes l'ordre de nous retirer, et reprîmes la position que nous avions occupée le matin avant l'action.

L'investissement.

Du 19 au 25 août. — Dès le lendemain de la bataille de Saint-Privat, le 4e corps reprit à peu près les emplacements qu'il occupait le 15 entre le village de Lorry et le château du Sansonnet. Quelques travaux furent immédiatement commencés, afin de compléter l'installation des avant-postes et la défense des camps. C'est ainsi que trois batteries de position sont construites par la 6e batterie du 1er régiment sur le mont Sansonnet, par la 10e batterie sur le mont Coupillon, par la 11e à gauche du chemin qui conduit de Sansonnet à Lorry. Malgré les fatigues des jours précédents, les travaux, qui demandent deux jours et une nuit, sont exécutés avec le plus grand entrain [1].

Les jours qui suivirent, les batteries du 1er régiment se recomplétèrent autant que possible à leur dépôt dans Metz, en vivres, en hommes et en chevaux.

25 août. — Toute l'armée devant, soi-disant, exécuter dans la journée du 26 une grande démonstration du côté de Noisseville, le 4e corps reçut, le 25 au soir, l'ordre suivant :

... Le 4e corps se placera en avant de la ferme de Grimont à environ 1 800 mètres, perpendiculairement à la route de Sainte-Barbe, la droite un peu en avant du village de Mey, près de la cote 245, se reliant au 3e corps, la gauche à environ 1 200 mètres en arrière de Villers-l'Orme. Le 4e corps s'entendra avec le 6e, de manière à ne pas suivre les mêmes routes, à prendre le pont

1. « Il est à remarquer que ces batteries, comme à peu près toutes celles qui furent construites, restèrent jusqu'à la fin sans être armées. » (Colonel Rousset, *Le 4e corps de l'Armée du Rhin.*)

d'amont de l'île Chambière et à monter à la ferme de Grimont par le chemin de traverse qui part du moulin de Saint-Julien, etc...

La démonstration du 26 août. — Conformément à cet ordre, le 4e corps se mit en marche à 5 heures du matin le 26 ; par suite du mauvais état des chemins que la pluie de la nuit avait détrempés, et de l'encombrement qui se produisit aux ponts de bateaux de l'île Chambière, dont un seul était en état de livrer passage à l'artillerie, le passage de la Moselle dura beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait prévu.

A 11 heures du matin seulement, la division de Cissey (1re) prenait position entre le village de Mey à droite et la route de Sainte-Barbe à gauche, sur le terrain même qu'elle occupait le soir de Borny, son artillerie contre le village de Mey;

La 3e division (Lorencez), qui la suit, la prolonge à gauche sur le plateau de Saint-Julien en avant du château de Grimont;

La 8e batterie (capitaine *Guérin*), à droite de la route de Bouzonville;

La 9e (capitaine *Baritot*), face à Villers-l'Orme;

La 10e (capitaine *Desveaux*), à côté de la 9e;

La 2e division (Grenier), qui apparaît seulement à 2 heures de l'après-midi, va se masser en réserve à droite du fort Saint-Julien. La pluie, qui ne cesse de tomber, contrarie les mouvements de l'artillerie (5e, 6e, 7e batteries du 1er régiment), qui s'embourbe dans les champs où elle se rassemble, à droite de son infanterie.

Les 11e et 12e batteries du 1er régiment (de la réserve du 4e corps) suivent le mouvement de la 2e division et sont arrêtées également à droite du fort.

On attend vainement l'ordre d'attaquer: deux heures

se passent sous la pluie battante. A 4 heures, arrive l'ordre de rétrograder sous Metz. On se remet en route par un temps affreux, et ce n'est que très tard dans la nuit ou dans la matinée du 27 que les troupes ont regagné leurs bivouacs.

Du 28 au 30, les troupes sont laissées en place et peuvent, malgré le mauvais temps qui persiste et transforme les camps en nappes de boue, prendre un peu de ce repos dont elles ont tant besoin.

Batailles de Servigny et Noisseville (31 août-1er septembre).

Dans la soirée du 30 août, l'armée ayant reçu des ordres pour se concentrer sur la rive droite de la Moselle, dans les mêmes conditions que le 26, le 4e corps se mit en marche à 3 heures du matin le 31 août, et, à 4 heures, ses troupes étaient dans la situation suivante :

La 1re division (de Cissey) entre le bois de Mey et la route de Bouzonville;

La 2e division (Grenier) à sa droite, à cheval sur la route de Bouzonville, en avant du château de Grimont;

La 5e batterie (*de Saint-Germain*), à gauche de la route;

Les 6e (*Erb*) et 7e (*Prunot*) à droite de la route;

La 3e division (Lorencez) et ses trois batteries (8e, 9e, 10e du 1er) en réserve, à 400 mètres en arrière de la 2e division.

Les batteries de la réserve, qui ont attelé à 5 heures du matin, se sont réunies d'abord au Ban-Saint-Martin et n'ont déparqué de là qu'à 9 heures, pour arriver à midi seulement sur le plateau de Saint-Julien. Les 11e et

12e batteries sont mises en batterie, partie à droite, partie à gauche de la route de Bouzonville[1].

Le maréchal Bazaine ne communiqua qu'à 1 heure de l'après-midi, au commandant du 4e corps, les ordres relatifs au combat :

> Le 3e corps cherchera à aborder la position de Sainte-Barbe par la gauche (château de Gras)... Le 4e corps abordera la position de Sainte-Barbe par la droite (Villers-l'Orme, Failly et Vrémy) et fera son possible pour aller prendre position à Saury-lès-Vigy, etc.....

Trois pièces de 24 de siège, amenées du fort Saint-Julien et placées derrière un épaulement établi à 300 mètres en avant du fort, devaient donner, d'après l'ordre du maréchal Bazaine lui-même, le signal de l'attaque[2].

Comme le 26, les heures s'écoulent sans que le moindre signal donne l'ordre de commencer le combat. Nos canons restent silencieux comme ceux de l'ennemi qui leur font face, et dont on aperçoit distinctement les pointeurs immobiles à leur poste. Personne ne croyait plus à la bataille; sur le plateau, les cuisines fumaient : les troupes s'étaient mises à faire le café, d'aucunes même la soupe.

A 4 heures enfin, les pièces de 24 annoncent l'attaque. L'artillerie du 4e corps ouvre aussitôt le feu sur le village de Servigny et sur les retranchements qui se dessinent en avant; l'artillerie ennemie répond avec ensemble et, comme elle avait pris soin, depuis midi, de repérer au

---

1. Elles furent disposées en partie à l'abri d'un épaulement construit à hauteur de l'oratoire de la Salette, sur la gauche de la route. (Colonel Rousset.)

2. Ces trois pièces de siège, servies par les canonniers de la 3e batterie du 1er régiment, étaient sous les ordres du capitaine *Serraz*, commandant la 3e batterie.

préalable toutes les distances, elle ne tarde pas à infliger à nos batteries des pertes sérieuses.

Les 6e et 7e batteries du 1er régiment (canons de 4), jugées d'un calibre trop faible pour tenir tête aux canons prussiens, reçoivent l'ordre de se replier. On les remplace par deux batteries de 12 de la réserve (11e et 12e du 1er). A peine en position, ces deux dernières batteries sont prises d'enfilade par une batterie ennemie établie près de Poixe, tandis qu'une autre batterie, qui est venue à découvert se mettre en face d'elles à 2 000 mètres, les prend de front. Un projectile tue du même coup deux servants à la batterie *Gastine* (12e).

Le capitaine *de Saint-Germain* (5e batterie), pour leur prêter un appui momentané, amène une section de mitrailleuses en arrière et à droite de la 11e batterie, à hauteur de ses caissons, et essaye de contre-battre la batterie qui la prend d'enfilade : il tire avec succès pendant environ une demi-heure. Néanmoins, la position de ces deux batteries, labourées par les projectiles, devient fort critique : le capitaine *Florentin* (11e batterie) et le lieutenant *Segondat* sont couverts de terre par l'explosion d'un obus qui arrache le sabre du capitaine. Le lieutenant *Schneider* est jeté à terre par un autre obus qui éclate presque sous lui.

Les maréchaux des logis *Hacquin* (11e), *Nief* (11e) et *Dargent* (12e) sont blessés. Plusieurs servants sont mis hors de combat.

Un projectile atteint directement une pièce de la 12e batterie et brise une roue de telle façon qu'un changement d'affût est nécessaire : cette opération, particulièrement délicate dans un pareil moment, est exécutée sous le feu, grâce au calme du lieutenant en premier *Guény*.

Vers 6 heures enfin, le capitaine *Florentin*, grièvement

blessé à l'avant-bras droit par un éclat d'obus, est emporté du champ de bataille et laisse le commandement de sa batterie au lieutenant en premier *Segondat*. Le capitaine en second *Boissenot*, prévenu à la réserve, vint prendre à sa place le commandement définitif de la 11e batterie et le garda jusqu'à la fin de la campagne.

Pendant cette courte mais rude affaire, ces deux batteries (11e et 12e) avaient subi les pertes suivantes :

11e batterie	2 officiers blessés, dont le capitaine commandant très grièvement ; 4 hommes tués ; 14 blessés ; 29 chevaux tués ou blessés.
12e batterie	3 hommes tués ; 10 blessés ; 25 chevaux tués ou blessés.

Les batteries de la division Lorencez (8e, 9e, 10e du 1er régiment), en réserve avec elle, assistent en simples spectatrices à ce duel d'artillerie, sous prétexte qu'on trouve leur calibre trop faible. Elles subissent, sans y répondre, le feu de l'ennemi dont les projectiles portent en plein au milieu des pièces et des caissons. Cependant, comme on renonce définitivement à s'en servir, on se décide à les faire retirer par échelons en arrière du fort Saint-Julien.

Dès que le 3e corps a réussi son attaque sur Noisseville, le général de Ladmirault ordonne de sonner la charge, et lance son infanterie contre Servigny. Les deux divisions de Cissey et Grenier s'avancent, drapeaux déployés, alignées comme à la manœuvre, suivies de la division Lorencez formant réserve. La nuit était déjà complète lorsque le village de Servigny tomba une pre-

mière fois entre nos mains ; l'artillerie avait, de part et d'autre, fini son rôle pour la journée.

Le matin du 1er septembre. — Au point du jour, toutes les troupes du 4e corps sont sur pied et occupent leurs positions en avant de Poixe et Servigny. La division Lorencez va relever en première ligne la division de Cissey qui passe en réserve. Vers 4 heures du matin, la fusillade commence, puis le canon se fait entendre du côté de la droite vers Noisseville. C'est le 3e corps aux prises avec les Prussiens qui, cette fois, ont pris l'offensive. Un brouillard épais enveloppe toute la campagne et sur le plateau de Servigny empêche de distinguer l'ensemble du champ de bataille. A 8 heures seulement, le voile de vapeurs se dissipe à hauteur du 4e corps et les batteries prussiennes de Servigny se démasquent. Comme toujours, c'est à peine si quelques batteries vont répondre aux nombreuses pièces de l'ennemi, qui tire avec rage et couvre d'obus tout le front du 4e corps.

Seules les trois batteries de la division Lorencez tiennent tête à l'artillerie allemande.

La 10e batterie du 1er régiment (capitaine *Desveaux*) se met en batterie à gauche de la route de Sainte-Barbe, près de la petite chapelle de la Salette et contre le chemin descendant à Villers-l'Orme.

Elle tire à travers les arbres de la route sur les batteries allemandes, qu'une crête intermédiaire lui cache complètement. Celles-ci répondent à son feu sans produire d'effet. Mais deux nouvelles batteries allemandes ne tardent pas à s'établir à 2 000 mètres en avant, du même côté de la route que la 10e batterie ; leur tir est assez long à se régler. Toutefois, après une heure environ d'un tir acharné, elles finissent par mettre hors de combat assez d'hommes

à cette batterie pour gêner le service des troisième et cinquième pièces qui ont un servant tué et treize de blessés; mais les pièces voisines se dédoublent et le feu n'est pas interrompu.

La 8e batterie (capitaine *Guérin*, mitrailleuses) a pris position, vers 8 heures, à droite de la route de Sainte-Barbe, un peu en arrière de la batterie *Desveaux;* le brouillard est si intense encore, qu'on ne voit pas sur qui pointer : il couvre les positions de Servigny dont cette batterie est située à plus de 2 000 mètres, distance peu favorable au tir des canons à balles. Quelques obus ennemis viennent éclater au milieu de cette batterie, tuent le lieutenant en premier *Le Pommelec* ainsi qu'un servant et blessent deux hommes. Le capitaine *Guérin* change alors de position et se porte rapidement sur la hauteur en avant du bois de Mey, où se trouve le commandant de l'artillerie de la division Lorencez. Celui-ci ne juge pas à propos que la batterie ouvre son feu à cette distance, et la retient en réserve.

La 9e batterie (*Baritot*), qui est tenue en réserve, a, presque à la fin du combat, un homme blessé.

Vers 8h 30, la position de ces trois batteries étant jugée inutilement dangereuse, celles-ci reçoivent l'ordre de renoncer à la lutte avec l'artillerie prussienne et de se retirer.

Dès lors, les cent quatorze pièces prussiennes établies sur le plateau de Sainte-Barbe redoublèrent leur feu. Les villages de Flanville, Coincy, Noisseville furent successivement reconquis par les Allemands. Pour tenter en faveur du 3e corps, qui commençait à battre en retraite, une diversion utile, le général de Ladmirault ordonna à la division Lorencez de se porter à l'attaque, mais comme notre artillerie était impuissante à la soutenir, celle-ci dut

reculer. A 10 heures, la retraite du 3e et du 6e corps, qui étaient aux ailes du 4e, étant définitives, ce dernier reçut l'ordre de rétrograder par échelons. D'ailleurs, les batteries allemandes cessèrent bientôt de tirer, et la retraite put s'effectuer sans encombre.

Vers 6 heures du soir seulement, les troupes du 4e corps reprirent leur campement habituel : la division de Cissey à Longeville ; la division Grenier à Plappeville ; la division Lorencez à Lessy ; la réserve d'artillerie sur le côté droit de la route de Plappeville, en face du Ban-Saint-Martin.

Les chevaux de l'artillerie du 4e corps, constamment harnachés et attelés, n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures.

Consommation des batteries du 1er régiment.

	OBUS ordinaires	OBUS à balles	BOITES à mitraille	CARTOUCHES à balles	TOTAL
5e batterie (31 août)	»	»	»	30	30
7e — (1er septembre)	24	»	»	»	24
10e — (—)	594	»	»	»	594
11e — (31 août)	280	»	»	»	280
12e — (—)	180	»	»	»	180
TOTAUX	1 078	»	»	30	1 108

Pertes du 1er régiment les 31 août et 1er septembre.

FLORENTIN, capitaine, grièvement blessé ;

LE POMMELEC, lieutenant (8e batterie), grièvement blessé, mort des suites de ses blessures ;

SCHNEIDER, lieutenant en second, blessé, rejoint sa batterie quarante jours après.

Troupe.

	HOMMES		CHEVAUX		OBSERVATIONS
	tués	blessés	tués	blessés	
5e batterie. . .	»	2	3	»	
6e — . . .	»	6	6	»	1 canonnier mort des suites de ses blessures.
7e — . . .	»	2	»	»	
8e — . . .	1	2	»	2	
9e — . . .	»	1	»	1	
10e — . . .	1	13	6	4	
11e — . . .	2	15	20	»	4 canonniers morts des suites de leurs blessures.
12e — . . .	2	11	20	5	1 canonnier mort des suites de ses blessures.
TOTAUX. . .	6	52	55	11	

Après Noisseville. — Telle fut la dernière tentative de l'armée de Metz pour forcer le blocus. A partir du 1er septembre, les batteries du 4e corps n'exécutèrent plus aucun mouvement. Dans l'inaction et la boue, elles s'éteignirent peu à peu dans une lente agonie, faute de chevaux.

Jusqu'au milieu d'octobre, les capitaines commandants s'ingénièrent à nourrir ces pauvres bêtes épuisées, appauvries par les privations, et dont cependant ils sentaient tout le prix, s'il leur avait fallu exécuter cette grande sortie qu'on promettait tant à l'armée. Quand on eut supprimé les distributions d'avoine (5 ou 6 octobre), on donna à manger aux chevaux des betteraves, du colza, puis des feuilles d'arbres, des feuilles de vigne, jusqu'à de l'écorce hachée. Sous ce régime débilitant, exposés à toutes les intempéries, les attelages disparurent rapidement. Le 16 octobre, quand les chevaux de la cavalerie eurent été épuisés pour la nourriture de l'armée et des habitants, on s'attaqua à ceux de l'artillerie, et à partir

de ce jour les batteries eurent à en livrer journellement quatre ou cinq à l'administration.

A mesure que diminuait l'effectif des chevaux, on dut successivement réduire le matériel que l'on ne pouvait plus atteler. Toutefois, les batteries de mitrailleuses conservèrent jusqu'au dernier jour leur batterie de combat au complet, les autres batteries devant au besoin leur fournir les attelages nécessaires.

Le jour où l'artillerie n'exista plus comme artillerie, on la transforma en infanterie. On retira aux canonniers leurs mousquetons, leurs pistolets et leurs sabres, on les arma de chassepots dont on leur enseigna à la hâte le maniement.

Sous une pluie qui tombait à torrents, dans des camps inondés et pleins de boue, nos canonniers grelottaient de froid et de fièvre sous leurs habits mouillés et sans même de feux de bivouac pour se réchauffer. Épuisés par la faim, les privations de toute espèce, minés par la dysenterie, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Et cependant, ne proférant ni plainte ni murmure, ils surent, pendant cette lugubre période du blocus, se montrer aussi pleins de patience et de résignation qu'ils avaient déployé de bravoure dans les grands combats du mois d'août.

La place de Metz et l'armée du Rhin capitulèrent le 27 octobre. Le 1er régiment d'artillerie avait cessé d'exister (1) !

---

1. Pour être complet, cet Historique devrait contenir également ce qui regarde les détachements du 1er régiment d'artillerie qui ont servi l'artillerie des forts de Metz, celle de Thionville et de Bitche. En l'absence complète de documents officiels, impossibles à consulter pour l'instant, ce travail ne pourra être terminé que le jour où la *Revue d'histoire*, publiée par la section historique de l'armée, aura rendu publics les documents concernant cette partie de la guerre.

Récompenses accordées pendant la guerre aux officiers et canonniers du 1er régiment.

Légion d'honneur :

Officiers. . .	Legrand	Chef d'escadron ;
	de Tinseau	—
	de Saint-Germain .	Capitaine ;
	Guérin.	—
Chevaliers. .	Florentin	Capitaine ;
	Gastine	—
	Piou.	—
	Gravelle	—
	Baritot	—
	Migurski.	—
	Bonnet	—
	Genet	Lieutenant ;
	Coutances	—
	Chériot	—
	Truntzler	Maréchal des logis.
	Monteaucut . . .	Artificier.

Médaille militaire :

Moreau . .	Adjudant ;	Charton . .	Artificier ;
Bertrand .	—	Poncet. . .	—
Hoësting .	—	Hornecker .	—
Vion . . .	Maréchal des logis chef ;	Donzé . . .	—
Léger. . .	—	Tavernier .	—
Lobstein. .	—	Renaud . .	—
Pouy . . .	Maréchal des logis ;	Kuhlé . . .	—
Geist . . .	—	Bonin . . .	—
Barbet . .	—	Portemann .	—
Michaux . .	—	Mathis. . .	—
Hanoteau .	—	Coulon. . .	Conducteur ;
Hacquin. .	—	Ducros. . .	—
Quilichini .	—	Vachon. . .	—
Casanova .	—	Toupet. . .	Servant ;
Membrey. .	—	Cortey. . .	—
Barrou . .	—	Zinslen. . .	—
Lefranc. .	—	Lecorre . .	—
Diétembec .	—	Jacquenot. .	—
Roze . . .	Brigadier ;	Leveillo . .	—
Sévin . . .	—	Courvoisier.	—
Loison. . .	—	Angle . . .	—
Bertrand .	—	Delespaux .	—
Frèrejean .	—	Cambas. . .	—
Bonnemay .	—	Mouraud. .	—
Cortié. . .	Artificier ;	Chevillon .	—
Fontbarlet.	—	Nicolas . .	Trompette.

CHAPITRE IX

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE DE 1870 A 1900

Le 1er régiment d'artillerie depuis 1870.

Le 1er régiment d'artillerie, qui faisait en entier partie de l'armée du Rhin, disparut avec elle : état-major, troupe, dépôt... tout fut emmené en captivité.

1871. — Par décision ministérielle du 16 mars 1871, le corps fut provisoirement réorganisé à Bourges avec ses anciens éléments, au fur et à mesure de leur rentrée de captivité, sur le pied de douze batteries (dont deux à pied), un peloton hors rang et une batterie de dépôt. On le remonta avec les chevaux provenant des batteries mobilisées pendant la campagne, et qui avaient été réunis à Moulins, dans les corps de cavalerie qui y tenaient garnison.

1872. — Par le décret du 20 avril 1872, sur la réorganisation de l'armée, le nombre des régiments d'artillerie fut porté à trente.

En conséquence, le 1er régiment, sous le commandement du colonel *Soleille,* gardait la 1re batterie à pied, la batterie de dépôt, les batteries montées nos 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, qui devaient, dans l'ordre ci-dessus, prendre respectivement les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Il recevait en outre : du 16e régiment à Bourges, les batteries no 2 (à pied), no 10 (montée), et, du 18e régiment à Toulouse, les batteries à cheval 7 et 8 (qui prenaient les nos 13 et 14).

Il donnait en échange au 18e, les batteries montées nos 11 et 12. En résumé, il comprenait douze batteries dont dix à pied (nos 1 à 10) et deux à cheval (nos 13 et 14).

Le 25 décembre, la 4e et la 8e batterie furent détachées au camp d'Avor, par ordre du général commandant la 19e division militaire.

1873. — Le 24 juillet 1873, parut la loi relative à l'organisation générale de la nouvelle armée, et en vertu de laquelle le territoire de la France était divisé en dix-huit régions de corps d'armée.

A chaque corps d'armée fut affectée une brigade d'artillerie : le nombre des régiments de l'arme fut alors porté à trente-huit (deux pour l'Algérie), par la création de huit nouveaux régiments (Décret du 29 septembre 1873).

La 8e brigade fut constituée à Bourges, chef-lieu du 8e corps, par les 1er et 17e régiments.

Le 1er régiment se trouva dès lors réorganisé à dix batteries (une à pied, une de montagne, huit montées) :

Les batteries nos 2 et 4 changeaient respectivement de numéros.

Les batteries à cheval (nos 13 et 14) passaient respectivement au 17e à Bourges et au 36e à Clermont-Ferrand.

La 2e nouvelle (ex-4e), destinée à relever à Sétif la 6e batterie du 3e régiment, fut organisée aussitôt en batterie de montagne, à l'effectif de : 1 capitaine en premier,

2 lieutenants, 110 hommes (25 servants, 45 conducteurs, 40 de cadre), sans chevaux. Elle devait recevoir, à son arrivée à Sétif, 118 hommes de la 6e batterie du 3e régiment, pour être complétée à 228, plus des chevaux de selle et des mulets harnachés. Elle quitta Bourges le 29 octobre, embarqua à Marseille le 31 et débarqua à Philippeville le 2 novembre, d'où elle arriva à Sétif le 4. Dès que la batterie fut entièrement constituée, une section fut détachée à Bou-Saâda.

Au mois de septembre, les 4e et 8e batteries, détachées à Avor depuis près d'un an, ainsi que la 6e qui y avait été envoyée également le 12 avril, rentrèrent définitivement à Bourges.

Le 21 octobre, le lieutenant-colonel *Maucourant*, promu colonel, succédait au colonel Soleille, admis à la retraite depuis le 10 août.

1874. — Le 8 octobre 1874, la 2e batterie quitte Sétif pour Constantine. Une section est détachée à Batna.

1875. — La 1re batterie est envoyée le 22 janvier à Salins, d'où elle détache des fractions aux forts de Pierre-Châtel et des Rousses.

En vertu de la loi des cadres du 13 mars 1875, les premiers régiments de chaque brigade (dits *régiments divisionnaires*) devaient comprendre treize batteries (huit montées, trois à pied, deux de dépôt et de section de munitions); les seconds (dits *de corps*), treize batteries également (dont huit montées, trois à cheval, deux de dépôt).

Mais, par décret du 15 avril et en attendant la création des quatre batteries manquant encore à chaque brigade, et qu'on ajournait, les premiers régiments furent, en date

du 1er mai, constitués à douze batteries seulement, et les deuxièmes à dix.

En conséquence, le 1er régiment reçut du 37e la batterie n° 1 qui prit le n° 3, et créa, par prélèvement sur ses propres ressources, une nouvelle batterie (dite de dépôt et de section de munitions) qui prit le n° 12. L'ancienne batterie n° 3 changea de numéro et prit le n° 11.

Elle eut donc trois batteries à pied (1, 2, 3), huit montées (4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11), une de dépôt (12).

Le 21 août, la 2e batterie quitta Constantine pour tenir garnison à Philippeville.

En octobre, la 3e batterie fut détachée au camp d'Avor.

1876. — Une instruction ministérielle du 1er janvier 1876, faisant suite à celle du 15 avril 1875, décida qu'il serait créé, à la date du 5 janvier, vingt-cinq des soixante-seize batteries manquant encore au complet fixé par la loi des cadres, à savoir, en particulier, dans chaque régiment divisionnaire, la deuxième batterie de dépôt n° 13.

La 13e batterie fut donc créée au 1er régiment au moyen de prélèvements en hommes et en chevaux sur le reste du corps.

Au mois de juin, la 3e batterie détachée à Avor fut envoyée à Dijon.

Mouvements de la 2e batterie en Algérie.

1878. — La 1re section de la 2e batterie, désignée pour faire partie de l'expédition d'*El-Amri* (1 officier, 44 hommes, 43 chevaux et mulets), arriva le 4 avril à Biskra et partit le 8 avec la colonne. Le 11 et le 12, légères escarmouches.

Le 13, la colonne est attaquée par les indigènes vers 11 heures du soir. Ils sont repoussés: la section a quatre hommes et un officier blessés. Le 15, on arrive devant El-Amri. On commence immédiatement la construction des batteries de siège, qui se continua jusqu'au 18. Le 22 arrivent des renforts avec deux nouvelles sections d'artillerie. Le 26, on commence le bombardement. Le 27, l'ennemi hisse le drapeau blanc : l'insurrection est vaincue.

Les troupes restèrent campées autour de la place jusqu'au 7 mai. La 1re section de la 2e batterie ne rentra que le 18 à Biskra, où elle resta détachée.

Le 4 juillet, une deuxième section fut également détachée à Batna.

1879. — Le 2 juin, la 2e batterie organisa à Constantine deux sections sur pied de guerre sous le commandement du capitaine *Stiltz* (1re section, lieutenant *Methlin ;* 2e section, l'adjudant).

La 1re section rejoignit à Kenchela, le 7, la colonne commandée par le colonel Gamne, du 3e chasseurs, tandis que la 2e section et le capitaine Stiltz se rendaient à Biskra à la disposition du colonel Cajart, du 3e zouaves. Ces deux sections, pendant la durée de l'expédition, restèrent attachées à leurs colonnes, qui opérèrent d'ailleurs isolément.

Le 11 juin, à Biskra, le capitaine Stiltz réunit sous son commandement une section du 16e d'artillerie (M. *Vergé,* lieutenant en second), une section de la 2e batterie et une nouvelle section formée des éléments disponibles de la 2e batterie. Le 16 juin, il prit part à des engagements peu sérieux à *Tizougarin.*

Le colonel Gamne poursuivit les insurgés du 25 au

29 juin. La 1re section était rentrée à Constantine dès le 15.

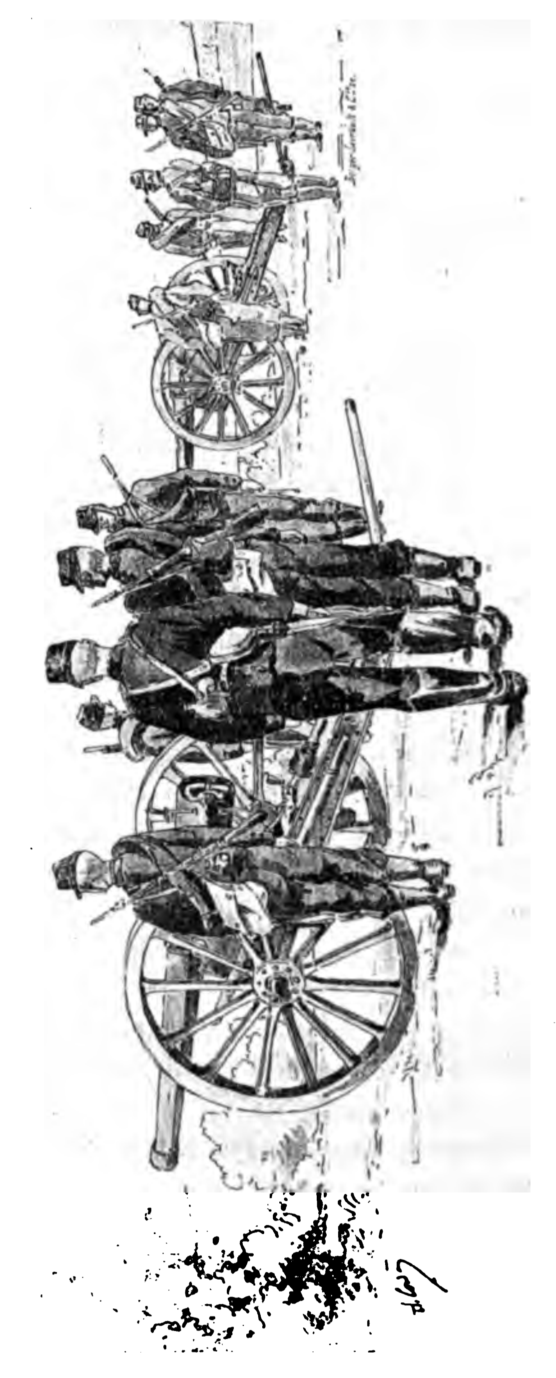
1880. — Le colonel *de Bastard d'Estang* prend, le 1er juillet, le commandement du régiment, en remplacement du colonel Maucourant, promu général.

La 2e batterie pendant l'expédition de Tunisie.

1881. — Le 7 avril, deux sections de la 2e batterie, sous les ordres du capitaine *Pertus,* reçurent l'ordre de se mettre en route pour rejoindre au camp d'Oum-Teboul la brigade Ritter, de la division Delebecque, à laquelle elles étaient affectées. L'artillerie de la brigade comprenait encore la 2e batterie du 16e régiment (80 de montagne) et un échelon de munitions, le tout sous les ordres du chef d'escadron *Nussbaum.*

Le 24 avril, les deux sections avaient rejoint le camp de l'Oum-Teboul. La division Delebecque, qui devait franchir la frontière le 25, ne put, à cause de pluies torrentielles, commencer son mouvement que le lendemain. Le 26, la brigade Ritter se mit donc en marche sur deux colonnes, à 3 heures du matin, vers le col de Bababrick, en pays khroumir. La 2e section de 4 de montagne du 1er régiment, qui était à l'avant-garde de la colonne de gauche sous les ordres du colonel Gerder, fut chargée de l'attaque directe du col. A 6 heures, la brigade occupait le Kef-Bababrick sans avoir rencontré un ennemi. On tira cependant soixante obus sur quelques burnous qui s'enfuyaient.

Le mauvais état des chemins et l'accident survenu au général Ritter, frappé d'une attaque d'apoplexie, obli-



1890. — ARTILLERIE. TENUE DE CAMPAGNE

gèrent la brigade à s'arrêter. Elle passa la nuit du 26 sur ses positions et redescendit le 27 sur Oum-Teboul, puis le soir même sur El-Aïoun.

La colonne Delebecque, arrêtée jusqu'au 2 mai par suite du mauvais temps, reçut l'ordre de se concentrer le 3 à Djéhabra. La brigade Gerder (ex-Ritter) y arriva à 10 heures du matin. Le 4 mai, le camp fut porté à Sidi-Youssef, le 5 à El-Mona. Le 7 mai, le général Caillot prend le commandement de la brigade Ritter.

Le 8, une reconnaissance offensive, avec toute l'artillerie de la division, est dirigée par le général Delebecque sur le marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemmel, point signalé comme le centre de résistance des Khroumirs. La cavalerie s'empara, à elle seule et sans la moindre résistance, du marabout, où l'on ne trouva qu'un vieillard. A 4 heures du soir, toute la reconnaissance était rentrée au camp d'El-Mona.

A cause des pluies, la colonne ne put se remettre en marche que le 11. Jusqu'au 24 mai, elle ne rencontra pas de résistance sérieuse et on se contenta de tirer quelques obus pour forcer les Arabes à abandonner leurs douars et leurs troupeaux.

Le 29 mai, l'ordre de dislocation arrivait et la 2e batterie reprenait la route de Batna.

Dans la deuxième partie de la campagne (juillet à septembre), la 1re et la 3e section (lieutenants *Mozat* et *Girard*) firent encore partie de la colonne mobile de Tebessa, et eurent de nouveau l'occasion de tirer quelques coups de canon.

1883. — Le 12 avril, le colonel *Duterme* prend le commandement du régiment.

La loi du 24 juillet réorganise l'artillerie en vue de la

création d'une artillerie de forteresse. L'arme comprendra dès lors :

1° Trente-huit régiments de campagne, les uns à douze batteries montées (régiments divisionnaires), les autres à huit montées, trois à cheval (régiments de corps);

2° Seize bataillons d'artillerie de forteresse à six batteries.

Par suite, le 1er régiment à douze batteries montées conserve ses batteries nos 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, qui prennent les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 11. Il cède:

1° Au 10e bataillon, où elle prend le n° 1, sa 1re batterie (Salins) et, où elle prend le n° 2, sa 3e batterie (Dijon);

2° Au 7e bataillon, où elle prend le n° 4, une batterie à pied formée par prélèvement sur l'ensemble du régiment et à l'aide des cadres de sa 13e batterie.

Il reçoit : 1° le personnel et les chevaux de la 1re compagnie du train d'artillerie qui était dissoute;

2° Les batteries nos 7 et 8 du 37e, qui devaient porter les nos 9 et 10.

Enfin, à l'aide de ses ressources, il forme une nouvelle batterie montée (n° 12).

La 2e batterie, détachée à Batna, restait provisoirement attachée au régiment et prenait le n° 2 *bis*.

La 2e batterie bis pendant l'expédition du Tonkin.

1885. — La 2e batterie *bis* (capitaine *Pertus*, commandant la batterie; capitaine en second *Rivals; Girard*, lieutenant en premier; *Aizier* et *Lavall*, lieutenants en second), à l'effectif de : 4 officiers, 247 hommes, 27 chevaux, 140 mulets, s'embarqua à Philippeville sur le *Wingh-long*, le 21 avril 1885. Elle débarqua à Saïgon

le 1er juin; on pensait en effet devoir s'en servir au Cambodge, qui était alors très agité. Mais, le 3, elle est rembarquée à destination de la baie d'Along, où elle arrive en fin juin.

Rassemblée à Haïphong, elle est mise le 4 juillet à la disposition du général de Courcy pour marcher sur Hué; après le guet-apens, elle occupe la citadelle, où elle reste cantonnée jusqu'en 1886.

Pendant ce temps, les sections de la batterie sont détachées à tour de rôle et prennent part à diverses colonnes.

En septembre 1885, la 1re section (lieutenant *Girard*) fait partie de la colonne qui opère dans la province de Bin-Dinh et se distingue à la prise de *Quin-Hon*.

1886. — Vers la fin de janvier 1886, pendant que la 1re section opère dans la province de Dong-Hoï, la 2e section (lieutenant *Lavall*) opère dans le Kuang-Tri, puis dans le haut Song-Gian.

Dans les premiers jours de mars, la batterie reçoit l'ordre de rester au Tonkin. Le lieutenant *Girard* part avec sa section de Hué, et traverse le premier le col des Nuages, réputé infranchissable par les missionnaires et les indigènes. Le passage fut effectué sans accidents, mais au prix d'efforts inouïs.

Le lieutenant *Girard* fut cité à l'ordre du jour du corps expéditionnaire.

Les autres sections suivent, huit jours après, le même chemin et la batterie se trouve réunie à Hanoï le 18 mars.

Au Tonkin comme en Annam, les sections de la batterie sont détachées avec les nombreuses colonnes qui sillonnent le pays et opèrent séparément. La section du lieutenant *Girard* prend une part brillante à la prise de *Than-Hoé*. Le lieutenant est nommé capitaine, puis che-

valier de la Légion d'honneur. Il fut remplacé à la tête de sa section par le lieutenant *Repelin*.

1887-1888. — La batterie resta au Tonkin jusqu'en juillet 1888. Dès le mois de mai, deux sections, sous les ordres du capitaine *Girard*, étaient rentrées à Oran.

Conformément à la loi du 28 décembre 1888 portant création d'une artillerie spéciale de montagne, les douze batteries *bis* de campagne, détachées des divers régiments de la métropole, furent rattachées pour ordre aux régiments de la 19e brigade.

En conséquence, la 2e batterie *bis* du 1er régiment, en garnison à Oran, devint la 13e batterie montée du 12e régiment.

1894. — Enfin, comme suite à la loi du 29 juin 1894 modifiant l'organisation de l'artillerie et rattachant les pontonniers au génie, la 6e batterie du 1er régiment passa au 8e à Bruyères, où elle prit le n° 9.

Le régiment forma avec ses propres ressources une nouvelle batterie montée n° 6.

CHAPITRE X

LES ÉTENDARDS DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

Canonniers du 1er régiment, voilà vos drapeaux! ils vous serviront toujours de point de ralliement; ils seront partout où le peuple français et son gouvernement auront des ennemis à combattre.....

(Proclamation du premier Consul à la parade du 15 prairial an X.)

L'étendard du 1er régiment d'artillerie de 1671 à 1900.

Le drapeau du régiment des Fusiliers du Roi (1671). — Le régiment des Fusiliers du Roi eut, à sa création en 1671, ses drapeaux comme les autres régiments d'infanterie, c'est-à-dire : un *drapeau-colonel* blanc et un nombre variable de *drapeaux d'ordonnance* (1).

Ces derniers étaient semblables à ceux du roi: deux parties rouge de feu (couleur symbolique de Louis XIV, qui avait pris le soleil pour emblème) et deux quartiers vert pâle, avec cette différence qu'ils étaient séparés par une croix blanche, et qu'au lieu de présenter une teinte mate, les quartiers avaient des reflets changeants de

1. Sous l'ancienne monarchie, tous les régiments d'infanterie ou de cavalerie avaient un drapeau blanc et des drapeaux de couleurs distinctives propres à chacun d'eux.

Le premier, qui restait toujours à la compagnie du colonel, était en général blanc (couleur distinctive du commandement) ; les autres, qui affectaient les dispositions et les couleurs les plus variées avec chaque corps, s'appelaient les « drapeaux d'ordonnance. »

nuance aurore, « destinés à rappeler les couleurs des feux du ciel et de l'enfer(1) ».

La cravate était blanche et la hampe d'azur.

En reconnaissance des exploits accomplis par le régiment au siège de *Cambrai* en 1677, Louis XIV lui permit de semer la croix de ses drapeaux « de fleurs de lys sans nombre » ainsi que la hampe.

Le Royal-Artillerie (1720). — En 1720, lors de la création des cinq bataillons du régiment de Royal-Artillerie, chacun d'eux reçut, comme marque de son indépendance, un drapeau blanc, selon l'usage dans les régiments d'infanterie, et un certain nombre des drapeaux d'ordonnance de l'ancien régiment des Fusiliers du Roi (2).

Le régiment de La Fère (1765-1770). — Jusqu'à la Révolution, les ordonnances royales sont muettes sur les drapeaux de l'artillerie. Selon toute vraisemblance, ils restèrent toujours ceux de 1677(3): ils ne portaient aucune inscription; le corps de l'artillerie seul avait une devise: *Ultima ratio regum,* qui figure sur toutes les anciennes pièces de canon.

Cependant, dans l'ordonnance de 1772, on trouve un article où il en est fait mention tout au moins pour démontrer l'inutilité de les emmener en campagne:

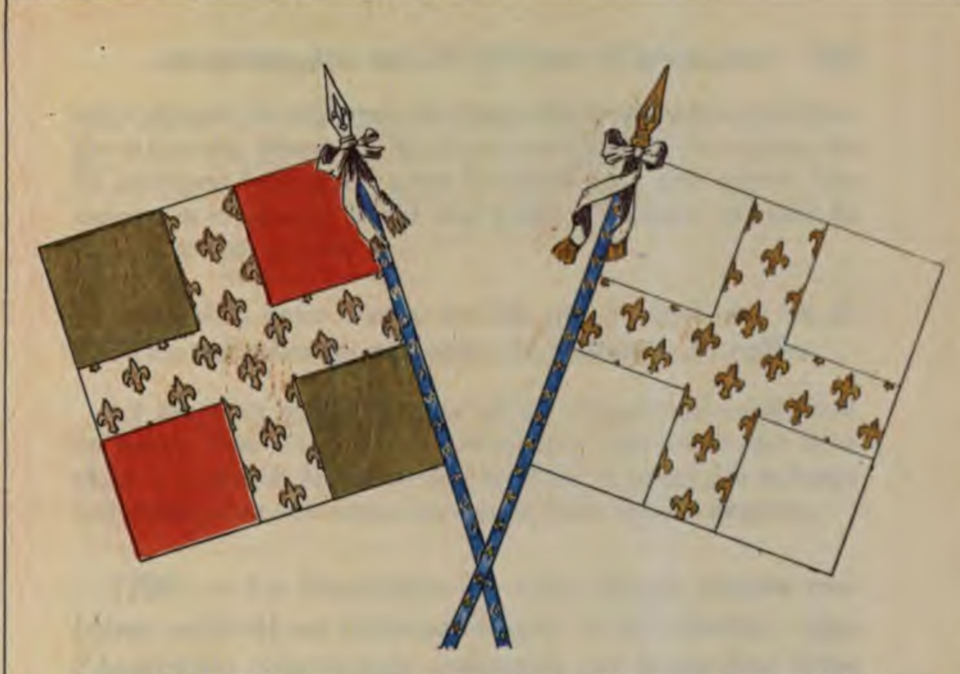
ART. 64. — Et comme une garde aux drapeaux pourrait deve-

---

1. Général SUSANE, *Histoire de l'artillerie.*

2. En 1737, une ordonnance du comte d'Eu, grand maître de l'artillerie, fixa à trois le nombre des drapeaux par bataillon du Royal-Artillerie: un drapeau blanc et deux d'ordonnance.

3. « Chaque brigade du Corps Royal a deux drapeaux, l'un blanc colonel, l'autre de couleur gorge de pigeon et aurore par opposition, l'un et l'autre ayant la croix blanche semée de fleurs de lys d'or sans nombre. La hampe est azur semée de fleurs de lys d'or. » (*Almanach historique et chronologique du Corps Royal,* 1761, page 81.)



DRAPEAU-COLONEL ET DRAPEAU D'ORDONNANCE DES BRIGADES DU CORPS ROYAL DE L'ARTILLERIE
(1677-1789)



RÉGIMENT DE LA FÈRE — DRAPEAU-COLONEL (1774)

DRAPEAUX DU CORPS ROYAL DE L'ARTILLERIE ET DU RÉGIMENT DE LA FÈRE

nir à charge, les régiments du Corps Royal qui devront se rendre à l'armée, déposeront les leurs dans l'arsenal de la place, où ils recevront leur ordre, pour le reprendre à leur retour. Les canons en campagne seront leur point d'honneur, et celui de ralliement sera au parc.

Cet ordre, sans doute, ne fut pas exécuté, car on lit dans un mémoire du chevalier du Teil daté de 1785 :

Les drapeaux ne conviennent qu'aux troupes qui combattent en masse, c'est avec eux que ces troupes bien ordonnées marchent à la gloire ; le service de l'artillerie exigeant que ce corps soit divisé, c'est son canon qui doit lui tenir lieu de drapeau.

1790. — La Révolution de 1789 adopta comme emblème national un drapeau unique : le 23 octobre 1790, l'Assemblée constituante ordonnait que le pavillon français serait, à l'avenir, composé de trois bandes égales et disposées verticalement, bleue, blanche et rouge, cette dernière étant la plus près de la hampe et la bleue à l'extrémité. Peu de temps après, le bleu remplaça le rouge près de la hampe et le rouge devint flottant. Cependant, cette modification semble ne s'appliquer qu'au drapeau-colonel, car un décret du 1er janvier 1791 ajoutait que :

... Les autres drapeaux des régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie porteraient les couleurs affectées à chaque régiment..... qu'ils porteraient d'un côté les mots « Discipline et obéissance à la loi » et de l'autre, le numéro du régiment [1], que toutes les armoiries en distinction qui pourraient avoir rapport à la féodalité seraient entièrement supprimées [2].

---

1. Le 30 septembre 1791, une modification fut apportée à ces dispositions : le numéro du régiment figure au-dessus de l'inscription précitée, au lieu d'être de revers.

2. Cette période est d'ailleurs assez confuse en ce qui regarde les drapeaux de l'artillerie. Il semble ressortir de l'étude des documents concernant la question, que l'artillerie avait conservé ses anciens drapeaux d'ordonnance

1792. — D'après un décret du 22 octobre 1792, l'Assemblée décida le remplacement de la cravate blanche des drapeaux par la cravate tricolore, mais les régiments conservaient encore leurs drapeaux de couleur individuelle. Cette substitution de cravates fut décrétée sur une proposition de M. de Choiseul-Praslin, motivée par ce fait, que des officiers, entre autres le vicomte de Mirabeau, colonel du régiment de Touraine, avaient jugé à propos, en quittant leur corps, d'emporter les cravates blanches des drapeaux, pour en faire les enseignes des corps formés par les émigrés.

1793. — Le drapeau tricolore ne fut définitivement adopté qu'en 1793. En date du 21 avril 1793, une loi prescrivit que les anciens drapeaux et étendards fussent brûlés et remplacés par des insignes aux trois couleurs. Les corps continuèrent à se distinguer entre eux par les dispositions très variées et souvent fort compliquées que les trois couleurs affectaient sur leurs drapeaux, l'uniformité n'existant que sur le drapeau-colonel qui, blanc en 1791, fit place d'une façon définitive, en février 1794, au drapeau bleu, blanc, rouge avec les initiales (R F) de la République française, entourées de deux branches de laurier.

1801. — On a vu en détail, dans le cours de l'*Historique*(1), à propos de la révolte militaire de Turin, l'odyssée des drapeaux du 1er régiment d'artillerie pendant l'année 1801 : un arrêté des Consuls de la République

---

avec quatre cantons et une croix blanche, puisque le décret de 1791, proposé par M. de Menou, ne fut pas exécuté dans toutes ses parties et qu'il fallut un nouveau décret du 5 janvier 1793 pour ordonner la suppression des fleurs de lis sur la croix des drapeaux de l'artillerie.

1. Voir la « Révolte militaire de Turin » (chapitre IV)

décréta « que les drapeaux du régiment seraient déposés au Temple de Mars et couverts d'un crêpe noir ».

Ils furent effectivement rapportés à Paris par vingt-cinq sous-officiers, sous la conduite de l'adjudant Guérard et, en présence du général Berruyer, gouverneur, suspendus, recouverts d'un crêpe noir, à la voûte des Invalides (1801). Les premiers moments de colère une fois passés, le premier Consul, fléchi par le rapport du ministre de la guerre Berthier, consentit à rendre au 1er régiment ses anciens drapeaux. Leur remise eut lieu en grande pompe à Paris, dans la cour des Tuileries, le 15 prairial an X. Le premier Consul en arracha lui-même les crêpes funèbres qui les couvraient depuis huit mois, et les restitua au colonel du 1er régiment [1].

1803 (an XI). — En l'an XI, on adopta un modèle presque uniforme de drapeaux : un carré blanc ayant ses angles au milieu des côtés du drapeau ; deux des quatre triangles ainsi formés dans les angles étaient rouges, les deux autres bleus. Pour l'artillerie, le numéro du régiment dans chaque angle ; au centre du carré blanc, un soleil d'or chargé d'un trophée composé de branches de laurier vert, de deux sabres, de deux canons et d'un obusier d'or duquel sortaient des flammes, et d'un obus d'or lançant la foudre par quatre ouvertures. Au-dessus du trophée : *République française ;* au-dessous, le numéro du bataillon. Le fer de lance, évidé, portait à son intérieur une grenade enflammée.

1805. — Napoléon, qui, plus que tout autre, avait l'amour du drapeau, ne changea rien à ses couleurs. Un

---

1. Voir chapitre IV.

le 1er juin; on pensait en effet devoir s'en servir au Cambodge, qui était alors très agité. Mais, le 3, elle est rembarquée à destination de la baie d'Along, où elle arrive en fin juin.

Rassemblée à Haïphong, elle est mise le 4 juillet à la disposition du général de Courcy pour marcher sur Hué; après le guet-apens, elle occupe la citadelle, où elle reste cantonnée jusqu'en 1886.

Pendant ce temps, les sections de la batterie sont détachées à tour de rôle et prennent part à diverses colonnes.

En septembre 1885, la 1re section (lieutenant *Girard*) fait partie de la colonne qui opère dans la province de Bin-Dinh et se distingue à la prise de *Quin-Hon*.

1886. — Vers la fin de janvier 1886, pendant que la 1re section opère dans la province de Dong-Hoï, la 2e section (lieutenant *Lavall*) opère dans le Kuang-Tri, puis dans le haut Song-Gian.

Dans les premiers jours de mars, la batterie reçoit l'ordre de rester au Tonkin. Le lieutenant *Girard* part avec sa section de Hué, et traverse le premier le col des Nuages, réputé infranchissable par les missionnaires et les indigènes. Le passage fut effectué sans accidents, mais au prix d'efforts inouïs.

Le lieutenant *Girard* fut cité à l'ordre du jour du corps expéditionnaire.

Les autres sections suivent, huit jours après, le même chemin et la batterie se trouve réunie à Hanoï le 18 mars.

Au Tonkin comme en Annam, les sections de la batterie sont détachées avec les nombreuses colonnes qui sillonnent le pays et opèrent séparément. La section du lieutenant *Girard* prend une part brillante à la prise de *Than-Hoé*. Le lieutenant est nommé capitaine, puis che-

les autres régiments de l'arme. L'Empereur mit en note sur le rapport :

Il faut me faire un projet de règlement pour les aigles ; une par régiment suffit, pour l'infanterie et la cavalerie comme pour l'artillerie.

Le décret du 25 décembre 1811 fut la conséquence de cette décision : « Aucun corps, y est-il dit, ne peut porter pour enseigne l'aigle française, s'il ne l'a reçue de nos mains et s'il n'a prêté le serment, par ses députés, de mourir pour la défendre. Les régiments d'artillerie de vingt compagnies ne pourront désormais en avoir plus d'une. »

L'Empereur, en même temps, se prononça pour un drapeau uniforme et adopta le drapeau aux trois couleurs placées verticalement : aux angles supérieurs était la couronne impériale, aux angles inférieurs l'image d'une aigle, les unes et les autres séparées par une couronne de chêne contenant l'initiale de l'Empereur. Sur la partie blanche, la légende : « Napoléon, empereur des Français, au 1er régiment d'artillerie à pied ».

La cravate descendait jusqu'à la moitié du tablier ; la bordure entière était brodée en or avec quelques grandes paillettes, des abeilles et des étoiles.

Le 14 juin 1812, Napoléon écrivait au ministre de la guerre, M. le duc de Feltre :

Je veux seulement, par mon décret du 25 décembre 1811, qu'on confectionne l'étendard qui doit être attaché aux aigles ; l'aigle ne changera pas, tandis que l'étendard sera renouvelé tous les trois ans. Ce sera quelque chose d'imposant qu'une aigle dont on pourra citer les batailles ; c'est là l'avantage d'avoir pour enseigne quelque chose qui ait un corps ; il faut faire l'é-

toffe d'une double soie bien serrée et la faire broder avec soin. Faites-y inscrire les batailles où le corps s'est trouvé (1).

1814. — A la chute de l'Empire, un gouvernement provisoire fut établi le 1er avril 1814. Le 4, il rendait un arrêté « supprimant tous les emblèmes, chiffres et armoiries qui avaient caractérisé le gouvernement de Bonaparte ». De nouveau réapparut le drapeau blanc de Charles VII et d'Henri IV.

D'après l'article 16 de l'ordonnance du 12 mai 1814, les décorations des drapeaux et étendards d'ordonnance, devaient être pour l'artillerie telles que Louis XIV les avait accordées à ce corps, alors qu'il était régiment des Fusiliers du Roi. Les régiments d'artillerie à pied eurent un drapeau, et ceux à cheval un étendard; toutefois, leur cadre ne comporta plus d'emploi de porte-drapeau ni de porte-étendard.

La distribution des nouveaux drapeaux fut faite le 14 septembre 1814 aux troupes réunies au Champ-de-Mars. Puis, dans les diverses garnisons, il y eut bénédic-

---

1. C'est Bonaparte, général en chef, qui, le premier, avait eu l'idée d'inscrire sur les drapeaux les noms des affaires où chaque régiment s'était distingué. Il prescrivit de remplacer les drapeaux des demi-brigades par d'autres qui porteraient dans les angles les numéros du bataillon. D'un côté : « République française, discipline, obéissance à la loi; » de l'autre côté, les noms des combats et des batailles auxquels le bataillon avait assisté, et en plus gros caractères les affaires où il s'était distingué. L'enthousiasme provoqué par cette mesure à l'armée d'Italie déplut probablement au Directoire, plus encore que l'action d'un général d'armée se permettant de remplacer les drapeaux que les troupes avaient reçus du gouvernement, par d'autres qui devenaient les siens, et le 21 juillet 1798 il rendit un arrêté supprimant les devises et les légendes.

En 1802, il avait repris cette idée. Au mois de mai, lors de la réorganisation de la garde des Consuls, qui comprenait un escadron d'artillerie à cheval, il fut accordé à cette artillerie un étendard ne portant aucune allégorie républicaine, mais seulement, au-dessus de l'inscription « République française », cette légende :

« Partout l'artillerie s'est comblée de gloire. »

tion dans les églises, outre, bien entendu, la réception devant le corps en armes et la prestation du serment. L'instruction du 12 mai, qui réglait tout le cérémonial de cette réception, prescrivait de brûler les anciens étendards, après qu'ils auraient assisté à la bénédiction des nouveaux.

Les Cent-Jours (1815). — Pendant les Cent-Jours (9 mars au 3 août 1815), le drapeau tricolore reparut avec ses trois couleurs disposées verticalement, et très sobre d'ornements : « Arrachez, disait l'Empereur à ses soldats, ces couleurs que la nation a proscrites, arborez cette cocarde tricolore que vous portiez dans nos grandes journées ! Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moskowa, à Lützen, à Würtzen, à Montmirail [1] ! »

La seconde Restauration (1815). — L'ordonnance du 31 août 1815 rétablit le drapeau blanc : « Chacun des régiments d'artillerie à pied, disait-elle, recevra un drapeau dont le fond sera blanc parsemé de fleurs de lis d'or, portant l'écusson de France et la désignation du régiment. »

Ces drapeaux portaient, d'un côté les armes de France entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et accompagnées du sceptre et de la main de justice ; de l'autre côté, l'inscription : « Le Roi au 1er régiment d'ar-

1. On ne dit pas si les régiments d'artillerie de la ligne reçurent les nouveaux drapeaux. Mais il est certain que l'artillerie à pied et l'artillerie à cheval de la Garde eurent des aigles ; celle de l'artillerie à cheval, déposée aujourd'hui au musée des Invalides, portait cette fière légende composée des noms des capitales conquises :
« Vienne, Berlin, Madrid, Milan, Moscou, Varsovie, Venise, Le Caire. »

tillerie à pied » entourée de deux branches de laurier vert, sous lesquelles pendaient, attachées à des cordons rouges, les décorations de Saint-Louis et de la Légion d'honneur (1).

Le porte-drapeau fut alors, dans l'artillerie, un officier du grade de lieutenant en premier (Ordonnance du 21 mai 1817).

1830. — Après la révolution de Juillet, la nouvelle charte spécifiant que la France reprenait les trois couleurs, le drapeau tricolore fut définitivement rétabli. Il portait d'un côté, l'inscription : « Le Roi des Français au 1er régiment d'artillerie », de l'autre, la belle devise de la Légion d'honneur : « Honneur et Patrie ».

La hampe était surmontée d'un coq gaulois. Deux distributions de drapeaux eurent lieu à dix ans d'intervalle : le 17 mars 1831 et le 26 septembre 1841.

Sous la monarchie de Juillet, le cadre des régiments d'artillerie ne comprit plus d'emploi de porte-étendard. D'ailleurs, cette disposition était déjà en vigueur depuis la dernière réorganisation de l'arme du 5 août 1829 : les porte-drapeaux et porte-étendards avaient été supprimés, et ces fonctions, confiées à des adjudants.

1848. — En 1848, quand la République fut proclamée pour la deuxième fois, le gouvernement provisoire maintint les trois couleurs. Un décret du 5 mars détermina la forme du drapeau, telle qu'elle avait été définie par le décret de la Convention du 27 pluviôse an II, sur les dessins du peintre David :

Aux quatre angles, dans une couronne de lauriers, le

1. Celui du 1er régiment, dont la reproduction est ci-jointe, a été copié sur celui du 2e régiment conservé au musée des Invalides.



PREMIER EMPIRE (1811)

RESTAURATION (1815)

SOUS LOUIS-PHILIPPE (1830)

ÉTENDARDS DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

numéro du régiment; au centre, l'inscription : « République française, 1er régiment d'artillerie » entourée de ces quatre mots placés symétriquement vers les angles : « Unité, Liberté, Égalité, Fraternité ». Au revers, le numéro du régiment placé de même qu'à la face, et, sur le milieu, l'inscription : « Valeur et Discipline ».

Les nouveaux drapeaux furent distribués le 20 avril 1848 (1)

1852. — Après le coup d'État du 2 décembre 1851, le Président de la République, le prince Louis-Napoléon, rendit un décret ainsi conçu :

...Considérant que le drapeau national ne doit pas être privé plus longtemps de l'emblème romain qui conduisit dans cent batailles nos soldats à la victoire, décrète que l'aigle est rétablie sur les drapeaux de l'armée et sur la croix de la Légion d'honneur (2).

On reprenait les traditions de l'Empire : chaque corps de troupe reçut un drapeau portant les noms des batailles auxquelles il avait participé. L'étoffe, qui était double, avait 90 centimètres carrés pour les drapeaux, 60 pour les étendards. Aux quatre coins était placée une couronne de chêne ; dans l'intérieur de chaque couronne se trouvait, soit le chiffre L N, soit le numéro du régiment.

La portion principale portait l'inscription : « Louis-Napoléon au 1er régiment d'artillerie. »

Au revers, les coins étaient semblables, mais sur la bande blanche étaient brodés le chiffre R F et au-des-

---

1. Ce fut sans doute la date de la cérémonie officielle à Paris. Mais le 1er régiment ne reçut son étendard que le 22 novembre 1848, à Romans, près de Valence, pendant les étapes de son changement de garnison de Toulouse à Grenoble.

2. Décret du 31 décembre 1851.

sous, les noms des batailles où le régiment s'était distingué, avec les dates en chiffres plus petits.

La hampe était surmontée d'une aigle dorée; au-dessous, dans un ove, se voyaient : d'un côté, le chiffre R F et, de l'autre, le numéro du régiment. Une cravate tricolore, frangée en or comme le drapeau, ornait la hampe.

Le travail préparatoire pour le choix des légendes fut confié au chef d'état-major, colonel Brahaut, chef de la section historique du dépôt de la guerre, et qui, pendant de longues années, avait accumulé des matériaux pour les Historiques régimentaires. La légende de l'étendard du 1er régiment d'artillerie à pied fut la suivante : « Gaëte[1] (1798), Friedland (1807), La Moskowa (1812), Anvers (1832), Zaatcha (1849). »

Une grande fête eut lieu le 10 mai 1852 au Champ-de-Mars pour la bénédiction et la distribution des nouveaux insignes : un détachement du 1er régiment, sous les ordres du colonel *de Sévelinges,* vint à Paris pour cette occasion, et reçut des mains du prince-président le nouvel étendard, qui fut présenté au régiment le 30 mai. Pour cette cérémonie, la garnison de Metz et le 4e régiment de lanciers, venu de Thionville, furent réunis au Ban-Saint-Martin. Après la prestation du serment, le colonel de Sévelinges retraça, en quelques paroles brèves, le glorieux passé du 1er régiment.

En vertu d'une circulaire ministérielle du maréchal de Saint-Arnaud en date du 1er mars 1852, l'étendard reçu en 1848 fut envoyé au directeur de l'artillerie à Metz pour que la soie en fût brûlée et la hampe remise au domaine.

---

1. Nous avons montré plus haut, à propos de la part prise par le 1er régiment à l'expédition de Gaëte (1798), que c'est par erreur que le nom de Gaëte fut inscrit à son étendard. Il ne figure pas d'ailleurs sur l'étendard actuel.

1854. — A l'avènement du second Empire, les drapeaux furent modifiés, mais surtout en ce qui avait trait aux initiales républicaines; on revint presque au modèle du premier Empire:

Sur l'une des faces, aux angles supérieurs, la couronne impériale; aux angles inférieurs, une aigle; au milieu, dans le rouge et le bleu, une couronne de chêne avec l'initiale N de l'empereur au centre; en haut et en bas de la partie blanche, une couronne de chêne contenant le numéro du régiment; au milieu, cette inscription: « L'Empereur Napoléon III au 1er régiment d'artillerie. » Au revers, le rouge et le bleu recevaient les mêmes broderies qu'à la face, et sur la partie blanche était inscrite la légende de 1852... Les initiales (R F) étaient supprimées.

1856. — Au lendemain de la guerre de Crimée, une décision impériale du 6 novembre 1856 autorisa tous les corps qui prirent part à la guerre d'Orient, par fractions, par détachements ou en totalité, à faire inscrire sur leurs drapeaux: *Sébastopol, Inkermann* ou *Traktir;* et, au printemps de 1857, le ministre de la guerre adressa à ces régiments des bandes de soie, sur lesquelles étaient brodés les noms de ces batailles, pour être cousues sur les drapeaux, à la suite des légendes de 1852. C'est ainsi que l'étendard du 1er régiment reçut le nom de *Sébastopol*[1].

1870. — Lors de la capitulation de Metz, l'étendard du 1er régiment eut le sort de tous les drapeaux de l'armée. Après la guerre, le général de Cissey, ministre de la guerre, invita les corps à se procurer des drapeaux provisoires de grandeur moyenne, sans inscriptions: ils de-

1. Pour les batailles des autres campagnes de l'Empire, il fut rendu des décisions spéciales à chaque corps de troupe.

vaient être en laine, sans cravate ni franges, et de mêmes dimensions que les précédents. La face devait porter la désignation du régiment. Ce sont ces drapeaux qui furent remplacés en 1880.

Les désastres d'un jour, si terribles qu'ils soient, ne peuvent effacer des siècles de gloire. Le gouvernement a donc eu la pensée patriotique de distribuer des drapeaux rappelant les grandes actions d'autrefois, glorieux exemples qui montrent au soldat ce que peut l'amour de la patrie uni au sentiment du devoir ([1]).

L'étendard actuel du 1er régiment mesure 60 centimètres de côté, non compris les franges. L'étamine en soie n'est pas d'un seul morceau comme pour les drapeaux distribués en 1851, mais composée de trois bandes cousues à la main. Sur un côté de l'étoffe sont peints en lettres d'or les mots « République française, Honneur et Patrie »; sur l'autre, la désignation du régiment et les noms des principales batailles dans lesquelles il s'est fait remarquer:

Friedland ; La Moskowa ; Anvers ; Sébastopol ; Extrême-Orient (rajouté après la campagne du Tonkin).

Des couronnes de laurier placées aux quatre angles contiennent le numéro du régiment. Une frange à torsades dorées de 5 centimètres, garnit les bords libres.

La hampe, en bois de frêne, est peinte en bleu et porte un fer de lance passant dans une couronne de laurier et surmontant un cartouche sur lequel se détachent, d'un côté, les initiales R F, et de l'autre le numéro du régiment. A la base de ce cartouche se trouve un bracelet, dans lequel est nouée la cravate tricolore.

---

1. Extrait des *Drapeaux français, leurs gardes et leurs légendes*, par Napoléon Ney.



ÉTENDARDS DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

vaient être en laine, sans cravate ni franges, et de mêmes dimensions que les précédents. La face devait porter la désignation du régiment. Ce sont ces drapeaux qui furent remplacés en 1880.

Les désastres d'un jour, si terribles qu'ils soient, ne peuvent effacer des siècles de gloire. Le gouvernement a donc eu la pensée patriotique de distribuer des drapeaux rappelant les grandes actions d'autrefois, glorieux exemples qui montrent au soldat ce que peut l'amour de la patrie uni au sentiment du devoir (1).

L'étendard actuel du 1er régiment mesure 60 centimètres de côté, non compris les franges. L'étamine en soie n'est pas d'un seul morceau comme pour les drapeaux distribués en 1851, mais composée de trois bandes cousues à la main. Sur un côté de l'étoffe sont peints en lettres d'or les mots « République française, Honneur et Patrie »; sur l'autre, la désignation du régiment et les noms des principales batailles dans lesquelles il s'est fait remarquer:

Friedland ; La Moskowa ; Anvers ; Sébastopol ; Extrême-Orient (rajouté après la campagne du Tonkin).

Des couronnes de laurier placées aux quatre angles contiennent le numéro du régiment. Une frange à torsades dorées de 5 centimètres, garnit les bords libres.

La hampe, en bois de frêne, est peinte en bleu et porte un fer de lance passant dans une couronne de laurier et surmontant un cartouche sur lequel se détachent, d'un côté, les initiales R F, et de l'autre le numéro du régiment. A la base de ce cartouche se trouve un bracelet, dans lequel est nouée la cravate tricolore.

1. Extrait des *Drapeaux français, leurs gardes et leurs légendes*, par Napoléon Ney.



RÉPUBLIQUE DE 1848

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1852)

SECOND EMPIRE

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

ÉTENDARDS DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

CHAPITRE XI

LES UNIFORMES DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

> **Le corps des Fusiliers du Roi fut le premier corps qui eut un costume uniforme, et ce costume fut magnifique, eu égard à la simplicité des habits délivrés à la même époque aux autres troupes d'infanterie.....**
>
> **(Général Susane.)**

Fusiliers du Roi (1670). — Le corps des Fusiliers du Roi fut le premier des corps de l'infanterie qui ait été complètement armé de fusils au lieu de mousquets, le premier dont les soldats aient eu entre leurs mains la baïonnette. Ce fut aussi le premier corps qui eut un costume uniforme; et ce costume fut magnifique, eu égard à la simplicité des habits délivrés à la même époque aux autres troupes d'infanterie : il se composait d'un habit blanc à larges basques, avec les parements et la doublure bleu de ciel; le collet, la veste, la culotte et les bas étaient rouges, et les boutons de métal doré. Comme coiffure, le chapeau à quatre cornes en feutre noir, galonné de laine aurore (d'or pour les officiers) avec plume de même couleur (1).

Royal-Artillerie (1722). — Lors de la création du Corps Royal (1722), l'artillerie prit l'habit bleu à distinctions rouges et abandonna l'habit blanc. Un justaucorps bleu, doublé d'écarlate, avec les parements, la veste, la culotte et les bas écarlates, tel fut l'uniforme de notre arme. Les officiers portaient en outre les boutonnières d'or; les bas officiers, les boutonnières de laine aurore.

Le fusil était celui des canonniers des côtes de l'Océan,

---

1. Général Susane, *Histoire de l'artillerie.*

le 1er juin ; on pensait en effet devoir s'en servir au Cambodge, qui était alors très agité. Mais, le 3, elle est rembarquée à destination de la baie d'Along, où elle arrive en fin juin.

Rassemblée à Haïphong, elle est mise le 4 juillet à la disposition du général de Courcy pour marcher sur Hué ; après le guet-apens, elle occupe la citadelle, où elle reste cantonnée jusqu'en 1886.

Pendant ce temps, les sections de la batterie sont détachées à tour de rôle et prennent part à diverses colonnes.

En septembre 1885, la 1re section (lieutenant *Girard*) fait partie de la colonne qui opère dans la province de Bin-Dinh et se distingue à la prise de *Quin-Hon*.

1886. — Vers la fin de janvier 1886, pendant que la 1re section opère dans la province de Dong-Hoï, la 2e section (lieutenant *Lavall*) opère dans le Kuang-Tri, puis dans le haut Song-Gian.

Dans les premiers jours de mars, la batterie reçoit l'ordre de rester au Tonkin. Le lieutenant *Girard* part avec sa section de Hué, et traverse le premier le col des Nuages, réputé infranchissable par les missionnaires et les indigènes. Le passage fut effectué sans accidents, mais au prix d'efforts inouïs.

Le lieutenant *Girard* fut cité à l'ordre du jour du corps expéditionnaire.

Les autres sections suivent, huit jours après, le même chemin et la batterie se trouve réunie à Hanoï le 18 mars.

Au Tonkin comme en Annam, les sections de la batterie sont détachées avec les nombreuses colonnes qui sillonnent le pays et opèrent séparément. La section du lieutenant *Girard* prend une part brillante à la prise de *Than-Hoé*. Le lieutenant est nommé capitaine, puis che-

valier de la Légion d'honneur. Il fut remplacé à la tête de sa section par le lieutenant *Repelin*.

1887-1888. — La batterie resta au Tonkin jusqu'en juillet 1888. Dès le mois de mai, deux sections, sous les ordres du capitaine *Girard*, étaient rentrées à Oran.

Conformément à la loi du 28 décembre 1888 portant création d'une artillerie spéciale de montagne, les douze batteries *bis* de campagne, détachées des divers régiments de la métropole, furent rattachées pour ordre aux régiments de la 19e brigade.

En conséquence, la 2e batterie *bis* du 1er régiment, en garnison à Oran, devint la 13e batterie montée du 12e régiment.

1894. — Enfin, comme suite à la loi du 29 juin 1894 modifiant l'organisation de l'artillerie et rattachant les pontonniers au génie, la 6e batterie du 1er régiment passa au 8e à Bruyères, où elle prit le no 9.

Le régiment forma avec ses propres ressources une nouvelle batterie montée no 6.

épaulettes de même couleur et retroussis de même garnis de grenades bleues. La veste bleue, sauf l'été, du 1er germinal au 1er vendémiaire, et les jours de grande parade, où la veste blanche est de rigueur. La culotte bleue, le chapeau retapé à trois cornes, au galon de laine écarlate, cocarde et pompon (bleu pour le 1er régiment), plumet écarlate.

Les tambours portaient le même habit bordé d'un galon de laine rouge sur le collet, les revers, les parements, pattes de poche et épaulettes; les manches ornées de sept bandes de même galon cousues sur le dehors et en travers du bras.

Pour le tambour-major, le galon était d'or et ornait l'habit comme celui des tambours. En plus, même galon sur les contours de la taille, trois boutonnières en or sur les pattes de poche, galons de sergent-major.

Premier Empire (1805). — Sous le premier Empire, la tenue de l'artillerie à pied ne subit pas grand changement. Par le décret du 25 février 1806, Napoléon donna le shako aux artilleurs en même temps qu'à tous les corps d'infanterie. Ce shako, lourd et massif, quoique monumental, était pimpant grâce aux cordons, aux tresses et au plumet dont l'avait enjolivé l'Empereur. C'était, pour le troupier, comme une succursale de son sac : il y logeait une bouteille de vin aussi bien qu'une moitié de pain de munition ou une volaille.

Ce shako d'artillerie commença par porter une aigle en cuivre; peu après, il dut laisser l'aigle à la Garde et la remplacer par une simple plaque sur laquelle était gravée le numéro du régiment (Décret du 23 mars 1810).

Mais la plaque à grenade ne fut guère mise en service, car une circulaire du 13 juillet 1811 autorisa la conservation de la plaque ornée de l'aigle, à la suite des récla-

mations de plusieurs corps, comme le témoigne la lettre ci-jointe du colonel commandant le 1er régiment d'artillerie au premier inspecteur général du corps de l'artillerie, en date du 5 mars 1811 (1) :

Monseigneur,

Les différents corps d'artillerie à pied qui composent la garnison de Strasbourg me chargent de vous prier d'être leur interprète près de Sa Majesté pour obtenir de porter l'aigle impériale sur leurs shakos; la grâce que leur a faite Sa Majesté de leur donner le titre de Corps Impérial semble leur donner des droits à cette distinction; le zèle et le dévouement qu'ils ont toujours mis dans leur manière de servir vous est garant, Monseigneur, des nouveaux efforts qu'ils feront pour justifier la bienveillance dont ils vous prient de les honorer dans cette circonstance et pour prouver qu'ils sont déjà dignes d'obtenir les distinctions qu'ils demandent.

GERDY.

1811. — L'uniforme des régiments d'artillerie était loin d'être identique. Le premier inspecteur général fit à ce sujet une enquête auprès de tous les colonels. Voici, à titre de document, la lettre que lui répondit, en date du 21 mars 1811, le colonel *Gerdy*, du 1er régiment :

Monseigneur,

Dans le 1er régiment on n'a fait aucun changement à l'habit uniforme, il est tel que le prescrit le règlement : le frac qui a été adopté est un frac boutonnant sur le devant à huit boutons, le collet agrafé; le frac est doublé de rouge. MM. les officiers ont désiré cette doublure parce qu'elle est la même que celle de leur habit uniforme, qu'elle coûte moins cher que celle en drap et enfin parce qu'elle donne la facilité de distinguer aisément à quel corps ils appartiennent.

1. Lettre du colonel Gerdy à Mgr le comte de Lariboisière, premier inspecteur général du corps de l'artillerie (Archives de Saint-Thomas-d'Aquin).

Le shako est en feutre noir, des dimensions prescrites par le règlement, pour les shakos des soldats; il est garni dans le haut et dans le bas d'un galon de velours de 15 à 18 lignes; ce shako a aussi une visière en maroquin noir piqué en fil d'or et deux jugulaires fixées de chaque côté par une tête de lion; la plaque et l'aigle impérial placé sur un soubassement sur lequel est placé le numéro du régiment. Le pompon est en or; il est rond avec une flamme, de manière qu'il représente une grenade enflammée; nous avons préféré la forme de ce pompon à toutes celles connues jusqu'à ce jour.

Nous avons aussi adopté généralement le pantalon bleu et la botte dite à la Souvaroff, comme étant d'une tenue propre à la guerre et à la garnison et étant moins dispendieuse que les bottes à retroussis qu'il faut renouveler souvent, surtout dans le mauvais temps.

GERDY.

Des différentes réponses qu'il reçut, le premier inspecteur en conclut sans peine à la diversité des tenues dans les différents régiments de l'arme. Chacun avait adopté la sienne propre, se particularisant par la forme et l'ornement des shakos, du plumet, des pompons, des épées, le choix des colonels ayant été à peu près la seule règle qui l'avait déterminée. Dans l'artillerie à cheval, dont l'habillement n'avait pas été prévu d'une façon bien nette dans tous ses détails, la différence de la tenue des officiers des divers régiments était encore plus frappante que dans l'artillerie à pied. Dans quelques-uns on portait, par tolérance, la pelisse, le dolman, la sabretache comme dans les hussards, dans d'autres on avait adopté seulement le surtout et l'habit-veste comme dans les chasseurs à cheval (1).

1. Rapport fait par M. Chouvon d'Arcille à M. le premier inspecteur général de l'artillerie sur l'habillement de MM. les officiers d'artillerie à pied et à cheval, le 16 avril 1811 (Archives de Saint-Thomas-d'Aquin).

Il importait donc de déterminer d'une manière plus précise l'uniforme complet de l'artillerie à pied et à cheval afin de faire disparaître toutes ces dissemblances.

Tel fut l'objet de la lettre suivante qu'adressa le 28 mai 1811 le premier inspecteur général de l'artillerie au ministre de la guerre :

Monseigneur,

J'ai remarqué que presque tous les régiments d'artillerie avaient changé ou modifié l'ancien uniforme, qu'il n'y en avait pas deux dans lequel la tenue des officiers fût la même, que souvent un nouveau chef de corps y apportait des changements considérables qui devenaient ruineux pour les officiers. Dans les régiments d'artillerie à pied, on porte, en outre du grand uniforme, deux espèces de fracs : les uns doublés en drap, les autres avec parements et doublures écarlates.

Dans les régiments à cheval, on admet des dolmans, des pelisses, des sabretaches, des colbacks, et il y a des régiments où les officiers réunissent tout ce qu'il y a de plus dispendieux dans les uniformes et sont obligés d'avoir quatre ou cinq habits différents qu'ils portent dans les différentes saisons ou selon qu'il plaît au chef de corps de l'ordonner.

Pour faire cesser cette bizarrerie et pour que les officiers d'artillerie, qui sont souvent exposés à passer d'un régiment à l'autre, ne soient pas obligés de changer leur garde-robe et de s'endetter pour plusieurs années, j'ai rédigé, de concert avec les inspecteurs généraux qui se trouvent à Paris, un projet de règlement que j'ai l'honneur de soumettre à l'approbation de Votre Excellence.

Suit le projet qui fut adopté le 1er juin 1811 :

Grande tenue.

Habit en drap bleu, doublé de rouge, retroussis avec grenade en or mat, collet droit, parements écarlates, pattes de poches garnies de trois gros boutons.

ARTILLERIE A PIED

Veste en drap bleu, douze boutons.

Pantalon en drap bleu.

Bottes noires à la hussarde sans glands.

Hausse-col.

ARTILLERIE A CHEVAL

Gilet bleu avec trois rangées de boutons.

Pantalon à la hongroise avec des chevrons.

Chevrons à galons de 14 et 23 $\%$, un par galon.

Coutures des côtés couvertes en galons.

Bottes noires à la hussarde, avec glands et bordures en or.

Giberne (supprimée).

Shako, cocarde, pompon, cravate noire.

Petite tenue.

Habit (les pelisses, dolmans et fracs sont défendus).

Veste.

Pantalon bleu, de nankin pour l'été (sans galons ni broderies).

Bottes et éperons.

Culottes noires ou blanches ou nankin, avec souliers à boucles et bas noirs et blancs, tolérées hors du service.

Chapeau demi-claque retapé à la française, cocarde (pas de pompon ni plumet).

Cravate blanche avec les culottes.

Harnachement.

Selle royale dite à la française en veau laqué blanc et fontes à la française.

Housse drap bleu.

Porte-manteau carré long, tout bleu.

Étriers en fer.

En campagne, le sabre uniforme de l'artillerie à cheval avec fourreau en tôle était toléré pour l'artillerie à pied. En toute autre circonstance, l'épée était de rigueur.

Selle anglo-hussarde, croupière et poitrail à la hussarde, ornés d'un soleil.

Schabraque en drap bleu ornée d'un galon d'or et de grenades en or.

Bride à la hussarde.

Porte-manteau rond en drap bleu avec galons or, suivant le grade, et grenades en or mat.

Licol de parade doublé de drap rouge découpé sur les bords.

Par tolérance, les colbacks pouvaient être usés jusqu'en 1813, mais à partir de cette date, tous les officiers devaient porter le shako réglementaire.

De 1811 à 1829. — Pendant la fin de l'Empire et sous la Restauration, l'uniforme de l'artillerie à pied n'eut que des changements de détails.

En 1815, les épaulettes de l'habit prirent des franges rouges, en même temps que l'on donnait aux artilleurs le shako d'infanterie.

En 1817, le ministre revint sur cette décision et, considérant que les troupes d'artillerie avaient été de tout temps regardées comme troupes d'élite, décida que les huit régiments d'artillerie à pied continueraient à porter le shako de grenadier (Décision du 20 mars 1817).

Le 11 mai 1818, nouvelle modification au shako, auquel on supprima tout à fait les chevrons en laine; puis, comme sa forme était jugée trop monumentale, on en diminua le sommet, tout en conservant son ancienne base, ce qui l'amena à un fort air de mirliton tronqué, forme qu'il eut définitivement en 1829.

1829. — L'ordonnance du 5 août 1829 donna aux artilleurs le pantalon bleu à double bande écarlate avec passepoil écarlate, qu'ils ont encore aujourd'hui.

Elle rendit à leur shako les chevrons en laine écarlate (la pointe en haut et non plus la pointe en bas comme en 1817) et l'orna d'une fourragère en laine avec galons et plaques, et d'un plumet en crin retombant, le tout écarlate également.

L'armement des servants fut le sabre droit à lame à raies plates, à pans creux à deux tranchants, terminée en langue de carpe, à fourreau de cuir de vache noirci avec chape et bout en cuivre, et le mousqueton.

1830. — En 1830, on abaissa encore le shako en diminuant le sommet au profit de la base; la cocarde tricolore y remplaça la cocarde blanche et fut abaissée « maintenue par trois brins de ganse écarlate pour les soldats, d'or pour les officiers ». Le shako était en outre orné sur le devant de deux canons croisés, en cuivre, avec en dessous le numéro du régiment placé sur le bourdalou de cuir qui bordait la partie inférieure.

1845. — Une décision ministérielle, approuvée en mars 1846, fixa ainsi qu'il suit le nouvel uniforme de l'artillerie, qui subsista presque tel jusqu'à la guerre de 1870 :

Habit en drap bleu de roi. Couleur distinctive : écarlate. Basques, avec retroussis écarlates garnis de pattes de poche à trois pointes, en forme d'accolades et posées verticalement. Revers en forme de plastron en drap bleu de roi avec passepoil écarlate, percé de chaque côté de sept boutonnières. Brides d'épaulettes en drap écarlate.

Boutons en cuivre, demi-sphériques, timbrés de deux canons croisés surmontés d'une grenade, et en dessous le numéro du régiment.

Épaulettes en laine écarlate.

Pantalon bleu de roi avec passepoil et double bande écarlate de 30 millimètres de large.

Shako en cuir recouvert d'un manchon de soie noire imitant le feutre.

Visière et bourdalou en vache vernie noire. Double chevron en laine écarlate, la pointe en bas, pourtour supérieur en galon écarlate.

Cocarde tricolore retenue par une ganse de tresse écarlate et un bouton d'uniforme; deux canons croisés en cuivre avec en dessous le numéro du régiment, également en cuivre, placé sur le bourdalou.

Pompon en chardon de laine écarlate ou aigrette flottante en

crin écarlate, selon la tenue. Cordon de shako écarlate semblable à celui des lanciers et des hussards.

Les *trompettes* et les *musiciens* ont le colback en peau de mouton noir, avec flamme écarlate et cordon analogue à celui du shako.

Pompon en laine écarlate, ou plumet droit en plumes de coq écarlates (de 22 centimètres de haut), sortant d'une olive en forme de grenade, selon la tenue.

Plumet ou pompon tricolore, pour le brigadier et le maréchal des logis trompettes.

Équipement : *Giberne* (*et porte-giberne*) semblable à celle en usage dans la cavalerie, bien qu'un peu moins haute. L'ornement de la patelette consiste en deux canons croisés en cuivre surmontés d'une petite grenade.

Ceinturon en buffle blanc avec plaque en cuivre rectangulaire, estampée en relief de deux canons croisés, surmontés d'une grenade; dans l'angle opposé, une pile de boulets.

Dragonne, bélière, bretelle de mousqueton en buffle blanc comme les dragons.

Harnachement : *Schabraque* en peau de mouton blanc, bordée d'une bande de drap écarlate découpée à dents de loup.

Poitrail en cuir noir avec fleuron en cuivre, orné de deux canons croisés.

Pour les officiers, la shabraque est en drap bleu de roi avec galon et grenades écarlates.

De 1845 à 1870. — Sous le second Empire, l'uniforme de l'artillerie ne subit que des modifications de détails.

En 1854, le colback des musiciens et des trompettes de l'artillerie de la ligne fut supprimé et remplacé par un shako semblable à celui de la troupe.

De 1870 à 1900. — Après la guerre, l'uniforme de l'artillerie fut complètement modifié et établi presque tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Seul, le képi a fait place au shako de 1873, analogue à celui de 1845 et



SERVANT (TENUE DE CAMPAGNE) — CONDUCTEUR (GRANDE TENUE)

1900

de 1860, mais moins élevé. Bien qu'il eût été supprimé par décision ministérielle du 25 avril 1884, les stocks en magasin étant considérables, nos artilleurs conservèrent encore pendant plus de dix ans l'usage du shako délaissé par la ligne. Aujourd'hui, le shako d'Austerlitz, de Friedland, de Solférino est mort : on prépare la mise en service, pour l'artillerie, d'un casque en acier chromé à l'épreuve des balles, qui achèvera de rendre à peu près invulnérable le personnel des batteries déjà en partie protégé par les boucliers du nouveau matériel.

PRINCIPALES AFFAIRES
AUXQUELLES ONT PRIS PART LES BATTERIES OU LES COMPAGNIES
DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE 1720 A 1900

1er bataillon de Royal-Artillerie (1720-1758).

Prise du château de Trarbach	1733.
Siège de Philippsbourg	1733.
Batailles de Parme et de Guastalla	1734.
Expédition de Corse	1739-1741.
Expédition des îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite	1747.
Expédition de Minorque. — Siège de Port-Mahon.	1756.

1re brigade de Royal-Artillerie (1759-1765).

Bataille de Bergen	13 août 1759.
Affaire d'Unna	1761.
Siège de Meppen	1761.

Le régiment de La Fère (1765-1790).

Néant.

Le 1er régiment d'artillerie (1790-1795).

Valmy	20 septembre 1792.
Jemmapes	6 novembre 1792.
Nerwinden	18 mars 1793.
Hondschoote	6, 7, 8 septembre 1793.
Wattignies	15 et 16 octobre 1793.
Campagne des Pyrénées	1793.
Affaire de Bliescastel	17 octobre 1793.
Défense de Bitche	Novembre 1793.
Siège d'Ypres	4-18 juin 1794.
Siège de Charleroy	16-26 juin 1794.
Fleurus	26 juin 1794.
Siège de Newport	16-20 juillet 1794.
Siège du Fort l'Écluse	26 juillet-25 août 1794.
Sièges de Bois-le-Duc et de Nimègue	Octobre-novembre 1794.

Le 1er régiment d'artillerie à pied (1795-1815).

Neuwied	3 juillet 1796.
Combat de Chebreïss	13 juillet 1798.
Les Pyramides	21 juillet 1798.
Sediman	7 octobre 1798.
Samhoud	22 janvier 1799.
Prise d'El-Arish	20 février 1799.
Prise de Jaffa	7 mars 1799.
Siège de Saint-Jean-d'Acre	18 mars-20 mai 1799.

Mont-Thabor	16 avril 1799.
Aboukir	25 juillet 1799.
Prise de Gaëte	30 décembre 1798.
Prise de Naples	22 janvier 1799.
La Trebbia	17-18-19 juin 1799.
Défense d'Ancône	Mai-novembre 1799.
Zurich	25 septembre 1799.
Engen	3 mai 1800.
Maëskirch	5 mai 1800.
Passages du Lech et du Danube	12-16 juin 1800.
Défense de Gênes	Juin 1800.
Passage du Saint-Bernard	Mai 1800.
Prise du fort de Bard	20 mai-1er juin 1800.
Marengo	14 juin 1800.
Passage du Mincio	25 décembre 1800.
Passage de l'Inn	1800.
Combat naval d'Algésiras	Août 1801.
Güntzbourg	9 octobre 1805.
Albeck	11 octobre 1805.
Elchingen	14 octobre 1805.
Prise d'Ulm	20 octobre 1805.
Diernstein	Novembre 1805.
Hollabrünn	Novembre 1805.
Austerlitz	2 décembre 1805.
Saalfeld	10 octobre 1806.
Iéna	14 octobre 1806.
Sièges de Magdebourg-Soldau-Pultusk	Décembre 1806.
Deppen-Allenstein	3 février 1807.
Eylau	8 février 1807.
Ostrolenka	16 février 1807.
Siège de Danzig	Avril à juin 1807.
Friedland	14 juin 1807.
Prise de Madrid	4 décembre 1808.
Abensberg-Eckmühl-Ratisbonne	Avril 1809.
Essling	22 mai 1809.
Wagram	5, 6 juillet 1809.
Prise de Flessingue	Juillet 1809.
Prise de Saragosse	24 février 1809.
Medellin	28 mars 1809.
Talavera	28 juillet 1809.
Almonacid	11 août 1809.
Siège de Cadix	Février 1810-août 1812.
Siège d'Olivenza	Janvier 1811.
Siège de Badajoz	Janvier-mars 1811.
Siège de Campo-Mayor	1811 (mars).
Défense de Badajoz	Avril-mai 1811.
Siège de Ciudad-Rodrigo	Juin-juillet 1810.
Siège d'Almeïda	Août 1810.
Busaco	Septembre 1810.
Torrès-Vedras	Octobre 1810-mars 1811.
Siège de Mequinenza	1810.

Sièges de Tortose et de Tarragone	1811.
Siège de Sagonte	1811.
Siège de Valence	1812.
Smolensk	17 avril 1812.
La Moskowa	7 septembre 1812.
Lützen	2 mai 1813.
Bautzen	20 mai 1813.
Dresde	26-27 août 1813.
Leipzig	16-18 octobre 1813.
Toulouse	24 mars 1814.
Fleurus	16 juin 1815.
Mont-Saint-Jean	18 juin 1815.
Défense de Huningue	1815.

Le régiment de La Fère (1816-1820).

Néant.

1er régiment d'artillerie à pied (1820-1829).

Trocadéro	1823.
Siège de Pampelune	3-17 septembre 1823.

1er régiment d'artillerie de ligne (1829-1854).

Siège d'Anvers	Novembre-décembre 1832.
Médéah-Milianah	1840.
Isly	14 août 1844.
Expédition de Zaatcha	Octobre-novembre 1849.
Prise de Laghouat	3 décembre 1852.
Siège de Rome	1849.

1er régiment d'artillerie à pied (1854-1866).

Prise de Bomarsund	16 août 1854.
Alma	20 septembre 1854.
Siège de Sébastopol	1854-1855.
Expédition de Kabylie	Mai-juillet 1854.
Magenta-Solférino	1859.
Expédition de Syrie	1860-1861.
Siège de Puebla (Mexique)	1862-1866.

1er régiment d'artillerie montée (1867-1870).

Borny	14 août 1870.
Gravelotte-Rezonville	16 août 1870.
Saint-Privat	18 août 1870.
Servigny-Noisseville	31 août-1er septembre 1870.

1er régiment d'artillerie (1872-1900).

Expédition de Tunisie	Avril-septembre 1881.
Expédition du Tonkin	1885-1886.

Liste des colonels du 1er régiment d'artillerie (1720 à 1815).

NOMS QUE PORTAIT LE RÉGIMENT	NOMS DES COLONELS	DATES DE LA PRISE de commandement
1er bataillon du Royal-Artillerie (1720-1758)	PIJART	25 avril 1720.
	DE TORPANE	25 septembre 1733.
	DE VAREIX (Le marquis)	21 janvier 1740.
	DE SAINT-CLAIR	30 mars 1748.
	DE CHABRIÉ	28 janvier 1753.
Brigade de Royal-Artillerie (1759-1765)	DE LOYAUTÉ	1er janvier 1759.
	DE SAINT-AUBAN	7 mars 1761.
Le régiment de La Fère (1765-1790)	DE THIBOUTOT (Le marquis)	15 octobre 1765.
	DUTEIL OU DU THEIL (Le baron)	1er janvier 1777.
	D'HELYOT	3 juin 1779.
	Chevalier DE LANCE	5 avril 1783.
Le 1er régiment d'artillerie (1790-1795)	DE SAPPEL	1er avril 1791.
	DE QUINTIN	1er octobre 1792.
	GILLOT	Mai 1793.
	DELPIRE	Janvier 1794.
Le 1er régiment d'artillerie à pied (1795-1815)	ALLIX	13 mars 1800.
	DE LAURISTON (Le marquis)	3 octobre 1801.
	DE PERNETTY (Le vicomte)	16 octobre 1802.
	DESVEAUX	2 mars 1805.
	D'ABOVILLE (Le comte)	4 avril 1805.
	VALÉE (Le comte)	13 février 1807.
	GERDY	5 octobre 1809.
	DIGEON (Le baron)	1813.
	LAURENT	24 juin 1814.

Suite des colonels du 1er régiment d'artillerie (1815 à 1900).

NOMS QUE PORTAIT LE RÉGIMENT	NOMS DES COLONELS	DATES DE LA PRISE de commandement
Le régiment de La Fère (1816-1820)	SCHOULLER	13 février 1816.
1er régiment d'artillerie à pied (1820-1829)	MACQUART	16 mars 1822.
	LE FRANÇOIS	8 mars 1823.
1er régiment d'artillerie de ligne (1829-1854)	DE LAPLACE (Le marquis)	14 mai 1830.
	AVÉROS	23 décembre 1837.
	JEANNEST LANOUE	27 novembre 1841.
	LAPÈNE	29 octobre 1843.
	RELY	7 mai 1849.
	FOURNIER	14 juillet 1851.
	DE SÉVELINGES	12 décembre 1851.
1er régiment d'artillerie à pied (1854-1863)	FORGEOT	6 mars 1854.
	LEMULIER	14 avril 1855.
	DE VASSOIGNE	20 août 1863.
1er régiment d'artillerie montée (1867-1870)	SOLEILLE	23 août 1866.
1er régiment d'artillerie (1872-1901)	MAUCOURANT	17 septembre 1873.
	DE BASTARD D'ESTANG	10 mai 1880.
	DUTERME	12 avril 1883.
	VIONNOIS	14 octobre 1886.
	CASTAN	29 décembre 1890.
	RUHLMANN	24 décembre 1894.
	LEBON	20 août 1896.
	AMOUREL	21 septembre 1898.
	TRIBOUDET DE MAINBRAYE	11 août 1900.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE ET LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION (1790-1795)

CHAPITRE IV

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED PENDANT LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT (1795-1805)

CHAPITRE V

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE A PIED PENDANT LES GUERRES DU PREMIER EMPIRE (1805-1815)

CHAPITRE VI

LA RESTAURATION — LA MONARCHIE DE JUILLET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1815-1854)

CHAPITRE VII

LE SECOND EMPIRE (1854-1870)

CHAPITRE VIII

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE MONTÉE PENDANT LA CAMPAGNE DE 1870-1871

CHAPITRE IX

LE 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE DE 1870 A 1900

CHAPITRE X

LES ÉTENDARDS DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

CHAPITRE XI

LES UNIFORMES DU 1er RÉGIMENT D'ARTILLERIE

TABLE DES GRAVURES ET DES PLANCHES EN COULEUR

TABLE DES CROQUIS ET CARTES

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie